

L'objeu, revisité

Athanassios Alexandridis

Prologue

Chers maîtres, chers collègues, chers amis,

Il y a un an, quand le Conseil m'a annoncé que son choix s'était porté sur moi pour une intervention sur le thème du *Polyglottisme dans la cure*, j'ai ressenti un grand honneur. Honneur vite transformé en agonie : serais-je capable de tenir auprès de vous un discours suffisamment bon ? Puis l'agonie s'est transformée en nostalgie : *algos* de *nostos*. La douleur du retour. Douleur liée au souvenir de nos échanges, douleur, surtout liée au souvenir de nos échanges manqués.

Car ces dernières années, j'ai navigué parmi beaucoup d'autres côtes. Du côté de la mer Egée, dans la polyphonie de la société hellénique, une société, en grande partie constituée d'analystes migrants qui y importent les dialectes analytiques de leur pays de formation. Pour y être accepté, j'ai dû soutenir un mémoire dans lequel, je l'espère, à travers ma voix, beaucoup de vos voix ont été entendues. J'ai aussi navigué de l'autre côté de la Manche pour entrer en contact avec la monoglossie d'une institution excentrique appelée *Tavistock clinic*. J'ai eu l'occasion d'écouter dans beaucoup d'autres villes européennes l'actuel babel psychanalytique, grâce à ma participation au groupe de travail animé par E. Sechaud : *Working Party on the Specificity of the Psychoanalytic Treatment Today*.

Je rame dans un petit bateau, qui, sous le commandement d'A. Potamianou, flotte dans la mer de la psychosomatique aux confins de l'irreprésenté. J'ai surtout, beaucoup voyagé assis dans un fauteuil d'analyste dans les vies et dans les langues des hommes.

Comme Ulysse, au retour d'Ithaque, je n'ai pas de fortune ou de cadeaux à vous apporter. Juste l'expérience du voyage : les transformations de ma langue d'analyste. *Odysseus* provient du verbe «*odyssamai*» qui signifie «faire souffrir». Au début des chants homé-

riques «*odysseus*» signifie celui qui fait souffrir les autres par la force de sa pensée, son «*theorein*».

À la fin des chants «*Odysseus*» signifie celui qui s'expose à la souffrance en luttant pour sauver la vie de ses compagnons et la sienne. C'est ainsi que le couple nécessaire «*pathos-mathos*», «souffrance-connaissance» s'accomplit. Car, comme le dit le grand poète Khalil Gibran : «Par la douleur se brise la coquille de notre entendement». Et : «Par la diffraction de la personne, du langage et de la forme», dit Samuel Beckett, «on trouve le *logos* général». C'est de ce *logos*, qui n'est pas une métaphore du corps mais qui est le moyen de transport du corps dans la psyché, que je vais essayer de vous parler.

Introduction

Travailler en psychanalyse polyglotte constitue un excellent vecteur pour étudier la fonction de la langue dans l'analyse, surtout dans les processus de la signification-désignification et dans le processus de la figurabilité.

Dans l'analyse, le matériel subit deux lectures de la part de l'analyste, car il est traduit dans deux «langues», ou mieux dans deux systèmes de signification : celui de ses théories psychanalytiques explicites et celui de ses théories implicites. De ce fait toutes les analyses sont polyglottes.

La lecture du matériel est aussi appelée à deux niveaux (ou même plusieurs) par rapport à ses théories implicites concernant la fonction de la parole dans l'analyse, théories formées surtout durant sa propre analyse. Ce système de niveaux de lectures peut donner des approches qui varient de l'extrême «scientificité» d'apparence objective (ignorant le rôle joué par les résistances pour la formation de cette notion d'objectivité) jusqu'aux lectures très impressionnistes, très personnelles de l'analyste (qui comportent le risque de conduire l'analyse suivant sa monoglossie autarcique ou solipsiste).

Du fait que la cure est une œuvre, *a work in progress*, je crois que les formes d'expression langagières et la conception de l'ensemble du processus sont en grande partie subordonnées par les théories esthétiques de l'analyste, théories explicites, mais en grande partie implicites qui dérivent de son propre travail psychique concernant sa sexualité exposée à la sexualité de l'autre. Le polyglottisme de ses théories pour sa sexualité, surtout infantile, lui impose des formes qui varient du «cru» au «sublime» mettant illusoirement, à mon avis, à un bout une corporéité charnelle et à l'autre une spiritualité désincarnée.

Du fait que l'analyse est une *praxis*, organisée par les pulsions de vie et de mort impliquant les risques de la folie et de la mort pour les deux participants, je crois que tout acte de parole de la part de l'analyste est un acte éthique. Il remet en question le sujet en tant qu'un «autre», tel qu'il est exposé dans son polyglottisme psychique et langagier, souvent confusionnel et, au fond, je dirais, en suivant Wittgenstein (1921), incompréhensible en ce qui concerne l'état affectif de l'autre. Et cette dysphasie pourrait être une couche qui couvre l'aphasie originaire, car en suivant Heidegger (1927), l'être, *Sein*, n'est qu'une énergie, sans forme et sans sens, qui se jette vers l'extérieur pour se former en être-là, *Dasein*. Quand les traumatismes qui correspondent à ces périodes archaïques se réactivent l'attaque aux liens psychiques (Bion, 1959) de l'analysant et de l'analyste est catastrophique. Une situation d'aphanisis se crée. Si l'analyste n'a pas suffisamment développé *the negative capability* (Keats, 1817) d'y rester sans le recours à une quelconque théorie psychanalytique pré-fabriquée (Bion, 1970), l'analyste se plongera soit dans un mutisme mortifère, soit dans un agir verbal, un *pseudo-containing* des forces de vie du patient, qui nie et qui laisse en dehors de l'analyse la langue, dont l'expression est, à mon avis, l'ultime but de l'analyse, la langue du commencement et de la fin de l'«état des choses», la langue de la mort.

Désignification du mot dans l'inconscient et dans l'analyse

Pour S. Freud (1915, 1923), il y a absence de signification linguistique dans l'inconscient. L'inconscient n'est constitué que par des représentations-de-choses déliées (suivant la première topique) et certaines non-liées (dans le Ça de la deuxième topique) des

représentations-de-mots. Les mots ne figurent dans l'inconscient que quand ils ont perdu leur statut de représentation-de-mots, et ils ont une fonction de figurabilité formelle a-sémantique. Ils sont des représentations-de-choses-a-sémantiques.

J'ai l'impression que cette position freudienne qui concerne le double statut du mot par rapport à sa place topique dans l'organe psychique (le mot produisant une signification dans le moi, le mot produit d'une désignification dans l'inconscient) est oubliée par un grand nombre d'analystes contemporains. Je vais indiquer les deux extrêmes de ce vecteur :

- a - les lacaniens qui soutiennent que la fonction de la signification se maintient dans l'inconscient, excluant l'idée d'un inconscient non signifiant ;
- b - les narrativistes américains qui traitent tout le matériel produit dans la séance, (un matériel, à mon avis, le plus souvent très secondarisé, défensif et censuré, et, par conséquent, signifié) comme un matériel fantasmatique d'essence a-sémantique.

Cette tendance vers l'offre hâtive d'une signification au travers d'une interprétation (au lieu de se limiter à l'acte, qui indiquerait au patient le sens de sa mouvance psychique et l'assurerait ainsi qu'il est un être capable de faire un travail psychique) s'accroît dans le travail avec les analysants qui ne font pas leur analyse dans la langue de leur enfance.

L'illusion que la signification du dire de ces patients serait dévoilée s'ils s'exprimaient dans la(es) langue(s) d'origine ne fait que renforcer l'illusion de mêmeté et de symétrie entre analyste et analysant. Cette illusion de mêmeté est probablement nécessaire dans un premier temps, surtout pour les sujets ayant de grandes défaillances narcissiques, ou souffrant de l'organisation de la subjectivité (R. Roussillon, 1999), pour créer projectivement le dédoublement narcissique (A. Green, 1993, C. et S. Bottela, 1995), mais, c'est l'échec de ce dédoublement narcissique, le deuil de cette symétrie qui créera la brèche de l'étrangeté où l'autre apparaîtra. Il sera un «autre semblable» (A. Green, 2002) d'ordre maternel ou un «tiers» d'ordre paternel qui s'indiquerait par sa façon formelle et arbitraire de délier/liar «autrement» cette dyade en miroir, comme la fonction de la langue dite «l'arbitraire du signe» lie et délie le signifiant et le signi-

fié (F. de Saussure, 1911).

Je considère que l'utilisation de la langue comme moyen de communication intersubjective est une fonction de la langue postérieure à d'autres fonctions langagières. Par conséquent je ne suis pas très intéressé par la qualité de cette fonction dans le cadre analytique, dispositif supposé être établi ainsi pour favoriser la régression du patient, et dans une conception contemporaine risquée, mais à mon avis assez prometteuse, la régression de l'analyste. Par contre, je suis très intéressé par les fonctions primaires de la langue, celle de désigner les «choses» et celle de proposer des formes qui, investies par le pulsionnel constituent le psychisme. L'ancien philosophe Heraclite d'Éphèse (544-484 av. J.C.) a dit qu'au commencement était le langage et que le langage de la psyché grandit de lui-même, et par conséquent la psyché augmente (ψυχης εστι λογος εαυτον αυξων, frag. 115).

Je souhaite que tout ce matériel des «commencements» vienne dans la cure. Je place la cure du côté de l'intra-psychique et non pas de l'inter-subjectif (je ne veux pas dire par là que je ne donne pas une extrême importance à mon contre-transfert et à mes réactions psychiques sémantiques et a-sémantiques en contact avec le matériel du patient), et j'inclus dans le contrat analytique la possibilité pour l'analysant de s'exprimer dans la langue qui lui passe par la tête, même si je ne la possède pas. Et j'ajoute «on va voir», espérant que la double signification qu'a le verbe «voir» dans la plupart des langues (voir une forme, comprendre un sens) œuvrera pour que ce double projet s'amorce dans le psychisme de l'analysant.

Je ne doute pas que le passage, au cours d'une séance, d'une langue à une autre, puisse être l'expression d'une défense, d'une rupture d'un réseau de représentations, d'une attaque du cadre. Mais je crois que, la plupart du temps, ce passage se fait à des moments de régression topique et formelle pendant la reviviscence des traumas irréprésentés ou des traumas dont la représentation, s'il y en a, car beaucoup sont, à mon avis, de l'ordre de traces perceptives et sensorielles, n'ont pas pu intégrer le système transformationnel de la langue et qu'ils viennent par l'automatisme de la contrainte à la répétition. Mais la répétition a deux caractères :

- a - traumatophilique, motivé par la jouissance masochique inconsciente ;
- b - thérapophilique, espérant que cette fois-ci, le psychisme plus évolué du patient par rapport au moment du trauma, assisté par les capacités psychiques de l'objet du transfert, arrivera à constituer ou restituer les signifiants manquants, pour établir une forme et indiquer un sens éventuel de «traduction».

Mon intérêt se situe principalement au niveau du patient régressé, dysphasique, aphasique. Mon travail analytique pour ce patient est d'abord un travail interne, silencieux, souvent sous forme de rêverie, qui vise la métabolisation-transformation des éléments pré-verbaux en éléments verbaux. Ces éléments verbaux seront proposés au patient sous forme d'interprétation ou de construction et il se peut qu'ils l'aideront à fantasmer et penser dans une parole sensuelle, affective et imagée pas trop éloignée de ses sources pulsionnelles et fantasmatiques. En proposant une forme et en indiquant un sens à ses mouvements psychiques j'espère créer le vecteur dans lequel l'analysant créera ses significations.

Pour créer cette possibilité, il nous faut quatre conditions :

- 1 - que l'analyste se laisse aller à la régression formelle et qu'il se destitue, autant que possible, de sa personne ;
- 2 - que l'analyste pense qu'au commencement il y a une mort, une mort qui est le substrat de la vie mentale humaine, la mort de la «chose», dont le deuil est porté par le mot. «La parole analytique désendeuille le mot» comme dit justement André Green (1984) quand cette parole arrive, dans les moments heureux de l'analyse, à (re)produire l'illusoire rencontre de la chose et du mot, rencontre qui permettra un déplacement de l'investissement de la chose au mot ;
- 3 - que dans cette attraction vers les avatars psychiques le plaisir sensoriel, hallucinatoire et esthétique ne soit pas piégé par l'attraction interprétative, et que ce plaisir soutienne le projet de migrer vers d'autres langues et vers le rêve, comme l'a montré J.-B. Pontalis (1990) ;

4 - que l'idéal du fonctionnement de la situation analytique soit la scène du rêve, situation où le polylogisme de la langue se désarticule et les mots se jettent pour regagner leur force corporelle et vocale. Ainsi se ré-instaure ce jet vers l'objet, cette situation exemplaire de l'«Objet», matrice de la parole que la perspective de la parole, à jamais fermée, de P. Fédida nous a ouvert. À sa mémoire je dédie cette conférence.

Présentation de cas cliniques

Madame Haine

Fille d'un officier de carrière allemand, issu d'un milieu militaire aristocratique, et d'une mère espagnole d'un même milieu, elle fut le fruit d'un mariage d'amour qui eut lieu quelque temps avant la seconde guerre mondiale. À l'arrivée de la guerre, la famille vivait en Allemagne et le père ne s'était pas beaucoup éloigné de sa famille du fait de sa fonction aux quartiers généraux. Dans la tourmente de la guerre, le père a participé au mouvement des généraux contre Hitler, et il fut envoyé sur le front à l'Est où il fut tué dans des conditions imprécises. Il est devenu un héros pour sa nation et un père idéalisé pour sa fille. À la fin de la guerre Mme Haine est rentrée avec sa mère et sa sœur cadette vivre en Espagne. Elle était déjà bilingue ; elle a fait ses études élémentaires et secondaires dans une école catholique où elle a étudié le latin et le français. Douée pour les langues et les lettres classiques, elle a étonné son entourage par sa décision de ne pas poursuivre d'études universitaires mais d'approfondir sa connaissance de l'anglais et de travailler comme interprète *free-lance*. En exerçant son métier elle a connu son mari, un homme d'affaires gréco-chypriote, qui l'a faite venir vivre à Athènes. Elle y a appris assez bien le grec.

À l'approche de la quarantaine, elle fait une première analyse avec une analyste grecque (pour assumer son désir de ne pas vouloir avoir d'enfants et pour faire face à ses conflits concernant son identité sexuelle).

L'analyse se déroulait en grec et parfois en anglais. À ma question sur ce sujet, elle me répond : «parce que l'analyste était de formation anglaise».

Elle m'adresse une demande d'analyse à l'approche de la soixantaine. Elle vit dans un «mal-être» avec des

plaintes somatiques (dysfonctionnements intestinaux, céphalées, rachialgies), des insomnies, des crises de boulimie (surtout au chocolat), des explosions de colères, une lutte constante contre «la graisse» sans qu'elle ne soit jamais «grosse». Elle a peur de vieillir, peur du deuil qu'elle portera à cause de la mort envisagée de sa mère et de son époux, qui sont tous deux en bonne santé, mais d'un âge avancé. Elle met au premier plan le deuil qu'elle porte, deuil jamais accompli de la mort de son père. «Je suis un orphelin de la guerre» dit-elle.

L'analyse se passait sur le divan au rythme de trois séances par semaine.

Au début de son analyse, elle parlait surtout en grec, pas mal en français, puis l'anglais a également fait son apparition.

Le grec, qui dominait la première période, était correct mais fonctionnel et très pauvre en expressions symbolique, imaginative et affective. Il était axé sur un factuel et un actuel, un «*here and now*» sans connexions avec d'autres temps et espaces, son contenu portait sur la vie sociale du couple et les plaintes somatiques de Mme Haine. Je lui ai indiqué qu'elle utilisait ce type de langage comme une défense qui lui évitait le contact avec son affectivité et ses souvenirs. Ça lui a permis de parler de son mariage comme d'un «cadre de survie d'un enfant de la guerre», une survie dans le luxe qui n'avait pas une importance hédonique mais quantitative, la quantité éloignant la peur d'un renversement de situation. Dans sa lutte pour survivre, l'affectivité et la mémoire étaient ses mauvais compagnons. Mais, néanmoins, une brèche s'est ouverte et j'ai pu relier l'angoisse actuelle, l'agonie de la catastrophe, avec les angoisses d'effondrement de ses conditions de vie durant l'enfance.

Elle me parlait de plus en plus en français : je comprenais cette attitude comme une tentative d'identification primaire à l'analyste, un dédoublement narcissique (A. Green, 1993), une création d'une mêmeté, d'une symétrie qui soutenait un fantasme de communication immédiate qui ne se basait pas sur la sémantique de la langue, mais sur mon désir supposé pour cette langue ; langue de mon choix puisqu'elle était la langue de ma formation, de la construction de mon identité d'analyste (d'être-analyste).

Mais derrière cette tentative de séduction primaire, une autre scène d'une séduction sexuée et génitale se profilait grâce au personnage de la grand-mère paternelle, qui de plus en plus revenait dans ses souvenirs, mémorisés ou construits : une femme séduisante, allemande aristocrate, qui aimait parler, dans son «cercle», d'art et de culture en français.

Elle a également commencé à me parler, de plus en plus en anglais. Dans ces deux langues elle avait une expression libre, symbolisante, imaginative, pleine de métaphores et de fantasmes, surtout érotiques, qui s'exprimaient à travers de nombreux rêves. Je pensais que le français lui permettait la filiation avec la femme-source libidinale des origines (la mère du père transmise en elle par lui par des messages énigmatiques (J. Laplanche)) et que l'anglais représentait son choix de différenciation-séparation-individuation (D. Winnicott) du cadre catholique, conservateur maternel.

Jusqu'au jour où elle m'a raconté un souvenir d'enfance, un souvenir-écran, pensais-je, qui était le dernier souvenir avec son père. Le père sachant qu'il partait pour le front avait installé sa famille dans un hôtel luxueux pour passer quelques jours. La scène dont elle s'est souvenue, c'est d'avoir entrevu son père, dans la baignoire, couvert de mousse, un père très beau. Elle devait avoir environ 4 ans.

Quelques jours plus tard elle me raconte un rêve : «Une image très sombre, un paysage de catastrophe, après un bombardement, deux cochons tués dans des eaux sales et couverts de boue». Elle est très émue, elle parle de la cruauté de la mort, de son père tué au champ de bataille. Moi aussi je suis touché, ému... Les images du rêve qui se forment en moi s'associent à des images de *Guernica*. Là, le cheval, ici les cochons... la tuerie des animaux témoignant plus que la tuerie des hommes de la cruauté de la guerre...

Elle est tellement prise par les images... elle y revient et elle les raconte avec des détails... Cette insistance me sort de mes rêveries et je pense que ce sont probablement des images qu'elle a vues, des perceptions traumatiques tellement proches de l'inconscient (J. Laplanche, 2007), des traces perceptives (A. Potamianou, 2001), «tranches» non élaborées par le psychisme immature de l'époque et qui ne peuvent

pas prendre d'autre voie de retour que celle de l'hallucination (C. Chabert, 2003). Je pense que c'est le moment pour tenter de faire le lien entre ces traces et la langue qui a échoué, à opérer cette fonction au moment du trauma. Je lui demande de raconter son rêve en allemand malgré le fait que je ne comprenne pas cette langue, sans lui donner d'explications. Elle le fait...

Voilà un flot d'allemand qui catalyse la séance... Un allemand que je ne comprends pas mais qui me paraît plein de couleurs et d'émotions dramatiques... c'est comme entendre un *Lied* grave, lent, plein de répétitions sonores où prédomine le son «*schwein*». Elle pleure et elle «chante» ; c'est son «*threnos*», le chant funéraire à l'annonce «actuelle» de la mort de son père. Je le lui dis... Nous sommes émus, épris par la situation, mélancoliques mais aussi apaisés, pour ne pas dire satisfaits par un plaisir esthétique...

À la séance suivante elle revient sur le rêve, chose qu'elle ne faisait pas auparavant... des «cochons» ! étonnée par ce choix, elle s'interroge... elle veut en savoir plus... elle est logorrhéique et excitée... Tout à coup son intérêt épistémophilique, sa scopophilie, me font voir une autre scène, celle du souvenir raconté juste avant le rêve : «son père dans la baignoire». Je suis choqué et dans l'aporie : est-ce possible que ce rêve dramatique de la mort du père ait une fonction dans le processus de la cure du meurtre du père, pour la raison «banale» de la jalousie œdipienne ? Ai-je le droit éthique d'avancer une telle interprétation, de détrôner un héros sublime ? À l'opposé, n'a-t-elle pas droit à un père charnel, pulsionnel qui lui permette à elle aussi d'être un être pulsionnel et sexué ? Hésitant, je lui fais la liaison suivante : «Dans votre rêve ce sont les cochons dans les eaux sales, dans votre souvenir c'est votre père dans les eaux parfumées».

Elle pleure mais cette fois-ci c'est le chagrin amoureux. Son père était très beau et sa mère aussi. Elle était jalouse de la beauté de sa mère. Elle était furieuse après son père, qui, sachant qu'il passait avec elles les derniers jours de sa vie, restait enfermé dans la chambre à coucher avec sa femme, tandis qu'elle restait «seule», «abandonnée», en compagnie de sa sœur cadette et de la nourrice.

Je lui ai interprété le rêve des cochons comme une expression de ses désirs inconscients meurtriers envers ses parents pour des raisons de jalousie œdipienne. Cette interprétation a ouvert deux voies dans son discours, la voie de l'amour charnel et la voie de la haine. Cette dernière surtout était une apocalypse atroce, touchait à la fois le père et la mère, et sur le thème de l'abandon et de la trahison, provoquait des fantasmatisations et des éprouvés somatiques intolérables.

Le souvenir d'un épisode, qui a eu lieu quelques mois après la libération «ou l'invasion» de l'Allemagne par les alliés, lui est venu. La mère et ses filles erraient dans la campagne, elles avaient faim... la mère parle à un soldat américain, le soldat sourit et donne un morceau de chocolat à la petite... Puis plus de souvenirs... Les filles furent placées dans une sorte de ferme-foyer pour enfants de la guerre... la mère disparut... elles ne savaient pas si elle était vivante ou morte... Et puis un jour, la mère est revenue avec une permission pour émigrer en Espagne. Pendant des années, à la question de mon analysante envers sa mère concernant les causes de cette disparition, la mère donnait une réponse stéréotypée : il lui a fallu beaucoup de temps pour faire des démarches compliquées. «Ma mère a obtenu tout ça grâce à sa bonne connaissance de l'anglais».

Comme vous pouvez l'imaginer, en écoutant ce récit, j'ai été envahi par des fantasmes non formés ou interdits dans le psychisme de ma patiente. Des fantasmes d'humiliation humaine, voire même de prostitution morale, éthique, sociale, corporelle, couverts par le «vide», vide provoqué par l'interdiction maternelle d'en parler, et par le silence imposé du discours des vainqueurs sur cette partie de l'histoire de la dernière Grande guerre... S'agirait-il des fantasmes forclos du discours, des morts-vivants dans la «crypte» ? Avais-je le droit d'y toucher ? «Toucher» la mère à mon tour, celle qui avait fait «tout» pour sauver ses filles ? Une répugnance pour mon esprit tordu et pour notre travail iconoclaste m'en donnait un malaise corporel, un mal-être «atopique», car ni l'exil dans la civilisation, ni l'exil dans l'inconscient ne me sauvaient de mon aversion à «penser». Basculer à mon tour dans le vide ? Mener la langue à l'aphasie ?

Quand on est dans la nulle-part de la langue, c'est soit la mort psychique, soit la création de l'espace

d'illusion (P. Fédida, 1978). L'illusion de la «vérité», l'amour pour la vérité c'est d'après S. Freud la seule condition qui nous unit dans l'entreprise analytique analyste et analysant. J'avançais avec tact ; et lui dis en anglais : «Because of her English, she could be in contact with the Americans ! » Une porte s'est entrouverte dans l'histoire de la mère... mère touchée par des fantasmes et des affects d'abjection et de compassion qui déchiraient ma patiente... Et puis la haine et à la fin le *Threnos*, l'épuisement psychique, la résignation de l'homme au jeu des forces inhumaines, tel que nous le connaissons à la fin de la plupart des tragédies de la Grèce classique.

Ainsi s'est éclaircie aussi la relation avec l'anglais : c'était la langue qui sauve... mais aussi la langue qui pervertit. Ancrée sur la scène de la séduction avec la scène du morceau de chocolat, c'était la langue du pouvoir, un pouvoir qui se permettait l'utilisation de la sexualité sous toutes ses formes et pour tous les buts. Ainsi dans son adolescence le choix de l'anglais l'a placée du côté du pouvoir social, et lui permettait la formation d'un Je polymorphe pour qui l'utilisation anarchique de la sexualité sur un plan fantasmatique lui était permise.

Madame Explicite

Je vous ai donné, jusqu'à présent, un exemple où le mot, destitué de son statut de représentation-de-mot, fonctionnait comme représentation-de-chose participant à l'hallucination du rêve et du transfert.

Je vais vous donner maintenant un exemple où l'hallucination de mots traumatiques ne se manifeste pas par la forme, la partie imagée, mais par la transformation de la forme du discours, qui devient un discours qui agit, un discours de l'agi, cet *agieren* dans la séance dont parle Jean-Luc Donnet (2005).

Il s'agit d'une dame, la quarantaine légèrement dépassée, originaire d'un pays voisin de la Grèce. Elle est psychologue clinicienne, vit et travaille en Grèce depuis 15 ans. La langue utilisée pour la psychothérapie, engagée en face à face à cause de la dévastation psychique de la patiente, est le grec, moi ne parlant pas sa langue.

Elle essaye, en tant que psychologue, de «faire son travail de patiente» avec beaucoup d'application. Elle n'a pas de rêves, mais elle a des souvenirs et une

grande souffrance somatique actuelle... Elle donne beaucoup d'explications psychologisantes et rationalisantes, et puis à un certain moment, comme dans un automatisme, elle me fixe droit dans les yeux le ton de sa voix devient très sec et elle me demande : «Suis-je explicite ? ». Sa question me blesse... Je la vis comme une attaque à ma personne, au cadre, à l'éthique de l'association libre que nous sommes supposés partager.

La répétition de la scène me fait penser qu'il s'agit de la répétition d'une autre scène, peut-être traumatique, et je le lui dit en parlant de mon éprouvé contre-transférentiel au moment de l'«attaque».

Elle se souvient, et c'est la première fois qu'elle en a conscience, que c'est la phrase avec laquelle sa mère, institutrice, finissait les apostrophes en classe et à la maison. Elle est sidérée, médusée, mutique... J'ai le sentiment qu'elle est en proie à des souvenirs très forts dont les images perceptives sont l'intensité des hallucinations... En cherchant peut-être une solution, qui, à mon avis, dans ces moments critiques, n'est pas du côté de la consolation, mais du côté de la dramatisation, de l'ex-dramatisation (de l'*ekdramatisis*), je lui propose de dire la phrase dans sa langue, comme sa mère la disait.

Elle le fait.

Elle m'explique ensuite les mots qui composent ladite phrase. Elle est choquée ; c'est la première fois de sa vie qu'elle réalise que le mot «explicite», dans sa langue, a la même sonorité que le diminutif que sa mère lui avait fabriqué à partir de son prénom officiel, qui d'ailleurs est un très joli prénom en référence à des fleurs. Elle enchaîne : «Je n'aimais pas du tout cette version de mon prénom... si elle voulait plus d'affectivité elle aurait pu m'appeler (elle dit différents diminutifs dérivés de son prénom) comme tout le monde le faisait. Mais ce prénom unique me mettait hors du groupe, au nulle-part...»

Je ne vous donne pas la suite fantasmatique et transférentielle que vous pourrez facilement imaginer.

Je m'arrête là en proposant pour la discussion le rôle du perceptif dans la situation du face-à-face. Ce perceptif pourrait jouer un rôle protecteur contre une désorganisation importante surtout par un support immédiat pour le pulsionnel, mais il pourrait aussi

avoir un rôle défensif ne permettant pas une régression thérapeutique que la position de la cure-type favoriserait. Ainsi l'*agieren* de la parole de la patiente pourrait être discuté comme expression de sa psychopathologie, mais aussi comme un *acting* «imposé» par le *setting*, qui favoriserait «la langue» du perceptif au lieu de la «langue» de l'hallucinatoire.

Madame Cœuf

Je vais vous donner maintenant un exemple où l'introduction d'une autre langue, connue de l'analytante, se fait par l'analyste. Cet acte ne vise pas la partie sémantique du langage mais la partie prosodique.

Il s'agit d'une femme en analyse, psychologue de métier, ayant un père mourant, une mère âgée cancéreuse et ayant eu elle-même deux tentatives échouées de grossesse assistée. L'analyse se déroule en grec, mais la patiente est parfaitement francophone. Elle est aussi musicienne de haut niveau et a travaillé de longues années comme musicienne professionnelle, mais ces dernières années son rétrécissement psychique a exclu la musique de sa vie. De l'histoire familiale, il faut noter qu'elle est née après que sa mère ait eu 7 fausses couches et qu'à sa naissance cette dernière avait un âge plutôt avancé.

Les séances varient entre l'atonie et la colère envers les médecins traitants. Son discours est opératoire, axé sur le factuel, basé sur des rationalisations. Dans une de ses séances, elle associe les soins constants qu'elle doit donner à ses parents avec un souvenir d'enfance. Elle avait 8 ans quand sa mère a eu un accident cérébral vasculaire. Au retour de la mère à la maison, après son hospitalisation, la petite a préparé deux œufs au plat. Il faut noter qu'en grec on dit «*œufs-yeux*». L'un des œufs est «crevé». Alors elle a fait comme sa mère ! Elle a gardé pour elle l'œuf «crevé» et elle a commencé à nourrir avec le «bon» œuf sa mère, «en inversant les rôles» comme elle le dit. Elle ajoute que les rôles étaient inversés «trop tôt». (*hypervolika noris*). Elle relate cela sans aucune émotion ; c'est l'atonie, l'épuisement...

De mon côté, je suis très ému, en résonance à son affect gelé. Je pense qu'il me faut intervenir, que ma parole ait au moins une fonction de langage comme tiers qui sépare cette dyade cannibalique (la mère malade mangeant la fille intacte, la fille mangeant la

mère «crevée»). Faire une interprétation transférentielle où l'analyste comme la mère sont nourris par la patiente de bonnes choses, tandis que celle-ci avale ses peurs, ses mauvaises parties ? Faire une interprétation transférentielle expliquant l'atonie et la fatigue comme conséquences du constant effort d'opposer son agressivité envers l'analyste et les images parentales ? Mais surtout, mon attention est attirée par le rôle de l'affect de la part de la patiente et je suis saisi par une préoccupation linguistique, d'ordre poétique : je suis gêné par la longue prosodie (*hypervolika noris*) qui à mon avis n'exprime pas le drame de la situation.

Je m'entends traduire cette phrase en français : «trop tôt», je vois dans mon esprit les deux mots écrits : c'est une figurabilité étonnante de ces deux œufs, c'est une musique de deux (o) qui renvoient, pour moi, à une expression de douleur... douleur qui n'arrive pas à la scène psychique de ma patiente. J'ai la ferme conviction à ce moment que pour cette femme musicienne, si sensible au ton et au rythme, il faut passer par ce cri, si opprimé et jamais prononcé, ce cri, premier mouvement du sujet dans la parole, ce cri de douleur, qui, comme dit Wittgenstein, (1921) est la limite de notre langue. Je prononce «trop ! Tôt» !

Un cataclysme de larmes et de cris survient, qui se prolonge pendant plusieurs séances. Elle pleure sur les œufs-yeux-crevés de sa mère et d'elle-même¹ : les sept fœtus enfants-morts de la mère, ses deux fœtus enfants-morts, son destin tragique si elle devait suivre le chemin de sa mère, sa culpabilité consciente d'être une mère tueuse d'enfants, sa culpabilité fantasmatique d'être un enfant-tueur d'enfants pour qu'elle naisse elle-même, la haine des enfants morts qui vont la tuer pendant et à cause des tentatives de conception et de grossesse non-naturelle...

Peu de temps après son père est mort.

Après une période de deuil, mais de deuil riche cette fois-ci de souvenirs de son père «jardinier», nous avons pu travailler sa problématique œdipienne inconsciente envers son père ; elle a voulu tenter une nouvelle grossesse assistée.

Quand elle a eu la confirmation médicale que l'insémination des œufs avait réussi, elle me l'a annoncé

avec la phrase : «Cette fois-ci je n'ai pas crevé mes œufs».

Monsieur Kikirikos

Toujours dans mon projet sur la recherche du polyglottisme, y compris dans la langue maternelle d'un sujet, le polyglottisme se référant à la stratification de sa langue suivant son développement psychique et l'interaction de son psychisme avec l'environnement, je vais vous donner la vignette d'un cas où le mot forclos revient à la psyché sous la forme hallucinatoire d'une terreur infantile.

Il s'agit d'un homme, la quarantaine passée, mais d'aspect très juvénile, qui, à la suite de l'annonce de la grossesse de sa femme, s'est massivement désorganisé : angoisse diffuse, agitation, agressivité verbale, psychique et physique envers sa femme, peur de devenir fou. Il m'est adressé par un psychiatre qui lui a prescrit un calmant majeur. Je le prends en psychothérapie deux fois par semaine, en face à face.

C'est un homme polyglotte et cultivé ; il traduit des textes techniques et scientifiques en anglais, langue qu'il maîtrise parfaitement, ayant vécu et étudié pendant une vingtaine d'années dans un pays anglophone. Dans ce pays il a déjà fait «quelques tranches de psychothérapie qui ont toutes mal tourné à cause de mon immaturité et du manque de discipline qui me caractérise», dit-il.

Il explique son état actuel en supposant que l'arrivée de son enfant réactive chez lui des traumatismes infantiles. Quand il avait un an, sa mère a quitté le domicile conjugal avec lui, car son mari continuait la «*dolce vita*», et «il courait derrière les femmes comme un coq» dit-il en rapportant les expressions de sa mère à ce sujet. Ils se sont installés dans un appartement dans lequel mon patient a vécu de l'âge de un an à trois ans et demi.

Il investit la psychothérapie avec une grande ambivalence, mais il fait un «*forcing*» pour retrouver des informations et des indices concernant ses traumatismes. Un jour il arrive tout excité et me demande si ce serait une bonne idée d'aller visiter l'appartement de sa prime enfance, actuellement vide. Je lui demande comment cette idée lui est venue et il me répond qu'il

¹ «ovocytes» en français du latin (ovo) : l'œuf.

pourrait y retrouver «Kikirikos», sa terreur infantile. Je lui demande de me le décrire et il me dit que «Kikirikos» n'avait pas de forme ; c'était une sensation de peur terrible. Et puis il se tait...

En l'écoutant je m'aperçois que mon fonctionnement mental œuvre dans deux directions :

a - la première est la voie de la théorie, explicative et pleine de résistances, comme nous le savons tous, ayant été piégés plusieurs fois dans cette voie pour des raisons contre-transférentielles : «Kikirikos» se référerait au cri du coq «kikirikou», «Kikirikos», la terreur amorphe était la représentation du père aimé et haï, du père auquel l'identification était interdite par la mère ;

b - la deuxième voie est celle du souvenir, d'un agréable souvenir de mon enfance : une chanson enfantine très répandue où on mime les différents cris d'animaux, mais avec un refrain qui disait : «Le «Kokoraki», le petit coq, «Kikirikiki», va te réveiller tous les matin». Une chanson de synchronisation, souvent dite entre une mère et son enfant, la mère disant les paroles et l'enfant mimant les cris des différents animaux. Une chanson, objet transitionnel.

Je pense que la première voie peut me pousser à proposer une interprétation prématurée, probablement juste mais sûrement très violente, capable de susciter des angoisses très paranoïaques.

La deuxième voie pourrait transformer l'espace analytique en espace transitionnel en introduisant, non pas par le jeu mais par le souvenir du jeu, la fantasmatisation investie des premiers échanges avec la mère. Je lui dit : «Kikirikos ne pourrait pas être relié à la chanson enfantine, To kokoraki kikirikiki ?» Il me répond brusquement : «Je haïssais toutes les chansons enfantines, car chaque fois que j'essayais d'adresser la parole à ma mère, elle me la coupait en chantant ce type de chansons».

Je suis sidéré : une mère castratrice de la parole de son enfant au tout début de son processus de personification ! Peut-être à cause de l'angoisse que s'il se différenciait d'elle, il deviendrait un petit coq comme son père ? Je lui dis mes pensées. Il est apaisé... et puis il commence à me parler de l'amour caché qu'il a eu pour son père durant toute son enfance.

À un moment donné je lui ai donné une interprétation basée sur la formation du mot «kikirikos» qui avec sa terminaison en «os» est clairement du genre masculin à l'inverse du «Kokoraki» qui grammaticalement est du genre «neutre», comme peut-être sa mère souhaitait qu'il soit.

Peu à peu un espace transitionnel s'est formé entre nous. Son agitation s'est estompée et il a pu bénéficier de ses capacités mentales et linguistiques pour s'écouter parler avec un interlocuteur attentif et suffisamment silencieux. Parfois il avait du mal à s'exprimer en grec et l'anglais lui venait spontanément, mais il essayait d'utiliser le grec, car comme il m'a dit un jour «une langue étrangère c'est comme un habit, la langue maternelle c'est comme la peau».

La petite Mi-mi

Je vais terminer mes présentations cliniques avec le cas d'un bébé anorexique, cas, qui à mon avis, montre de quelle manière les premiers mots dérivent de la sensorialité et de la sensualité corporelle. Les mots viennent à la place de la chose, comme l'a démontré P. Fédida dans «L'objet» et les mots portent le deuil de la chose comme le soutient A. Green dans «Les langages en psychanalyse» (1984). Par «chose» à cet état initial, je comprends l'objet complémentaire d'une zone érogène, c'est-à-dire cette partie constituante et constituée par le pictogramme de P. Aulagnier (1975).

Il s'agit d'un bébé qui, à 6 mois, fut retiré brusquement du sein de sa mère, car la mère, à nouveau enceinte, a dû subir, contre son gré, une interruption de grossesse pour raisons médicales. La mère porteuse de deux deuils, celui de l'enfant du ventre et celui de l'enfant du sein, a sombré dans une dépression, non reconnue, et le bébé dans une anorexie grave qui a nécessité une hospitalisation à l'âge de 11 mois. La famille m'a été adressée par l'hôpital quand la petite avait 17 mois. Elle était dans un état catastrophique : atone physiquement et psychiquement, incapable de se tenir assise, pratiquement indifférente aux échanges, aphasique, elle ne se manifestait en vie que par son refus de s'alimenter. La mère était comme la fille dans sa relation avec elle, tout en préservant un profil très dynamique et fonctionnel dans ses activités professionnelles.

J'ai pris en psychothérapie la dyade mère-enfant. Je vais vous parler de ce qui nous intéresse ici, le passage de la bouche à la chose et aux mots.

Le bébé, pendant l'hospitalisation, a été nourri par une sonde rhino-gastrique. Quand elle a commencé à s'activer² durant la psychothérapie, elle a pris deux sucettes ; elle en a mis une dans sa bouche et l'autre dans son nez, attitude qu'elle a adoptée par la suite et qui plus tard s'est transformée en jeu identique avec ses poupées.

Elle a commencé à dire des mots de deux syllabes. Le premier mot qu'elle a «fabriqué» pour contrôler ses échanges avec le monde était «Mi-mi» ; «Mi» c'est l'équivalent du «Ne» dans une phrase du type «Ne (fais pas ça)». Avec ça elle désignait initialement tout aliment qu'elle refusait, puis tout acte qui lui était désagréable.

Elle a commencé aussi à nommer les actions et objets qui lui étaient agréables, toujours en mots dissyllabiques, par répétition de la première syllabe. On pouvait tout aussi bien croire que c'était le début d'un bégaiement. Ainsi un jour sa mère m'a dit : «Vous savez elle vous a donné un nom. Elle entend que nous parlons de vous en vous appelant «Alexandridis» et comme elle ne peut pas le prononcer en entier, elle vous appelle «Kiki». Elle est restée silencieuse, hésitante et puis elle a ajouté : «Vous savez elle appelle aussi «Kiki» les œufs en chocolat Kinder»...

J'ai pris la petite fille en psychothérapie individuelle vers l'âge de trois ans et demi et la psychothérapie a duré trois ans. Actuellement elle a une scolarité normale, c'est une enfant avec quelques difficultés, mais pas une enfant très différente des autres. J'ai continué à la voir tous les trois mois après l'arrêt de la psychothérapie.

Une fois ses parents m'ont demandé un rendez-vous en urgence. Elle venait d'avoir huit ans. Elle avait fait des jeux sexuels avec des camarades de classe dans les toilettes de l'école. Peut-être à cause de leur anxiété importante, de ma fatigue, d'un certain laxisme, car au fond je ne considérais pas l'affaire importante, quand je l'ai eue en entretien individuel, au lieu de l'entendre me parler de cette expérience, je me suis lancé dans des conseils sur le cadre à respecter à l'école... etc... une langue de bois...

Elle me regardait silencieuse... puis elle a souri et m'a dit «Kiki...» et c'est avec ce mot-clé qu'elle m'a remis dans notre langue du fantasme, du jeu de l'objeu.

Épilogue

Francis Ponge dit à propos de l'«objeu» : «C'est celui où l'objet de notre émotion, placé d'abord en abîme, l'épaisseur vertigineuse et l'absurdité du langage, considérées seules sont manipulées de telle façon que, par la multiplication intérieure des rapports, les liaisons formées au niveau des racines et les significations bouclées à double tour soit créé ce fonctionnement qui, seul peut rendre compte de la profondeur substantielle, de la variété et de la rigoureuse harmonie du monde».

Et P. Fédida continue : «Objeu est événement de mot dans un état de rire de chose. Il est jubilation de rencontre, juste entre chose et mot. Parler de l'objeu c'est une façon de rappeler la fonction de désignification du jouer (et du parler, ajouterais-je) et aussi un moyen de dire que le travail analytique n'est pas loin de ce texte dont l'objet est exclu et où le sujet est seulement ce qui joue à paraître et disparaître. L'absence est le pouvoir du sens et jouer (en désignant la langue, ajouterais-je) est l'acte de destruction poétique de l'objet et du sujet. Là est la création.»

Je crois que pour qu'il y ait création esthétique, il faut que l'objet d'amour primaire soit perdu et qu'il devienne un objet mélancolique. Ainsi il est recréé dans la langue artistique, en images, en sons et en mots, ce matériel bizarre qui est à la fois image et son. La présence obstinée de l'absence, l'hallucination négative du lien d'amour perdu, se métamorphose en quête, en création du lieu d'amour. Ainsi la langue fonde le monde et le Je se fonde dans la langue de son monde.

Tout est dit par le grand poète Hölderlin (*Die Liebe*, 1800) dans deux vers. Je vous prie de me permettre de les dire dans sa langue, dans votre langue, dans ma langue.

Sprache der Liebenden / Sei die Sprache des Landes
Langue des amoureux / devienne langue des lieux
Γλωσσα των αγαπημενων / γινε γλωσσα των τοπων.

² Je n'utiliserai pas pour cette activité encore le verbe «jouer».

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham N., Torok M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978.
- Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.
- Bion, W. R., *Attention and interpretation*, London, Karnac Books, 1970.
- Bottela C. et S., «Sur le processus analytique : du perceptif aux causalités psychiques», *Revue Française de Psychanalyse*, 3, pp. 349-366.
- Chambert C., *Féminin mélancolique*, Paris, PUF, 2003.
- Donnet J.-L., *La situation analysante*, Paris, PUF, 2005.
- Green A., «Le langage dans la psychanalyse», *Langages*, Paris, Belles lettres, 1984, pp. 19-250.
- Green A., *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993.
- Green A., *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.
- Fédida P., «L'«objet»», in Fédida P., *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 137-281.
- Freud S., (1915), *Métapsychologie*, trad. française J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard.
- Freud S., (1923), *Le Moi et le Ça*, trad. française J. Laplanche, in S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Heidegger M., (1927), *Être et Temps*, trad. française F. Vezin et E. Martineau, Gallimard, Paris.
- Hölderlin Fr., (1800), «Die Liebe», in *Hölderlins Werke*, Leipzig, Verlag von Phillip Reclam jun.
- Keats J. (1817), *The Complete Poems*, London, Penguin Books, 1973.
- Laplanche J., «Rêve et communication : faut-il réécrire le chapitre VII ? » in Laplanche J., *Sexual*, Paris, PUF, 2007, pp. 51-78.
- Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Paris, Seuil, 1990.
- Potamianou A., *Le traumatique*, Paris, Dunod, 2001.
- Roussillon R., *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, 1999.
- Saussure de F., (1911), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1984.
- Wittgenstein L., (1921), *Tractatus Logico-Philosophicus*, trad. grecque Kitsopoulos Th., Athènes, Papazisis, 1978.

Le multilinguisme dans la cure

Jacqueline Amati Mehler

Résumé

J'aborderai le multilinguisme dans une perspective théorique et clinique, me référant à une recherche qui a abouti à un livre sur la langue maternelle et les langues étrangères d'un point de vue psychanalytique (*La Babel de l'inconscient*, 1994). Que se passe-t-il lorsqu'on pense, parle ou rêve dans plus d'une langue ? Quel est le processus interne qui donne lieu à cette traduction chez l'individu multilingue ? Héberger plus qu'une langue serait-ce une richesse ou bien cela signifierait-il être voué à la confusion interne ? J'aborderai ces sujets du point de vue du langage, des affects et de l'organisation identitaire chez les sujets multilingues. Je présenterai quelques exemples cliniques de moments significatifs dans la cure.

J'essayerai aussi, si le temps le permet, de faire quelques observations, soit sur la relation entre traduction et interprétation, soit sur les différentes traductions des textes freudiens selon la méthodologie choisie, celles où l'accent est posé sur l'aspect lexical et celles qui privilégient la signification du texte.

Introduction

«la langue est autant une manière de maintenir un lien avec la mère qu'un moyen de s'en séparer»

(Ralph Greenson, 1950)

J'aborderai le sujet du multilinguisme dans une perspective théorique et clinique, suivant les résultats d'une recherche étendue sur une période de plus de dix ans - conduite avec Simona Argentieri et Jorge Canestri - et qui a donné lieu à la publication d'un livre, *La Babel de l'inconscient*, en 1994. Cette recherche concerne la langue maternelle et les langues étrangères d'un point de vue psychanalytique. Que se passe-t-il lorsqu'on pense, parle ou rêve dans plus d'une langue ? Quel est donc le processus qui donne lieu à cette traduction interne chez l'individu multilingue ? Héberger plus d'une langue serait-ce une richesse ou bien cela signifierait-il être voué à la confusion interne ? Nous avons tenté de comprendre d'un côté comment s'organisent, au niveau intrapsychique et au sein du réseau associatif, les traces mnésiques multicodées, et de l'autre la façon dont

les changements de pays, de langage et d'environnement culturel peuvent affecter l'identité personnelle, la pensée et le processus psychanalytique. Le thème du rapport entre la langue maternelle et les langues étrangères, au niveau intrapsychique et interpersonnel, est si vaste que mon intervention sera forcément réductrice. Il reste encore beaucoup à explorer et à comprendre.

La situation clinique entre analystes et patients "multilingues" offre un scénario particulièrement favorable à la compréhension des liens entre monde extérieur et monde intérieur, dans la mesure où le langage est au cœur même des origines du développement humain et de l'organisation de l'appareil psychique. Ce développement est ancré dans les expériences psychosensorielles des premières relations d'objet, liées aux pulsions, aux affects et aux mots ainsi qu'à la manière dont les premières catégorisations vont s'organiser pour construire un discours. La problématique des images, des choses et des mots et les liens entre eux se place au centre de la théorie psychanalytique du fonctionnement psychique. Freud en parle (1895) dans le "Projet" (1887-1904),

dans sa description de l'aphasie et ce qui concerne l'interaction entre la présentation de chose et la présentation de mot qui marque le passage du processus primaire vers le processus secondaire. Comme nous le savons, le patrimoine des représentations (*Vorstellungen*) s'organise dans le psychisme à partir des sensations et des perceptions. Celles-ci, enregistrées dans le système mnésique, ne sont pas de simples traces inchangeables ni une faible et passive reproduction de perception, mais ce sont des signes qui acquièrent du sens lorsque, avec le temps, ils se contactent et se coordonnent entre eux. La formulation freudienne selon laquelle le refoulement agit en brisant les liens associatifs reste essentielle, bien qu'aujourd'hui nous sachions qu'il ne s'agit pas seulement de refoulement. Des expériences émotionnelles accompagnent et conditionnent la signification des paroles dans le domaine des vicissitudes de la fonction symbolique qui implique la transition du concret à l'abstrait et du corporel au psychique.

Il est intéressant, alors, de chercher à comprendre ce qui se produit quand, comme pour les multilingues, il y a plus d'une représentation de mot pour chaque objet singulier, comment ces liens associatifs, constituant le tissu entre conscient, inconscient et préconscient, s'organisent dans les liens ou dans la rupture des liens, entre représentation de chose et représentation de mot.

L'émigration, la séparation, les changements de pays et de langues touchent profondément non seulement les patients mais aussi les analystes, ce qui fut le cas pour nous. La diversité, présente entre nous, nous a amené à identifier et à explorer les différences entre les monolingues, les polyglottes et les polylingues par rapport au multilinguisme. Il est important d'explorer ce qui fait la différence - à un niveau endopsychique - entre quelqu'un qui apprend à parler plusieurs langues simultanément (polylingue), et dont le monde interne se construit dès l'origine avec cette multiplicité de mots servant à dénommer chaque chose, et quelqu'un qui, une fois la langue maternelle bien établie, en

apprend une autre (polyglotte). D'un point de vue psychanalytique cela est l'un des thèmes les plus fascinants de notre recherche, car nous sommes confrontés à la matrice de l'organisation mentale à travers le développement de la fonction verbale.

À l'origine de notre démarche, une situation clinique toute particulière avait attiré notre attention : celle où patient et analyste ne communiquaient pas dans la même langue dite maternelle, mais dans ce qui était une autre langue pour l'un, voire pour les deux. Ce qui émergeait allait bien au-delà des aspects théoriques ou cliniques de la relation analytique. Bien vite nous avons reconnu le sens profond de la mémoire, du refoulement, du clivage et du déni et leur façon de s'entretisser avec les différentes langues internalisées, incorporées dans un réseau complexe d'associations multilingues et de chemins suivis dans la stratification et l'organisation de l'appareil psychique.

Néanmoins, l'attention psychanalytique concernant les changements d'entourage socio-culturels ou le mélange de cultures et de langues chez un même individu n'a été attirée que par l'émigration forcée à l'époque des persécutions nazies, ou par rapport aux flux migratoires dont nous sommes actuellement témoins. Exception faite pour quelques observations de post-guerre, ceci restait encore un domaine insuffisamment exploré dans notre champ, alors que le problème du bi-multilinguisme et de son influence sur le langage et la pensée a été largement étudié dans bien d'autres disciplines, comme la linguistique, la socio-linguistique, la psycholinguistique ou les neurosciences en général (sur quoi je reviendrai)¹. Cela est un fait remarquable étant donné que l'origine de la psychanalyse - "cure de parole" par excellence - est profondément ancrée dans un contexte socio-culturel cosmopolite, la Vienne et l'Europe centrale de Freud, où le polylinguisme et le polyglottisme étaient habituels. Faisant exception à ce qui précède, Ferenczi est le premier analyste qui nous a légué ses observations concernant la signification psychologique - en thérapie - de l'usage de langues autres que la langue maternelle. Ferenczi a mentionné plusieurs exemples d'analyses

¹ J'ajouterais à ces différentes disciplines le débat sur la méthodologie des traductions et plus spécifiquement ce qui concerne la diffusion et la transmission de notre discipline à travers la traduction des textes freudiens dans de différentes langues.

polylingues dans son *Journal Clinique* (1932) ainsi que des observations intéressantes sur des mots obscènes et leur signification émotionnelle (dans un travail de 1916). Il estime que des défenses se construisent contre le contenu de ces mots et leur rapport à la sexualité infantile. Néanmoins, des patients bilingues ou multilingues parvenaient à prononcer ces mots dans une langue nouvellement acquise, sans inhibition ou embarras particuliers, car ces mêmes mots n'étaient pas associés aux affects conflictuels précoces, comme c'était le cas dans leur langue maternelle. Les écrits de Erwing Stengel, contraint d'émigrer en Angleterre, sont particulièrement intéressants, car avant de quitter son pays, ce psychanalyste allemand, étudiait les troubles du langage chez les patients ayant des maladies cérébrales. Stengel rappelle, dans ses observations sur les aphasies, le travail de Freud lorsqu'il remarque, chez les aphasiques, la différence par rapport au retour de la parole dans la langue maternelle ou dans une seconde langue. Dans son essai *On learning a new language* (1939) il explore les différentes vicissitudes du développement symbolique dans le processus d'apprentissage de la parole chez l'adulte et chez l'enfant - plus proche des processus primaires et des racines corporelles du langage. Il considère que puisque nos pensées sont souvent accompagnées d'images visuelles, la relation entre images visualisées et mots est altérée par l'assimilation d'un nouveau vocabulaire appris dans un contexte expérientiel différent et dont les investissements libidinaux des mots ne sont pas les mêmes. Ceci révèle quelques-uns des aspects cruciaux du multilinguisme : à savoir le rapport entre présentation de la chose (Sachvorstellung) et présentation du mot (Wortvorstellung) et comment se font ces liens entre chose et mot lorsqu'on apprend plus tard une autre langue. Par ailleurs, Stengel a aussi observé qu'il était plus facile d'apprendre une langue étrangère lors d'une régression, comme au cours d'une analyse ou bien dans une relation amoureuse avec un étranger(e). Et cela est confirmé par nos expériences cliniques.

D'autres auteurs se réfèrent aux problèmes des langues du point de vue de l'exil, comme Edith Buxbaum qui écrit un article sur «Le rôle d'une seconde langue dans la formation du Moi et du

Surmoi» après son arrivée aux Etats-Unis, ou Margaret Mahler qui, dans ses *Mémoires*, mentionne ses propres expériences émotionnelles liées au langage et aux langues lorsqu'elle émigre de Vienne à New York. Freud a fait lui aussi des remarques étonnantes à propos du langage et de l'émigration dans une lettre à de Saussure en 1938... «Peut-être avez-vous laissé de côté une chose qui met à l'épreuve l'émigrant de façon si pénible : la perte d'un langage, d'une langue dans laquelle on a vécu et pensé et qu'on ne pourra jamais remplacer par une autre langue, malgré tout les efforts et l'empathie. Par un constat douloureux, j'observe comment des expressions, autrefois familières, échouent en anglais et comment ces mêmes expressions (en allemand Freud utilise la parole Es) résistent même à renoncer à l'écriture gothique familiale».

George Steiner (1975) affronte, dans toute leur ampleur, les problèmes participant à la délimitation d'une *théorie de la traduction* interlinguistique et intralinguistique.

Il y a au moins deux obstacles importants qui se posent sur le chemin de la traduction d'une langue à une autre. En premier lieu, comme le disait Bakhtine «la langue est une substance vivante et le produit de l'interaction entre la langue et le contexte d'énonciation - contexte qui appartient à l'histoire».

Le linguiste Bakhtine postulera pour une polyphonie vocale en action dans tout discours analysé ; plusieurs voix, plusieurs styles, plusieurs énoncés, qui sont aussi mémoire historique de l'humanité, plus ou moins intégrées et articulées, habitent toujours intimement tout discours (chez les monolingues aussi). Le second élément significatif qui intervient pour vivifier et modifier la langue est le facteur temps, qui œuvre aussi bien de l'intérieur d'une seule langue.

Dans notre monde changeant, la trame historique est constituée par l'intégration et la désintégration des peuples comme une carte aux frontières géographiques constamment redessinées. En tant qu'analystes, dans notre pratique clinique, nous sommes aussi confrontés aux vicissitudes de l'organisation des frontières internes et externes, à un

discours polyphonique et à l'incidence du facteur temps dans les discours actualisant dans l'analyse des étapes de la vie et des expériences d'un sujet.

Voilà ce que dit Freud dans sa célèbre lettre 52 de 1896 à son ami Fliess :

«Tu sais que, dans mes travaux, je pars de l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques se trouvent de temps en temps *remaniés* suivant de nouvelles circonstances. Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de "signes". (...) Je tiens à faire remarquer que les enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie. C'est à la limite de deux époques que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. (...) C'est l'échec de traduction que nous appelons, en clinique, *refoulement*.»

Mais que dire lorsque ces processus individuels internes sont entretissés avec des événements extérieurs tels que des bouleversements, ayant comme résultat la migration ou l'exil ? Ceux-ci sont irrémédiablement liés au trauma, à la perte et aux défenses.

En Europe, (où l'on parle 60 langues et dialectes) quelques kilomètres suffisent pour rendre étranger quelqu'un qui ne peut même pas parler la langue en usage tout près de chez lui. En 1688 un jeune alsacien, étudiant en médecine, Johannes Hofer, a soutenu une thèse intitulée *Dissertatio medica de nostalgia* (*nostos* : retour ; *algos* : douleur) pour parler d'une maladie qui pouvait être fatale. Comme nous le savons, il décrit l'état des soldats suisses qui mouraient de nostalgie, *Heimweh* (le mal du pays), lorsqu'ils étaient loin de leurs villages. Ces anciennes observations militaires étaient suivies par un abondant matériel clinique qui soulignait l'importance de la distance, du

manque et du sentiment de "non-appartenance". Ceci pouvait provoquer des dépressions et des délires mettant en évidence une sensation de perte pour laquelle le seul remède serait le retour au pays.

Si dans les descriptions les plus anciennes on évoque les facteurs physiques et climatiques comme étant les agents étiologiques de la maladie "Nostalgia", ce qui est toujours mis en relief, et qui m'a particulièrement intéressé, ce sont les altérations de la mémoire et les souvenirs consécutifs à l'écoute d'un élément particulier : en général une mélodie, le dialecte du pays, une voix ou une parole de la langue maternelle. Les idées et les images ainsi évoquées font surgir la *Heimatlichkeit* (la sensation du familier) tandis que le *Unheimlich* (étranger) est intensifié par le pays étranger rendant la distance implacable.

Selon Antonio Prete (1992), c'est précisément ... «la nature linguistique de cette correspondance entre le son et l'image» qui produirait le processus qui provoque la nostalgie... «c'est cette trace qui fait de la nostalgie le lieu d'une évocation perturbée et dangereuse». La nostalgie, d'après cet auteur, relève du domaine de l'inquiétante étrangeté... «le retour de ce qui est connu et familier dans ce qui est l'inconnu». ¹

Mais je voudrais revenir à Freud, car, si comme il le dit dans sa lettre à Fliess, les traces mnésiques sont parfois soumises à de nouveaux aménagements, il est licite de penser qu'il pourrait exister de nombreuses versions d'un même souvenir ou des versions linguistiques différentes. Quel pourrait être le destin des souvenirs qui se sont stratifiés et transformés dans un parcours associatif multilingue sujet aux variantes affectives et défensives ?

À d'autres moments, j'ai eu l'occasion de décrire (et de partager avec d'autres collègues) ma propre expérience de polylingue, mais surtout d'analyste polylingue qui travaille généralement en italien, la seule langue que j'ai apprise en étant

¹ En ce sens, l'expérience d'une petite fille juive allemande, lorsque les allemands envahirent la Belgique, pays où elle était réfugiée depuis le début des persécutions nazies, est exemplaire : "... Mon pire conflit avec l'invasion allemande... surgit lorsque j'entendis parler l'allemand, je me sentis tellement chez moi et c'était si tentant de parler avec ces soldats, et me lier d'amitié avec eux, puisque nous étions tous dans un pays étranger ; sauf qu'eux pouvaient se parler dans leur propre langue ouvertement, tandis que pour nous ce n'était pas prudent. Ils pouvaient apporter un peu de leur foyer avec eux, tandis que nous, nous devions renoncer à notre langue, si nous voulions être saufs." (Marion Oliner, communication personnelle.)

adulte et pendant ma formation et qui, à l'intérieur de moi, au travail avec mes patients, se mélange et souvent se re-signifie au milieu d'une Babel intérieure de présentation de choses et de mots. Certes, de nombreuses questions fascinantes se posent à l'attention des analystes polylingues. Par exemple, lorsque des phénomènes de régression formelle se produisent - invoquant plus d'une langue - au service du dévoilement de certaines communications de nos patients. J'espère que nous pourrions partager ces expériences. Ou encore quelle est aujourd'hui l'expérience des analystes en Europe (surtout de l'Est) qui font des analyses dans des langues étrangères et parfois peu maîtrisées par l'un ou l'autre du couple analytique ?

Pour ma part, dans mon expérience migratoire infantile, la séparation de lieux et de personnes était peut être partiellement négociée par les langues que dans ma famille nous emportions avec nous et que nous avons toujours utilisées et mélangées dans nos discours, dans un système défensif peut-être pas tout à fait inefficace.

Nous pouvons dire que c'est la continuité de mémorisation, en grande partie inconsciente, qui assure, au cours du développement, l'intégration d'expériences initialement fragmentaires, parfois réparables dans les rêves polylingues, dont l'intégration pourra promouvoir ce sentiment de cohésion de soi qui est à la base de l'identité de chacun.

La langue maternelle, dans le cas des monolingues ou des polyglottes (le cas des polylingues est plus complexe), s'inscrit dans le psychisme de l'enfant bien avant l'organisation de la structure autour des noyaux primordiaux de la vie mentale et des racines sensorielles et corporelles du Moi. De telles expériences sont faites, initialement, surtout de sensations corporelles, toujours associées, dans les traces de la mémoire, à leurs équivalents émotionnels relatifs aux premières interactions entre le psychisme en formation de l'enfant et le monde environnant. Anzieu (inspiré par Spitz) se réfère à l'enfant comme «immergé dans un bain de paroles» et qui apprend le sens des mots et leurs liens avec les choses dans un réseau inextricable d'affects et de perceptions bien avant d'ap-

prendre à parler. Plusieurs recherches ont montré l'importance de la prosodie et du rythme du langage auquel le bébé est sensible dès le début : à peine né le bébé reconnaît la voix de la mère. Il est incontestable que l'enfant qui ne sait pas encore parler sait à quoi se réfèrent bien des paroles prononcées par ses objets primaires. Anzieu formule la fonction d'enveloppe sonore et le Moi-peau comme une «structure intermédiaire» de l'appareil psychique : ce qui invoque l'expérience fusionnelle dans son parcours vers la différenciation.

C'est seulement par la suite, que l'on aura accès à des représentations mentales plus complexes, à des symboles et à des mots qui pourront être utilisés avec plus de liberté dans un nombre infini de combinaisons, pour former des pensées, des concepts et des théories de plus en plus articulés.

Ces ensembles de connexions primaires, matrices des catégorisations mentales, sont bien ceux qui pourront, pour ainsi dire, émerger de l'inconscient. Mais la forme de ces souvenirs et donc le "langage" par lequel ils émergent, et, concernant nos cas, la langue par laquelle ils s'expriment, varient selon l'époque du développement auquel ils se réfèrent et les processus successifs par lesquels ils entrent en action.

Lorsqu'un enfant apprend d'emblée les noms des choses, le lien entre l'image d'un objet et le mot qui le désigne, il inclut aussi les affects dans la trace mnésique. C'est dans l'intersection de perceptions et d'affects que les défenses comme le refoulement et/ou le clivage peuvent influencer le langage. Un petit garçon a dit : «Maman dit 'chaussures', papa dit 'zapatos', grand-père dit 'shoes', mais moi, qu'est-ce que je dis ? ». Une étape très importante du développement s'instaure lorsqu'un enfant polylingue commence à discriminer les langues qu'il parle ainsi que les situations où les objets qui s'y rattachent. Ceci pose le problème, non résolu, de comment ou à quel niveau a lieu le passage d'un code linguistique à l'autre. Par exemple, la représentation de la chose qui correspond à un mot français serait-elle différente dans une autre langue ? Levy-Strauss a fait remarquer que *cheese* n'évoque pas la même image dans notre esprit que lorsqu'on dit *fromage*, pour-

tant les deux mots signifient la même chose. Lorsqu'on a publié la première édition de notre livre nous avons écrit qu'il était fort probable que les voies affectives et sensorielles correspondantes soient différentes. En effet les nouvelles acquisitions apportées par les psycholinguistes sur le bi- et multilinguisme - grâce aux technologies modernes de *brain imaging* - nous ont remis au travail pour publier une seconde édition de *La Babel*.

Permettez-moi donc, de faire une brève digression dans le domaine de la neurolinguistique.

Il a été prouvé que les aspects phonétiques, grammaticaux et syntaxiques du langage seraient différenciés et que différentes régions cérébrales y seraient dévolues. Ceci confirmerait les intuitions de Freud et de Stengel qui considèrent que, lorsque des individus polyglottes sont touchés par une aphasia, suite à un traumatisme ou à une autre cause pathologique, le déficit peut concerner l'un ou l'autre idiome. Ceci semblerait indiquer que les différentes compétences linguistiques sont rattachées à différentes régions cérébrales.

Les régions cérébrales qui s'activent à l'écoute de la langue natale se trouvent dans l'hémisphère gauche, (les zones classiques du langage) dans les mêmes zones du langage qui s'activent chez les individus monolingues. De notre point de vue ceci est particulièrement intéressant, car il confirme l'importance et la spécificité, au sein de l'ontogenèse du sujet, de l'apprentissage de ce que l'on nomme la langue maternelle, sans aucune discrimination significative par rapport à la souche linguistique ou par rapport à d'autres particularités de la langue en soi.

Durant l'écoute de la seconde langue, les zones qui répondent apparaissent dans l'hémisphère droit ; mais - ceci étant pour nous un facteur d'intérêt majeur - de grandes variations entre les différents individus examinés ont été mises en évidence.

Comme nous l'avons plusieurs fois souligné, le facteur indiqué par l'âge de l'apprentissage est déterminant ; l'exposition plus ou moins précoce et continue au second langage durant la 'fenêtre' de la période critique, détermine l'endroit et la façon dans laquelle celui-ci entre dans les structures

cérébrales, en même temps que la maturation des processus neuropsychophysologiques qui s'y rattachent.

Par ailleurs, il est certain qu'un rôle aussi significatif est joué par la façon dont on apprend la seconde langue, selon les différentes stratégies d'enseignement qui proposent différentes façons de développer l'idiome et de le connecter à travers les différents circuits cérébraux dévolus. L'acquisition de la langue maternelle, au contraire, se produit à peu près de la même façon pour tous.

Nous avons classé certaines spéculations qui apparaissent sans fondements. Notamment celles qui consistent à considérer un seul, unique et commun substrat neuro-cérébral dans les polylingues comme dans les polyglottes.

En revanche, on a pu confirmer, réciproquement, d'autres théories : comme celles concernant la plasticité des fonctions cérébrales, la possibilité de créer et d'enrichir de nouveaux réseaux associatifs et de nouveaux parcours psycho-neurologiques dans les langues et à travers les langues.

Toutes ces recherches coïncident avec la vision psychanalytique, selon laquelle la parole - dite, écoutée, pensée et écrite - correspond à des processus psychiques riches et complexes, d'origine synesthésiques et polysensoriels, qui se répercutent dans des réseaux associatifs mobiles et absolument personnels.

Nous pensons qu'il serait intéressant - autant du point de vue psychanalytique que neurolinguistique ou psycholinguistique - de maintenir la distinction entre bi-plurilinguisme précoce et polyglottisme. En l'état actuel des recherches, il semble correct de penser que dans l'organisation cérébrale des multilingues la représentation de la langue maternelle a lieu par des voies et des processus qui en partie se différencient de ceux que l'on emploie pour les langues apprises successivement.

Dans la mosaïque des systèmes de la mémoire, l'acquisition de la langue maternelle semble être liée à la mémoire procédurale, c'est-à-dire à un mécanisme implicite qui ne demande aucune prise de conscience et qui fonctionne par la répétition de la tâche, (ou l'imitation).

L'apprentissage d'une nouvelle langue - à n'importe quel âge - offre une nouvelle chance pour renégocier et réparer les relations intrapsychiques, pouvant parfois même modifier profondément notre univers intérieur. Chaque langue a sa propre vie et sa propre structure qui influencent les relations avec nous-mêmes et avec le monde extérieur.

À propos de la réalité, selon la thèse ethnolinguistique de Sapir-Whorf, les catégorisations fondamentales de la pensée (telles que l'espace, le temps, le sujet ou l'objet) ne sont pas les mêmes dans les différentes langues. Les paroles qui nomment les choses nous permettent d'identifier celles-ci ; or, connaître les mots pour nommer les choses dans une nouvelle langue, peut ne pas suffire pour assurer la maîtrise de tous les sens possibles qui varient dans les différents contextes culturels, à moins d'être rattachées à l'internalisation d'expériences directes.

Dans le cadre des recherches conduites pour éclaircir les thèses de Sapir-Whorf sur une causalité forte, qui a été très débattue, on a tenté d'analyser, dans une culture spécifique, la classification des couleurs. Le mot *blanc* a certes le même sens pour un français ou un italien, mais ce ne serait qu'un vague adjectif pour un esquimau dont l'expérience a engendré des mots pour de multiples sortes et nuances de *blanc*, de *la neige* ou de *la glace*. Ce qui m'intéresse de souligner, comme l'a fait Stengel, c'est qu'apprendre une autre langue ou connaître une culture différente n'est pas la même chose que de l'avoir expérimentée. La thèse de Sapir-Whorf dans sa forme faible, non causale, est donc très utile pour la compréhension de la variété discursive interne du sujet multilingue.

L'acquisition d'un nouveau code linguistique produit un impact très différent si l'on apprend à lire et à parler une langue étrangère à la maison ou à l'école (dans un pays bilingue comme le Canada) ; ou bien, si au cours de l'émigration dans un autre pays on entre en contact avec une deuxième langue, en rapport avec des inconnus qui nomment des choses connues avec des paroles inconnues qui représentent un code psycho-social autre que celui de la langue maternelle. Le scénario intra-psychique peut varier d'un développement positif et une expérience

enrichissante jusqu'à la plus traumatisante confrontation à un sentiment d'aliénation, d'inquiétante étrangeté, *unheimlich*.

L'attitude des parents émigrés envers leurs enfants, en ce qui concerne l'usage de la langue maternelle, est très importante en vue de l'apprentissage d'une seconde langue ainsi que vis-à-vis des affects provoqués par l'émigration. On connaît le cas de parents émigrés qui - par gratitude envers leur pays d'adoption ou par besoin de se défendre contre la douleur psychique due aux pertes, ou même pour éviter de se sentir étrangers - s'interdisent eux-mêmes ainsi qu'à leurs enfants de parler leur langue maternelle. Si cela peut d'un côté favoriser une intégration plus rapide, il ne faudrait pas perdre de vue le risque que cela puisse entraîner, parfois, une mutilation affective drastique. Parfois des parents originaires de cultures différentes choisissent de ne parler qu'une seule langue en famille. La raison de ce choix sera déterminante pour l'élaboration et l'internalisation de la "langue interdite" de la part des enfants. Est-ce que cela indique la soumission de l'un des parents envers l'autre ? Est-ce que tous les deux estiment que l'une des cultures est inférieure ou honteuse ? Parfois les conflits entre parents de différentes cultures et langues peuvent s'exprimer dans le discours ou dans les problèmes linguistiques de leurs enfants. Tous les affects liés à de telles expériences détermineront la façon dont les différentes langues seront organisées dans les différentes phases du développement et des niveaux intrapsychiques, tout au long des processus de séparation, individuation et deuil.

Une discussion toujours actuelle, parmi beaucoup d'analystes, est de savoir si l'exposition à des langues autres que la langue maternelle cause des dommages irréparables à l'expression du langage et à la cognition, ainsi que l'affirmait la célèbre Ecole Logopédique de Vienne. D'un point de vue purement linguistique, les psycholinguistes nous apprennent que l'enfant naît avec une capacité linguistique infinie. Il peut prononcer n'importe quel phonème et il peut apprendre n'importe quelle langue qui lui est parlée. Cette aptitude initiale à apprendre différents sons (phonèmes) se perd progressivement lorsqu'une

seule langue est pratiquée. L'infinie possibilité d'utiliser les phonèmes est limitée par la suite à l'utilisation des phonèmes de la langue maternelle. Nous savons aussi qu'une langue apprise à l'âge adulte, même parfaitement maîtrisée, ne le sera pas aussi bien que si elle avait été acquise dès l'enfance en ce qui concerne l'accent.

L'altération de la prosodie familiale, la substitution de mots particulièrement investis ou prononcés différemment, peut parfois créer une petite révolution interne comme le disait Bakhtine qui écrit :

«Tout ce qui me touche vient à ma conscience - à commencer par mon nom - depuis le monde extérieur, en passant par la bouche des autres (de la mère, etc.), avec leur intonation, leur tonalité émotionnelle et leurs valeurs. Initialement je ne prends conscience de moi qu'à travers les autres : c'est d'eux que je reçois les mots, les formes, la tonalité qui forment ma première image de moi-même. (...)»

Je voudrais citer un paragraphe de Eva Hoffmann (1989), écrivain d'origine polonaise émigrée pendant son adolescence aux Etats-Unis, qui, dans *Lost in Translation* offre un témoignage subtil de ce drame vécu dans sa chair. Dans son livre remarquable elle raconte que, au cours de sa première journée d'école dans son nouveau pays, son nom et celui de sa sœur furent "traduits" instantanément et transformés par la maîtresse.

«Il ne s'est pas passé grand chose, excepté un petit déplacement sismique dans mon esprit. La distorsion de nos noms les éloigne un peu de nous, mais c'est une brèche, un écart dans lequel s'insinue l'épouvantail de l'abstraction. Nos noms polonais ne se réfèrent pas à nous ; ils nous appartenaient autant que nos mains et nos pieds. Ces nouvelles appellations, que nous-mêmes n'arrivons pas à prononcer, ne sont pas nous. Ce sont des plaques d'identification, des signes incorporels qui désignent des objets que, par hasard, nous sommes, ma sœur et moi. Nous sommes revenues à nos bancs, dans une classe pleine de visages étrangers, avec des noms qui nous rendaient étrangères à nous-mêmes.»

Du point de vue clinique, dès le début, nous avons remarqué qu'il y avait des patients, parmi les mul-

tilingues, qui choisissaient de faire leur analyse exclusivement dans une langue qui n'était pas leur langue maternelle (même quand cela était possible). Il y en avait d'autres qui, par contre, cherchaient un analyste qui pouvait partager leur langue maternelle. Ce choix, ainsi que le choix du genre de l'analyste, n'est pas accidentel. Il est désormais possible de confirmer les intuitions de Ferenczi et de comprendre comment le fait de parler des conflits et des angoisses de sa propre enfance dans une deuxième langue, apprise à l'âge adulte, pouvait permettre à l'analysant d'établir une «distance de sécurité» face aux tumultes du vécu et aux émotions primitives pouvant être déclenchés par les paroles de la langue maternelle.

L'expérience avec des femmes étrangères mariées à des italiens, qui ont choisi de ne pas faire une analyse dans leur propre langue (ce qui aurait été possible), a fourni des réflexions intéressantes quant au rapport entre leur «langue maternelle» et la relation avec leurs mères. Leur relation ambivalente non résolue avec leurs mères, se manifestait à travers une grande diversité de situations cliniques, mais qui révélaient leur difficulté à accepter leur identité féminine : fantaisies anorexiques, avortements répétés, pseudo-homosexualité, frigidité. Ces pathologies identitaires n'ont rien d'exceptionnel ou de nouveau, mais la particularité qui a attiré notre attention se trouve dans l'expédient défensif spécifique : le changement de langue que ces patientes ont choisi et mis en œuvre inconsciemment au service d'une fuite des conflits originaires. La seconde langue, véhiculant de nouveaux parcours de pensée et d'affects non contaminés par des conflits archaïques, bien qu'au service de résistances et de défenses, a permis, dans certains cas, une nouvelle réorganisation structurante, même au prix de clivages profonds qui ne manquent pas de se dévoiler dans le travail analytique. Voilà un cas, celui d'une talentueuse femme américaine qui avait trouvé son équilibre en Italie et qui menait une vie familiale tranquille avec son mari et ses filles, en parlant seulement l'italien. Lorsque, à quarante ans, elle tombe amoureuse d'un autre homme, elle reprend la langue anglaise déniée et qu'elle avait laissée de côté. Elle commence alors à écrire et à

publier avec succès une série d'articles et de brillants essais de linguistique en anglais et compose des poèmes en italien et en anglais. Mais au bout d'un certain temps, elle rentre dans un état délirant aigu qui la conduit en analyse. Sa pathologie était basée sur le langage et le jeu de mots entre l'italien et l'anglais. Chacune de ces deux langues représentait ses deux mondes, celui des origines, avec une mère qu'elle refusait, et son monde d'affections actuelles en Italie. A l'hôpital, elle noua une relation intense avec un autre patient auquel elle essayait d'apprendre l'anglais : elle disait qu'elle pouvait le guérir en lui fournissant une nouvelle langue «dans laquelle il n'avait pas encore eu d'idées folles».

Les conflits autour de la langue maternelle en rapport avec la mère, ne concernent pas seulement un patrimoine féminin. Il vient ici à l'esprit le cas d'une célébrité littéraire, Samuel Beckett. Pour se libérer de sa relation oppressante, ambivalente et tourmentée avec sa mère, non seulement il a quitté sa mère et sa langue maternelle, l'anglais, mais il a aussi quitté son pays pour émigrer en France, malgré la guerre. Mais encore, il a pu écrire et créer plus librement une fois appris le français. Ce n'est qu'après la mort de sa mère qu'il traduisit lui-même ses textes en anglais, après les avoir écrits dans la langue française nouvellement adoptée.

C'est donc essentiellement le vécu individuel qui détermine si l'acquisition de plusieurs langues peut provoquer des altérations psychiques ou au contraire doter la structure psychique d'un patrimoine fonctionnel plus riche. Tel est le cas de l'écrivain Elias Canetti. Mais, dans d'autres cas, le refoulement et les processus de clivage intervenant le long des chaînes associatives linguistiques peuvent créer des "culs-de-sac" ou des "clôtures", comme ce fut le cas pour Beckett. Le manque de temps ne me permet pas de mentionner de façon détaillée le cas de poètes et d'écrivains tels que, Amitav Gosh, Louis Wolfson, Fred Uhlman, Nabokov, ou bien d'autres encore qui, à travers leurs œuvres, ont mis en évidence et ont décrit leurs tourments intérieurs lorsque des facteurs tels que l'émigration ou l'éducation multiculturelle et multilingue ont eu un rôle et marqué leur production

artistique. (Nous avons consacré un chapitre à ce sujet et sur le travail interne qui accompagne la création artistique de poètes et d'écrivains multilingues).

Au cours d'une analyse, l'impact causé par l'affrontement de noyaux isolés, enracinés dans la langue maternelle, peut, parfois, être dramatique et nous conduire à une série de problèmes techniques et théoriques. En décrivant l'analyse d'une patiente allemande, Ralph Greenson prend l'initiative, en cours d'analyse, de suggérer à sa patiente de parler en allemand (langue maternelle de la patiente et de Greenson) pour favoriser l'émergence d'expériences affectives primaires. Pour notre part, nous doutons de l'efficacité d'une telle technique. Au contraire, il est fondamental, dans le processus analytique, de tomber sur ce moment crucial à travers la libre association où le patient qui mène son analyse dans une seconde langue prononce une parole ou une phrase dans sa langue maternelle.

Voilà un petit exemple (dans le texte ce cas est décrit en détail). Un homme brillant, polyglotte, fils de parents allemands se présente à mon cabinet. Il a été envoyé par un collègue sud-américain, originaire d'un pays où mon patient a vécu jusqu'à l'âge adulte. Il est fort probable qu'il sache que je parle espagnol ou même d'autres langues à cause de mon nom, mais il me parle directement en italien, qui n'est pas sa langue maternelle, ni la mienne. Il ne pose aucune question, au niveau conscient, quant à mes langues possibles. Il fait seulement une allusion à la possibilité que je connaisse son pays à cause des personnes qui lui ont donné mon nom. Il décide de suivre une analyse parce qu'il se sent perdu et qu'il a l'impression de ne plus comprendre son monde intérieur. Il est bien intégré en Italie, mais il me dit «Je n'habite plus, à présent, aucune langue...je suis en train de perdre la mémoire et c'est un vrai cauchemar pour moi, je n'arrive plus à établir le lien entre les choses ou des personnes et leurs noms ; enfin je me sens hors du monde, privé de sentiments et de désirs.» Il ne se voit pas partir en voyage dans son pays d'origine, persuadé que cela lui causerait une grave maladie ; comme si cela comportait le risque de franchir la frontière

défensive qu'il a érigée, afin de sauvegarder les refoulements et les contacts dangereux avec la douleur psychique habitant son passé. Son enfance est marquée par un rapport fusionnel et symbiotique très intime avec une mère séduisante, sans franchir les murs de la maison familiale et ne parlant qu'en allemand avec ses parents jusqu'au premier jour d'école à six ans. Il y arrive sans parler un mot d'espagnol avec un sentiment d'abandon irréparable du «paradis perdu». Il quitte sa femme avec qui il partage la langue espagnole et, au début de son analyse, il tombe amoureux d'une femme italienne (je laisse de côté ici les questions de transfert). Il sent que son italien, qu'il connaît d'ailleurs parfaitement, s'anime et se transforme, alors que la langue partagée avec sa femme (beaucoup plus âgée que lui) lui paraît morte. Et il décrit l'analyse comme un lieu où il pourrait «récrire une autre version» de lui. Il dit «*Je me sens une autre personne dans chaque langue*», il y a une langue pour l'amour, une pour la famille, une autre, le français, pour les intérêts culturels et l'anglais pour les affaires. Mais il se demande «*Moi, où suis-je ?*». En cours d'analyse, les souvenirs de son pays et de sa seconde langue, l'espagnol, commencent à lui apparaître comme un piège dangereux. À mesure que le transfert et la régression analytique le confrontent à l'irruption de son monde intérieur, et alors que s'écroule sa nouvelle relation amoureuse, accompagnée de sentiments de détachement et de séparation, il est envahi par une douleur très intense. J'avais toujours la sensation que sa langue maternelle, l'allemand, jamais apparue en analyse, se trouvait aux aguets, quelque part derrière l'espagnol. Durant une séance particulièrement chargée d'émotions, alors qu'il parle de ses relations amoureuses avec les deux femmes les plus importantes de sa vie avec qui il a vécu des séparations traumatisantes, il me dit : «en réalité une partie de moi ne les acceptait pas totalement : j'ai toujours cherché maman, alors qu'avec elles il y avait toujours un *bruch*». Il ne se rend pas compte qu'il a prononcé ce mot, qui veut dire *rupture*, en allemand. Donc le premier mot prononcé en analyse dans la langue qu'il avait partagée avec sa mère c'est le mot *rupture*. Elle ne pouvait qu'apparaître dans un moment précis de

l'analyse avec ses implications dans le transfert que je ne discuterai pas maintenant. Si une analyse se déroule dans une langue ou dans plusieurs, par la force des choses, alternativement, les autres langues que le sujet possède, habitent la langue parlée, en «souffrance», restant en arrière-plan, même silencieuses, comme chez mon patient.

À propos de la cure, je tiens à signaler ici deux problèmes techniques : l'un concerne ce que j'ai dit à propos de Greenson de la prescription faite à sa patiente de parler dans sa langue maternelle (et son conseil de faire ainsi avec tous les patients bi-multilingues). L'autre, par contre concerne les problèmes techniques qui peuvent surgir quand l'analyste et le patient sont tous deux multilingues.

Par rapport à la première question technique, le moment où le rapport analytique entre en relation avec les thèmes liés à la langue maternelle est certainement très important, mais ce passage n'est pas automatiquement garanti par l'utilisation consciente et volontaire d'une langue, ni qu'un traitement polyglotte, tout seul, peut permettre de revoir le niveau des conflits archaïques liés aux représentations verbales primaires. Il est vrai que lorsque l'analyste et le patient ne partagent pas la même langue, toute une série de processus communs de la pensée, et de connexions verbales, est exclue. Par contre, l'analyste bilingue ou polylingue peut suivre ses patients le long des chemins tortueux des associations, qui peuvent s'articuler dans les différentes langues, il sera capable de promouvoir - grâce à sa compétence linguistique - de nouvelles canalisations; et - en recomposant dans son esprit avant que son patient ne le fasse - les anciennes scissions - il pourra formuler plus facilement et plus rapidement certaines interprétations. Mais c'est précisément cette situation, qui concerne le deuxième problème technique mentionné, qui nous a mis en relation avec une série d'intéressantes problématiques d'ordre conceptuel et technique. Dans le cas du patient dont je viens de parler, il avait rêvé d'une situation dans laquelle l'utilisation de mots étrangers aurait en effet rendu incompréhensible sa signification si je ne l'avais pas captée en suivant le flux de mes propres associations polylingues qui affleuraient mon attention

fluctuante. Naturellement, l'interprétation qui en a découlé, comme ça a été le cas, a révélé à mon patient que je connaissais des langues et qu'il n'en était pas conscient. Il a d'abord été stupéfait de réaliser que le sens, assez évident, de son rêve lui avait échappé. Il a commencé à parler, d'abord, de son rapport intime avec sa mère, quand il était enfant, puis il a évoqué de "drôles d'événements" en quelque sorte magiques, et des histoires de sorciers en partie liées à une recherche qu'il était en train de faire. Je lui ai donc signalé que, lors d'une séance récente, il m'avait rapproché d'un sorcier «qui était au courant de tout ce qu'il pensait». Mon patient m'a répondu qu'il avait toujours réussi, grâce à ses différentes langues «à faire perdre les autres, à garder ses secrets»... «mais» - il a ajouté - je vois que vous me suivez, c'est bien que vous êtes comme moi»... «dans le cocktail du territoire des langues, je peux me déplacer où je veux comme sur un échiquier, je peux être habsbourgeois, être levantin, etc... et faire perdre les autres, mais pas vous, vous me suivez. Je parle cinq langues, tout le monde pense pouvoir me suivre, mais moi j'ai encore quatre autres parties... je change de tasseau et l'interaction entre ma partie habsbourgeoise, (qui concerne mes parents) ma partie latino-américaine, mon identité levantinoise (qui représente l'homme d'affaire) etc... mais vous vous me perturbez, vous arrivez à me suivre et je ne peux pas faire ce jeu ou bien je peux le faire mais ça ne change pas les choses... donc il s'agit soit d'une coïncidence soit vous êtes une sorcière». Une autre personne n'ayant pas la solide organisation psychique névrotique de mon patient aurait pu développer des fantaisies de persécution (ou un délire paranoïaque) bien plus graves.

Par contre, au cours de nos expériences cliniques on s'est posé la question si le fait de ne pas partager la langue maternelle avec le patient pouvait représenter un obstacle pour l'analyse. Mais l'on pourrait aussi penser que la conscience de ses propres limites (linguistiques), et la difficulté à se faire comprendre pouvaient, pour les deux membres du couple analytique, représenter un ingrédient précieux pour la construction de la relation en tant que véhicule de connaissance et de transformation. C'est aussi vrai que si l'on se fait l'illusion que la maîtrise d'une même langue est en

soi la garantie d'une parfaite correspondance entre le vécu et ses représentations, on court le risque d'alimenter l'illusion narcissique d'une "communication totale", "avant Babel".

Du point de vue psychanalytique, on peut dire que Babel représente le moment où l'on se détache de ce qui nous ressemble. Cela constitue un nœud crucial du développement individuel qui, à partir de la situation fusionnelle originaire, provoque la souffrance au niveau mental de la séparation, de l'individuation et de la différenciation. Dans notre profession, nous sommes constamment confrontés d'une part, avec le dévoilement de l'Inconscient - cette "autre" langue étrangère en nous-mêmes - et simultanément avec l'"Autre" à travers le processus de différenciation du *self* de l'objet qui mène à la formation de l'identité de l'individu.

Avant de conclure, je voudrai dire quelques mots sur le problème de la traduction qui en soi mériterait un autre travail, car les différentes philosophies de la traduction ont un impact significatif sur la façon dont les textes freudiens ont été ou peuvent être traduits et influencer la transmission de notre discipline parmi les cultures psychanalytiques. J'ai récemment participé à Londres à des colloques organisés par l'Académie germanique sur la traduction des œuvres de Freud dans différentes langues, et les problèmes qui se posent sont absolument fascinants mais aussi inquiétants. Je dois laisser de côté la question de la traduction de textes sauf pour dire, que du point de vue linguistique, la traduction d'une langue à une autre, comme système de signes, est une qualité présupposée dans la définition même de langue, mais la difficulté dans la traduction est énoncée par Hagège : «*Les langues diffèrent non par ce qu'elles peuvent ou non exprimer, mais pour ce qu'elles obligent ou non à dire*». Ce qui est vrai, soit pour la traduction de textes, soit pour la traduction dans la cure, comme nous le pouvons remarquer dans la *Traumdeutung* quand il s'agit de rendre la signification de mots étrangers ou de jeux de mots.

L'importance de la formule de Hagège sera pleinement comprise, de notre point de vue, si l'on considère les passages d'une langue à une autre dans l'analyse des patients polylingues. Le choix d'une langue, quand patient et analyste en parta-

gent plus d'une, ou, à l'inverse, la transcription dans une langue, commune aux deux, d'un contenu vécu et pensé dans une langue différente de celle utilisée pour la communication, soulèvent tous les problèmes évoqués auparavant.

L'histoire du parcours de traduction de l'écrivaine Eva Hoffmann (dont nous parlons au chap. VI du livre) de sa langue maternelle, le polonais, à une autre, l'anglais, qu'elle a dû apprendre à la suite d'une émigration est l'objet de son livre *Lost in translation*. Dans des pages caractérisées par un très grand insight, quant à ses propres processus internes et linguistiques, Eva Hoffmann illustre à la première personne les difficultés et les possibilités de la traduction, du passage d'une langue à une autre. Traduction qui, affirme-t-elle, peut même acquérir une valeur thérapeutique :

„... dans ma *thérapie de traduction*, j'avance et je recule sur les blessures, non pas pour les soigner, mais pour voir que moi - *une personne, première personne singulière - j'ai été sur les deux bords*. Patiemment, j'utilise l'anglais comme un conduit pour aller en arrière et en bas ; tout le chemin en bas vers l'enfance, presque jusqu'au commencement. Quand j'apprends à dire ces très petites premières choses dans la langue qui a servi au détachement, à l'ironie et à l'abstraction, je commence à voir où les langues que j'ai parlées ont leurs correspondances, comment je peux me mouvoir entre elles sans être clivée par la différence. La brèche ne peut être complètement fermée, mais je commence à avoir confiance dans l'anglais pour faire parler mon être infantile, aussi, pour dire ce qui a été caché si longtemps, pour toucher mes points les plus sensibles; *peut-être chaque langue poursuivie assez loin conduit-elle exactement au même endroit.*“ (traduction personnelle.)

Pourtant, «Il est impossible pour un signe d'une langue d'y occuper la même place qu'occupe dans la sienne le signe par lequel on s'efforce de le traduire» (Hagège, 1985, p. 60).

Puisque la cure analytique et en particulier le travail avec des patients polylingues ou polyglottes se placent au centre de nos intérêts, nous allons voir les conséquences que nous pouvons tirer de

cette impossibilité pour le signe traducteur d'occuper la même place, dans la langue de traduction, que celle du signe traduit dans la langue de départ. Les alternatives sont nombreuses.

S'il s'agit d'un patient polylingue précoce, c'est-à-dire d'un sujet ayant assimilé plusieurs langues dans la période d'acquisition du langage ; si ces langues sont toutes également représentées dans leur complétude et également à disposition du sujet pour son usage (situation qui dans la pratique ne se présente jamais intégralement), on ne présuppose pas une 'traduction' véritable d'une langue à l'autre, mais plutôt une 'commutation' entre les systèmes linguistiques.

Le patient polyglotte présente, à certains égards, une dynamique semblable à celle du polylingue, mais la première langue conserve un privilège substantiel, dans les premières connexions entre représentations mentales et mots.

En tout cas, la communauté de langue unique ne nous dispense pas d'une écoute semblable à celle conseillée quand il y en a plus d'une. La langue du locuteur monolingue a été soumise, au cours de la vie du sujet, à toutes les variations diachroniques caractérisant la langue, en tant que telle, au niveau social.

«*L'être humain se livre donc à un acte de traduction, dans tous les sens du terme, chaque fois qu'il reçoit d'un autre un message parlé* » (Steiner, 1975). Il nous semble que ces paroles de Steiner reflètent de façon exemplaire ce travail continu de traduction intralinguistique, essentiel dans la relation psychanalytique, même quand on parle la même langue.

Se pose, alors, la question de savoir si l'on doit élargir l'analogie entre le travail analytique et le travail du traducteur, si, par exemple, l'interprétation analytique est une traduction. La réponse est négative.

L'intervention analytique liée à l'interprétation se propose de transposer, transférer, transcrire, transformer, en opérant un tissage associatif polyphonique et en traçant des connexions.

La différence doit être marquée, essentiellement, dans le but, la destination de cette opération est la

nature du matériel qui est à sa base. Le 'matériel analytique' n'est pas un texte, même s'il existe une tendance, trouvant facilement des prosélytes, à le considérer comme tel.

C'est par un exemple clinique que j'illustrerai brièvement les problèmes impliqués

Il s'agit d'une patiente allemande qui a rêvé d'un *eine maus* (un rat) qui, dans sa langue maternelle, est au féminin. L'analyse était en italien et, quand la patiente a raconté son rêve et l'a traduit, seulement à ce moment-là, elle s'est rendu compte, et a été étonnée, du fait qu'en italien le mot rat (*topo*) est masculin. Quand la patiente a tenté de traduire son rêve en italien, le changement de genre du mot rat, a apporté au sein de l'analyse des significations inconscientes qui ont révélé l'existence d'un langage intérieur refoulé lié à des questions concernant l'identité de genre. Qui plus est, c'est bien à travers la narration onirique que ce changement de genre - comme résultat de la traduction - à révélé les fantasmes liés au caractère masculin du rat. Ceci a permis de décodifier et de tisser, dans le domaine d'une interprétation, les effets de la traduction d'un rêve en allemand au moment de son passage au sein d'un processus analytique italien. C'est ainsi que ce sont produits deux événements : une traduction et une interprétation.

CONCLUSION

L'exposition au pluralisme culturel est profondément entretissée au sein du langage, des affects de perte et des processus mnésiques. Le tissu de cette interaction contribue à la formation de l'altérité, de l'identité et de la personnalité. Il est important de comprendre si et quand les fractures de la communication intrapsychique - on pourrait dire l'échec de la traduction - peuvent surgir par

rapport aux différents codes linguistiques ; ou bien, si les mécanismes de défense utilisent les différentes langues dans le but, soit d'exprimer le conflit, soit de le masquer. J'aimerais conclure avec les derniers mots de notre livre. *L'image que nous offre le concept de polylogisme multilingue, de diversité dans l'unité, n'étouffant pas la polyphonie, mais l'exaltant pour dialoguer dans un discours composite, où les frontières internes sont plastiques et changeants, nous apparaît (...) comme la possibilité de se représenter la complexité intrapsychique de l'individu et comme le destin même du travail psychanalytique.*

BIBLIOGRAPHIE

- Amati J., Argentieri S., Canestri J. (1994), *La babel de l'inconscient*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Ferenczi S., (1913-1919), *Psychanalyse*, Payot, Paris.
- Ferenczi S., (1932), *Journal Clinique*, Payot, Paris , 1985.
- Freud S., (1887-1904), *La naissance de la psychanalyse, Lettres à Wilhelm Fliess*, Notes et plans, PUF, 1953.
- Hofer J., (1668), *Dissertio medica de nostalgia oder Heimweh*, Basileae.
- Hoffmann E., (1989), *Lost in Translation. A life in a new language*, New York. E.P Dutton.
- Piattelli-Palmarini M., (1977), «L'entrepôt biologique et le démon comparateur», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°15.
- Prete A., (1992), *Nostalgia. La storia di un sentimento*, Milano, Ed. R. Cortina.
- Stengel E., (1939), «On learning a new language», *Int. J. Psychanal.*, 20.

L'infantile en langues

Edmundo Gómez Mango

«Mon souvenir le plus ancien est baigné de rouge. Je sors par une porte, au bras d'une jeune fille, le sol devant moi est rouge, à gauche d'une descente d'escalier, rouge également. En face de nous, à même hauteur, une porte s'ouvre, laissant passer un homme qui avance à ma rencontre en me souriant gentiment. Arrivé tout près de moi, il s'arrête et me dit : «Fais voir ta langue ! » Je tire la langue, il fourre la main dans sa poche, en sort un canif, l'ouvre et porte la lame presque contre ma langue. Il dit : «Maintenant on va lui couper la langue.» Moi, je n'ose pas rentrer ma langue et le voilà qui arrive tout près avec son canif, la lame ne va pas tarder à toucher la langue. Au dernier moment, il retire sa main et dit : «Non, pas aujourd'hui, demain.» Il referme le canif et le remet dans sa poche.»¹

Il n'y a pas, peut-être, une meilleure introduction à la réflexion sur la langue et sur le polyglottisme, du point de vue psychanalytique, que ce passage que je viens de lire, le premier souvenir d'enfance d'Elias Canetti. C'est aussi le tout premier paragraphe de *La langue sauvée*, livre inaugural de son œuvre autobiographique publié en 1971, quand Canetti est âgé de soixante-six ans. On pourrait considérer cet ouvrage comme une autobiographie de la langue de l'enfant, car c'est elle qui en est le personnage principal.

La «langue sauvée» (*Die gerettete Zunge*, selon une autre traduction «la langue absoute»), est celle de l'Œdipe infantile : elle a échappé de peu à la mutilation, à la coupure de la castration et de la mort. Elle parle pour faire reculer cette menace et pour réaffirmer son désir de vivre. Elle est hantée, dès le début, par l'énigme inquiétante, imprononçable, du sexuel.

Ce souvenir présente d'emblée, une figure primordiale, centrale, de la vie infantile de l'écrivain. Il condense peut-être l'essentiel des années bulgares de l'enfance d'Elias. Il est significatif que le premier souvenir du polyglotte qui parlait plusieurs langues et qui n'écrivait que dans une seule, exprime le fantasme de les perdre toutes et de devenir muet. Pour le lecteur, le récit de ce souvenir constitue l'entrée, la porte qui lui donne accès à l'œuvre autobiographique de l'écrivain. La place, la position de ce fragment, font de lui un véritable introït (dans son acception rituelle mais aussi anatomique, en relation avec le vagin) du drame presque sacré d'un enfant voué à l'initiation sacrificielle des mystères des langues².

La scène évoquée se passe en 1907 quand le petit Elias n'a que deux ans. Il n'a pu la raconter à sa mère que dix ans plus tard. C'est elle qui situe l'épisode dans son contexte historique : elle reconnaît, à la couleur rouge, la pension de Karlsruhe, où elle, son mari et le petit Elias, avaient passé l'été 1907. Ils avaient amené avec eux une bonne d'enfant, âgée de quinze ans à peine, qui ne parlait que le bulgare. Les parents d'Elias ont découvert la relation suspecte que cette adolescente maintenait avec un jeune homme qui occupait une chambre juste en face de celle de la famille Canetti. Ils décidèrent de renvoyer la jeune fille en Bulgarie.

Quelle langue parle-t-on dans cette scène ? Dans quelle langue l'enfant raconte-t-il ce souvenir à sa mère ? Elias est né à Roustchouk, petite ville bulgare, située sur la rive sud du Danube, à la frontière avec la Roumanie. Dans son milieu familial, d'origine juive sépharade, on parlait couramment le

¹ E. Canetti, *Histoire d'une vie : la langue sauvée, Écrits autobiographiques*, Albin Michel, 1998, p. 3. Les citations qui renvoient à cet ouvrage seront suivies du numéro de page.

² Michel Schneider dans son bel article sur l'œuvre de l'écrivain («Elias Canetti. La défusion des langues», in *Le temps de la réflexion*, vol. II, 1981) a cité et commenté ce passage. Cf. aussi, J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, p. 264-66.

ladino, l'espagnol préservé par les juifs expulsés d'Espagne au XV^e siècle, et le bulgare. Mais l'enfant entendait aussi, dans son entourage proche, le turc, l'anglais, l'allemand, le français, le roumain. Dix ans après les faits évoqués par le souvenir, la mère et le fils parlent presque sûrement en allemand. La mère a inculqué, plutôt qu'appriis, cette langue à son fils, pendant l'été 1913 où ils séjournent en Suisse, au bord du lac Léman. Mathilde, veuve depuis un an, a le projet de s'installer très bientôt à Vienne avec ses trois enfants, elle a décidé qu'Elias doit savoir l'allemand pour pouvoir être inscrit à l'école dans la classe correspondant à son âge.

Je ne résiste pas à la tentation d'évoquer la scène devant vous : l'enfant est assis contre le bord étroit d'une grande table et la mère à sa gauche, juste à l'angle. Elias peut voir au loin le lac et les voiliers. La mère tient un livre dans ses mains, de manière à ce qu'il ne puisse jamais voir le côté imprimé. Elle lit à haute voix une phrase en allemand et la lui fait répéter plusieurs fois, jusqu'à qu'il puisse la prononcer correctement. Alors seulement elle lui communique son sens en anglais. Le procédé d'apprentissage par ingurgitation se répète plusieurs fois. L'enfant est obligé de retenir toutes les phrases apprises ainsi que leurs significations. Le lendemain le supplice reprend. La jeune veuve - son mari était mort un an auparavant, quand elle n'avait que vingt-sept ans - est implacable. Quand l'enfant se trompe, quand il ne retient pas le sens d'une phrase, les reproches et les menaces sont terribles. Il restera seul à Lausanne, il n'ira pas à Vienne. «Mon fils est un idiot et je ne le savais pas !» s'exclame-t-elle, ou encore : «Que dirait ton père s'il t'entendait, lui qui parlait si bien l'allemand ! » (p. 80-81).

L'allemand n'est que la cinquième langue apprise par Elias. Au sein de la famille d'origine, on parlait couramment le ladino et le bulgare. Quand les parents s'adressaient aux enfants, aux gens de la famille ou aux amis, ils s'exprimaient en espagnol. Les faits particulièrement dramatiques, les grandes frayeurs, «(...) demeurerait gravés dans ma tête en espagnol, mais ceux-là jusque dans les moindres détails et à tout jamais». Il oublie en revanche le bulgare, qu'il n'a jamais appris à l'école car il abandonne la Bulgarie à l'âge de six ans.

L'utilisation de l'espagnol interrompt fréquemment le récit en allemand des premières années de l'enfance d'Elías. L'entendu acquiert, chez Canetti, une signification très importante : ses récits autobiographiques constituent un immense espace sonore que l'écrivain essaye de recréer sans cesse avec son langage. Cet espace est traversé par des cris de douleur ou de joie qui gardent la résonance vive de la première écoute. Ainsi : «*Madre mía querida, madre mía querida !* » (Ma mère chérie !), s'écrie la mère au moment de l'accouchement de son deuxième fils, exclamation qu'Elías écoute la tête pressée contre une porte fermée. L'écrivain se souvient aussi de la première chanson d'enfant : «*Manzanitas coloradas las que vienen de Stambol*» (Les petites pommes rouges, celles qui viennent d'Istanbul), chanson qu'il mettra en rapport quelques années plus tard, avec la passion amoureuse que lui inspirera une petite fille, *Little Mary* : elle avait des joues rouges comme des pommes, il ne pouvait pas s'empêcher de les embrasser compulsivement. Ces fragments écrits en espagnol font irruption dans le récit en allemand comme une langue étrangère qui est en même temps une langue natale. Il s'agit de morceaux sonores qui contrastent avec la langue principale du récit. Ils participent à la création de l'extraordinaire polyphonie langagière de l'œuvre de Canetti.

La troisième langue apprise par Elias est l'anglais. C'est dans cette langue qu'il s'entretenait surtout avec son père. Il l'apprend à Manchester, où la famille s'installe quand il a sept ans. Son père lui apporte des livres en anglais qui le passionnent *Les Mille et Une Nuits*, les contes de Grimm, *Robinson Crusoé*, *Les Voyages de Gulliver* et bien d'autres. Les derniers mots du père écoutés par Elias furent prononcés en anglais. La veille de sa mort subite, il était monté dans la chambre des enfants et avait fait répéter au plus petit, Georgie, l'adresse de la maison qu'ils habitaient à Manchester.

Dans la même période, et à l'initiative de sa mère, Elias commence à recevoir des leçons de français. Mais c'est l'allemand qui s'imposa à toutes les autres langues. Il était présent dans l'ouïe du jeune enfant bien avant l'apprentissage forcé de l'été de Lausanne. C'était dans cette langue que ses pa-

rents s'entretenaient entre eux. Ils avaient fait leurs études à Vienne, ils aimaient surtout parler de théâtre, des pièces et des acteurs qu'ils avaient vu jouer ensemble. Quand ils ne voulaient pas être compris par l'enfant, ils parlaient en allemand. «Ils devenaient extraordinairement gais et allègres et moi, écrit Canetti, je remarquais cela et associais cette métamorphose à la sonorité de la langue allemande.» L'enfant, fasciné par cette langue étrangère qu'il ne comprenait pas, appréhendait des mots et des expressions, et les répétait tout seul sans les comprendre.

Mathilde et Elias, au bord du lac Léman, lisaient Schiller en allemand et Shakespeare en anglais. «Parfois, il se faisait tard (...) elle ne pouvait davantage se séparer de moi que moi d'elle (...) ce n'était plus à moi qu'elle s'adressait je sentais bien qu'elle parlait à mon père et peut-être m'identifiais-je alors effectivement à lui sans même m'apercevoir» (p. 96). L'acquisition de l'allemand fut pour le jeune Elias une nouvelle naissance. L'allemand est pour lui, et oh combien ! une langue maternelle. Dans cette langue s'accomplit une double passion : celle du fils avec la mère, celle d'un écrivain avec une langue.

L'apprentissage de la langue anglaise, influencé surtout par les échanges avec son père, est marquée par la mort subite de celui-ci. Le lecteur de l'autobiographie ne sait pas ce qu'Elias avait pu deviner du drame de jalousie et d'incompréhension qui déchirait le couple parental à cette époque. C'est au lendemain du retour de la mère, après une longue absence, qu'on trouve le père mort, par terre, à côté de la table où il avait pris son petit-déjeuner. L'acquisition de l'anglais est marquée, elle aussi, par le rouge de la passion, par le sceau d'un innommable sexuel et par, presque, un meurtre d'amour.

C'est pendant cette époque de son enfance, lors du deuil de son père, que se forgea en lui son «indéfectible attachement» à la langue allemande, qui devint «la langue d'amour» de la mère et du fils, après avoir été celle des parents entre eux. Le choix de l'allemand comme langue de vie et d'écriture le transforme radicalement en un exilé dans la langue : le polyglotte devient un étranger de toutes les langues.

Un autre idiome, étrange, semble menacer tous les autres. Il ne se fait entendre qu'une seule fois. Elias, qui n'avait pas le droit de sortir dans la rue, restait dans la cour-jardin de la grande maison parentale. Il écoutait parfois un bruit bizarre, un caquetage virulent qui s'approchait de plus en plus vite. C'était un groupe d'enfants qui couraient derrière l'idiot du village, qui se précipitait dans la cour en caquetant comme une poule désespérée, en battant les bras comme des ailes. Les enfants le persécutaient en criant : *Kako, Kako, Kako la gallinita !* (la poulette). Sa terreur des poules le métamorphosait en l'objet même de sa crainte, et le pauvre idiot devenait une poule. Cet épisode rappelle Arpad, le fameux petit homme coq, évoqué par Ferenczi. Le furtif personnage est l'envers du polyglotte, il a perdu sa langue, réduite, par l'horreur de la castration, à une onomatopée animale. On peut entendre dans cette scène une des préoccupations fondamentales de l'auteur de *Masse et puissance*. La petite meute, cruelle et sadique, des enfants qui vocifèrent et qui s'excitent mutuellement caquetant comme des poules, constitue un micro phénomène de masse au sein duquel pointent les figures du sacrifice et du bouc émissaire.

Pour l'écrivain qui raconte cette véritable saga des langues dont le héros est le petit Elias, un des aspects les plus intéressants est celui qu'il décrit comme une traduction inconsciente. Toutes les scènes de la vie quotidienne de son enfance, jusqu'à l'âge de six ans, se jouaient en espagnol ou en bulgare. Mais il affirme que, sauf les faits particulièrement dramatiques qui se sont gravés dans sa tête en espagnol, le reste, donc presque tout, «c'est en allemand que je me souviens». La langue du souvenir, de l'activité de la remémoration, c'est l'allemand. Les histoires de vampires et de loups-garous que les jeunes paysannes bulgares lui racontaient sont restées gravées dans sa mémoire, mais il ne peut s'en souvenir qu'en allemand. «Cette mystérieuse transposition, écrit Canetti, est peut-être le fait le plus singulier que j'aie à rapporter du temps de ma jeunesse ; elle témoigne d'une expérience linguistique très différente de celle de la grande majorité des enfants». Il ajoute : «Les événements remontant à ces années-là ont conservé toute leur force, toute leur fraîcheur dans

mon esprit - je m'en suis nourri plus de soixante années. Cependant ils sont liés, dans leur grande majorité, à des mots que je ne connaissais pas à l'époque. (...) Ce n'est pas comme la traduction d'une œuvre littéraire d'une langue dans une autre, c'est une traduction qui s'est opérée toute seule dans l'inconscient (...). Il s'excuse tout de suite de l'utilisation du mot «inconscient» qui, affirme-t-il, «ne veut littéralement plus rien dire à force d'avoir trop servi, d'un mot que je fuis généralement comme la peste.» (p. 12).

Malgré son opposition à la pensée freudienne, il est obligé d'accepter l'existence en lui d'une activité psychique qui échappe totalement au contrôle de son moi et qui se réalise d'elle-même, sans aucune intervention intellectuelle consciente.

La langue sauvée est ainsi habitée, peut-être hantée, par une langue oubliée et perdue, le bulgare. La langue allemande devient celle de la mémoire, celle qui reconstruit les traces de la vie de l'enfance. Ce qui a été vécu ou imaginé pendant les premières années, les vestiges des *Erlebnisse* ou vivances infantiles précoces sont, pourrait-on dire, lues et traduites par la langue allemande, celle de la remémoration et de l'écriture.

La notion d'une traduction qui s'opère dans l'inconscient est radicalement freudienne. Depuis la célèbre lettre à Fliess du 6.12.1896, Freud a conçu le fonctionnement de la mémoire, on le sait, comme des systèmes de traces mnésiques qui subissent des remaniements, comme des processus de stratification actifs et dynamiques. Le «neuf» de la théorie, indique Freud à Fliess, «c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une fois mais plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de signes». La problématique de l'inscription psychique, les caractéristiques de cette inscription (elle est «durable», mais elle tend, d'autre part, à se raviver, à se réactualiser jusqu'à devenir hallucination) constituent, avec «la pierre d'angle» du refoulement, l'essentiel de la théorisation freudienne de la mémoire et du désir. La trace mnésique ne peut pas être pensée de façon isolée, elle est toujours intégrée dans un système, en relation avec d'autres traces. L'oubli de la

langue balkanique signifie que celle-ci a perdu la qualité nécessaire pour accéder à la conscience. Ce que Canetti caractérise comme une traduction faite d'elle-même, et dans l'inconscient, peut se comprendre ainsi : l'allemand, sur-investi par le jeune Elias, animé par l'excitation sexuelle intense et durable qui provenait de sa relation à la mère, a soustrait l'investissement libidinal des mots bulgares, qui sont tombés dans l'oubli. On peut aussi imaginer que ces derniers étaient associés à des représentations «inconciliables», d'ordre sexuel, source de déplaisir pour le moi enfantin. Dorénavant, c'est le système mnésique de signes de la langue allemande qui nommera, qui qualifiera les processus psychiques ; ainsi nommés, ils deviendront perceptibles à la conscience du sujet parlant. Les représentations de mot allemands se sont substituées dans les pré-conscient, au-près du «moi officiel», aux représentations de mots bulgares.

La singularité du «cas» Canetti réside bien en ceci : c'est une langue étrangère, que l'enfant ne connaissait pas au moment des faits relatés, qui visite, qui explore, qui fait parler les traces et les images mnésiques de la mémoire infantile. Le caractère hallucinatoire de la scène provient de la revivification de ces traces qui sont à la fois accueillies et excitées, stimulées par la *Dichtung*, l'activité poétique de l'écriture. On retrouve dans la remémoration écrite de la scène infantile quelque chose d'analogue à ce que Freud reconnaît comme un caractère général de l'hallucination : celui «(...) d'être le retour d'un événement oublié des toutes premières années, de quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à une époque où il savait à peine parler. C'est ce qui s'impose maintenant à la conscience, mais probablement de façon déformée et déplacée par l'effet des forces qui s'opposent à un tel retour (...)»³. La langue étrangère de l'écriture épouse et traduit la langue muette, oubliée, de l'enfance. Elle la fait revivre dans l'acte poétique d'écrire.

Freud utilise souvent la métaphore de la langue pour caractériser le travail du rêve. Ainsi, il imagine que le rêve parle en deux langues, qu'il est, j'oserais dire, bilingue. «Pensées de rêve et contenu de rêve

³ S. Freud, «Constructions dans l'analyse», *Résultats, idées, problèmes*, II. PUF, 1985, p. 279.

s'offrent à nous comme deux présentations du même contenu en deux langues distinctes, ou pour mieux dire, le contenu de rêve nous apparaît comme un transfert des pensée de rêve à un autre mode d'expression dont nous devons apprendre à connaître les signes et les lois d'agencement par la comparaison de l'original et de sa traduction (...) ⁴. L'écriture poétique est, comme le rêve, un autre moyen d'expression : elle est une écriture en mots - images, visuelles, sonores, qui essaient de reproduire l'original, l'éprouvé infantile, l'ébranlement sensoriel et psychique qui saisit l'enfant. Elle est une construction après-coup, qui retranscrit et traduit en «images parlées» (Jean-Pierre Vernant) ⁵, ou dans des *Denken bilder*, les pensées en images, chères à Walter Benjamin, un original, une scène originaire à jamais perdue. Le rébus du rêve ne parvient pas à être totalement déchiffré par l'interprétation, les pensées du rêve ne peuvent pas se substituer complètement aux images du rêve par l'analyse. L'écriture poétique en images n'arrive pas, elle non plus, à une traduction sans restes de l'oublié. Elle se fesse autour de l'innommable, d'une langue muette qui s'est tue pour toujours.

L'expérience auto et intra - linguistique de Canetti d'une langue étrangère comme la seule capable de traduire l'intime oublié, pourrait correspondre avec l'intuition que Proust exprimait ainsi dans cette phrase souvent citée : "Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres tous les contresens qu'on fait sont beaux". ⁶ Les livres de Canetti sont écrits dans une sorte de langue étrangère et rouge, celle de l'inceste fantasmé avec la mère, qui deviendra celle de l'adulte et celle de la remémoration. C'est elle qui lit directement, sans traduire consciemment, quelques traces, ou

quelques signes déposés au fond de la mémoire. La langue étrangère de la littérature, la grande voix polyglotte qui parle dans la fiction romanesque, est celle de la transgression, de la passion inavouable, celle de la révolte, défaite et victoire d'un enfant contre la tyrannie des signes des adultes.

Ernst Robert Curtius ⁷ a étudié un des anciens *topoi* qui traverse de nombreuses traditions littéraires : celui qui conçoit le monde interne ou intime comme un «livre intérieur». Proust l'a repris ainsi : «Quant au livre intérieur de signes inconnus (de signes en relief, semblait-il, que mon attention, explorant mon inconscient, allait chercher, heurtait, contournait, comme un plongeur qui sonde), pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous. Aussi combien se détournent de l'écrire ! Que de tâches n'assume-t-on pas pour éviter celle-là ! » ⁸.

Le «livre intérieur» à la lecture duquel l'écrivain dédie la tâche essentielle de son écriture est composé, lui aussi, par des signes inconnus et «en relief» : il ne s'agit pas d'un langage, d'un alphabet déjà connu qu'il suffirait de lire ou de traduire de manière consciente. Il s'agit de traces, de restes, de signes, vus ou entendus, que les vivances infantiles ont inscrits gravés ou tracés dans la mémoire. L'écrivain plongeur devient une langue qu'il ne peut pas choisir, qui s'impose d'elle même. Chez Canetti, la langue étrangère de la littérature se dit en allemand. C'est elle qui va tâter, savourer, heurter et contourner, appréhender, cet «objet signe» en relief. On est tout près, je crois, d'une autre métaphore, cette fois-ci freudienne : celle du pseudopode ou du palpeur émit par la vésicule vivante primordiale ou par l'appareil psychique, animé par le désir inconscient qui oriente sa

⁴ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, OC., T. IV, PUF, p 319. Il faudrait mentionner, pour enrichir cette image du polyglottisme freudien : la langue du rêve comme expression de l'activité psychique inconsciente, la langue gestuelle caractéristique de l'hystérie, la langue de pensée de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa (S. Freud, «L'intérêt de la psychanalyse», *Résultats, idées, problèmes*, I, op. cit. , p 187-215).

⁵ J.P. Vernant, «Naissance des images», in *Religion, histoires, raisons*, Librairie François Maspéro, Éd. La Découverte, 1979.

⁶ M. Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Pléiade, 1971, p. 305

⁷ E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Chap. XVI, «Le symbolisme du livre», PUF, 1956, p.471-543.

⁸ M. Proust, *A la recherche du temps perdu, Le Temps Retrouvé*, Pléiade, T. III, 1954, p. 879.

recherche. C'est ce tentacule, propulsé par le pulsionnel inconscient, qui comme une langue consciente et préconsciente, tâtonne la surface du monde extérieur, et fait de cet obstacle inconnu, de ce morceau de matière vivante ou inerte, un signe, un signe en relief, un signe chose, qu'elle flaire et déguste, qu'elle inscrit dans la mémoire, pour se retirer ensuite en soi-même⁹. Cette métaphore de la langue freudienne rejoint celle de Proust ou de Canetti, celle de langue étrangère de la littérature.

La langue est un organe d'exploration du réel, elle est un palpeur, un pseudopode perceptif et sensible avec lequel l'enfant et plus tard l'analysant et l'analyste explorent le monde. On retrouve dans la langue une double fonction : d'une part celle de pare-excitation, de discrimination et de sélection des stimuli (elle ne nomme pas tout, elle filtre et trie, elle modèle ainsi la perception elle-même), et d'autre part, une fonction d'intériorisation, d'appropriation, par petites doses, des aspects des «signes inconnus et en relief» qui ont été explorés un par un, les uns après les autres. Les mots sont animés par cette capacité de filtrer et de ne retenir que ce qu'ils peuvent nommer et percevoir. Mais ils sont mus, également, par la curiosité de découvrir, de modifier et d'altérer la réalité, de la réinventer, quand ils sont au service du désir de connaître ou de l'inspiration poétique. Pour l'*infans*, entouré d'objets, de visages, de paroles, chaque mot entendu et qu'il voit prononcer sur les lèvres du visage aimé, est aussi un objet signe qu'il incorpore dans sa bouche, qu'il savoure et déguste en imitant la prononciation, qu'il attrape et retient avec sa langue et ses lèvres, et qu'il entend dans son souffle.

La langue est animée par une puissance inépuisable d'engendrer de nouvelles significations, de nouvelles inscriptions à partir de ce qui est perçu, mémorisé ou imaginé. Elle dispose en même temps d'une étonnante capacité de rétention et de conservation des signes qui s'articule sans cesse avec les systèmes mnésiques. Elle permet le devenir conscient du refoulé mais aussi de celui qui est perçu, elle est porteuse d'une extraordi-

naire réserve mémorielle, toujours prête à s'activer, qui constitue le «trésor de la langue», expression de Jacques Lacan pour qui la langue était un code mais aussi un trésor. En elle semblent s'effacer la différenciation entre l'acquis et l'innée, la phylogenèse et l'ontogenèse, la transmission culturelle et la créativité de l'individu.

Il faut peut-être le rappeler une fois de plus : la langue de la littérature n'est pas étrangère à l'œuvre de pensée freudienne. «Il se vérifia - souligne Freud - ce que les poètes et les connaisseurs de l'être humain avaient toujours affirmé, à savoir que les impressions de cette période précoce de la vie, bien qu'elles succombent la plupart du temps à l'amnésie, laissent dans l'évolution de l'individu des traces indélébiles, en particulier qu'elles fixent les dispositions à des affections névrotiques ultérieures»¹⁰. Le discours de la psychanalyse ne fait que lire, dans un certain sens, ce qui était déjà écrit dans la littérature. L'analyste parle, met en mots, ce qui est dit en silence par l'écriture poétique.

L'oubli presque total d'une langue parlée couramment pendant l'enfance, n'est pas du tout un fait exceptionnel. Je me souviens de cette jeune femme qui était venue me voir pour l'apparition d'un bégaiement insolite, qui se manifestait dans les moments les plus importants de son activité professionnelle. Elle résidait en France depuis des années. Elle avait passé son enfance dans une ville polonaise où elle avait fait sa scolarité. Issue d'un couple franco-polonais, ses parents divorcent, de manière très pénible et violente ; à l'âge de onze ans, elle s'installe en France avec sa mère. En quelques mois, elle oublie totalement le polonais, la langue du père resté en Pologne. Le conflit œdipien, réactivé par la séparation des parents, s'est exprimé chez elle, entre autres manifestations, par un refoulement massif de tout un système de signes qui étaient en relation avec la figure du père. On peut aussi retrouver la situation inverse, c'est-à-dire, la mémorisation d'une langue oubliée pendant des années, qui avait été apprise pendant l'enfance, et qui revient presque entièrement et parfois d'un seul coup. C'est une situation

⁹ S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, O.C., PUF, p. 312, «Notes sur le bloc-notes magique», *Résultats, idées, problèmes*, II, p. 123

¹⁰ S. Freud, *S.Freud présenté par lui-même*, Gallimard, Traductions nouvelles, 1984, p. 56.

qui peut se présenter chez les exilés, qui ont passé de longues années à l'étranger, privés de contact avec des personnes de leur milieu d'origine, et qui reviennent au pays natal. Un réfugié espagnol qui était arrivé en Uruguay, adolescent, peu de temps après la guerre civile, me racontait ceci. De retour à son pays d'origine, il visite le petit village de Navarre d'où sa famille était originaire, où il était né et avait passé ses premières années. En écoutant parler en basque, d'un coup, des poésies d'enfance, des phrases, des expressions et des chansons surgirent dans sa mémoire, qu'il s'est mis à chanter et à murmurer dans cette langue. La récupération des signes linguistiques, de ses particularités les plus locales et dialectales (l'accent, l'intonation, les expressions régionales), viennent au jour comme dans une épiphanie linguistique, une résurrection des langues.

Il y a des modalités plus sombres de ce retour du langage infantile oublié. J'ai évoqué, dans un autre travail, le cas d'un peintre bolivien que j'ai suivi dans un centre médico-psychologique parisien. Une voix commence à parler dans sa tête dans une langue inconnue. C'étaient des cris, des injonctions verbales qu'il reconnaît comme des menaces proférées par une voix humaine, mais qu'il est incapable de comprendre, il ignore la langue dans laquelle la voix s'exprime. Il soupçonne qu'il s'agit d'une des langues indigènes de son pays. La sonorité de cette voix est pour lui si évidente qu'il essaye de l'enregistrer avec un magnétophone. Après un certain temps, il peut reconnaître le quechua, parlé par sa grand-mère maternelle. Dans cette situation clinique, le retour du refoulé se faisait à travers la voix délirante, une sorte de *Grundsprache*, de langue fondamentale plus sauvage encore que celle du Président Schreber, qui essayait de dire, de sauver un pan de l'univers psychique détruit par la psychose¹¹.

Une langue oubliée, qui n'est plus disponible pour le sujet parlant, peut persister dans «le lointain intérieur» (Henri Michaux) de psyché, comme un objet absent. Ceci n'est pas seulement vrai pour

les individus, mais aussi pour les communautés. On connaît la guerre des langues, comment les langues dites minoritaires, régionales ou vernaculaires, ont été et sont encore menacées par des langues dites nationales. Les avatars historiques, les conflits sociaux, les guerres de domination, les ont réprimées parfois de façon sanglante et impitoyable jusqu'à les faire totalement disparaître. Un exemple émouvant a été raconté par Nathan Watchel dans *Le retour des ancêtres* : l'ethnologue français fait se rencontrer des représentants de deux groupes descendants des Uru qui habitent la Bolivie, il emmène deux Chipayas chez les Moratos. Ces derniers, fortement déculturés, qui subissent de nombreuses persécutions séculaires, d'abord de la part d'autres groupes indigènes, ensuite des «conquistadores», ont oublié la langue commune originaire, celles des Uru, que les deux visiteurs Chipayas pratiquent encore. L'entretien s'était déroulé en aymara, la langue d'un peuple vainqueur. Quand la visite va prendre fin, les Moratos demandent à leurs hôtes de parler la langue des ancêtres, les Uru. Ils se mettent en cercle, ils l'entendent sans la comprendre, en pleurant.¹²

Dans un des premiers articles en langue française sur le polyglottisme et la psychanalyse, Daniel Lagache a proposé de distinguer les situations suivantes, en choisissant comme critère classificateur le «choix de la langue» dans laquelle se déroule la cure¹³. Dans la situation la plus courante, la langue de l'analyse est la langue principale de l'analyste et de l'analysant. Dans un deuxième cas, la langue de l'analyse est la langue principale de l'analyste mais non de l'analysant. Dans un autre cas de figure, chacun des partenaires emploie sa langue principale, les deux langues parlées sont comprises par les deux partenaires. Enfin, l'analyse peut avoir lieu dans la langue principale de l'analysant, ce qui suppose une bonne connaissance de celle-ci par l'analyste. Freud par exemple analysait en français des patients français. L'un d'entre eux le représente en rêve comme un éléphant. À la question posée par

¹¹ E. Gómez Mango, *La mort enfant*, «Le pays natal», Tracés, Gallimard, 2003, p. 45-80.

¹² J'ai commenté cette scène in *La mort enfant*, *op. cit.*, p. 80.

¹³ D. Lagache, «Sur le polyglottisme dans l'analyse», *La psychanalyse*, T I, 1956, p. 167 et suiv.

Freud sur cette image, le rêveur répond : « Vous me trompez »¹⁴.

Pour les bilingues en analyse la présence des deux langues est constante, même quand ils n'utilisent qu'une seule d'entre elles. L'analyste bilingue écoute l'analysant dans la langue que celui-ci parle dans la séance, mais il lui arrive parfois d'associer dans une langue autre, que l'analysant ne connaît pas. L'analysant bilingue parle en général la langue principale de l'analyste, mais il s'exprime souvent dans la sienne, soit pour évoquer des aspects typiques de la réalité de son entourage natal, soit quand il associe à des phrases déjà faites ou dites dans sa langue. Ces passages d'une langue à l'autre sont souvent significatifs. Il ne s'agit pas généralement d'une incompétence de traduction linguistique, mais d'un fait transférentiel : adresser certains messages dans une langue étrangère à l'analyste, lui faire écouter des mots, des expressions de sa langue natale. Cette patiente s'est rendu compte, après plusieurs années d'analyse, que si elle utilisait si fréquemment sa langue slave, c'était par l'insistance du désir inconscient de m'apprendre sa langue, de renverser la situation régressive à laquelle tendait le processus analytique.

Dans les cures où les deux partenaires partagent à des degrés différents un même bilinguisme, il arrive que l'analyste écoute dans une langue ce que le patient dit dans l'autre. Cela se produit quand un mot ou une expression présente de similarités phonétiques importantes dans les deux langues, mais qui a des sens différents. Ce patient, bilingue franco-espagnol, qui s'exprime en français, raconte son projet d'un voyage en Espagne. Il veut visiter plusieurs villes, il évoque certaines d'entre elles, il veut surtout séjourner à Zaragoza (Saragosse, il prononce le mot en espagnol), pour rencontrer une ancienne amie. J'ai écouté *Sara goza*, *Sara jouit*, je reprends interrogativement le mot en séparant les deux phonèmes : *Sara goza* ; une série d'associations vint au jour, concernant les fantasmes sexuels d'une possible rencontre avec cette amie.

On peut encore rencontrer une autre situation inattendue : un mot prononcé par l'analyste est

entendu par le patient dans sa langue native, souvent régionale, que l'analyste ignore. C'est ce qui se passe, l'instant d'un mot, dans une séance racontée par François Gantheret. L'analyste reprend un mot qui vient d'être prononcé par le patient, qui cristallise pourrait-on dire l'atmosphère ennuyeuse, dépressive, sans issue, répétitive où le patient se débattait depuis plusieurs semaines. Le mot repris est *ardu*. Le patient, breton, l'écoute dans sa langue natale, traduit à voix haute, «le noir», et parvient, à travers les associations, au noir du bas-ventre de la mère perçu furtivement, quand il était un enfant. L'effet saisissant de cette traduction interprétative provient d'une sorte de confusion de langues qui ne dure qu'un moment, où la langue infantile parle dans celle de l'adulte, et la langue de l'analyste dans celle de l'analysant¹⁵.

Une autre situation moins fréquente se produit quand il ne s'agit pas seulement de l'apparition intermittente des mots ou des expressions d'une langue autre dans la cure, mais d'un changement de la langue principale de l'analyse. Ce patient argentin, né dans un petit village de la campagne de son pays d'origine, commença son analyse en français. J'avais été un peu surpris par ce choix et par le fait qu'il n'ait donné aucune explication. Carlos, qui avait à l'époque une trentaine d'années, résidait en France depuis dix ans. La cure se poursuivit en français, pendant deux ans. Il avait été abandonné précocement premièrement par sa mère, ensuite par le père, il fut élevé par la grand-mère paternelle. Au cours de la troisième année d'analyse, il commence à parler en espagnol. «Je crois qu'il est temps, dit-il, de parler en espagnol. J'ai beaucoup pensé à la dernière séance, au rêve que j'ai raconté (il a rêvé de moi, il me recevait chez sa grand-mère en Argentine), le souvenir qui m'est venu (le père rentre tard, un peu ivre, dans la chambre où il dormait dans son lit et il le fait sortir brutalement), vos interventions - poursuivit-il, ... je crois qu'une nouvelle étape de l'analyse commence, la première c'était autour de ma mère, la deuxième sera celle de mon père et de ma grand-mère ... alors... vous pouvez continuer à parler en français... je suis venu vous voir parce que vous parlez l'espagnol... *Mi padre*

¹⁴ S. Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 274

¹⁵ F. Gantheret, «Traces et chair», *Moi, Monde, Mots*, Gallimard, Tracés, 1996, p. 180 et suiv.

hablaba muy mal (mon père parlait très mal)... (il poursuit en espagnol) il articulait très mal les mots, je n'aimais pas sa voix, j'aime la voix de Cortázar, il a un accent belge, il roule un peu les «r», je l'imitais, je lisais mes propres textes avec sa voix... *La voz, la palabra, lo más importante para mí* (La voix, la parole c'est pour moi le plus important)».

J'ai été surpris d'entendre soudain cette langue dans sa bouche, surtout étonné par son «chant», le petit chant («el cantito») c'est-à-dire l'intonation, la musicalité typique du parler de sa région natale. J'ai eu l'impression d'entendre *das Kind*, l'Enfant, la voix de l'infantile. Le patient semble écouter d'emblée la voix du fantôme du père dans la sienne (*mi padre* : ses premiers mots en castillan), et s'en défend par le souvenir d'une autre voix, celle du *vates*, poète écrivain idéalisé, qui connaît comme lui l'exil. Quand moi-même j'ai commencé à parler en castillan, il m'a semblé partager avec lui une expérience langagière plus proche et à la fois plus lointaine : nous nous rapprochions dans une même langue, et nous nous éloignons par nos accents divers. Chaque accent était comme la musique ou la couleur d'une histoire, d'un climat, d'un paysage que nous nous n'avions pas partagés. Je me suis souvenu de la *prima locutio*, (Dante appelait ainsi la première langue) celle dans laquelle peut être la mère indigène, «invisible» (il n'avait d'elle aucune image), lui avait parlé et qu'il n'a jamais évoquée dans la cure : le guaraní. Dans cette séance, il m'a semblé que le silence d'une langue originnaire se faisait entendre.

Peut-être la question centrale des langues dans la situation analytique, caractérisée ou pas par le bilinguisme, est-elle celle-ci : Qui parle là ? pour faire écho au «Qui va là ? » de Hamlet. Est-ce moi, est-ce lui, est-ce l'autre, un autre ? Dans quelle langue parle-t-on dans les séances ? Dans «ma» langue, dans la «tienne» ou dans la «sienne» ? À qui cette langue s'adresse-t-elle ? Les deux étrangers qui se retrouvent dans le voyage de l'analyse parlent chacun sa langue. Ils ne se comprennent pas tout de suite. Il faut beaucoup de temps pour que la langue de chacun puisse s'approcher d'une «sorte de langue étrangère», celle qui se construit dans la cure, d'une «troisième oreille», celle dans

laquelle les deux langues, même sans se traduire, peuvent s'entendre. Il ne s'agit pas de l'invention d'une nouvelle langue, mais d'une «traduction dans l'inconscient» de l'analyste et du patient, de la langue transférentielle. C'est comme si une autre langue, étrangère et étrange, commençait à se faire à l'intérieur de chaque langue. C'est la langue du transfert qui entend et lit le livre des signes inconnus, fait avec des mots mais aussi avec des sensations, des impressions sensorielles, des éprouvés, qui se construit dans les séances. C'est en elle que l'analyste et l'analysant entendent les interprétations. Nous sommes tous, peut-être, des monolingues animés par le narcissisme d'une intimité que nous voudrions unique, comme la voix que nous utilisons pour le dire. Il est douloureux mais nécessaire d'assumer que nous parlons toujours la langue de l'autre et que *ma* langue n'est pas mienne. Le travail analytique, peut aider non pas tant à retrouver un accent personnel, mais surtout à entendre ce qui ne nous appartient plus, le murmure multilingue et sexuel de ce que nous avons irrémédiablement perdu, comme un air de musique qui vient de très loin et dont nous nous souvenons en silence.

L'infans est un polyglotte en puissance. La neurobiologie nous enseigne que la capacité auditive du nourrisson est infiniment riche. On a constaté que le fœtus est déjà capable de reconnaître la voix maternelle, et que le nourrisson, dès la deuxième semaine, distingue la voix humaine. Il devient rapidement sensible à ses inflexions et à partir du troisième mois, il pleure si elle est rude, il se réjouit si les intonations sont tendres. Mais ces ressources auditives enfantines extrêmement précoces et diversifiées, si elles ne sont pas sollicitées par les stimuli extérieurs, commencent à décroître à partir du sixième mois. Les frayages - pour revenir au vocabulaire de l'*Esquisse* - qui ne sont pas utilisés se sclérosent, les synapses sont atteintes d'une sorte de stabilisation sélective, ce qui produit une mise en veilleuse des capacités fonctionnelles non sollicitées¹⁶.

Les neurobiologistes remarquent un décalage important entre le développement auditif et l'articulation phonétique. L'ouïe se développe très rapi-

¹⁶ Cf. C. Hagège, *L'enfant à deux langues*, Odile Jacob, 2005.

dement pendant les trois premiers mois de la vie de l'enfant, tandis que le système phonatoire atteint sa maturité au bout de dix-huit à vingt-quatre mois. L'appareil phonatoire pourra se structurer à des fins de communication linguistique par un phénomène d'étayage sur une fonction originellement digestive. J'ai employé le terme *étayage* pour rapprocher ce phénomène évolutif de la notion bien connue des analystes, le terme freudien qui désigne la relation existante entre la pulsion sexuelle et les pulsions d'auto-conservation. C'est une façon d'introduire le désir sexuel, la sexualité infantile dans l'acquisition et l'apprentissage du langage, facteur qui n'est pas pris en compte par les descriptions des neurobiologistes et des neuro-linguistes.

Pourtant le babil, «les mélodies du nourrisson» (Claude Hagège), semblent bien être l'expression d'un érotisme débutant, d'une excitation de la sexualité infantile initiale. Les émissions vocales du nourrisson qui sont présentes alors que le larynx n'a fait qu'amorcer son mouvement descendant, dénotent, selon les neuro-linguistes, des aptitudes mélodiques que seules certaines langues sont capables de retenir et d'exploiter par la suite. À partir de la huitième semaine, le nourrisson roucoule pour exprimer le plaisir et il se livre à des jeux de voix dès la dixième semaine. Pendant la période du babil, qui s'étend jusqu'au neuvième mois environ, tout nourrisson est apte à acquérir des langues à ton (chinois, vietnamien, thaï, etc.), qui font, des courbes mélodiques des émissions vocales, des signes phoniques distinctifs¹⁷.

C'est un fait constaté par l'observation courante : quand la langue articulée commence à être acquise, le babil, les gazouillis et les mélodies infantiles qui semblaient infinies, cessent. Roman Jakobson s'est penché sur ce phénomène : «un enfant est capable d'articuler dans son babil une somme de sons qu'on ne trouve jamais réunis à la fois dans une seule langue, ni même dans une famille de langues (...). Au sommet du babil, pour-

suit-il, on ne saurait poser aucune limite aux pouvoirs phoniques de l'enfant qui gazouille».¹⁸

Tout se passe donc comme si l'acquisition de la langue n'était possible que grâce à un refoulement originnaire du babillage infantile. Oserons-nous penser que les multiples petits fragments sonores inutilisables, ainsi que les gémissements liés à la souffrance, déjà imprégnés du sexuel infantile, sont constitutifs du refoulement originnaire freudien ? L'entrée dans la civilisation par la porte étroite du langage implique un retranchement perceptif de la sonorité du monde du nourrisson. J.-B. Pontalis signale dans un entretien avec Pascale Arguedas, qu'avec la disparition du babil, on perd «une espèce de musique, des sonorités qui ne serviront plus à rien (...) qu'il y a au départ une perte essentielle quand on entre dans le langage. (...) J'ai une défiance, poursuit-il, pour le langage qui ne peut directement tout exprimer de cette petite musique. Il est en deuil de cela et en même temps il n'y a que lui, il faut bien qu'on y recoure en essayant de faire passer quelque chose de ce qu'il a perdu (...) Écrire c'est essayer de retrouver quelque chose de ce qui est perdu»¹⁹

On peut admettre que tout nouveau-né est capable d'apprendre n'importe quelle langue, et que le choix de celle-ci est déterminé par l'environnement linguistique. Il est presque unanimement accepté comme un comportement socialement correct de proposer à l'enfant moderne la possibilité de devenir polyglotte le plus rapidement possible. L'enfant polyglotte est une sorte d'idéal de la société et de l'éducation contemporaine européenne. L'apprentissage précoce des langues étrangères est envisagé comme un moyen, et non pas des moindres, pour la construction de l'Europe. C'est un débat politique et social d'une grande importance qui dépasse l'enjeu de notre discussion d'aujourd'hui.

Claude Esteban (poète français contemporain, essayiste, critique d'art, traducteur, mort à Paris en

¹⁷ *Ibid.*, p. 34.

¹⁸ R. Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*, éd. de Minuit, 1969.

¹⁹ Entretien avec J.-B. Pontalis réalisé par Pascale Arguedas en octobre 2006 à Paris

2006) raconte, de façon poignante, son expérience personnelle du bilinguisme, dans un beau livre intitulé «Le partage des mots»²⁰. Il est né en France d'un couple mixte : son père est basque, originaire d'Irun, sa mère française. Il décrit, recrée son bilinguisme comme un déchirement intérieur qui a été, surtout pendant son enfance, source de souffrance psychique. La co-existence permanente de deux langues différentes dans sa tête le confrontait sans cesse à un dédoublement pénible et exigeant. Il n'était pas le même au cœur de la langue de son père, l'espagnol, ou au cœur de celui de sa mère, le français. La présence unique, irréfutable d'une chose, d'un objet, l'obligeait à la tâche incertaine, de rassembler des signes qui s'opposaient et s'excluaient entre eux pour pouvoir la nommer. Il se sentait sans cesse exposé à l'erreur et à l'inexactitude. Chaque langue pouvait le trahir et surtout, c'était la pire menace, le priver du plaisir de saisir l'épiphanie, l'apparition des choses dans leur fraîcheur et leur saveur univoques au sein du langage.

Chez Claude Esteban le bilinguisme est, dès les commencements, pris dans le conflit œdipien. «Il était naturel, note-t-il, de répondre dans cette langue (l'espagnol) à mon père, qu'il fut seul tout un temps à partager avec moi... alors que le français était le véhicule habituel, quotidien des échanges avec ma mère et le milieu culturel qui était le mien» (p. 15). Devant un objet qu'il fallait nommer, une phrase qu'il devait construire, c'était un mot espagnol qui se présentait en premier ; il devait le chasser laborieusement de ses lèvres, pour que l'autre, le mot français, puisse être prononcé. L'enfant était devenu un exilé, il ressentait cet exil linguistique comme plus radical que celui de son père : «Je demeurais, pour moi-même, un étranger par cette dualité des idiomes dont je percevais les antagonismes et qui me refusait, en toute contrée durable, espagnole ou française, un authentique enracinement.» (p. 20).

Il se dégage du livre de Claude Esteban une dimension du langage qui semble souvent

absente de la perspective linguistique et sociale qui prédomine dans les écrits sur le bilinguisme. Il s'agit d'une dimension poétique, qui insiste sur la conception d'une langue non pas comme un système de signes qui a pour fonction principale la communication inter-humaine des messages ; la langue est ressentie et décrite comme une forme vivante de perception et d'appréhension du monde. Chaque langue perçoit, enregistre et nomme le sensible de manière spécifique. Les mots, les phrases permettent une relation particulière, sensuelle, presque charnelle avec ce qu'ils dénomment. *Jaune, amarillo* : les deux vocables désignent la même couleur, mais le mot espagnol, dans sa sonorité elle-même, saisit une chromatique différente de celle du mot français. L'écrivain se souvient : *jaune* subissait l'attraction phonétique du mot *jeune*, il devenait ainsi une couleur juvénile mais alourdie, obscurcie par la tonalité *au* où l'enfant ressentait une sorte de fatigue ou de pesanteur toute matérielle. *Amarillo*, par contre, était connoté par toutes les caractéristiques propres à l'appréhension infantile de cette couleur, «l'aspect - écrit Esteban - tout à la fois vivace et mousseux, onctueux et roboratif, appétissant et sucré qui faisait des quatre syllabes d'*amarillo* comme la quintessence mentale d'un dessert à la crème, évidemment de couleur jaune...»²¹.

Le génie de chaque langue est essentiellement musical. C'est peut-être un des restes impérissables de l'abandon du babil originare. On pourrait dire des langues ce que le jeune Proust signalait par rapport au style de grands écrivains : «Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson, qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres, et tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais (...). Et encore ceci, pour expliquer sa facilité à faire des pastiches : «(...) j'avais cette oreille-là plus fine et plus juste que bien d'autres, (...) car chez un écrivain, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite»²².

Canetti voyage à Prague pour rendre visite à Oscar Kokoschka qu'il admire ; il est saisi par

²⁰ C. Esteban, *Le partage des mots*, L'un et l'autre, Gallimard, 1990. Les citations de cet ouvrage seront suivies du numéro de page.

²¹ *Ibid.*, p. 34.

²² M. Proust, *Contre Sainte Beuve*, Pléiade, 1971, p. 303.

l'étrangeté de la langue tchèque. Il visite les immeubles fortement peuplés, pour écouter parler les habitants, il trouve cette langue pleine de pugnacité et les conversations lui apparaissent comme «un continuuel échange de petites pointes d'escrime.» (p. 946). Il apprend, étonné, que le mot tchèque *hudba* signifie musique, se différenciant ainsi notablement de toutes les autres langues européennes qu'il connaît et qui la désignent presque d'un seul terme. «La violence, écrit-il, avec laquelle les mots tchèques m'atteignaient était peut-être due au souvenir du bulgare entendu dans ma petite enfance (...) J'ai perçu des sons slaves comme faisant partie d'une langue qui m'était inexplicablement proche» (p. 947).

Les écrivains sont de grands «oïdores», «ouïsseurs», des «écouteurs monstrueux», comme le dit Roland Barthes des amoureux et comme j'aimerais pouvoir le dire des analystes. Ils sont souvent attirés par la sonorité des langues étrangères qu'ils ne connaissent pas. Joyce se rendait à la gare à l'heure d'arrivée des trains internationaux, pour écouter furtivement, comme un voleur, les voyageurs qui descendaient et parlaient des langues étrangères. De Quincey visitait tous les dimanches une église de Londres où l'on priait, chantait et prêchait en espagnol, qu'il ne comprenait guère.

Roberto Jordan, le jeune nord-américain, fou amoureux de María, la jeune espagnole, est traversé par le vertige des langues, juste avant de partir pour faire sauter un pont que les troupes franquistes devaient traverser : «*Ahora, maintenant, now, heute (...)* *Esta noche, ce soir, to nighth, heute abend (...)* *Life et wife. Vie et María (...)* *War, guerra, guerre, Krieg, Krieg* était ce qui ressemblait le plus à cette guerre. Hein ? *Chérie, sweetheart,*

prenda, schatz. Ces mots-là, il les troquerait tous pour María»²³.

Le jeune uruguayen, interne en psychiatrie et professeur de littérature, préparait un concours pour devenir «chef de clinique». Il écoutait tout au long des journées les délires paraphréniques, fantastiques, fabuleux et exubérants comme des mythes, les constructions systématiques, soutenues par une conviction sans faille des paranoïaques ; il entendait les schizophrènes et leurs «salades de mots», hantés par les hallucinations auditives qui venaient parfois du dehors, où qui se formaient sur les lèvres de celui qui en même temps les écoutait. Le soir, déjà chez lui, il lisait des poèmes de Baudelaire à voix haute, il essayait de les dire ensuite en espagnol, il voulait reproduire le rythme et la musique du poème original dans celui qu'il traduisait. L'échec inévitable l'encourageait, et quand il ressentait dans la langue espagnole un peu de la musique baudelairienne, quand il pouvait d'une certaine façon chanter Baudelaire en castillan, il était gagné par un soulagement calme et apaisant. Il n'a jamais compris pourquoi pendant plusieurs mois, il s'est livré à cet étrange exercice. Le résultat même de cette opération semi inconsciente et musicale, la traduction des *Fleurs du mal*, ne lui semble pas vraiment lui appartenir. Les analyses qu'il a entreprises par la suite, en espagnol et en français, lui apportèrent quelques éclaircissements. Mais l'attraction de ce mystérieux voisinage des langues, de cet étrange et abyssal appel de la folie et de la poésie, qui s'étaient exercés sur lui quand il était un adolescent, qui ont décidé de son bilinguisme profond, demeurent encore, au moment où je vous parle, aussi vivaces que dans leurs commencements.

²³ E. Hemingway, *Pour qui sonne le glas ?*, Œuvres, Pléiade, 1969, T.II, p. 748.

Narcisses de la sexualité féminine

Luis-Maria Moix

Homère chante l'hymne de Déméter, déesse de la terre nourricière. Un après-midi, son inséparable fille Korè joue avec les filles de l'Océan, cherchant à cueillir les fleurs de la prairie. Korè aperçoit un très beau narcisse, de sa racine partent cent fleurs dit Homère, le vaste ciel, la terre fertile et les flots de la mer sourient à ce doux parfum. Elle le cueille de ses mains, et à l'instant même, la terre s'ouvre, laissant paraître Hadès, l'insatiable dieu des ténèbres, qui l'emporte sur son char sans autre témoin que le soleil.

Le mythe de Déméter et Perséphone est une des premières expressions du culte des morts et des âmes au travers d'un fait social, d'une institution : les «mystères d'Eleusis». Chez les grecs les premières manifestations de leur désir d'immortalité y trouvèrent satisfaction. Les «mystères» formaient une action dramatique accompagnée de chants sacrés : l'enlèvement de Korè, les courses errantes de Déméter, et la réunion finale des deux déesses. Inséparables comme dans leurs représentations sculptées, elles le seront toujours au sens de la fertilité dans une temporalité circulaire mythique.

Cependant la rêverie enivrante de la sexualité infantile les éloigne, et c'est le mariage avec Hadès qui les sépare, comme la temporalité de l'histoire sépare les faits. Zeus le père, cède sa fille à son frère et c'est avec lui qu'il fera la transaction du retour vers sa mère, au printemps. La vie et la mort semblent caractériser dans ce mythe la perte de sa mère pour Korè, tant dans ses rêveries érotiques, que dans la représentation de la reine des morts. Qu'elle soit prise par Hadès ne semble pas suffisant comme destin féminin. L'objet perdu, l'objet abandonné ou l'objet de la déception, se dessinent sur un fond d'oscillation entre création et destruction redoutable.

En 1924, le texte de Freud sur la destruction du complexe d'Œdipe (*Untergang*), produit une cer-

taine surprise chez K. Abraham et ses élèves. Dans le même temps à Londres, Jones s'étonne du terme de «destruction» plutôt que celui de refoulement du complexe d'Œdipe chez le garçon, sous l'effet du complexe de castration.

Chez la fille, dira Freud dans ces années-là, l'alternative est moins radicale. L'attachement de la fille pour le père est une construction secondaire dit Freud, au sens où elle tient sa mère pour responsable de son manque de pénis, et ce qui la conduit au lien œdipien, c'est l'équation pénis-enfant. C'est l'envie du pénis qui la conduit au désir pour le père et à la déception, qui par la suite, produira chez elle l'identification à la place de l'attachement.

M. Klein donne une série de conférences en juillet 1925 dont le sujet central est l'inhibition et son articulation avec l'angoisse. Pourquoi, se demande-t-elle, peut-on développer une inhibition plutôt qu'un symptôme, face au complexe de castration et à son angoisse ? Quelle est la relation entre l'inhibition, le fantasme du sexuel génital et le complexe de castration ?

Freud de son côté, commence à écrire «Inhibition, symptôme et angoisse» en juillet de la même année. On sait que c'est une réponse à la théorie de l'angoisse de la naissance d'Otto Rank, mais on est en droit de penser que c'est aussi une réponse aux élèves d'Abraham, et ce d'autant que la lettre d'Abraham du 3 décembre de l'année précédente suggérait d'étudier les préalables du complexe de castration chez la fille. Le texte de Freud propose d'explicitier le destin des traces du complexe d'Œdipe après sa disparition ou destruction.

Nous sommes ici dans les questions posées par Abraham et ses élèves entre les années vingt et trente : l'envie du pénis et le complexe de castration introduisent-ils directement la fille dans le com-

plexe d'Œdipe, ou bien ont-ils des préalables ? D'où vient cette sensibilité de la femme à la castration si au fond, comme disait une analyste anglaise, il y a «zéro à castrer» ? Ces analystes ne contestaient pas au fond les idées freudiennes, ils se demandaient plutôt quel type de lien, de relation, existaient entre ces éléments. Les réponses variaient et coïncidaient partiellement.

Dans la lettre de décembre adressée à Freud, Abraham propose une floraison vaginale dans la prime enfance. Le changement de zone directrice lors de la puberté serait alors un renouvellement de cette réaction. Freud lui répond que, selon son préjugé comme il dit, la participation vaginale précoce serait remplacée par des manifestations anales, mais il encourage Abraham à écrire une communication à ce sujet et à le tenir informé de ses recherches.

Mais les questions ne s'arrêtaient pas là. Certains se demandaient si le changement de relation chez la fille, de la mère au père, se produisait à cause de la haine pour la mère ou de l'attirance pour le père ?

On connaît la réponse kleinienne, pour qui les préalables sont les souffrances des privations orales et les avatars de l'analité bien sûr, dans une relation toujours œdipienne mais précoce. Pour elle, une mère est toujours habitée par la relation au père, mais c'est la précocité de la relation, des désirs et des interdits qui est connotée et imprégnée par un excès de destructivité.

C'est ce passé ravivé, fait de cette quête orale et de son résultat face à ce père primitif, contenu dans la mère, qui donnent la tonalité de la construction fantasmatique, préalable à la quête phallique chez la fille. C'est par la suite que ses organes peuvent être symbolisés comme endommagés par ces expériences, vécues comme attaques de ce premier couple parental caractérisé par son sadisme. Pour Klein c'est toujours un Œdipe précoce qui s'organise selon la loi du Talion. On y lit aussi la question du phallus depuis les origines.

Freud ne reste pas sourd aux questions que posent Abraham et ses élèves. Une longue note en bas de page dans son texte «Inhibition, symptôme et

angoisse», permet de différencier le destin des désirs refoulés et celui des désirs inhibés mais conservés dans l'inconscient. Si ces désirs ne s'épuisent pas dans les symptômes, comme Freud le confirme, ils peuvent encore exercer leur influence par l'investissement des rejets de l'inconscient, mais aussi par la régression dans la névrose. Au fond K. Horney et M. Klein en proposant une première et précoce envie du pénis, suggèrent que ces premières expériences de privation et frustration ne donnent pas seulement des formes à la régression ultérieure mais qu'elles servent à structurer d'autres frustrations et souffrances futures.

Laplanche commentant ce texte freudien, souligne qu'à partir du recentrage dans le complexe de castration, toute dialectique même prégénitale, est reprise rétrospectivement dans l'Œdipe, aussi bien dans l'histoire de l'individu que dans la cure. Et de ce fait les idées kleinienne trouvent leur place. La perte peut devenir élément d'un échange, d'une promesse, celle d'un enfant pour la fille. Ce sont ces substituts de contenu, analogies obtenues par déformation et liées au complexe de castration, que l'on pourrait nommer, «langue maternelle de la fille». C'est la ranimation des symboles contenus dans les traces mnésiques de l'enfance, qui par régression dans le discours de la cure, ou par la voie du symptôme, ou parfois encore par les agir du transfert, permettent de mettre en valeur le complexe de castration.

Ainsi en était-il dans l'histoire de Marie, cette petite fille venue me voir accompagnée par sa mère. Marie avait subi l'ablation d'un rein et elle avait été hospitalisée longuement, toujours accompagnée par sa mère. D'autres changements encore avaient eu lieu à cette époque-là : la naissance d'un petit frère et la séparation du couple des parents. A la fin de l'entretien, en parlant de sa propre famille, la mère de Marie me dit qu'elle avait été la préférée de son père bien qu'elle ait dû se faire à l'idée, qu'elle n'était malgré tout *qu'une fille*.

Une fois seule avec moi dans le bureau, Marie ne lève pas les yeux de ses chaussures. Je l'invite à me dire ce qu'elle pense de tout ce que sa mère a dit. Elle me répond d'un air soucieux : «il faut que vous m'enleviez ma mère de ma tête». Puis avec la

boîte à jouets, elle invente une histoire d'animaux commandés par un soldat. Un loup est tué dans les bois, on le vide de sa chair et de ses os, sa peau est mise en vente. Marie en demande un prix très élevé. «Ton très cher loup», lui dis-je, le ton également soucieux. Elle poursuit son jeu sans me regarder. Elle dit qu'un homme riche vient d'arriver, qu'il voudrait acheter le loup mais qu'il le voudrait «tout entier».

De mon côté j'associe : être vivant ou mort, manquer, avoir tout perdu, j'élabore dans ma tête aussi. Je lui réponds qu'elle voulait sa mère et son père tout entiers pour elle quand elle était petite, mais qu'elle pensait à eux aujourd'hui «comme s'ils étaient morts». Elle dit alors que le soldat met une machine sous la peau, qu'il ferme le ventre et que le loup se met à bouger. Figures d'un corps ouvert qui condense, dans la scène du jeu, la question de l'origine des enfants devenue prégnante avec la naissance du frère, l'opération de son ventre et les questions sur la castration. Un ensemble de vengeances et de punitions fantasmatiques.

Edward Glover disait que la vision de l'enfance chez Melanie Klein est une réalité cauchemardesque, c'est la combinaison, disait-il «d'un étal de boucher, d'une morgue et des toilettes publiques sous un feu d'artillerie». Dans le cas de Marie ce n'était pas une métaphore trop baroque.

Ce monde c'est aussi ce qui à été traumatique, non pas au sens de la fracture d'une supposée unité narcissique, mais dans le sens où certains événements prennent une place signifiante, symbolique, dans la structure du complexe de castration. C'est la singularité de l'expérience psychique portée par le mythe de Déméter, comme métaphore de la vie et de la mort. Figure d'une mère vengeresse qui l'aurait vidée d'une chose qu'elle aurait possédée tout comme elle, ainsi que la tristesse que cette séparation nécessaire impose, les pertes, peut-être celles des enfants, qui sait.

L'image inverse aussi, figure du corps d'une mère qu'elle aurait vidée, et dans laquelle elle se serait introduite pour devenir comme elle. Vouloir être

reconnue par elle, devenir l'objet du désir de la mère, passe par l'action de «manger maman». Depuis lors, depuis cet arrachement, un drame entre masochisme et mélancolie se déroulait inlassablement sur la scène d'un corps hypocondriaque. Cette scène pouvait désormais s'installer entre elle et moi, animant des organes investis par l'image et devenant peut-être, représentants-représentation du pénis.

Ce loup occupera plusieurs lieux pour elle, celui du totem et de l'identification au père : petit loup solitaire et rageur à l'école. On peut y voir l'idéal du moi ou le surmoi freudien échangeant en alternance leur place avec la déception, la croyance d'avoir été abîmée, ou inversement d'avoir abîmé. On en arrive alors à la question du phallus, toujours à trois. Entre nous deux, se déroule ce drame, avec ses personnages mythiques qui sont autant de parties d'un corps perdu pour la biologie que gagné pour le roman familial. Cette dramatique est une pensée interne en mouvement, des idées et des actes organisés par des fantasmes, comme métaphores de l'expérience humaine universelle, se jouant ici, maintenant, pour la première fois.

La vérité historique des mythes est vérité métaphorique dans l'appareil de l'âme au sens fort : elle en structure la perception. Elle structure aussi le monde des ténèbres. Le processus thérapeutique de Marie s'est appuyé sur ce monde entre-deux qu'elle investissait, ce mythe de Déméter qu'elle construisait et qu'elle devait vivre, ou peut-être revivre. Processus culturel de l'humanité et processus de la cure, malgré le pessimisme freudien sur l'avenir, Eros travaille.

Le mythe n'est pas une réaction à des impressions, mais une action de l'esprit élaborant une représentation du monde extérieur, au moyen d'un système de signes ou de symboles. Ce ne sont donc pas les contenus du mythe qui importent, mais sa forme. On y trouve à l'œuvre le travail de la métaphore, de la métonymie et de la figuration symbolique propres à l'inconscient.

Déméter et sa fille sont unies dans le désir de devenir les mêmes, désir d'un amour si primitif qu'il engendre la destruction. L'opposition entre désir de devenir «le même» et désir d'être soi-même,

contient le paradoxe de l'altérité. Mais être composé de morceaux et accepter les sutures des scissions originaires, peut parfois devenir insupportable. Vouloir être mère et haïr sa propre enfance, où bien aimer tellement son état d'enfance, que l'on hait d'être mère.

Pour l'analyste, mythes, contes d'enfants, et fantasmes inconscients sont proches de la pensée de la sexualité infantile, leur réalité psychique se construit par métaphores et croyance en des symboles qui leur sont propres et auxquelles participent les parties du corps et les objets environnants. Chaque partie n'est pas une unité mais une multiplicité mal suturée. De plus la simplicité de la réalité père-mère pour un sujet n'est qu'une illusion. La symbolisation accomplit ici une fonction de translaboration, comme disait Didier Anzieu, translaboration des diverses formes des objets internes par les instances psychiques. Narcisse et Œdipe dans une pluralité ébranlée par la sexualité, la vie et la mort, se rejouent en Déméter et Perséphone, aux origines de la sexualité féminine. Le narcissisme arraché dans un champ de fleurs figure la mort et la séparation, tout comme la fleur du même nom, qui pousse là où le beau Narcisse disparaît et où pleurent encore les naïades.

C'est peut-être en s'appuyant sur ces analogies, que l'on peut relier réalité psychique et vérité historique, expérience et vérité comme fonction psychique de la langue pour utiliser les termes de Jean-Claude Rolland. C'est pour moi, autant ce que l'analysant construit dans la tête de l'analyste dans une forme de «co-pensée», que ce qui est délié par l'acte d'interpréter et de construire. Nous y reviendrons, mais entre temps, à ce sujet, évoquons ici une phrase de cet auteur, en apparence énigmatique : «La parole dans l'analyse lit plus l'expérience qu'elle ne la dit».

Ainsi nous allons voir dans l'histoire clinique suivante, celle d'Hélène comment parole et image, objet et représentation de mot sont tenus par le mouvement transférentiel.

Il s'agit peut-être d'une lecture de la ranimation dans l'après-coup de l'Œdipe, des formes du précœdipien, lorsque Hélène parle de son ventre serré, fermé, excité, irrité. Dans la séance, elle

raconte le rêve d'une maison dans la forêt, maison qu'elle trouve suspecte, bien qu'entourée par la nature. Elle associe : dedans, elle sait ce qui l'attend, un homme menaçant, dehors, les couleurs de la forêt, c'est bien son adolescence, dit-elle. Dedans sans doute son beau-père, qui l'avait soumise depuis l'enfance à ses caresses interdites, et toujours au même chantage : si tu parles, tu iras à la **DDASS**, ta mère et tes sœurs à la rue. La maison c'est aussi son ventre, elle se fermait aux caresses, elle fermait toutes les portes.

Elle vivait dans cette ambiance depuis qu'elle était petite, son vrai père étant décédé quelques mois après sa naissance. Sa mère est à ce moment de l'analyse, une figure transférentielle hautaine, moqueuse, froide. «Tu ne trouverais pas d'eau dans la rivière», lui disait-elle, petite. Hélène a pu néanmoins partir à 18 ans, elle est devenue danseuse puis chorégraphe. Récemment, après plusieurs années d'analyse, elle s'est rappelée que tout au début de nos rencontres, elle avait compris qu'elle dansait pour son père, et que c'était cet événement psychique dans la cure, qui l'avait convaincue d'y rester chaque fois qu'elle voulait partir. À la suite de blessures dans son métier, elle s'était arrêtée de danser et elle se sentait souvent déprimée, taraudée par des souvenirs d'enfance qui lui faisaient désirer sa propre destruction. Elle s'était arrêtée à 27 ans, âge de la mort de son père.

Elle **en était arrivée** ainsi à demander une analyse bien que toujours prête à partir, méfiante et séductrice à la fois. Comme si sa seule vie avait été celle de ses vexations et humiliations d'enfance. Dans la séance, elle revient alors sur les mêmes souvenirs si souvent présentés dans un texte serré, narratif, difficile à délier. Et sur cette première scène mille fois visitée : petite, assise sur les genoux de son beau-père, sa mère surprend la scène douteuse. Les variations des différents récits sont minimales : parfois sans rien dire ou bien intimidante, jamais active, seulement le visage figé dans un rictus de laideur.

Récemment, dans un rêve, elle, sa sœur et un chien entrent dans une maison pour voler. Dedans, une grande baie vitrée et derrière la mer agitée, une tempête. Un souvenir : petite, sa mère lui laisse

la responsabilité de la poussette et rentre dans un magasin. Elle part avec sa petite sœur. Sa mère, «folle de rage», dit-elle, la bat dans la rue. «Voler un enfant à maman pour être maman», lui dis-je. Maison, baie vitrée et une mère «folle d'orages», ventres en danger. Dangers dedans et dehors.

Son beau-père jouait parfois avec elle après les caresses, «cela lui faisait plaisir», «à ma mère», précise-t-elle. Je lui signale que la phrase reste ambiguë, peut-être pour recouvrir le plaisir que la fille tirait d'exclure maman de la scène. Comme un triomphe fantasmatique sur une vexation des origines qu'elle voudrait dénier. Adolescente, son beau-père lui aurait demandé de se couper les cheveux comme Brigitte Bardot. «Vous étiez son B .B.» ajoutai-je.

Ce signifiant «bébé» a suivi son chemin jusqu'à aujourd'hui, passant par les questions qu'elle se posait autour de son père des origines : est-ce que ce bébé le faisait rire ? Elle aurait voulu le tenir vivant avec sa danse mais elle n'y a pas réussi. Ce bébé est devenu ventre, plus tard. Contenus et contenants s'échangeant ainsi les places. Ventre serré, quand le beau-père approchait et qu'elle s'échappait dans sa chambre. Protégée, elle dessinait alors des femmes qui dansaient. Danger dehors, rêverie dedans.

Un autre rêve met en scène deux peintres, un maître et un disciple, ils ont une relation serrée. J'entends le mot. Dans un coup de folie, le maître viole le disciple. Les scènes se suivent comme un rite initiatique solennel. Elle pense être à la place du jeune homme, se disant qu'il doit à son maître tout ce qu'il est. On lui disait cela à la maison, ou elle se le disait à elle-même. Elle était très mince adolescente, comme si elle se défendait des rondeurs féminines, un peu garçonne. Maître et disciple, comme les musiciens indiens qu'elle connaît, et qui se suivent toute la vie. Ainsi je la suivrai dans sa tête pour toujours ou bien elle me détruirait ? Aimer «le même» ou se haïr soi-même chez l'autre. Tuer ce que l'autre porte de soi comme objet du désir. C'est peut être l'énigme de ces enfants qu'elle n'aura pas.

Le danger dedans, le danger dehors, un père mort dedans, un autre incestueux dehors ou peut-être est-ce toujours le même que l'on fait revivre par régression ou que l'on ranime tout simplement ? Elle raconte : la veille, elle arrivait de son cours de chant avec son professeur, une femme. Elle tapait sur un instrument creux comme une cruche et ensuite elle a eu mal au ventre. La cruche revient évoquant l'eau de la rivière qu'elle ne trouvait pas.

Elle se rappelle alors du rêve des peintres. Puis surgit un souvenir de l'enfance : des histoires qu'elle inventait pour s'endormir quand, petite, elle avait peur. Un homme entrainait dans sa chambre, était-ce aussi un peintre les pinceaux à la main ? L'homme ne lui faisait rien puisqu'elle était endormie. Toutes les nuits, la même visite jusqu'à ce qu'il lui dise qu'il voulait se marier avec elle. Mais sa famille avait déjà décidé qu'elle devait se marier, avec celui que la mère lui avait choisi. Un jour arrive où elle réalise que c'était le même homme qui venait la nuit, mais plus jeune, plus beau. Elle associe : au fond c'était une histoire que sa mère lui avait racontée sur sa grand-mère. Celle-ci faisait passer devant la fenêtre de la maison les amoureux de sa mère, jusqu'à ce qu'un jour elle lui choisisse celui qui deviendrait son mari. Les mères se succèdent dans une chaîne renvoyant toujours à une autre première.

Et de nouveau la question : qu'est-ce que je fais dans ce monde ? Pourquoi ne pas partir ? Elle ajoute qu'elle était aux deux places en même temps dans le rêve. «J'ai peur d'être entraînée par la violence», dit-elle. «Quand je dansais, c'était la violence qui me tenait, jusqu'aux blessures». La semaine précédente, poursuit-elle, elle avait dû aller chez sa dentiste. Toujours des femmes autour d'elle, lui dis-je. «Elles me soignent», répond-elle. Agitée et inquiète chez la dentiste, celle-ci l'avait **menacée** de l'anesthésier avec un bâton : elle s'était sentie coincée comme avec son beau-père. La scène de la séduction infantile revient la violente, et cette fois-ci angoissée et en colère, elle crie presque, disant qu'elle était trop petite.

J'entendais la place maternelle qu'elle m'accordait, mais je n'étais alors pas conscient du primitif de l'investissement. L'anesthésie, la dentiste, comme un courant électrique dans tout le corps,

comme une scène de fellation, qui cette fois-ci remontait de la petite enfance. Elle éprouve un dégoût, confirmant la trace du plaisir refoulé. J'entends parler l'enfant en moi qui lui dit : «je veux mon père pour moi, je veux manger papa». La colère s'apaise. Après un espace de silence, une sorte de douceur apparaît dans son discours, «un ventre doux» me dit-elle, un espace, comme le souffle dans le chant. L'air et l'espace parlent sans effort. Elle se sent bien, pense qu'un jour on va se quitter. Mais soudain elle s'inquiète, pense que cela pourrait arriver magiquement, et dit : «étrangement je pense que vous pouvez mourir». Elle associe : «Mon père est mort d'un cancer à 27 ans, ma mère en avait 24». Je me sens dire, presque à mon insu, habité par sa pensée: «c'est la première fois qu'ils sont ensemble».

Quelques séances plus tard, une de ses phrases vient dire quelque chose de nouveau, sur son destin féminin, et la catastrophe passée finalement formulée : «je suis restée un bébé dans un corps de femme». C'était comme l'effet d'une certaine temporalité historique se lisant dans ce couple parental des origines, apparaissant en scène et nommant cette fois-ci leur bébé. «Je suis un bébé dans un corps de femme» est une phrase qui restitue une vérité dans une suite signifiante : B.B. - ventre serré-ventre doux, le bébé du couple «27 et 24», un contenu et un contenant qui s'emboîtent, qui se lient, qui peuvent être nommés quand s'énonce le fantasme des origines dénié qui les cachait : papa et maman ensemble ont fait ce bébé.

Le couple des origines serait donc porté à la conscience lorsque refoulement et déni cèdent. De quelle manière ? Peut-être dans le frôlement de plaisir retrouvé et agi, dans la scène de séduction cette fois-ci revisitée dans son codage primitif, et vécue en moi, avec moi dans le transfert. Le triomphe du narcissisme face à la mort, son immortalité, cèdent en partie. Etabli grâce au déni, le triomphe sur l'objet mort permet de construire une partie de l'amour de soi qui autrement serait entièrement soumise à la mélancolie. L'écoute de cet ensemble se fait dans l'après-coup de l'Œdipe.

Le parcours de ces mots et de ces images a été long dans le temps de la réalité du dehors.

Dedans, la temporalité n'est plus la même et dans mon contre-transfert j'avais un bébé, j'étais une «mère porteuse d'organe». Du coup, je retrouvais ma jeunesse. La survie qu'elle avait trouvée dans le monde d'une narrativité serrée, d'un corps violent et violenté, avait cédé peu à peu la place à un autre monde, lié dans ses origines. De nouveaux ensembles, plus vastes, sont apparus bien plus tard, vers la fin de l'analyse. Parfois l'ancien discours revenait, attirant avec lui les sentiments de violence et de vengeance. Une mère sans désir est une mère tueuse.

Au fond, la quête d'Hélène dans les dédales du signifiant «B.B.» n'est pas seulement celle d'un père décédé. C'est une sorte de père et mère qui s'étaient perdus avec le «clivage du moi». Un couple des origines qui reste enseveli dans le texte œdipien de la transgression d'un autre couple, «excitant à l'extrême», qui parraine la perte brutale du premier. Un père mort et une mère morte. Leur produit étant une croyance dans une attente éternelle de leur retour, et sa conséquence, la solitude. La solitude d'un «amour de soi»entamé par la mélancolie, ces divisions du moi qui laissent Freud si étonné : un moi qui se clive pour se défendre.

La mélancolie pose un problème topique, et on peut se demander alors si l'identification féminine, l'identification à la mère pour la fille, pose également une question topique quand elle est de type mélancolique ? Et pour toute fille, l'identification à la mère serait-elle proche de l'état de deuil, comme le pensait Dominique Clerc ? En effet, la séparation comme produit du complexe de castration peut devenir perte, et cet autre ainsi perdu, occupe la place d'une partie du moi comme un objet enclavé, irréductible.

Une certaine texture narrative, une série de scènes du roman familial, déplacent l'accent sur des personnages figés, immobilisés dans la haine, tandis qu'une scène sous-jacente, proche de l'excitation de la séduction et de la méfiance, cherche à nier, dénier et oublier la mort des origines. Représentations, symboles, indices de la mort, que seul le narcissisme peut porter dans son travail mythique reliant vie et mort, dans une croyance dans l'immortalité. Le narcissisme fabrique cette croyance face à l'absence de représentation de

la mort dans l'inconscient. Cependant le type d'amour que ce narcissisme érige, m'évoque une phrase de Nicolas de Chamfort, citée par Balzac : «Otez l'amour propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de la vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.» Cet amour de soi, ce narcissisme cherche à restituer la féminité mais à sa place il érige une féminité mélancolique. «J'ai appris à survivre», disait-elle.

Déméter désespérée, haineuse et vieillie arrive à Eleusis. La femme du roi la reçoit. Elle voit sur son visage le deuil que porte Déméter. Elle veut la faire rire. Elle relève sa robe et découvre son ventre. Freud avait en sa possession une terre cuite représentant cette reine, sans tête ni poitrine, qui portait sur le ventre un visage dessiné. Freud l'avait associée à une idée obsédante qu'un patient lui racontait. Ce ventre c'était sa manière de se moquer et de triompher d'un père qui, néanmoins, le tenait sous sa soumission. Le ventre chez Hélène, vient aussi occuper une place particulière dans son texte narratif, parfois viril, parfois féminin, mais qui, le plus souvent, ne parle que de l'amour de soi. Ce ventre serait alors le symbole d'une fertilité abîmée, la métonymie d'une mère sans désir.

Peut-être cette narrativité «serrée» dans sa trame, d'une rhétorique lyrique et tragique à la fois, est-elle plus une image qu'on ne le croit. Mais pas seulement. Au détour de ces séances, Hélène commence alors à évoquer sa vieille mère qu'elle ne voit plus depuis son départ de chez elle. Jusque là je ne connaissais d'elle que la distance à laquelle sa fille la tenait, pour mieux la haïr. Mais Hélène porte la trace de l'irréconciliable de leur relation comme les bribes du texte d'un corps morcelé.

Une partie lui sert à alimenter la moquerie pour triompher de la mort, lorsqu'elle parle des enfants volés et des enfants qu'elle n'a pas eus. Tandis qu'une autre, nourrit la haine, avec la présence sans faille de cet objet à distance. La mélancolie est une division du moi, avec toutes les composantes de l'oralité et de la haine qui font son efficacité dans l'ordre narcissique. Il se peut que l'on ait toujours à faire avec des restes clivés et incapables de se joindre dans une image totalisante de la mère.

Portée par la théorie des identifications de la deuxième topique, Catherine Chabert propose que cette inscription se fasse à l'origine dans une «mal-différenciation», mère et enfant, mère-enfant. De son côté Didier Anzieu dans l'article «Freud et la mythologie», disait que l'énoncé de Freud, «la mythologie est une psychologie projetée» vaut dans le cadre de la première topique, et c'est Melanie Klein, disait-il, qui nous permet de formuler l'énoncé adéquat pour la seconde topique, à savoir : «les mythes grecs transposent symboliquement les diverses formes et niveaux de maniement des objets internes, par les diverses instances psychiques». Cette opinion est intéressante à plus d'un titre, et notamment en ce qui concerne le destin des objets internes et des identifications mélancoliques.

Catherine Chabert, dit dans *Le féminin mélancolique*, que la liaison du mélancolique et du féminin vient imposer le modèle d'une mère puissante dans son emprise de vie et de mort, par la figure d'un objet à jamais perdu, toujours présent par la voie de l'identification narcissique. L'empreinte de cette identification originale, est rejet de la séparation, elle constitue le socle des identifications à venir et montre la place fondamentale de l'identification à ce premier objet : ce premier «autre», que l'on trouve dans certaines formations «pathologiques». Altérité paradoxale, puisque mal différenciée, mal identifiée à l'instar de l'objet «perdu» de la mélancolie.

La proposition de Catherine Chabert est la suivante : toute identification à l'origine s'inscrit dans cette «mal-différenciation» (qu'est la configuration mère/enfant dans sa double entente, la mère et l'enfant, la mère-enfant). Elle témoigne de l'empreinte du maternel et partant du féminin sur tout individu garçon ou fille.

Dans cette direction je préciserais que, pour moi, ce qui transparait dans ce féminin-là, c'est surtout celui d'un paradigme, celui de *Deuil et mélancolie*. C'est ici que se placerait le poids de l'affirmation de Didier Anzieu : «transposer, translaborer symboliquement les objets internes...». Freud introduit ce concept d'objet interne qui n'appartient pas à l'ordre de la représentation. Le travail de deuil que décrit Freud, ne se réalise pas sur des

représentations, mais sur une structure que le moi doit modifier lentement, douloureusement, difficilement, et cet objet interne lui oppose parfois une résistance majeure, visible dans les deuils pathologiques.

Peut-on penser Hélène de cette manière ? Les premiers moments des pulsions orales, les sensations de tout genre liées à l'odorat ou au toucher, comme le décrit Anzieu, prennent l'objet «à l'intérieur». Ceci produit confusion entre image et perception. Cependant quand la vue prédomine dans la perception, le miroir gagne du terrain : les objets sont dehors ou dedans. Ces objets internes perturbent l'identification si on la pense en termes d'image. Ils font resurgir la terreur du corps morcelé. C'est en dehors de l'image que se fait cet investissement et il perturbe évidemment l'identification. Cet objet de *Deuil et mélancolie* est d'un côté imaginaire mais de l'autre, il est terriblement réel : le mélancolique veut le détruire en se détruisant lui-même !

Pour ma part je pense que c'est la place de l'écoute analytique qui aide à transformer les objets et les images en signes. Pour Hélène c'était ce moment de transfert dans lequel le maternel des origines me permettait par régression dans l'écoute, d'interpréter le sens de la satisfaction à partir d'une série signifiante.

La gamme de l'objet se déplace de l'objet archaïque indifférencié d'avec la perception externe, jusqu'à l'image puis au symbole.

Je **dirai** pour conclure que le mélancolique du féminin, la destructivité du complexe de castration, accède au questionnement de l'objet de la deuxième topique par des signes, des images acoustiques ou tactiles, des signifiants de toute sorte. Analyser la dialectique entre un corps hycondriaque et un corps hystérique, est un type d'écoute de ces signes participant au complexe de castration.

C'est presque une «théorie de la pratique» que de penser la séance comme un mouvement continu de construction-déconstruction. C'est sur ce point que je retrouve le sens de la phrase de Jean-Claude Rolland qui pointe le fait que la parole en analyse surplombe, survole les événements psy-

chiques. L'analyste se place dans un espace, qui permet la «translaboration» dans ce monde entre deux, qui est un type d'écoute. Marie me dit : «il faut que vous m'enleviez ma mère de ma tête». Ou bien Hélène dit : «je suis restée un bébé dans un corps de femme».

Chez elles le premier objet d'amour est lié au traumatique qui a pris **une** place signifiante dans le complexe de castration, mettant en relief une langue maternelle de la fille avec ses signes de perception première de la différence. Signes en direction du père également, qui porte la menace et la loi énoncées, bien que ces signes précèdent la parole. Cette langue maternelle se comporte comme une syntaxe profonde, déclinée entre le deuil et la mélancolie de ce premier objet, de telle sorte qu'elle conditionne la syntaxe œdipienne. Cette langue du complexe de castration de la fille, nécessite une théorie du langage dans la cure.

Comme dans le culte primitif des morts et des âmes, la configuration des corps et le déplacement des objets dans l'espace, permettent de représenter des limites. Signifiants formels ou signifiants de démarcation, ils sollicitent chez l'analyste, métaphores, constructions, et analogies. C'est la fonction psychique ou «psychisante» de la langue, c'est aussi le déchiffrement de la parole qui, pour Freud, permet de retrouver la langue première des symboles, vivante dans «la souffrance de l'homme de la civilisation». Et ceci jusqu'aux formes pétrifiées des symboles, mais en gardant toujours la certitude que ce qui fonde l'expérience subjective, ce sont bien les formes variables et même personnelles de la communauté symbolique.

C'est l'analyse de la perte, par l'intermédiaire de la présence des formes, tant dans leur action, comme dirait Laurence Kahn, que dans leurs qualités, qui permet d'amorcer l'identification au père, organisateur œdipien de la cure. De ce père-là dépend l'équation pénis-enfant. Il est donc, un des éléments qui porte la perlaboration de la destructivité vers la créativité dans la cure.

Narcisse est symbole de mort, mortifère par contiguïté dans le texte du mythe de Déméter. Narcisse est aussi le sens de l'arrachement de Korè de sa mère. Narcisse, comme la fente, la scission, qui

s'ouvre pour que la fille devienne Perséphone. Narcisse, comme le sens mortifère et ambivalent de la liaison avec Hadès, installé dans le royaume de Psyché. Eros permet le travail dans la cure, de ces formes du féminin, redéploie les qualités fantasmatiques aux origines de la réalité psychique et les retrouvailles du féminin avec la créativité.

Le mythe n'est pas que la préhistoire de la raison, c'est aussi le nécessaire espace du sacré, de la croyance qui instaure la fonction même de l'infantile dans la cure. Comme dans le chant d'Hélène, comme la musique des mots dans la cure, Rainer

Marie Rilke écrit :

*Hélas ! que ne sais-je pour qui je joue,
toujours je pourrais murmurer comme le ruisseau.
Que ne puis-je deviner si des enfants morts
Prennent plaisir au chant de mon étoile intérieure ;
Si les jeunes filles qui ont disparu, attentives,
autour de moi soufflent dans le vent du soir ;
si de telle ou telle ombre courroucée
j'effleure doucement la chevelure funèbre...
Car que serait la musique, si elle n'allait
très loin dans l'au-delà de toute chose ?*

Musique. (Chant éloigné)

L'imageant

Discussion du texte de Luis Moix

Jean-Claude Rolland

Il est du destin de l'image de circuler d'un sujet à l'autre sans la médiation (manifeste) du langage et, pour ce faire, de traverser (comme magiquement) l'espace et le temps. Un exemple illustre en est rapporté par les historiens de l'art qui unanimement reconnaissent dans la posture assise - tout à fait insolite pour ce genre de peinture - où Rembrandt a installé le cadavre de *La leçon d'anatomie*, la reprise d'une même posture - tout aussi insolite - attribuée au Christ par Mantegna dans une *Déposition* exécutée une cinquantaine d'années auparavant. La figure de l'homme mort qui se transmet ainsi d'un peintre à l'autre, et subit aussi un déplacement (au sens du déplacement des représentations dans le rêve) du champ sacré au champ profane, et encore d'un exercice de dévotion à celui d'une connaissance, témoigne de ce que l'image est le possible matériau de certaines formes de pensée (picturale, onirique, peut-être régressive face à la pensée verbale qui nous est plus familière) et qu'elle travaille à la figuration, à partir de signifiants anciens au bord de l'épuisement au plan iconographique, de signifiants nouveaux, appelés par la nécessité d'asseoir structurellement une certaine avancée de la science et la réorganisation psychique qui lui correspond. En inscrivant la dissection dans la tradition de la crucifixion, il est clair que Rembrandt «pense» par l'image la transgression que représente tout mouvement de connaissance, et qu'il figure la violence qu'il faut à l'homme assumer pour s'arracher à la croyance et à la tradition, c'est-à-dire à la mémoire. Comme la parole travaille la langue afin de lui faire admettre les représentations qu'elle exclut et condamne au refoulement, la figuration travaille l'image, par déplacement, condensation, décomposition, elle vise à l'advenue de significations qu'occulte un certain obscurantisme. J'appellerai «l'imageant» cette activité de l'image.

Jean-Pierre Vernant a montré clairement que la religion associée aux Mystères d'Eleusis a

représenté dans la Grèce classique un courant marginal au sens où s'y ébauchait (timidement) une représentation de l'âme individuelle et, déjà, la préoccupation de son possible salut. Dans notre jargon un peu brutal, on dirait qu'elle fut le lieu et le temps d'une première tentative de subjectivation. À lire Luis Moix, j'entends que c'est pour cela qu'un analyste y fait référence. On ne sait à peu près rien de ce en quoi consistait sa liturgie, au motif manifeste que les initiés étaient tenus au secret, au motif plus vraisemblable qu'une forte participation inconsciente était requise des mystes face au déroulement cérémonial, participation qui les dépouillait de toute possibilité d'en faire le récit. À la phase finale de la célèbre procession, les pèlerins se rassemblaient dans un vaste espace circulaire et se mêlaient aux prêtres, lesquels incarnaient littéralement les dieux tutélaires et se livraient entre eux à des coïts rituels sacrés. Il est donc probable qu'une épiphanie de l'image dans ses multiples versions, gestuelle, rituelle et vestimentaire, et dans sa plénitude mimétique et cathartique dominait ce cérémonial. Il était imposé au dévot de s'identifier pleinement au prêtre, s'identifiant lui-même pleinement aux dieux.

Il est intéressant de noter que le principe en fut repris plusieurs siècles plus tard dans les mystères médiévaux consacrés à la Passion du Christ, d'une façon plus tempérée et structurée. L'accomplissement du drame admettait maintenant une séparation des acteurs et des spectateurs, donc l'instauration d'une scène. Mais la sollicitation exercée sur les acteurs, comme sur les spectateurs, à s'identifier littéralement aux personnages sacrés restait considérable. C'est ainsi que certaines anecdotes racontent qu'«en 1437 au cours d'une représentation de la Passion à Metz, le prêtre qui incarnait Jésus ait failli mourir, tandis que celui qui incarnait Judas ait été dépendu juste à

temps pour être réanimé» et qu'«en 1547 à Valenciennes, au moment de la multiplication des pains, les assistants réclamèrent leur part de la nourriture miraculeuse... les cinq pains furent donc multipliés et distribués à plus de mille personnes..»

C'est seulement avec l'invention du théâtre élisabéthain - dont Shakespeare fut le fleuron - que le travail de figuration des conflits animiques, ébauchés dans les mystères, trouvèrent une résolution toujours moderne par l'instauration de règles strictes organisant l'espace dramatique : le surplombement imposé aux spectateurs réduit sa propension naturelle à s'identifier aux personnages héroïques ; la prévalence accordée au langage soumet l'image à une autre économie ; l'image (des corps, des gestes, des costumes, du décor) représente désormais le fond d'où se détachent les formes sonores, verbales, du dialogue et du monologue théâtral.

Si je fais défiler, de façon trop brève et schématique, cette histoire de l'art dramatique, c'est parce que, dans cette stratification, dans la *synchronie*, d'expressions dramatiques, allant de quelque chose qui évoquerait la transe vers une scénarisation de plus en plus sublimée des passions humaines, je vois ce que la cure dévoile, dans la *diachronie*, des niveaux de son fonctionnement. Au plus fondateur de l'expérience, qui requiert une participation inconsciente telle que les activités du moi doivent être suspendues, analyste et patient ne sont que partiellement séparés. Un jeu compulsif d'identifications ajuste l'histoire de l'un sur celle de l'autre et tisse, à partir de leurs appareils signifiants singuliers, un espace sémiotique commun. Je ne dis surtout pas qu'il se crée ainsi un «espace intersubjectif» parce que c'est justement à la faveur de la mise hors jeu du moi que le processus primaire en vient à frayer cet espace étrange qui se moque des catégories des limites et des personnes. Ce n'est qu'au plus près de la surface psychique, là où la parole associative «scanne» et énonce l'expérience transférentielle, que s'instaure une séparation catégorique, irréversible entre les deux protagonistes de la situation. Dans le tout dernier texte que Freud consacre à cette situation, «Construction dans l'analyse», il évoque avec une rare éloquence «les deux scènes» où se tiennent l'analyste et l'analysant. On

est ici, plus à l'aise, dans l'ordinaire du transfert. En portant son attention sur le mythe, sur la dérive mythique menaçant, dans la théorie analytique, la question par exemple de la féminité, et sur une certaine clinique, je crois que c'est le premier niveau de l'expérience transférentielle que Luis Moix veut explorer.

Le champ de l'image est beaucoup plus étendu, beaucoup plus polymorphe que le champ du langage. L'image picturale est d'une nature, d'un statut, et d'une fonction différents de l'image théâtrale, et de l'image onirique, et de l'image produite et organisée par le mythe. Il est surtout beaucoup plus insaisissable conceptuellement. Dans la situation analytique, dans les silences qui césurent et rythment la parole associative, dans les constructions et les rêveries «théoriques» qui soutiennent, comme en négatif, l'écoute analytique, nul ne contestera qu'une activité imageante relaie le mouvement de la parole, que des images donc habitent l'esprit de l'analysant et de l'analyste, et dont ils ne sauront rien hors de ce que les mots de l'un et de l'autre en lironent. L'image que le transfert convoque est encore d'une autre nature que celles (très incomplètement) énumérées plus haut. Ce qui la caractérise le plus fortement est qu'elle est une image qui, non pas se regarde, mais se construit, qui ne trouve sa visibilité qu'en se liant au langage. Une image qui n'est donc pas sous-jacente à la langue, non plus antérieure, mais qui est sa doublure.

On peut donc être reconnaissant à Luis Moix d'ouvrir cette question, de dissocier l'étoffe du langage de sa doublure d'image, au risque d'abolir l'outil logique que, solidairement, ils constituent, et qui nous est seul familier. Au risque de nous déconcerter et, nous aussi, de nous désunir. Il y a de l'étrangeté dans le développement de cet auteur et aussi de l'hermétisme. Ces traits stylistiques manifestent que ce texte, cette pensée, veulent être le reflet d'un temps, d'un lieu présent dans toute cure, inaccessible à la vigilance du moi, comme l'est le rêve qui échappe au récit, où langage et image se séparent ponctuellement, mènent à bien un certain travail de figuration qui leur est spécifique, avant que, dans leur nouvel état, ils se refondent mutuellement l'un dans l'autre.

Un temps fugitif donc (comment le moi supporterait-il longtemps une telle désactivation de sa vigilance) où la représentation, image essentielle, se transmet de l'un à l'autre (supposant l'indifférenciation des espaces psychiques), s'élabore chez l'autre, s'habille peut-être là de nouveaux signifiants, puis se restituera à l'un, après coup, par la voie plus indirecte et plus familière de l'interprétation. L'analyste a, par exemple, rêvé de son patient la nuit même qui a suivi sa séance. Il ne peut relier ce rêve uniquement à son histoire personnelle à lui, il est contraint de penser que cette image s'est imposée à lui à la faveur de l'expérience traversée, imposée par «induction» aurait dit Ferenczi, par «transfert de pensée» aurait rectifié Freud. Je fais référence ici à la correspondance échangée par ces auteurs au sujet de la voyance et de la télépathie, et aux textes que Freud consacre à l'occultisme. Ernest Jones, qui craignait qu'elle compromette l'honorabilité de la psychanalyse, a sévèrement censuré cette recherche qui, aux yeux de Freud jetait un éclairage nouveau sur le fonctionnement psychique des profondeurs où s'enracine le contre-transfert. Il écrit dans la trentième conférence : «C'est faire preuve de peu de confiance en la science que de ne pas l'estimer capable d'accueillir et d'assimiler ce qui pourrait se révéler vrai dans les affirmations occultes. En ce qui concerne la transmission de pensée elle semble quasiment favoriser l'extension du mode de pensée scientifique au monde mental si difficile à saisir. Le processus télépathique consisterait en ce qu'un acte psychique d'une certaine personne suscite le même acte psychique chez une autre personne. Ce qui se trouve entre ces deux actes psychiques peut être un processus physique où le psychique se transpose à un bout et qui, à l'autre bout se transpose à nouveau dans le même psychique.»

Ou encore écoutant son patient, vient à l'analyste de façon inattendue, déconcertante, l'évocation d'un mythe, d'un tableau, d'un poème. Il ne peut rattacher cet *Einfall* à son histoire propre, il est contraint de penser que cette pensée incidente est au service, par représentation, par un artifice de figuration, d'une image native ou d'une «image obscure» abolie dans sa forme originale et dont la présence, comme celle du rêve dans l'exemple

précédent, va déplacer son écoute, délier ses constructions, modifier le transfert qui le lie secrètement à son patient.

Cette activité imageante, figurale, à laquelle l'analyste doit consentir, plus particulièrement à certains moments d'une séance ou à certaines étapes d'une cure, peut nous éclairer sur ce que serait, exemplairement, le contre-transfert. Le terme ne fait pas, à juste titre, l'unanimité dans la communauté analytique. Il arrive qu'on convoque abusivement son usage pour rendre compte d'éprouvés, voire d'interprétations, qui n'ont pas immédiatement de fondements logiques. À l'APF, on tend à lui préférer le terme de «transfert de l'analyste sur le patient», ce qui est fort juste. Mais cette avancée n'épuise pas complètement la complexité de cette opération, au sens où il se pourrait qu'elle initie le processus analytique, au sens où la participation inconsciente en quoi *in fine* elle consiste, pourrait être ce qui, après coup, appellera le transfert. De la même façon qu'en architecture, le «contrefort» désigne l'appareil qui soutient le bâtiment, stabilise durablement l'ensemble des forces qui le travaillent, le contre-transfert désignerait une position de l'analyste garantissant aux forces pulsionnelles portées par le processus primaire, ainsi qu'au foisonnement d'images issues de la mémoire infantile, une contenance.

On a tendance, dans la pensée psychanalytique actuelle, à privilégier, à l'origine de l'effroi que suscite chez les deux protagonistes la situation transférentielle, la part qu'y occupe le mouvement pulsionnel, la démesure de son excitation, sa tendance à la décharge, sa force de déliaison. Ceci, en conformité avec l'esprit de la deuxième topique qui jette une vive lumière sur la question de la pulsion et laisse, par contre coup, dans l'ombre, la question de la représentation. Mon expérience me conduit à penser qu'une source, au moins aussi importante que l'effroi suscité par l'expérience du transfert, vient du caractère fantastique des images au travers desquelles les représentations inconscientes se formalisent. Je pourrais dire le caractère *unheimlich*, si le mot, sous l'effet de son usage, n'avait tendance à se banaliser ou à se canoniser, ce qui revient au même. La nature fantastique (au sens hofmannien) de telles images

vient de ce qu'elles puisent leurs formes dans des codes sémiologiques très anciens, depuis longtemps révolus, que, de surcroît, elles mêlent ensemble dans des compositions qui sidèrent la pensée logique. C'est donc leur anachronisme et leur hétéroclisme qui affectent l'image transférentielle d'une valeur fantastique, laquelle se trouve peut-être encore exacerbée lors du passage des frontières séparant les instances psychiques. Ce fantastique fait spontanément l'objet d'un déni, de sorte qu'il peut ne pas apparaître. On peut se demander si ce n'est pas une part importante de la tâche de l'analyste que de «tenir» cette apparition par un sur-investissement de l'écoute, la rendant apte à lire, sous les mots entendus, par transparence, l'image qui tend à s'y déployer et à s'y lier. L'intérêt passionnant des cas rapportés par Luis Moix tient à ce que, justement, le récit qu'il en construit met très fortement en lumière l'étrangeté des productions psychiques qui s'y organisent, et qui, bien sûr, nous déconcertent. C'est aussi la tâche du récit clinique que de tenir, dans l'espace et le temps qui sont les siens (la table d'écriture, l'après coup de la séance), l'apparition du fantastique.

On trouve un analogon de cette difficulté, de l'analyse et de son écriture dans la contemplation de certains tableaux. *L'Annonciation* qui a été un motif vertigineusement récurrent dans la peinture occidentale bien avant et bien après le *Quattrocento*, met en scène la Vierge recevant

dans sa chambre la visite (l'apparition ?) de l'Archange. La beauté tout humaine du visage de ce dernier, l'élégance de sa posture et de sa vêtue font de lui une figure familière, attractive. Rien donc de fantastique dans ce motif, jusqu'à ce que le regard se laisse surprendre par les ailes dont il est doté et que d'ailleurs un nombre significatif de peintres traitent de façon surréelle dans le jeu des couleurs et des formes qu'ils leur attribuent. Il est facile d'imaginer l'effroi qui saisirait une jeune fille affrontée à une telle vision. La tâche du peintre est évidemment et de montrer et de cacher, par le même geste pictural, ce fantastique ; elle appelle chez le spectateur un regard second qui ne se contente pas de voir l'image, mais de la lire. Il est possible que la même double opération soit au cœur de l'expérience transférentielle et de sa lecture. De la même façon, qu'on pourrait penser que ne pas voir le fantastique dans une *Annonciation* équivaldrait tout simplement à ne pas voir le tableau, il faut penser qu'une séance, qui ne dévoilerait pas le fantastique qui l'habite et l'anime, ne serait pas une séance.

La pensée de Luis Moix, par son audace et son originalité, déborde largement la discussion que j'en fais. Je m'en suis tenu à relever et à expliciter un point qui est rarement développé, qui est cependant d'une actualité urgente et qui concerne le contre-transfert. Comment le penser ? Par quelle méthode ?

L'Appréhension du rêve dans une cure aux limites

Olivia Todisco

À Pierre Fédida

J'aurais pu donner à ma conférence un titre portant sur le langage, sur le trauma, sur le rêve, comme je l'ai fait ou bien l'intituler simplement «Mourad», le prénom que j'ai choisi de donner à mon patient. Avec une légère préférence pour «Mourad» car ce titre, à l'instar des romans s'intitulant du seul prénom de leur personnage, *Aurélia* de Gérard de Nerval, *Gilles* de Drieu La Rochelle nous aurait convié à l'illusion de savoir à la dernière ligne qui est Mourad. J'ai d'ailleurs ressenti une sorte de plaisir lors du début de la rédaction de mon texte durant les vacances d'été à me dire que j'allais retrouver «Mourad» et pensé que seule la certitude du caractère auto-fictionnel de ma présentation de Mourad et de certains moments de sa cure, une présentation donc juste mais pas exacte, me donnait la liberté nécessaire pour organiser ma réflexion autour de son langage puis de ses rêves. Mourad ne sera donc pas l'illustration clinique de celle-ci, mais son personnage central, si ce n'est son héros.

Le langage et le rêve car c'est en fait son langage qui m'a décidée à prendre Mourad en analyse ; une deuxième analyse, la première ayant duré une dizaine d'années.

Dès ses premiers mots qui font état de son vertige de se retrouver face à la fée bleue de Pinocchio et d'être confronté aujourd'hui à une femme, son premier analyste étant un homme, j'entends une langue d'une précision extrême, qui fait voir le vertige et le trouble puis l'image d'un père terrifiant dont la persistance l'a conduit à ses demandes répétées d'analyse dans l'espoir d'une guérison.

Oui d'une guérison, dit-il ; je suis psychologue, je connais donc ces histoires de guérison par surcroît

mais moi je veux guérir, guérir de la mort de mon petit frère lorsque j'avais trois ans, - je me souviens de rien, on m'a seulement dit que j'ai vomi toute la journée -, guérir de ma fascination pour mon père. La fascination, c'est l'amour de la terreur.

Son langage durant ces premiers entretiens est fait d'images au pouvoir hallucinatoire qui quoi qu'il dise font voir la chose dont il parle, souvent des scènes de terreur engendrées par la violence du père, mais aussi des scènes ouvertement sexuelles qui forment de grands tableaux hallucinés et hallucinants à la Jérôme Bosch ou percent la souffrance et l'animalité.

Sa voix est chaude mais son phrasé neutre, accentuant l'effet hallucinatoire des mots dits sur un mode quasi impersonnel qui me convie, comme un préalable à l'écoute, à faire précéder ceux-ci intérieurement de la locution signant le passage au discours direct du héros Grec dans *l'Illiade* : «il dit»... points de suspension.

La langue de Mourad dit l'évènement psychique plus qu'elle ne le lit, je reprends ici de manière inversée la formule de Jean-Claude Rolland¹ dans son livre *Avant d'être celui qui parle*, ici pas de surplombement de la parole sur elle-même et c'est précisément cela qui m'intéresse, même si je sais qu'un tel langage est un défi pour l'analyse ; et que la langue de la névrose, disons le d'emblée dé-fascinatrice d'images, est nécessaire à cette dernière dans ses trébuchements, ses hésitations, ses approximations, son bavardage même, bref, sa décondensation.

Celle de Mourad est à l'inverse refermée sur un monde intérieur qu'il donne à voir dans des images dont l'efficacité sensorielle avoisine celle de l'image de rêve et portent sans doute pour cer-

¹ Jean-Claude Rolland : *Avant d'être celui qui parle*, Connaissance de l'inconscient, Gallimard.

taines d'entre elles incluses en elles leur réalisation de désir, j'accepte leur totalité.

Lors de ces entretiens préliminaires que je prolonge un peu plus qu'à l'accoutumée, Mourad apporte un rêve dont les images ne tranchent pas sur celles qui composent son mode langagier habituel : il a rêvé d'une chienne qui gît avec ses petits ; ils sont tous à moitié morts, certains accrochés à des mamelles détruites ; mais le plus remarquable est que la tête de la chienne est décapitée, à moitié broyée.

Il ne s'attarde pas sur son rêve et moi-même, prise dans les images de celui-ci, en reste à sa traduction ; pour aller vite : il est l'un des chiots (bien que la multiplication du même cache comme on le sait l'importance d'un seul), il a une mère à la pensée détruite ; mais j'imagine tout de même que son rêve ramène un bout de vérité historique, ce qui ne se révélera pas faux.

Quant à son souhait central, presque son projet de début d'analyse : par la force de pulsion de son amour cannibalique, me broyer la tête, presque me décerveler, je le méconnaissais, peut-être heureusement.

On comprend qu'ici la plaintive formule en vigueur chez les analystes : «m'empêcher de penser», s'avèrerait faible.

Cette approche ou plutôt non approche du rêve puis des rêves se poursuivra durant les premières années d'analyse de Mourad en se complexifiant, j'y viendrai par la suite, mais d'une certaine manière cela ne me gêne pas car mon intérêt pour son langage ne se dément pas, animant mes pensées à propos de la puissance de l'image dans et hors la parole.

La condensation de la parole de Mourad, son parler halluciné (son parler pas son être s'il était besoin de le préciser) très proche du rêve et convoquant son modèle tient d'abord comme je l'ai dit plus haut au fait qu'elle ne semble pas portée par un «je»(même s'il existe, bien sur), encore moins par un moi, ou alors par un moi «être de frontière», loin du moi de façade peut-être nécessairement assuré dans la méconnaissance et le

refoulement de la névrose. Ce mode particulier d'énonciation rendant l'intentionnalité et l'adresse du message inconscient difficilement cernable, tel le cyclope avec Ulysse, Mourad semble parler à «Personne», agit à chaque séance sur ma psyché en l'obligeant à un mouvement instantané de plongée régrédante topique, topologique et formelle ; cette dernière assurant l'écoute de l'expressivité d'un moi primitif, propre à susciter la représentation du narcissisme originaire «absolument auto-suffisant» dont parle Freud.

Le langage de Mourad en porte la marque dans sa fabrication et sa non adresse manifeste, sauf lors des rares moments où je tente de m'introduire dans sa parole, immédiatement suivis de sa part d'exposition de scènes sadiques de l'enfance, toujours à disposition - où il est sadique - dont l'accélération du rythme des mots ainsi que l'intensification de leur charge, comme autant de violences langagières, ne laisse aucun doute quant à l'adresse.

Tel le peintre dont François Gantheret nous a parlé aux Entretiens de Juin, qui fréquemment ne signe pas ses toiles car il se situe à l'intérieur même de l'espace de celles-ci, Mourad semble parler de l'intérieur de son langage, c'est-à-dire sans que l'on puisse en distinguer aisément l'énonciation de l'énoncé, ce qu'il fera aussi avec son rêve ; ceci se marquant par l'amplitude de sa parole dans l'espace de la séance, sa dilatation dans le temps, redoublés comme nous l'avons vu plus haut par l'effet d'absence de signature, pour filer la comparaison ; sachant que signer ce qu'il dit, en être l'auteur consisterait à être dans la représentation, qui est toujours représentation de la représentation, autant dire auto-représentation. La représentation inconsciente destinée à le représenter dans la cure étant, et ce de manière durable, d'être celui qui n'est que dans la présentation.

Avant d'en venir à la question de l'absence manifeste d'auto-représentation au sein du langage de Mourad et à la valeur traumatique que je lui attribue, j'aimerais poursuivre à propos de ce que je nomme un langage qui se donne dans la présentation, et de ce qui en fait sa particulière incarnation.

Je commencerais par le statut singulier de la narration qui l'anime, différent d'un style de narration plus connu qui assure l'agencement de motifs narratifs souvent banals et permet les décrochés féconds de la modalité associative. La parole de Mourad, elle, advient dans une présentation au présent, pas au présent-passé, et dédaigne la narration et son motif.

À peine esquissé, le motif du récit biographique ou événementiel, comme on dit les petits moments de vie, se transforment par la force de mots ayant la force d'actes en des visions fantastiques dont la précision acérée de la langue de Mourad fait voir l'os.

Son langage charrie plutôt des blocs imagés où court l'excitation de pensées, de souvenirs, de désirs, de scènes, de fantasmes qui sont des scènes et des fantasmes pour l'autre, l'analyste, avec des silences qui sont peu un tremplin pour des associations données comme telles mais évoquent plutôt les lacunes, les absences d'articulation, de conjonctions de coordination du rêve.

Ces absences de liaison, ces arrêts, ces sortes de marches qui manquent dans l'échelle du discours de Mourad forment des trous qui introduisent à une confusion silencieuse que je peux me représenter comme je l'ai indiqué avec le modèle du rêve, la séance étant alors à considérer dans sa totalité comme un rêve avec ses différentes parties et/ou comme un indice de la nature traumatique du langage de Mourad, le traumatique revenant selon Ferenczi dans le silence du langage.

Je cite ici Maria Torok² dans ses *Entretiens autour de Ferenczi* :

«Ferenczi pense qu'il y a un traumatisme chaque fois que quelque chose s'arrête dans la séance : le trauma de Ferenczi revient dans le silence.»

Pour poursuivre à propos de la temporalité, le langage de Mourad au présent émane d'un transfert lui aussi au présent, qui tient tout entier dans un Vous (Vous ou Personne...) que Mourad m'adresse de temps à autre, où j'essaie d'entendre la déformation du reflet d'un avant .

À l'inverse de l'impératif analytique coutumier : entendre la présentation dans la représentation, l'actuel dans l'inactuel, je tente passionnément de faire surgir la représentation de la présentation, d'imaginer l'inactuel à partir de la brûlante actualité de la langue de transfert de Mourad mais la déformation qui l'habite se situe à l'intérieur même de sa forme élective, celle-ci en assurant la réalisation de désir : la négation désespérée de l'absence, origine mythique du symptôme héroïque de Mourad : son langage.

C'est en cela que celui-ci n'est pas la manifestation d'une organisation antérieure qui me serait donnée à entendre mais une construction psychique toujours en formation, vestige et rempart contre l'évènement, destinée, tout en lui faisant refaire surface à en effacer la significativité et par là même en faire perdurer l'oubli.

Le langage de Mourad procède de et installe donc une temporalité multiple, fossile échoué chargé d'instaurer les conditions du travail de mise en œuvre de la cure.

L'incarnation du langage de Mourad tient enfin à son engendrement d'images dont la sexualisation propre à la représentation-chose fabrique le réalisme ; celles-ci ne procèdent pas d'une traduction, d'un retour à la concrétude des mots, à un parler en images comme c'est le cas dans la phase inaugurale du travail de rêve mais du travail d'une langue qui retrouve, recrée de l'onirique au sens élargi du terme ; loin en cela de l'accomplissement hallucinatoire muet des origines assuré par la mimésis de l'expérience de la chose et son image, avant que le signe vienne y jeter son trouble.

Ce travail de la langue pouvant s'entendre lors de la production d'une seule image langagière, par exemple celle de la jouissance féminine, je devrais plutôt dire celle du sexe féminin jouissant, qu'elle interprète dans le mouvement même où elle l'expose et la réalise.

La voici : une grenouille aux yeux exorbités et avides, sa bouche laissant couler dans l'extase une bave épaisse et ruisselante tandis que ses

² Maria Torok : «Entretien autour de Sandor Ferenczi », *Le bloc-notes de psychanalyse*, 1982, 2.

joues battent et gonflent au rythme du coït. OÙ de la production de séquences langagières plus longues pouvant réaliser des motions de désir où de même le visuel prédomine, laissant accroire à une significativité directe, immédiate.

La primitivité du langage de Mourad ressortit pour une part de l'agir et de l'accomplissement de la représentation-chose qui le colore de son caractère animé, animique, pour l'autre mais cela va ensemble, de la prédominance du mécanisme de la condensation comme nous le constatons dans l'image langagière précitée, ces mots-images étant condensation de condensation car si je devais les projeter picturalement, ils composeraient un tableau représentant une femme ayant à la place du sexe une grenouille jouissante.

Il n'est pas facile de représenter la représentation-chose en mots car la chose porte incluse en elle les rapports, les activités, les procès pulsionnels qui lui sont presque organiquement liés. C'est ainsi qu'en ce qui concerne l'image de rêve, par exemple un sein, et quel que soit le contexte du rêve, la psyché régressée de l'analyste aura à y projeter très vite toutes les opérations mentales de désir qui lui sont afférentes ; cela donnera quelque chose comme : sein/vider-dévorier-aimer-attaquer-être persécuté etc...

On voit que je rencontre ici la même difficulté de saisie et de nomination que celle qui a mis à l'épreuve François Gantheret lors de sa conférence de juin concernant la représentation de l'autoérotisme, des organes jouissant en eux-mêmes et pour eux-mêmes : son image de la bouche se baisant elle-même ; la présence de représentations-chose au sein du langage de Mourad allant de pair avec sa disposition autoérotique.

Enfin est-ce seulement la présence de représentations-chose au sein du langage de Mourad qui engage sa primitivité ou bien procède-t-elle également, au delà de la manifestation d'infiltration des processus primaires au sein du processus secondaire qui après tout se déroule dans le cadre de la

cure, de l'absence de représentation, donc d'auto-représentation venant représenter ce avec quoi «je» est aux prises ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : Mourad «dit» mais ne peut pas ou ne veut pas ou les deux se pencher sur ce qu'il dit, se représenter en mots ce qu'il vit dans le temps même où il le vit ; le non découpage de sa parole en petites unités et par voie de conséquence sa non associativité relative lui évitant pour une part l'activité du penser qui consiste en un déplacement, Freud³ incluant les processus de pensée dans les déplacements. Je le cite dans «Le moi et le ça» : «le travail de pensée est précisément pris en charge par sublimation (ou déplacement) d'une force de pulsion érotique». À condition d'entendre ici la sublimation comme une sublimation à minima, préalable au procès de la sublimation comme on le sait bien plus complexe.

Mourad livre passivement une parole extrêmement active, son anesthésie du penser évocatrice de l'anesthésie traumatique Ferenczienne recevant entre autre au fil de la cure la significativité inconsciente de la passivité sexuelle offerte au père dont la manifestation élit justement comme lieu la pensée. Le langage de Mourad est un langage non sublimé ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut y entendre du sublime dans sa crudité même, qui fuit la représentation du soi aux prises avec ses motions de désir, et au fur et à mesure de son exposition et travail tente d'en effacer la mémoire.

Comment penser la difficulté auto représentative du langage de Mourad ?

Je ferai appel ici à Jean-Claude Rolland⁴ car sa théorie du trauma est une théorie du trauma du langage. Dans son livre déjà cité *Avant d'être celui qui parle* Jean-Claude Rolland ancre sa pensée du traumatique en rappelant le modèle élémentaire de l'appareil psychique dans l'«Au-delà du principe de plaisir», et réinterroge la construction Freudienne sur la membrane et l'écorce, dont la couche la plus superficielle rappelons-le a aban-

³ S. Freud : «Essais de psychanalyse», *Le Moi et le ça*, Petite bibliothèque Payot.

⁴ Jean-Claude Rolland : *Avant d'être celui qui parle*, Connaissance de l'inconscient, Gallimard.

donné la structure propre au vivant et fonctionne comme une membrane pare-excitatrice.

La réflexion de Jean-Claude Rolland porte sur le rôle que pourrait jouer le langage dans les rapports que la substance psychique entretient avec sa surface, le langage s'adjoignant ou étant la surface pare-excitatrice, j'ai ici une hésitation. L'auteur, il est vrai, livre sa proposition sur le mode de l'analogie. Je le cite : «La langue, telle une membrane spéciale, inorganique, tiendrait hors d'elle et du moi le refoulé qui s'avèrerait l'inénonçable, la chose réduite à son silence, à sa négativité.»

Le traumatique dans et du langage serait alors si je ne trahis pas l'auteur, ce qui n'aurait pas trouvé de mots pour se dire, des sortes de mots manquants, formant une brèche au sein du système représentatif ; cette approche le conduisant à sa théorie de l'analyse du langage dans la cure dont la pierre angulaire est l'analogie en tant qu'opératrice du surgissement du refoulé. Il me semble que cette théorisation du traumatique, parce qu'elle met la question du langage en son centre, comme celle de Pierre Fédida⁵ d'ailleurs désignant celui-ci comme une «terreur sans nom» dont la trace perdure dans la perte de l'écho des mots qui, je le cite, «n'arrivent pas à se constituer en plainte mélancolique», se situe dans la lignée des écrits de Ferenczi, pour qui le trauma revient dans le silence des mots, dans les «blancs» qui les scient alors que chez Freud il hante la remémoration.

Je noterai simplement ici car j'y reviendrai dans ma deuxième partie que si les trois auteurs cités s'accordent sur la puissance d'impact du traumatique au sein du travail de la langue, chacun à sa manière, il me semble que la théorisation de Jean-Claude Rolland est si je puis dire plus généraliste que celle de Ferenczi⁶ et de Pierre Fédida, qui en plus d'enraciner leur pensée du trauma dans la valence traumatique/refoulé, maintiennent une phénoménologie et une clinique singulière : celle du trauma comme véritable «commotion psychique» engageant le corps (état de sidération, hypnose), soit l'équivalent d'un sentiment

d'anéantissement de soi et d'une anesthésie psychique touchant à l'éveil.

J'ajouterais pour ma part qu'en ce qui concerne le traumatique du langage, on peut peut-être aussi l'entendre dans l'attaque de la représentation de représentation. Peut-on pour autant assimiler le langage de Mourad à un langage détruit, même en partie, la partie métaphorisante, bien sûr ? Je ne le pense pas, d'une part car il s'agit de la tendance forte et de l'expression manifeste d'une langue qui pourra recevoir grâce au rêve de la significativité, d'autre part parce que quand bien même il serait un langage dont la voyance serait portée à son comble, donc un langage contre la perte, contre la significativité de la perte et par extension peut-être contre la significativité en général, il demeure un langage dont la forme singulière mêle la précision et la profusion agissante des mots à la désertion de la représentation.

C'est à cause de la voyance de cette langue, à cause du fait qu'elle est à la limite, à cause du rendu de réalisme de la chose qu'elle évoque, à cause de sa capacité à la rendre dans sa présence, à cause de mon sentiment qu'elle racle la chose ou l'évènement, qu'elle les rase même, à cause du fait qu'elle porte en elle une certaine antériorité, à cause du fait qu'elle est, comme le dit Pierre Fédida «la langue de l'angoisse», à cause du fait que je ne la possède pas, que la langue de Mourad m'a intéressée et quelquefois fascinée jusqu'à croire que je pourrais peut-être me passer du rêve dans sa cure.

Et aussi que j'y entendais de la créativité, de la créativité pas de la création, en raison même de sa condensation, même si l'on sait que Freud fait de la condensation une affaire de temps, qu'elle constitue au mieux une «pioche» dans le processus du travail de rêve, alors qu'il lie le déplacement à la significativité. Pour preuve le personnage composite du rêve dont les divers attributs ne relèvent en eux-mêmes d'aucune significativité, leur élément commun seul permettant à partir du réseau associatif l'identification de l'état d'affect du rêveur.

⁵ Pierre Fédida : «Crise et contre-transfert», *Restes diurnes. Restes de vie*. PUF.

⁶ S. Ferenczi : «Psychanalyse 4», *Réflexions sur le traumatisme*, Payot

Mais il me semble que les choses se compliquent lorsque Freud⁷ dans ses *Leçons d'introduction à la psychanalyse* s'intéresse au procédé de la condensation cette fois du point de vue formel. Il y affirme, passant du personnage mixte du rêve à l'image condensée du centaure dans le rêve puis dans les représentations mythologiques ou dans la peinture que celui-ci ne peut recevoir aucun statut créatif ;

Selon sa célèbre formule «l'imagination «créatrice» qu'il met entre guillemets est incapable d'inventer quoi que ce soit : elle se contente de réunir des éléments séparés les uns des autres.» Autant son assertion s'entend lorsque le procédé de condensation s'exerce au sein du processus du travail de rêve, production autoérotique de la nuit, autant il semble difficile de la maintenir lorsque nous nous transportons de l'univers du rêve à celui de la création artistique.

Est-ce parce que Freud est l'homme du sens, de la significativité inconsciente et en cela particulièrement attaché aux contenus de l'œuvre en rapport avec le refoulé, qu'il «rate» comme nous le disait François Gantheret en juin la révolution picturale inaugurée par Cézanne, et partant, une interrogation sur la forme, exigeant de celle-ci qu'elle émerge quasiment *ex nihilo* ?

On sait que la querelle avec les peintres eut déjà lieu de son temps, eux dont il dit dans une lettre à Jones⁸ : «La signification ne représente rien pour eux, ils ne sont intéressés que par les lignes, les formes, l'accord des contours. Ce sont des tenants du *Lust-prinzip*.» Et c'est ce dernier qu'il identifie avec la technique artistique.

Comment aborder, après cette géniale intuition, «l'arrêt» de la pensée Freudienne devant la question esthétique ? Il est peut-être intéressant à cet égard de mettre en regard les formulations fort diverses de Freud et de Lou Andréas Salomé à pro-

pos de l'originaire : là où Freud⁹ parle dans leur *Correspondance* de «bouillie originaire», Lou¹⁰ répond dans sa «Lettre ouverte à Freud» par «la plénitude originelle»...

Par ailleurs est-il possible de ne pas prendre en considération la dimension historique dans une réflexion sur ce qu'il nomme lui-même «la mystérieuse technique artistique»? Qui niera qu'il y a de véritables révolutions, ruptures, qu'on les nomme comme on voudra dans la production artistique, celles-ci ne pouvant être définies autrement que par la subversion du mode de représentation dominant ?

Enfin n'est-ce pas justement le fait d'assembler, de condenser deux éléments étrangers l'un à l'autre, deux éléments qui a priori n'ont rien à voir l'un avec l'autre, d'en avoir l'idée et de la réaliser, par exemple écrire «la terre est bleue comme une orange» qui peut contribuer à la fabrication d'une œuvre, ici le poème de Paul Eluard¹¹ ? Que penser d'un peintre comme Bacon dont les tableaux offrent une traversée de la représentation, la perce véritablement, faisant coexister le vivant et le mort, la chair et son squelette ?

Pourquoi Bruno Dumont¹², réalisateur entre autre de *l'Humanité* répond-il lorsqu'on l'interroge à propos de l'abaissement volontaire du langage dans ses films qu'il cherche une antériorité en posant sa caméra au ras du sol et qu'il attend ? Enfin, pourquoi Rimbaud dit-il de la langue poétique que c'est une langue qui hallucine et dit-on de certaines écritures comme celle d'Agota Kristoff ou Primo Lévi caractérisées par la précision sèche de leur langue et la contention du «je» du narrateur qu'elles sont des écritures du trauma ?

J'ai souhaité poser ici ces questions car il me semble que la régression, psychique et formelle, est nécessaire à l'art et qu'elle peut en constituer un stade préliminaire, étant entendu qu'il ne suffit pas

⁷ S. Freud : «Leçons d'introduction à la psychanalyse» : Le travail de rêve, *O.C.P. XIV*, PUF.

⁸ Sigmund Freud-Ernest Jones : «Lettre du 8 février 1914», *Correspondance complète*, PUF.

⁹ Lou Andreas Salomé : «Lettre de Freud du 30.7.1915», *Correspondance avec Sigmund Freud*, Connaissance de l'inconscient, Gallimard.

¹⁰ Lou Andreas Salomé : *Lettre ouverte à Freud*, Collection Points (Essais), Ed. du Seuil.

¹¹ Paul Eluard : «L'amour la poésie», *Tome 1*, Chap.1, poème 7, La Pléiade, Gallimard.

¹² Olivia Todisco : «Entretien avec Bruno Dumont», *Psychiatrie Française, Les conférences de Lamoignon. Le langage-3*.

d'être sensible à la suggestibilité des formes pour accéder à la création. L'accession à cette dernière impliquant le procès de la sublimation, qui inclut en sus de l'intérêt pour la forme et intriqué à lui en allant vite (je parle ici pour la peinture et l'écriture) le rapport fécond de l'artiste à son infantile, la reconnaissance si ce n'est la revendication de la fantasmagorie sexuelle qui en tisse le fond et qui exige son expression, la position psychique toujours posthume du créateur, convoquant l'absence, enfin ce qu'il «peut» réaliser avec son moyen d'expression. On peut peut-être maintenant mieux comprendre en quoi j'entendis de la créativité dans la langue de Mourad, allant presque jusqu'à imaginer qu'elle pourrait tenir lieu de rêve.

Presque, car par goût comme par conviction théorique, j'attendais avec impatience les rêves de Mourad même si ceux-ci n'apportaient pas le changement significatif de langue qu'ils instaurent habituellement dans la cure. Je fus pourtant d'emblée sensible à l'ébauche de figuration du petit frère mort et de la mort qu'ils livraient au travers de représentations de matières informes et inertes : sacs plastiques crevés, ballons éventrés, et à la prédominance d'une imagerie animale, grand gorille désarticulé gesticulant devant le tableau d'une salle de classe, Mourad semblant évoluer au fil de la cure au sein du règne animal, tant dans son langage que dans ses rêves.

Quoi qu'il en soit et malgré de brèves associations de temps à autre, j'en vins à m'interroger d'abord sur la relation que Mourad entretenait avec son rêve car j'eus le sentiment seulement en partie justifié que ce n'était pas tant le texte du rêve et les pensées qui en découlaient que Mourad appréhendait mais l'objet-rêve en lui-même, ce que je nommerai ici le corps du rêve, en référence à l'article de J.-B. Pontalis¹³, «Entre le rêve-objet et le texte-rêve», sachant que je propose d'étendre l'équivalence rêve-objet/corps maternel à l'équivalence rêve-objet/corps propre.

Vis-à-vis de son objet-rêve Mourad semblait mu par un mouvement psychique qui donnait lieu à deux modes de traitement de celui-ci :

soit, suivant sa propre expression, «il jetait l'éponge», c'est-à-dire qu'il énonçait son rêve et

passait après un court temps de pause destiné à instaurer une rupture silencieuse à ce qui se présentait comme autre chose ; d'autres choses que je traitais comme des associations du rêve jusqu'à ce que je perde leur fil parce que trop éloignées de son corps, ce mouvement aboutissant inévitablement à la perte du rêve. M'interrogeant à propos de ce traitement «jeter l'éponge» et surtout à son résultat : la perte du rêve, que je ne pus identifier que tardivement comme la manifestation du souhait inconscient de Mourad de passer purement et simplement outre son rêve, j'assimilais le geste de détournement psychique de Mourad à un refus de son objet-rêve qui prenait pour appui un langage dont la fonction s'avérait cette fois de simple décharge, ses associations qui au fil du temps n'en étaient plus permettant à l'excitation du rêve de venir mourir sur les rives de l'insignifiance ; soit Mourad semblait disposé à lui prêter attention mais loin d'aplanir les difficultés, l'attention qu'il portait à son rêve et son désir de s'y rapporter aboutissaient de même à un échec cuisant.

Mourad initiait la relation à son rêve par un refus passionné de sa production cette fois énoncé ; rien ne lui convenait dans son rêve à commencer par ce qu'il nommait «les matières qui le composaient» : comme je l'ai esquissé, des hommes-animaux en proie à une sexualité dévastatrice, des liquides qui n'en finissaient pas de s'excréter, s'écouler, se mélanger, du goudron dans lequel il s'englissait telles les mouettes des marées noires, du fumier dont il ne parvenait pas à s'extirper, et surtout les redoutables matières d'ébauche de figuration du frère mort qu'il pouvait à peine énoncer. Bref, et ce sont ses mots : «de l'informe, de l'animal, rien d'humain».

Ce refus passionné de Mourad quant à sa production rappela d'ailleurs à plusieurs reprises à ma mémoire celui de Frankenstein dans le film de James Whale qui, lorsqu'il voit son reflet pour la première fois dans l'eau d'un étang, exhale un râle d'horreur et efface d'un geste compulsif son image. Mais s'il chutait dans son rêve, alors il parlait de l'intérieur de l'espace de celui-ci, n'apportant pas de restes diurnes, le distordant à l'envi, en modifiant au fur et à mesure les éléments, partant

¹³ J.-B. Pontalis : «Entre le rêve et la douleur», *Entre le rêve-objet et le texte-rêve*, Ed. TEL Gallimard.

dans des «associations» qu'il ne pouvait interrompre, ne marquant aucune frontière entre celles-ci et les différents fragments qui les suscitaient, ni bien sûr entre la fin de ses commentaires sur le rêve, je ne peux adopter pour le moment le mot «élaboration», et la suite de la séance. Le corps du rêve se brouillait, ses limites spatio-temporelles s'abolissaient, laissant Mourad en proie au trouble de l'image inconsciente troublée de son corps.

Ce fut pourtant peu après l'émergence de ces rêves dans lesquels il ne semblait trouver aucune satisfaction narcissique et la mise au jour de l'ébauche de figuration de l'impossible visage du frère mort et de la mort qu'apparurent dans ses mots la représentation du visage de l'objet amoureux dont les lignes défailaient elles aussi, et ce depuis toujours. Le visage de son premier objet amoureux, sa mère, ayant radicalement changé dans sa vision d'enfance lors de la mort en très bas âge de son frère.

Une foule de visages brouillés et mouvants se présentèrent alors dans sa langue, le visage informe et tordu par la mort de son petit frère s'étant transféré après coup sur celui d'une petite fille aimée de lui dans l'enfance, sur celui doublement défiguré de la mère déprimée, «morte» dirait-il en référence à l'article d'André Green et de la mère ravalée et souillée par le coït avec le père à la jouissance «grognante», sur celui du père terrifiant «ce pitre déjeté qui changeait de forme lors de ses accès de rage», enfin sur celui de l'amante dont régulièrement il ne reconnaissait pas les traits dans les premiers temps de leur rencontre.

Quoiqu'il en eut, seuls ses rêves, parce qu'ils donnaient lieu à une figuration balbutiante, furent capables de faire surgir dans ses mots la violence de la mort et les affects d'angoisse dont il émettait les signes sans parvenir à l'éprouver, c'est du moins ce qu'il me semblait, et de détresse, le mot est faible, qui les accompagnaient.

Mourad était en effet loin de vivre la présence en lui du petit frère mort dans l'état de pacification qu'apporte la représentation de ce que Georges

Bataille¹⁴ nomme «les os blanchis du mort» dans son livre *L'Erotisme*. Je le cite : «Les peuples archaïques voient dans le dessèchement des os la preuve que la menace introduite à l'instant de la mort est apaisée. Le plus souvent le mort lui-même, entré dans le pouvoir de la violence, aux yeux des survivants, participe de son désordre, et c'est son apaisement qu'enfin manifestent ses os blanchis.»

Les os du frère mort semblaient au contraire dans ce moment de son analyse diffuser en Mourad leur pouvoir radio actif, une représentation le hantant en particulier, renforcée par l'inexistence de relique, celle de l'absence de sépulture pour son frère livrant son squelette à la dispersion. Car son frère, «l'ange Raphaël», dont il vantait la blondeur aux yeux bleus et le charme du prénom en l'opposant au sien voué d'emblée à la désuétude était mort lors du transfert professionnel du père dans un pays lointain aujourd'hui en guerre et ses parents, privés de mots après le drame, ne l'avait selon ses dires jamais rassuré ni à l'époque ni aujourd'hui quant à l'existence d'une sépulture capable de résister aux intempéries et à la guerre.

Le rassemblement si ce n'est l'assemblage du moi de Mourad sembla alors mimétiquement difficile voire impossible, celui-ci se perdant en ses multiples facettes exhibant cependant toute l'inhibition et j'en vins à privilégier en moi-même la pensée d'une identification aux os dispersés et errants du frère mort, imprégnant cette période de son analyse de la teinte cruelle de la mélancolie ; une teinte mélancolique, pas tout à fait une mélancolie, car Mourad n'avait pas perdu l'amour de..., ni pour celui qui l'avait abandonné, simplement peut-être pas perdu l'amour et que sa haine à mort ainsi que ses identifications passives avaient trouvé à se lier érotiquement par condensat à un personnage électif de transfert : son père ; celui-ci se présentant dans son fantasme en tous points semblable au père originaire de la horde. Je cite ici les représentations qu'en donne Freud dans *Totem et tabou*¹⁵ et *Psychologies des masses et analyse du moi*¹⁶ : «Le père de la horde était libre. Son moi était peu lié libidinalement, il n'aimait personne en dehors de lui.

¹⁴ Georges Bataille : *L'Erotisme*, Editions de Minuit.

¹⁵ S. Freud : «Totem et Tabou» ,O.C.P. XI, PUF.

¹⁶ S. Freud : «Psychologie des masses et analyse du moi», O.C.P. XVI, PUF.

Un père violent, jaloux, gardant toutes les femelles et chassant ses fils à mesure qu'ils grandissent.»

Pas tout à fait une mélancolie encore parce que Mourad avait trouvé me semblait-il dès l'enfance deux autres «solutions» à celle-ci : la violence pulsionnelle de son monde intérieur, fabrique inextinguible d'excitation, alliée à l'excès de présence de sa langue assurant la survivance de l'objet perdu. Je dis à Mourad qu'à l'époque de la mort de son frère, il avait sans doute souffert des mêmes imaginations qu'aujourd'hui, qu'il avait voulu prendre en lui, presque avaler les os errants de son frère et qu'à cause de cela il se croyait voué à l'errance ; puis que son analyse pouvait être le lieu de sépulture de son frère. De ce moment naquit un mouvement nouveau dans l'analyse de Mourad qui se mit à exiger de ma part la nomination comme s'il souhaitait que sa langue sensible à l'excès s'ouvre à plus d'abstraction. Cet acte de dénomination, découpe et fabrique de sa réalité psychique revenant à assumer la fonction «auto-représentative» du langage de Mourad.

Il perdura même si la première des nominations eut de lourdes conséquences et que chacune d'entre elles par la suite donnant naissance à ses rêves et à leurs associations entraîna une douleur psychique intense liée à la part d'abandon nécessaire d'une langue à la sensorialité auto-érotique et auto-hypnotique qu'il imaginait sans doute toute personnelle.

Lors de cette période marquée par le surgissement de l'angoisse de mort Mourad en vint à aborder des représentations afférentes au complexe de castration entre autre au travers de fantasmes sexuels masochiques (l'anesthésie traumatique de son appareil animique faisant son lit dans l'anesthésie masochique) qui, tout en en déniaient la possible existence, commençaient d'en faire sourdre l'angoisse.

Je nommais un jour en séance ce qui semblait fuir son langage, le mot «castration», ne pensant pas utile de ruser, Mourad étant comme je l'ai dit psychologue ; mais alors que je crus nommer dans une sorte de redoublement de sa parole et à sa demande l'imprononçable de ce qui le poursuivait, Mourad arriva à la séance suivante avec des

béquilles et un pied fracturé, enserré dans un plâtre. Il rapporta alors la séquence suivante, vécue selon ses propres mots «comme dans un rêve» : il était allé la veille au soir dans un café et s'était mis à parler comme cela lui arrivait souvent avec l'un des «paumés» du bar qu'il connaissait vaguement ; en était ensuite parti mais ce dernier l'avait suivi et Mourad avait tenté de le semer, pris d'une soudaine inquiétude ; il s'en était suivi une course poursuite, l'homme l'appelant dans la nuit par son prénom et Mourad, en proie maintenant à une panique qu'il ne comprenait pas avait sauté par dessus la grille d'un parc situé à proximité, se fracturant sans doute dès cet instant un pied lors de sa réception au sol. Toujours inquiet de cette rencontre, il avait dormi à l'abri d'un buisson et le lendemain matin avait escaladé la grille du parc toujours fermée et sauté à nouveau sur son pied cassé. Il ajouta qu'il était content d'être là, de me rapporter son fait «héroïque».

Sans qu'il s'agisse d'une décision de ma part, je traitais la séquence comme un reste diurne, en interrogeant les différents éléments, ce qui donna lieu à l'élaboration d'un rêve en séance dont le texte incluait la séance de la veille ou un hypnotiseur avait prononcé un mot chargé de diabolie, le mot «castration», et la séance actuelle, close sur son affect de déception car il croyait percevoir de la perplexité dans mon silence alors que cette séquence, cet «évènement de vie» était pour moi.

Ce rêver en séance permet la remémoration vivifiante de l'enfant indestructible et immortel qu'il avait été obligé d'être aussi après la mort du frère, cet «autre Mourad» incarnant la figure doublement héroïque de la résistance à la vengeance d'un frère qui dans son fantasme fautif ne pouvait qu'être mort de la puissance de son vœu de mort rival, et à la puissance destructrice du père. La lisibilité du souhait inconscient que le «rêve» réalisait : vivre la castration tout en la déniaient étant rendue possible grâce à la clarté de son adresse transférentielle.

Cet évènement dans la cure de Mourad qui met en évidence s'il en était besoin, combien le traumatique en plus et en même temps que de travailler la langue hante la remémoration, appelle deux réflexions. La première dont ce moment de

cure stigmatise l'oubli a trait à la notion d'évènement dont Pierre Fédida¹⁷ rappelle dans son article «Restes diurnes. Restes de vie» qu'il est à penser comme toujours historiquement à venir dans la cure, même s'il se présente sous la temporalité masquante du présent du transfert comme causalité du passé, le brouillage de la temporalité étant inhérent à la cure. L'évènement se situe donc entre l'analyste et son patient, l'analyste occupant non la place de destinataire mais bien celle d'auteur de l'évènement, exactement, je le cite «selon le désir que le patient a de l'impliquer.»

On connaît la radicalité à laquelle aboutit sa réflexion concernant la place et le mode d'intervention de l'analyste dans la cure, Pierre Fédida refusant toute idée d'auto-représentation transférentielle de l'analyste, celle-ci s'opposant par la familiarisation et la familiarisation qu'elle introduit à l'ouverture maximale que la parole requiert. Mais on voit qu'ici par l'énonciation d'un seul mot, qui certes constitue à lui seul une scène, j'étais devenue à mon insu l'auteur de l'évènement de cure que constituerait, à partir du récit du reste diurne et de sa fonction d'embrayage, l'expérience du rêver en présence de l'analyste, cette expérience libérant définitivement Mourad de son appréhension du rêve, le rêve étant éveil psychique dans le sommeil narcissique de la nuit.

La seconde notation concerne la question de la réalité, l'anesthésie traumatique de l'appareil d'âme de Mourad venant révéler telle une loupe grossissante la valeur du «reste diurne, évènement de vie» en tant que, ce qui, de la réalité, s'avère capable de se constituer comme possibilité de surgissement de la répétition ; la réalité apparaissant alors dans sa nature toujours légèrement traumatique ou encore comme le dit si bien Maldiney¹⁸ comme ce qui étant toujours déjà là, «est cependant toujours ce qu'on attendait pas».

La levée de l'appréhension du rêve alliée aux diverses nominations comme homosexualité,

intériorité, donnèrent lieu à un afflux de rêves qui ne tarit pas même si le corps du rêve de Mourad d'abject devint sacré, la langue de Mourad reprenant à son compte l'indétermination ambivalente des langues anciennes, ici le latin, mise en évidence par Freud¹⁹ dans ses *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, consubstantiel au grand renversement Freudien concernant la sexualité, une sexualité où «les choses les plus élevées et les plus basses sont partout liées les unes aux autres de la manière la plus intime²⁰». Et même si l'objet-rêve devint l'objet d'une haute conflictualité, sans doute parce que Mourad savait que seul le rêve dans sa cure constituait notre langue commune, une langue où pensait-il je le dominais, une langue qui lorsqu'il la parlerait nous séparerait. Mourad dut pourtant se soumettre à l'épreuve du rêve dans sa nature transférentielle, ce dernier livrant par la voie associative la mémoire et la théorie de son infantile, par exemple l'origine inattendue de son impossibilité de déplacement : sa théorie sexuelle infantile relative à la machinerie du corps empli de la conviction que le trajet des liquides et des solides ne pouvaient souffrir aucun déplacement spatial ni temporel, toute perte devant être immédiatement compensée sous peine d'aboutir à la définitive perte de substance toujours à l'horizon ; le rêve s'étant pour ainsi dire pris comme objet délivra à Mourad la clef de son accès : l'exigence de la prédominance du procédé de déplacement, déplacement et non chute de «je» vers l'objet-rêve, déplacement le long des chaînes associatives à partir du texte du rêve, enfin le déplacement comme capacité à penser les pensées du rêve.

Quant à la figuration de sa fragile intériorité elle se produisit sous les allures d'un corps féminin, son corps féminin dont Mourad palpait avec appréhension la cavité vaginale sanguinolente et rugueuse, celle-ci recelant rétrospectivement le petit squelette de celui qui n'avait pu s'établir dans la vie. Outre la figuration troublante de son corps

¹⁷ Pierre Fédida : «Crise et contre-transfert», *Restes diurnes. Restes de vie*, PUF.

¹⁸ Maldiney : *L'art, l'éclair de l'être*, Ed. Comp'Act., 1993.

¹⁹ S. Freud : «Leçon d'introduction à la psychanalyse» : Le travail de rêve, *O.C.P. XIV*, PUF.

²⁰ S. Freud : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Connaissance de l'inconscient, Gallimard

au féminin, les souhaits que ce rêve réalisait, vivre la dépression de sa mère en son lieu et place et être la mère pour le père fût-ce avec un intérieur ensanglanté laissèrent la pensée de Mourad exsangue, illustrant que ce que Jean-Claude Rolland²¹ nomme dans «*Avant d'être celui qui parle*» la fonction endeillante de la parole, inclut l'horreur du penser ; l'humanité du rêve, par la présence et l'élucidation de son souhait en tant que poussée à l'émergence d'un «je» et à son affirmation, à l'entrée dans la significativité, combattant le monde déshumain de Mourad.

Enfin une association de rêve à propos d'un peintre aux mains coupées vint éclairer la formation de désir qui animait la langue de Mourad : celle d'être le peintre passionné des surfaces, le peintre au coup de pinceau rudimentaire, le peintre des atmosphères brumeuses, le peintre d'un monde idéal où les êtres n'auraient été que des peaux

destinées à être caressées ou bien irritées, un monde dénué d'intentions ; car il savait mais il ne pouvait pas croire que son père put avoir de la haine pour lui ni qu'on ait pu vouloir se séparer de lui. Ni qu'on ait pu vouloir se séparer de lui ; Mourad grâce au concours de ses rêves et de sa langue, la même se réfléchissant cette fois elle-même, retrouva un jour en séance la sensation de perte et de douleur liées à la mort de son frère ; une sensation qu'il recherchait depuis bientôt quarante ans sans avoir jamais pu l'éprouver. Lorsqu'il eut exprimé ses pleurs il dit qu'il savait maintenant qu'il avait espéré de la fée bleue qu'elle le ferait passer tel Pinocchio de l'inanimé à l'animé et que j'avais été, j'étais son bébé bleu.

Que maintenant il pourrait guérir, c'est-à-dire sans doute rompre « «l'union illimitée» avec l'ombre de l'objet qui a abandonné»²².

²¹ Jean-Claude Rolland : *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard

²² Pierre Fédida : *Crise et contre- transfert : Tradition tragique et psychopathologique*, PUF.

Discussion du texte d'Olivia Todisco

François Gantheret

Ma chère Olivia,

Ma première remarque concernera le titre de ton exposé :

“L’appréhension” du rêve. Un mot qui a évolué d’un sens premier : la prise, la saisie, (la maréchassée l’a appréhendé), vers un second qui maintenant coexiste : craindre (tu appréhendes la discussion de ton texte). Évolution intéressante : se saisir (d’une situation) → s’en saisir à l’avance par l’imagination → et ce faisant, craindre le pire. Or cette ambiguïté, et cette évolution, sont présentes et actives dans ce dont tu nous parles.

C’est un exemple, le premier, de quelque chose que j’ai trouvé précieux en te lisant, en t’écoulant : la viviscence de cette évocation clinique dans le texte, dans la parole. J’y reviendrai à propos d’un passage particulièrement frappant à cet égard (le rêve en séance), mais c’est vrai pour tout le parcours auquel tu nous convies : on y est, on essaie de penser en même temps que toi tu essaies de penser avec Mourad, de créer de la pensée langagière avec et pour lui. Le mouvement dans la cure habite, anime le mouvement des mots, des phrases, des pensées.

Créer de la pensée langagière, parce que le langage de Mourad, s’il est excessivement précis, apparaît d’emblée comme un “langage-objet” (en référence avec le “rêve-objet”, et dans un rapport avec lui que je tenterai de préciser). Cette précision extrême, tu le fais très bien sentir, n’est pas le résultat d’une pensée hyper-élaborée. Ce langage *fait voir*, tu le dis et le montres. Il porte la chose-même, en présence. On pourrait le dire : langage poétique, il en est proche par cette “vivance” (Edmundo Gomez-Mango) de la chose dans le mot. Mais il s’en distingue par l’absence... d’une absence ! Celle de cette part d’inconnaissable qui, dans la poésie, creuse le mot et nous permet

de l’habiter, chacun à notre manière. Nous sommes ici plus proches du langage de la psychose qui laisse sidéré, l’exemple extrême étant le langage schizophasique.

En fait, le langage de Mourad se situe dans une zone intermédiaire et fragile, sa fragilité se dénonçant dans la nécessité de son extrême précision (un peu comme le langage de certains obsessionnels graves, chez qui il doit endiguer la pulsion destructrice. Les plaçant en cette zone limite (K. Abraham), cette ligne de crête entre névrose et psychose, entre sadisme d’expulsion-destruction et sadisme de maîtrise-contention). Un langage typique de fonctionnement-limite, sur les limites. Un langage-peau.

Dans un tel fonctionnement-limite, le langage *est* la pensée, et la pensée ne se tient pas “à l’intérieur” d’un organe psychique, comme dans un fonctionnement névrotique ; ni ne le fait exploser pour se répandre à l’extérieur, sous l’impact de sa force pulsionnelle inendiguable, comme dans la psychose ; mais est toute entière conviée à *être* cette limite menacée, à en assurer sans relâche le maintien, à en constituer les parois, et les éléments de pensée qui nous sont imposés sont, non des représentations, mais d’incessantes *présentations*, une peinture qui tient les murs ou, mieux, des tatouages qui tiennent un corps.

Au passage, je voudrais insister sur le danger qu’il y a, dans de tels fonctionnements, à *se saisir* (appréhender au sens 1) de ces éléments comme on le ferait dans une cure de névrose, avec cette relative assurance d’innocuité que Freud évoque à propos des constructions de l’analyste : si on se trompe, si on est à côté de la plaque, ce n’est pas grave, tout juste perd-t-on un peu de crédit. Ici, c’est grave, parce qu’on touche à la peau de l’organe psychique et qu’on le met immédiatement en péril. Ce qu’on risque, en intervenant dans cette

zone si peu, si fragilement pré-métaphorisée, ce sont des décompensations somatiques graves. Aussi a-t-on raison d'obéir à l'inquiétude qui nous saisit (appréhender au sens 2) et de "marcher sur des œufs".

Mais comme il serait peu opérant de rester dans une sidération craintive, il faut bien trouver une voie d'entrée, et celle que tu proposes, celle du rêve conçu d'emblée comme rêve-objet, prend là toute sa valeur.

Avant d'y venir, je voudrais insister sur un aspect singulier de tels fonctionnements. Les éléments qui nous sont présentés, (et non adressés), sont justement des présentations, non des représentations. La représentation est signe, et comme telle porteuse, et de son adresse potentielle, et de la mobilité (déplacement, condensation...) qui l'a constituée. La présentation est figée, statique, immuable. La fantaisie de la grenouille est immobile, telle une divinité obscène. Le rêve inaugural lui aussi est une scène immobile, où toute la violence est concentrée dans l'image arrêtée sur elle-même : petits à demi-morts, mamelles détruites, tête de la chienne décapitée-broyée. Il ne se passe rien : *c'est*.

Ici, un *a parte*. Entre la destruction active de la psychose, et les bricolages de la névrose, ici, les productions-présentations sont totales, achevées, et recèlent un temps immobile. Ce sont des peintures : nature morte, *still live*. La figure de la grenouille monstrueuse est une création picturale ; cette image-grenouille, je suis d'accord avec toi pour dire : ce n'est pas une traduction en images, pas un parler en images, pas un élément de rébus. Un accomplissement de la représentation-chose, d'accord. Mais pourquoi dire : condensation de condensation ? "Une femme ayant à la place du sexe une grenouille jouissante" : cela, oui, mais pour toi, parce que tu peux penser, parce qu'il te faut penser avec le déplacement et la condensation. Mais pour lui, ou plutôt, *par* lui ? C'est, présentée dans une globalité géniale, dans l'immédiateté de la forme dynamique d'un émoi, *la jouissance de la femme*. Tu le dis, d'ailleurs, mais pour immédiatement corriger : "je devrais plutôt dire, celle du sexe féminin jouissant". Non ! C'est déjà objectaliser, circonscrire à un organe ce qui est beaucoup plus radicalement impersonnel. Et c'est

une création picturale. Elle nous laisse dans une contemplation qui ne peut ni intervenir, ni rejeter, dans l'état de sidération émotive, ou d'émoi sidéré, qui est le nôtre devant une œuvre d'art.

Qu'est-ce qu'une "œuvre d'art" ? Est-ce que ça existe *en soi* ? Disons que ça existe d'abord pour moi, et dans cette singularité : elle me happe, ou plutôt elle m'accueille, elle me fait rentrer dans un monde que je ne connaissais pas et qui pourtant est mien, où elle et moi cohabitons. Elle me donne de mes nouvelles (A. Breton). Dans cette captation soudaine, je ne cesse de regarder, mais je suis en même temps regardé. Je suis au lieu exact de ce chiasme que voulait saisir Merleau-Ponty, où je suis à la fois voyant et visible. Dans ce retournement en doigt de gant qui lui servait d'image, je suis au bout extrême du doigt, ni envers ni endroit, ce point, disait-il, "où le néant se retourne". Ma fascination, c'est que je suis dedans - vu - et dehors - voyant - à la fois. Cézanne pensait que c'est dans la couleur qu'il pouvait trouver ce point d'émergence : la couleur, disait-il, c'est le lieu où le cerveau et l'univers se rejoignent. On saisit la proximité de ce que je dis là avec l'auto-érotisme, ou plus exactement avec une première fissure vibrante immobile dans l'auto-érotisme. Je reviendrai là-dessus à propos du rêve.

L'œuvre d'art, elle est donc d'abord *pour moi*, caractérisée par cette naissance de moi-même en elle à laquelle elle me convie. Mais si on la dit œuvre d'art, c'est que l'on peut s'accorder à plusieurs pour reconnaître que cela nous est commun : cette naissance, pas son résultat qui reste singulier pour chacun. On pourrait, soit dit en passant, dire la même chose d'une analyse : que ce qui s'y produit, c'est une forme en creux, une forme d'absence que l'un et l'autre des protagonistes peuvent habiter. Mais l'erreur serait de croire que ce qui va s'y déposer est partageable, alors que c'est irréductiblement singulier. Ce qui est commun, c'est l'expérience, pas le résultat. C'est pourquoi, à l'issue d'une analyse, chacun des protagonistes part de son côté et qu'ils ont tous deux quelque chose de très fort en commun, et pourtant rien d'identique quant à leur singularité.

La grenouille donc, m'apparaît comme une œuvre d'art. Avec cette nuance : ce mode clos,

arrêté, définitif, de la présentation de la grenouille, s'apparenterait davantage pour moi à ce qu'induisent des peintres comme Chirico, Delvaux ou parfois Dali, des arrêts implacables sur image, que d'autres qui gardent par rapport à leur œuvre une réserve d'absence et de mystère. Non que le mystère soit absent des œuvres des peintres que je viens de citer : il y est au contraire hyperprésent, mais de façon proclamée. Non point en sourde habitation invisible des profondeurs de la toile, mais en surface, sur la peau de la toile. On pourrait - on pourra ? - ici ouvrir une discussion sur la proximité de l'activité artistique et du fonctionnement à la limite.

Pour revenir à cette entité psychique particulière que tu nous laisses deviner dans ton évocation de Mourad, un moi "être de frontière", sa conséquence, comme tu le dis fort bien, est qu'il n'y a pas de "je" perceptible qui s'adresserait à un "tu", toi en l'occurrence ; et que tu es contrainte à - je te cite - "un mouvement instantané de plongée régrédiente topique, topologique (?) et formelle, cette dernière assurant l'écoute de l'expressivité d'un moi primitif propre à susciter la représentation du narcissisme originaire 'absolument autosuffisant' dont parle Freud." (Ouf !)

Qu'est-ce à dire ? Le narcissisme originaire absolument auto-suffisant, c'est-à-dire l'auto-érotisme, pour autant que nous puissions nous en faire une idée, réside en lui-même et pour lui-même. Il est pure présentation sans adresse, à personne. Auto-présentation. Ce que tu es appelée - et même *contrainte*, dis-tu, à faire, c'est d'assurer pour lui un travail de représentation, de te situer au point de passage exact entre auto-érotisme et narcissisme, d'être l'actante de cette "nouvelle action psychique" dont parle Freud à propos de ce passage. Il ne s'étend pas beaucoup sur ce qui le détermine, ce passage. Peut-être, dit-il comme en passant - et il en reste là - lorsque la mère peut être perçue dans sa totalité achevée. C'est peu, mais ça suffit pour te mettre en cause dans le processus : c'est ta propre intégrité et clôture corporelle qui va être sollicitée dans l'affaire. Tu fais partie intégrante du processus, du rêve, de l'œuvre d'art.

D'ailleurs, tu nous dis d'emblée que ta présentation a un caractère "auto-fictionnel". Le mot est à la

mode, mais que signifie-t-il ? S'il s'agit de dire que toute production qui m'inclut est invention fictionnelle de moi-même, on s'en doutait un peu. Je te proposerai plutôt de reprendre le terme de Pontalis : "autographique" : des signes tracés, qui peu à peu me révèlent mon visage *dans les yeux* de mon lecteur. Et je m'emmêle un peu dans tes adjectifs : c'est "juste, mais pas exact", nous dis-tu de cette présentation. L'exactitude, c'est l'accord entre des formes, en l'occurrence celle de l'émoi, du remous interne, et celle des mots qui tentent de le dire. La justesse impliquerait plutôt un accès à la *vérité*, ce qui est un leurre. Je vais, pour me faire comprendre, faire appel à l'écriture, puisque aussi bien c'est à la tienne que tu te réfères. Ce qui est l'objet de la recherche dans l'écriture, ce n'est pas le mot "juste", qui convient parfaitement à ce qu'on *veut* dire, ce qui supposerait qu'on sait ce qu'on veut dire, du moins veut-on le croire, le faire croire et se le faire croire. Alors que ce qui est cherché, c'est à apaiser ce qui est en soi en souffrance d'une forme, qui n'est qu'à l'état d'émoi, de remous sensible, et le mot qui émergera en accord *exact* avec le mouvement de ce remous lui conférera cette forme, lui donnera un visage et me dira ce qui ne pouvait se dire.

Mais peut-être, sûrement même, sommes-nous d'accord et n'est-ce qu'une question de vocabulaire ?

Passage de l'auto-érotisme au narcissisme, donc. Il y a un lien intrinsèque entre un tel passage et la question du langage. L'auto-érotisme est un frémissement immobile fermé sur lui-même (des lèvres qui se baisent elles-mêmes). Le narcissisme implique le mouvement d'une boucle qui revient sur l'objet-moi ainsi constitué. Implique l'amorce d'une déchirure de l'être, et immédiatement un signe-de, né d'une absence, de l'ouverture de cette déchirure et de la nécessité de la combler. Le désespoir de Narcisse devant son image dans l'eau, c'est de ne pouvoir se rejoindre et fusionner avec lui-même. (Ovide met très bien cela en scène). Aussi bien, dans ta fonction nécessaire de mise en mots, tu représentes un danger, et tu le montres bien quand tu dis le déchaînement violent et sadique, lorsque tu "tentes de *l'introduire* dans sa parole".

Tu en étais en quelque sorte prévenue dès le premier rêve. Tu en es, dis-tu, restée, prise dans les images, rivée à sa valeur en quelque sorte allégorique : il est l'un des chiots, il a une mère à la pensée détruite. Tous les rêves, on le sait, ont cette double fonction : - d'une part de présenter l'état de l'organe psychique, de le figurer : un mode allégorique, qui ne fait d'ailleurs que nous préciser ce paysage intérieur. - Et d'autre part une autre fonction, bien plus difficile à débusquer et qui nous échappe la plupart du temps : la fameuse "réalisation d'un désir inconscient infantile refoulé". Ici, pour reprendre tes mots : par la force de pulsion de son amour cannibalique, te broyer la tête, te décerveler. Cela tu le méconnaissais, *heureusement*, dis-tu. Disons plutôt que tu le refoules, pour lui, et que de ce refoulement vont naître les signes qui tenteront de le lever tout en le masquant.

Ainsi, dire que la représentation inconsciente destinée à le représenter dans la cure est "d'être celui qui n'est que dans la représentation" est un peu discutable : cela suppose de sa part une adresse inconsciente : je ne suis que..., ne voyez rien d'autre en moi que... Une intention inconsciente de se cacher dans sa propre façade, ce qui ne va guère avec ce que tu nous laisses percevoir de Mourad. Où cela en dit plus sur la fonction que tu remplis : c'est en toi que naît la représentation inconsciente auto-représentative de M, c'est ta fonction prothétique refoulante-signifiante.

En somme, vous allez constituer à vous deux, dans la situation analytique, un organe psychique où tu vas tenir le rôle de la fonction refoulante. (Ce qui, au passage, pourrait se dire de toute analyse, fût-elle de névrose.)

La fonction refoulante, c'est ce qui assurerait le début d'une profondeur et d'une circulation entre la surface pare-excitatrice du langage chez M, cette paroi mortifiée, et un intérieur chaotique, amorphe et vivant, qu'elle cherche à protéger. Notre travail, ton travail avec M, va être un travail de tapissier : établir ces points de capiton dont parle Lacan, et où Laplanche et Leclair dans leur texte de Bonneval sur l'inconscient voyaient l'opération métaphorique du refoulement, créateur de langage. Ton appel à la théorisation de J.-C. Rolland me semble ici tout à fait pertinent,

surtout si l'on pense à son usage de *l'analogie*, forme embryonnaire de la métaphore. Le "c'est comme..." qui caractérise aussi bien son mode d'intervention que la structure de sa théorisation, n'est pas métaphorisation, mais en ouvre le chemin. Si par exemple je te dis : cette image d'Éluard qui te vient, "la terre est bleue comme une orange", *c'est comme* la fée bleue du début, le bébé bleu de la fin ? je ne fais qu'une chose, mais essentielle : creuser "bleu" d'un recel de mystère, et susciter éventuellement en toi la nécessité de paroles qui le dissiperaient. L'analogie ouvre sur un amont et un ailleurs, elle en *impose* le mystère en le désignant dans la forme.

Mais il est temps d'en venir au rêve, dans l'usage que tu en fais, et qui me semble tout à fait capital.

Les rêves portent à son comble ce que tu désignes chez M comme la voyance de la langue. Au point, dis-tu, que tu as pu un moment penser que tu pourrais te passer de ces rêves qui ne feraient rien d'autre que d'exacerber cette caractéristique présente en son langage. Heureusement, tu n'en es pas restée là, et ce qui t'y a aidée, c'est de penser en termes de rêve-objet, et pas seulement de texte-rêve.

Pour Freud, le rêve est un rébus à déchiffrer. S'en tenir à cet aspect lui a permis sa géniale découverte : être le premier, non pas à y supposer une signification occulte, mais à l'explorer, en établir la cartographie et les règles de fonctionnement. Un déchiffreur de rébus ne s'intéresse guère à l'aspect esthétique des figures qui le composent, ni à l'aspect d'ensemble de ces figures. Ce qui lui importe, c'est que la note ré dans une portée, à côté de l'image d'un car sur une route, vont figurer le *mot* ré-bus. Le reste de la partition absente autour de la note, l'émoi du voyageur, et encore moins le voyage musical auquel et dans lequel je peux rêver en me perdant dans ces deux images opposées, ne lui importent pas du tout. Pas de création artistique là-dedans, tu le rappelles fort bien, et pas davantage dans les représentations picturales : un assemblage d'éléments séparés, c'est tout.

Tu rappelles, à ce propos, fort opportunément ce passage de la lettre à Jones où Freud dit des pein-

tres : "La signification ne représente rien pour eux, ils ne sont intéressés que par les lignes, les formes, l'accord des contours. Ce sont des tenants du *Lustprinzip*". Ce que ne peut concevoir Freud - et ce serait sans doute trop long et complexe de vouloir ici comprendre le pourquoi de cette infirmité - c'est que la recherche de la signification n'est pas absente, chez le peintre (ou l'artiste), mais qu'elle est en aval de la tentative d'exactitude formelle, qu'elle est "à venir", à l'issue d'un choc des couleurs ou d'un mouvement des lignes. On comprendrait mal comment la recherche artistique, réduite à un *Lustprinzip* ainsi conçu dans son immédiateté jouissante, engendrerait des vies de travail, de solitude, de désespoir parfois, voire des suicides (De Stael).

Un petit point de désaccord entre nous : "Autant, dis-tu, son assertion (celle de Freud) s'entend lorsque le procédé de condensation s'exerce au sein du processus du travail du rêve, production auto-érotique de la nuit, autant il semble difficile de la maintenir lorsque nous nous transposons de l'univers du rêve à celui de la création artistique". Mon désaccord porte... sur ton accord avec Freud, s'agissant du rêve. Le rêve : un assemblage, c'est tout. Non, justement ce n'est pas tout, pas plus pour le rêve que pour la création artistique. Peut-être était-il nécessaire à Freud de se restreindre à cela pour être déchiffreur, peut-être cela suffit-il pour penser la névrose (cela je ne le crois pas vraiment), mais quelque chose de capital est ignoré, méconnu dans une telle vision (ou plutôt un tel aveuglement) : ce que nous pouvons appeler rêve-objet, valant en lui-même dans sa totalité, dans son *existence* objectale. Le rêve de la chienne et des chiots, dans sa désolation sanglante, son hurlement immobile et silencieux, je pourrais en dire - pensée analogique ! -, "c'est comme" *Guernica*. *Guernica* n'est pas un agrégat de figures juxtaposées, ce n'est pas un rébus. Ça ne "représente" pas. *Guernica* **est** la barbarie et la souffrance **en présence**. La grenouille de M n'est pas un agrégat de morceaux de corps, de sexe de femme et de bouche de grenouille et d'yeux exorbités : **c'est** la terreur de la jouissance féminine **en présence**. Barbarie, Souffrance, Terreur, Jouissance : ce sont des entités impersonnelles, et pourtant tout nous dedans.

Il y a dans le rêve, si l'on accepte de le penser comme objet non-sécable, bien davantage que des éléments de perception, mais un mode de perception originaire. Merleau-Ponty, dans *Le visible et l'invisible*, tentant de saisir, de penser un tel état originaire de la perception, entre autres noms cherchant à s'en approcher, la nommait *perception onirique*. Ce que nous rappelle J.-B. Pontalis, dans son "Entre le rêve-objet et le texte-rêve" auquel tu fais référence, mais aussi dans "Présence, entre les signes, absence" : l'idée d'une présence absolue à soi (auto-E !), d'un primordial inatteignable.

Le rêve-objet : un objet *vu*, et tout part de là. Dans *L'œil et l'esprit*, cette phrase de Merleau-Ponty, que cite Pontalis : "La vision n'est pas un certain mode de la présence à soi : c'est le moyen qui m'est donné d'être absent de moi-même, d'assister du dedans à la fission de l'Être au terme de laquelle seulement je me ferme sur moi". Ce sont des termes qui pourraient s'appliquer exactement à la conception du stade du miroir de Lacan (formateur de la fonction du Je), à l'initiale déchirure d'où retombera la clôture objectivée du moi. (Nombreux sont ceux qui ont regretté, à l'époque, que la jonction ne se fasse pas mieux, entre Merleau-Ponty et Lacan).

À partir donc d'une participation originelle, inatteignable, où Je est monde et monde est Je, la vision m'entraîne vers un extérieur et me fissure, parce que je suis à la fois voyant et visible (mais aussi touchant et touché !). Au terme de cette boucle, la constitution d'une forme : "je me ferme sur moi". Naissance du narcissisme.

Dans le trop de présence de M, le rêve, le rêve-objet, apporte *parce qu'il est rêve*, vu et apporté à voir, une part d'absence. Et en cela, il ne se confond pas avec le reste de son discours. À condition de le penser comme rêve-objet, le rêve porte cette déchirure du voyant-visible, je regarde le rêve comme un morceau de monde extérieur perçu par la vision, *et* je suis tout entier dans le rêve, mieux encore : je suis le rêve.

Dans d'autres langues que la nôtre, où nous disons plus volontiers "j'ai fait un rêve", insistant sur sa fabrication par nous, on dit : "j'ai eu un rêve".

Marquant ainsi bien davantage, et son caractère d'objet qui s'impose, et son origine exogène.

Le rêve est là pour être, éventuellement, saisi (appréhendé), lui qui vient nous saisir, et ton travail va être d'initier cette boucle de réflexivité, de l'assurer, de t'y et l'y *inscrire*, et je n'emploie pas ce mot par hasard : inscription, trace, ébauche du signe.

"Seuls ses rêves, nous dis-tu, dans leur figuration balbutiante (le *balbutiement des figures* !) furent capables de faire surgir *dans ses mots* la violence de la mort et les affects d'angoisse". Si le texte-rêve ne se différencie pas du langage éveillé de M, l'objet-rêve, avec son statut visionnaire, introduit de l'absence. Dans "figuration balbutiante", on entend une indécision, un passage tremblant entre figures et mots, et la destructivité à l'œuvre sur les mots. Un mot naît de la destruction de tout ce qui n'est pas lui dans la substance de la langue, et remplit le creux d'absence qui en résulte.

C'est en privilégiant dans ta pensée de l'analyse le rêve-objet, en le regardant avec lui, en le faisant vôtre, que tu ouvres la dimension d'absence nécessaire à la représentation. Ses rêves tentent d'être des sépultures, ils sont habités de la destructivité qui tue le frère et disperse ses os, ils tentent de les rassembler apaisés, blanchis - et là, je parle indistinctement de toi et de lui, de ce que tu vas chercher chez Bataille, par exemple, pour te/vous rassurer. C'est un mouvement capital, parce qu'il se porte jusqu'à l'extrême actualisation du transfert, jusqu'à faire de l'analyse elle-même un corps-rêve, lorsque tu lui proposes de faire de son analyse - votre analyse - le lieu de sépulture du frère. À partir de ce moment-clé, vous êtes ensemble à pied d'œuvre pour vous engager sur la voie du langage. Il va, nous dis-tu, exiger de toi de la nomination. Et il va en avoir !

Tout particulièrement celle-ci, qui serait ahurissante dans une analyse classique : excitée/angoissée par des fantasmes masochiques que tu nous dis destinés au père (sans qu'on sache bien ce qui te le fait penser, sauf le recours en toi à des constructions comme Totem et tabou, genre Sigmund, à l'aide !), en désespoir de cause (la cause du cau-

sant qui doit à tout prix connaître la cause, donner un nom au mystère, feindre de l'organiser), tu lui dis, "castration" !

Ça ne se dit pas, dans une analyse, "castration" ! Même à un psychologue (curieuse excuse !) Pas plus que "scène primitive". Ça se pense éventuellement, on ne peut guère y échapper, mais ça ne s'y dit pas sauf à engager l'analyse, pour pallier l'angoisse, sur la voie d'un faux-self analytique où la théorie devient corps-prothèse, du genre : ça y est, je sens que je la tiens, ma castration symbolique, ou autres mimétismes mortifères.

Ça ne se dit pas, sauf qu'ici c'est pleinement opérant, parce que c'est congruent avec ce qui se passe. Tu apportes un mot comme on plante un pieu dans le courant d'une rivière, pour créer la forme d'un remous dans la substance, en elle-même innommable et effrayante parce qu'innommable. Et pas n'importe quel mot : un mot chargé de diabolie. Un mot de sorcière (la "sorcière métapsychologie"). La castration, comme les autres fantasmes originaires, c'est, nous le savons bien depuis la proposition princeps de Laplanche et Pontalis, non seulement un fantasme des origines, mais une création *origine du fantasme*. L'état naissant d'une première forme dans la "bouillie originnaire" (version Freud), dans la "plénitude originelle" (version Lou Andreas-Salomé). C'est ce à *partir de quoi* il va y avoir des signes, et la possibilité du refoulement. C'est un innommable nommé. Ce que tu *fais*, en le disant.

Et là, les choses se précipitent, il vient avec ce cadeau de vie, son "exploit" où il se fracture (on pense à Mitterrand dans les jardins de l'Observatoire), tu en traites comme d'un rêve, et de ce moment il rêve en séance, vous rêvez ensemble en séance, la séance toute entière est l'objet-rêve qui vous contient. Et là, on ne sait plus, dans ta formulation même, qui rêve, qui est dans le rêve, évoqué ou actuellement présent : "un rêve en séance dont le texte incluait la séance de la veille où un grand chef, un hypnotiseur, avait prononcé un mot chargé de diabolie, le mot "castration", et la séance actuelle qui fut close sur son affect de déception car il croyait percevoir de la perplexité dans mon silence alors que cette séquence, cet événement de vie était pour moi". (et encore, pour

te lire, j'ai mis ça et là des virgules, parce qu'il n'y en avait pas dans ton texte, ce qui me mettait jusqu'au cou dans la bouillie originale !) Et à partir de là, vous entrez ensemble dans le commerce du langage.

Sur ce qui va alors se déployer, et qui fait l'objet de la fin de ton exposé, il y aurait sans doute à dire, mais je voulais m'en tenir à ce point crucial, ce

point de bascule selon moi, qui a permis que s'instaure de l'intériorité là où il n'y avait que de la surface. Et cela, parce que tu as, fondamentalement, pensé le rêve comme objet-rêve, et de ce fait tu as pu y entrer avec lui, au lieu de, restant dans le texte, dans l'essai de déchiffrement, te couper de lui parce que ton univers aurait été un univers de signes, et que le sien serait resté dans sa souffrance figurale.

Le souffle du sexuel infantile

Bernadette Ferrero

En 1910, Freud en compagnie de Jung et de Ferenczi, franchit l'Atlantique pour présenter sa découverte en cinq conférences à l'Université de Worcester. C'est alors pour lui «comme l'accomplissement d'un rêve diurne invraisemblable.»¹ Quinze ans plus tard, il se revoit, tel sa Majesté l'Enfant, monter à la chaire universitaire quand ces pensées lui viennent : «ainsi, la psychanalyse n'est donc plus une formation délirante, elle est devenue une part précieuse de la réalité.»² Lorsqu'il témoigne de l'évènement dans son "Petit essai biographique", c'est tout d'abord pour dire que ce bref séjour dans le nouveau monde, fut une démarche bénéfique pour son amour propre. Ainsi atteste-t-il de la voie narcissique pour prendre le relais de l'investissement d'objet. Au passage du temps, la déception a fait son chemin. Certes, en 1925, il ne nie pas la portée de sa conquête outre Atlantique pour la psychanalyse, mais il convient qu'indépendamment de son succès, «l'analyse y a été aussi très édulcorée.»³

Un siècle plus tard, nous avons du mal à imaginer à quelles résistances s'est heurté le fondateur de la psychanalyse dans les pays d'Europe et ce qu'a pu représenter pour lui son rêve américain. Quand il en parle, Freud décrit un «refus quasi général,» et surtout, il souligne «l'explosion d'indignation» lorsque fut divulguée l'idée que la fonction sexuelle commencerait dès le début de la vie... On connaît la suite, le livre des Trois essais lui vaudra plus d'injures et d'insultes qu'aucun autre de ses ouvrages, on cessera de le saluer dans la rue, et ce sera pour lui un pas décisif dans sa mise à distance des universitaires. En revanche, un groupe de recherche déjà présent autour de lui depuis 1902 prendra une forme plus officielle : les séances

du mercredi soir organisées chez lui se structurent, et chaque réunion fera l'objet d'un compte-rendu détaillé, confié au jeune Otto Rank. C'est ainsi que nous avons accès aujourd'hui aux *Minutes de la société de Vienne*, berceau des premiers échanges et des premières discussions analytiques.

L'histoire de la psychanalyse fourmille d'anecdotes qui montrent le poids des résistances en lien avec le sexuel, à l'extérieur comme à l'intérieur des cercles analytiques. Toutes témoignent des forces du refoulement ; depuis la sentence glaciale, «un conte de fées scientifique», réservée à la communication de Freud en 1896 «Sur l'étiologie de l'hystérie», jusqu'aux divisions au sein du mouvement, lesquelles tenteront toujours, à l'image des premiers dissidents, Adler et Jung, de jeter un voile sur la réalité psychique de l'inconscient.

Indépendamment de l'accueil réservé à sa découverte, le cheminement personnel de Freud quant à la chose de l'inconscient ne se fera pas non plus sans résistance. Ainsi avons-nous connaissance de ses doutes à différents moments de son œuvre, en particulier lorsqu'il écrit à son ami Fliess, «je ne crois plus en mes *neurotica*». L'abandon de la théorie de la séduction, c'est ce que Jean Laplanche, promoteur de la «théorie de la séduction généralisée», a appelé le premier fourvoiement de la pensée freudienne. Pour lui, les conséquences métapsychologiques n'en seront pas que bénéfiques. Il y a, bien sûr, l'heureuse découverte du fantasme, mais il y a également d'autres prolongements moins heureux, comme ceux dérivés d'une hérédité phylogénétique de l'inconscient. D'ailleurs, insiste-t-il, la conclusion de

¹ S. Freud : *Sigmund Freud présenté par lui-même Gallimard 1984* «Connaissance de l'inconscient »

² S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même Gallimard 1984* «Connaissance de l'inconscient ».

³ S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même Gallimard 1984* «Connaissance de l'inconscient ».

Freud à ce détournement, c'est que «le facteur héréditaire retrouve son empire», ce qui n'est pas sans conséquences pour le travail analytique.⁴

Sous le signe de l'errance et du trouble de pensée, on peut déjà parler de refoulement, lorsque Freud reçoit l'information de «la chose sexuelle» auprès de ses prédécesseurs, Breuer, Charcot et Chrobak. Curieusement, écrit-il, «leurs propos sommeillèrent... pendant des années, jusqu'au jour où ils se réveillèrent en tant que connaissance originale.»⁵ Tout d'abord il ne comprend pas ce que ces autorités ont en tête. On peut penser aujourd'hui que ses maîtres et collègues, qui lui en avaient dit plus qu'ils n'en savaient eux-même, le confrontaient tout à la fois à la question de l'excès, de l'énigme et du secret. Car, s'ils laissaient entrevoir quelque vérité par la porte entr'ouverte, ils s'empressèrent de la refermer et de se déjuger le moment venu... Freud n'hésite pas à penser que seule l'absence de rencontre ultérieure avec Charcot lui aura épargné une troisième déception...

Ces confidences entendues à voix basses feront, néanmoins, traces dans sa pensée. Si elles restent longtemps énigmatiques, elles n'en convoquent pas moins doute et rumination, prototype de tout travail théorique, comme il aime à le rappeler dans son article sur «Les théories sexuelles infantiles». C'est donc, comme à propos du traumatisme, que sa pensée se met en mouvement, dans une sorte «d'après-coup.» Les «secrets d'alcôve» de Breuer, devenus histoires de «lit conjugal» dans l'échange avec Freud, feront échos à la célèbre déclaration de Charcot à l'endroit des hystériques : dans de tels cas, ce serait donc «toujours, toujours, toujours la chose génitale...» Et la «chose sexuelle» ainsi nommée se verra confirmée par l'intuition de ce gynécologue, Chrobak, pour son traitement impossible à dire et impossible à

prescrire, «penis normalis repetatur... pénis normal, répéter la dose.» Il est curieux que ce soit Freud qui fut accusé de pansexualisme, lui qui fut le seul de ces quatre hommes à se saisir de la chose, non pour convoquer quelque voyeurisme infantile mal assumé, mais poussé par son désir de savoir, pour tenter de la mettre au travail et en avoir une représentation plus scientifique, au risque de l'errance et de la désorientation.⁶

Car, ainsi va la force agissante du sexuel sur la pensée ; elle autorise cette poussée de savoir, mais elle porte les traces de l'infantile en souffrance. Dans sa préface, aux éditions Gallimard, Michel Gribinski écrit que «l'enfant (des trois essais) n'est pas l'oracle des origines mais un chercheur trompé,... égaré par l'énigme, (laquelle) lui hôte jusqu'à la direction de sa recherche... » Avec la décision de traduire «théorie de la sexualité» par «théorie sexuelle», J.-B. Pontalis, en 1987, rectifiait la première traduction française en préservant l'intimité entre pulsion et théorie ; il reliait ainsi la théorie à ses sources, à l'image du mot composé «Sexualtheorie». «La pensée qui explore et va en avant... poursuivait Michel Gribinski, notre pensée, peut nous tromper pour d'assez bas motifs : elle aussi est sexuelle, et avant d'établir une liaison, elle rencontre, palpe, touche, frôle, effleure, entre en contact.»⁷ Ainsi, la mise en connections du mouvement de la pensée avec les théories sexuelles infantiles était-elle clairement posée, ainsi apparaissait le lien indéfectible entre le «désir sexuel de savoir» et le «désir infantile de savoir sexuel.»⁸

Deux autres textes d'ouverture, celui de Hans et celui de Léonard, suivront la parution des Trois essais. Avec Léonard de Vinci, Freud fera le constat «que les sublimations puisent au même fond... que les aberrations les plus étranges»⁹. Avec Hans, l'enfant chercheur, confronté à l'énigme de la différence des sexes, ce sera l'avènement du premier

⁴ S. Freud, «Lettre du 21 septembre 1897», *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF 2006

⁵ S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même Gallimard* 1984 «Connaissance de l'inconscient ».

⁶ P.-L. Assoun, «C'est donc, la chose, toujours», *NRP*, n° 29, *La chose sexuelle*, printemps 1984, Gallimard.

⁷ Préface de Michel Gribinski aux *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard 1987, «Connaissance de l'inconscient»

⁸ J.-B. Pontalis, «L'attrait des oiseaux», *Perdre de vue*, Gallimard 1988, «Connaissance de l'inconscient».

⁹ J.-B. Pontalis, «L'attrait des oiseaux», *Perdre de vue*, Gallimard 1988, «Connaissance de l'inconscient».

théoricien et la révélation de son génie. «Le petit Hans et le grand Léonard»¹⁰ illustrent, chacun à leur manière, ce que Freud avait écrit dès 1905, à savoir que «dans la sexualité, existe partout la plus intime interrelation entre ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus bas.»¹¹

Aujourd'hui, l'idée d'une sexualité chez l'enfant ne fait plus problème, mais celle d'une sexualité infantile garde son caractère offensif dans la pensée fâcheuse, pour le profane, de relier sexualité et vie de l'esprit. Encore faut-il savoir de quelle sexualité il est question. Le sexuel infantile découvert par Freud et qui continue de faire scandale, se développe précisément entre la naissance et la puberté. Il est pré-génital, c'est-à-dire que les zones érogènes restent partielles et qu'il s'agit d'un plaisir d'augmentation de tension, un plaisir d'excitation, sans voie de décharge. Pour lui, les voies du refoulement et celles de la traduction sont ouvertes, elles mènent vers «la mise en histoire» ou vers «la mise en œuvre». Ce n'est pas autre chose que ce que nous appelons sublimation, écrit Laplanche, «ce mouvement de symbolisation traduction qui se propose à la plupart des êtres humains.»¹² Le sexuel infantile à l'origine de nos sublimations, sera appelé «sexuel» par Jean Laplanche, autrement dit, «sexuel élargi au de-là du sexué».

L'écriture des Trois essais y est proposée comme «message énigmatique» ou comme événement traumatique au sein même de l'œuvre freudienne, événement révélateur de la manière dont Freud «se débat avec et contre la théorie de la séduction».¹³ La traduction aux PUF offre au lecteur la possibilité d'une lecture diachronique qui restitue à la version 1905 toute sa dimension d'étrangeté. L'effet est bouleversant, nous dit Laplanche. «Nous sommes en présence d'une sorte d'être un peu composite, un sphinx énigmatique»¹⁴, à la fois sai-

ssissant et séduisant, d'où se voient dégagées quelques lignes de force... Sur la scène, insiste l'équation qui avait suscité l'abandon de la théorie de la séduction, «à fille hystérique, parent pervers.» Mais ici, la séduction n'est pas seulement «constitutive de l'inconscient hystérique», elle devient «le point originaire de tout inconscient», elle reste «incontournable de toute sexualité humaine» et elle est «situation anthropologique fondamentale. Dans cette perspective, le sexuel pulsionnel «crée l'inconscient» ; irrémédiablement lié au fantasme, il est le «fait de l'inconscient refoulé», et à partir de la névrose infantile, il «fait l'objet de la psychanalyse.»¹⁵

Dans la situation de soins donnés au tout petit, l'effet énigmatique des messages de l'adulte a introduit un déséquilibre. Il y a eu excès unilatéral et nécessité de traduire, autrement dit, pour reprendre les termes de Ferenczi, il y a eu intrusion des signifiants de «la passion» dans le langage commun de «la tendresse»¹⁶. Tous les enfants des hommes portent en eux, dès l'enfance, cet excès à l'origine de leurs perversités. Et qui plus est, celui-ci ne s'éteint pas avec l'enfance, qu'il soit refoulé ou sublimé, cet excès persiste à l'âge adulte au titre de potentialité en attente d'être réactivée. On comprendra dès lors comment l'invention géniale de la situation analytique dans son asymétrie, ne s'entend bien que si elle se réfère à ce que Jean Laplanche appelle «situation anthropologique fondamentale». Elle reproduit alors une relation originaire dont l'autre nom est séduction. Elle replace le sujet au plus près de ses énigmes, elle recrée un espace dissymétrique dans lequel, ce qui échappe sera agi et se répète dans le transfert jusqu'à sa traduction interprétation.

En 1914, juste après l'écriture de son article «Pour introduire le narcissisme», Freud écrit cet autre article, «Remarques sur l'amour de transfert». Il termine

¹⁰ J.-B. Pontalis, «L'attrait des oiseaux», *Perdre de vue*, Gallimard 1988, «Connaissance de l'inconscient».

¹¹ S. Freud, «Trois essais sur la théorie sexuelle», PUF, *Œuvres complètes VI*, p.95.

¹² J Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, Quadrige.

¹³ J Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, Quadrige.

¹⁴ J Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, Quadrige.

¹⁵ J Laplanche, *Sexual*, PUF, 2007, Quadrige.

¹⁶ S. Ferenczi, «La confusion des langues entre les adultes et l'enfant», *Psychanalyse IV*, Payot.

son texte avec une allusion à Hippocrate, pour dire la place incontournable que pourra toujours tenir «une psychanalyse non édulcorée» aux côtés de la médecine : «dans la pratique médicale, dit-il, il restera toujours, à côté de la *medicina* une place pour le *ferrum* et pour *l'ignis*...»¹⁷

Le *ferrum* et *l'ignis*, soit le fer et le feu, ou encore, «la règle et le sexuel»¹⁸. Tant que la psychanalyse ne craindra pas de «manier les motions animiques les plus dangereuses et de les maîtriser pour le bien du malade»¹⁹, elle gardera toujours une place aux côtés de la médecine. Tel est le message freudien qui conclut «L'amour de transfert» rédigé dans la foulée de cet autre texte, non moins important pour la technique, «Remémoration, répétition et perlaboration».

Quelques lignes plus haut, nous connaissons tous, à propos du transfert, la célèbre métaphore du feu qui envahit la scène, introduisant désordre et confusion, jusqu'à rendre brûlante l'enveloppe de l'analyse. Analyste et patient ont alors bien du mal à se maintenir sur la scène des mots. Le feu du sexuel infantile menace l'un après l'autre ; il sidère la représentation et le jeu de chacun, il embrase l'hallucinoire de la perception-représentation jusqu'à «consumer la barrière»²⁰, celle qui permet de faire la différence entre l'imaginaire et la réalité. Le transfert, dans ses formes archaïques les plus aiguës, peut mener à ce que la règle du tout dire, «par incidence»²¹, ait conduit à incendier la salle. Une psychanalyse «menée dans les règles de l'art», s'attachera au «maniement et à la maîtrise de ces matières explosives»²², à propos desquelles les mots font preuve de leur insuffisance, voire de leur impuissance. À ce niveau de profondeur, «pas

de poteau indicateur»,²³ Freud en a su quelque chose avec Dora.

Au-delà de ces difficultés, il y a aussi ces patients que l'on aurait envie de qualifier d'intraitables car ils «refusent obstinément l'intermédiaire dans tous les sens du terme»²⁴. Pourtant souligne J.-B. Pontalis dans le *Le royaume intermédiaire*, nous les avons pris en analyse, «méconnaissant ce qui nous attendait». Pour eux, «pas question d'associer et de rêver sur leurs rêves, pas question de s'abandonner à une parole ignorante de ce qu'elle énonce, de cheminer d'une représentation à une autre. Pas question de se fier au langage, ce faux semblant qui impose son couvercle au cri. Pas question surtout d'admettre que le transfert est un déplacement ou la nouvelle édition d'un texte ancien... L'analyste... visé dans le présent, en personne, dans son être, dans sa chair... est alors soumis à rude épreuve, il lui semble que les séances dans leur répétition agie, dans leur répétition actuelle, ne sont que le lieu de quelque scène primitive hallucinée ou, pourquoi pas ? sous la forme de cette passion brûlante, une figure de l'Enfer, jusqu'à ce que... (lui-même) parvienne, pas à pas, sans se laisser anéantir, à reconstituer, et à construire un royaume intermédiaire. Alors l'analyse, celle qui délie, peut commencer ; alors, Gradiva, celle qui avance peut entrer en mouvement.»²⁵

Comment chaque analyste parvient, en ces points aigus de la relation transférentielle, à maintenir le feu sur la scène, et à «construire un royaume intermédiaire» reste une affaire de «prise», «d'incarnation», «de pensée rêvante»²⁶, et d'aiguillages trouvés au travers des mots dans la rencontre avec chaque patient. Il s'agit surtout d'accueillir la

¹⁷ S. Freud, «Remarques sur l'amour de transfert», *Œuvres complètes XII*, PUF, 2005.

¹⁸ M.-K. Yi, «L'enfant impossible», *La sexualité de la psychanalyse*, PUF, 2007, «Petite bibliothèque de psychanalyse».

¹⁹ S. Freud, «Remarques sur l'amour de transfert», *Œuvres complètes XII*, PUF, 2005.

²⁰ M.-K. Yi, «L'enfant impossible», *La sexualité de la psychanalyse*, PUF, 2007, «Petite bibliothèque de psychanalyse».

²¹ M.-K. Yi, «L'enfant impossible», *La sexualité de la psychanalyse*, PUF, 2007, «Petite bibliothèque de psychanalyse».

²² S. Freud, «Remarques sur l'amour de transfert», *Œuvres complètes XII*, PUF, 2005.

²³ S. Freud, «Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes», *La vie sexuelle*, PUF, 1970, «Bibliothèque de psychanalyse»

²⁴ J.-B. Pontalis, «Penser l'intermédiaire», *Le royaume intermédiaire*, Folio, 2007.

²⁵ J.-B. Pontalis, «Penser l'intermédiaire», *Le royaume intermédiaire*, Folio, 2007.

²⁶ J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1990, La librairie du vingtième siècle.

«reviviscence», de l'accompagner dans une écoute régressive, de donner forme à l'informe, sachant que, pour reprendre une expression chère à D. Widlöcher, c'est dans la «co-pensée» que se traitent les brûlures du «temps perdu». Ce qui a été agi, éprouvé, réceptionné dans l'analyse, ne sera plus jamais «perdu» et pourra enfin prendre place dans le passé. Le transfert, dans sa «force d'attraction»²⁷, aura su drainer quelques douleurs d'antan, et restituer au «cordeau du désir»²⁸ passé, présent, et avenir. L'illusion créatrice s'ouvre enfin au souffle du sexuel infantile.

Parler de la cure, rendre compte de cette épreuve unique avec chaque patient, est un parcours difficile dans lequel nous faisons l'expérience de l'insuffisance des mots, de «leur faible pouvoir d'incarnation»²⁹. Comment ne pas tomber dans «l'arrogance du mot» et penser «le mot juste», «celui qui rend justice» ? «Comment trouver celui qui a la chance de nommer et non de saisir «l'étranger» ? »³⁰

Face à la dialectique propre à l'image du feu inspiration, Pométhée le héros reste décidément, à plus d'un titre, une référence, dans sa double figure de conquête et de renoncement. Mais à vrai dire, écrivait Freud dans «Le créateur littéraire et sa fantaisie» : «quiconque connaît la vie psychique de l'homme, sait que, presque rien ne lui est aussi difficile que de renoncer au plaisir qu'il a une fois connu... Nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons que remplacer une chose par une autre ; ce qui paraît être un renoncement est en réalité une formation substitutive ou un succédané.»³¹

Dans la lumière de la nuit, l'analyste écrit à la bougie de son inspiration, comme unique souvenir d'hier. Par de là son récit, brille déjà et encore, la flamme... du sexuel infantile... qui le tient... Nous écoutons tour à tour, Martine Baur, Hélène Do Ich, et puis, après la pause, Jean-Yves Tamet.

²⁷ J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1990, La librairie du vingtième siècle.

²⁸ S. Freud, «Le créateur littéraire et sa fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, "Connaissance de l'inconscient".

²⁹ J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1990, La librairie du vingtième siècle.

³⁰ J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1990, La librairie du vingtième siècle.

³¹ S. Freud, «Le créateur littéraire et sa fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, "Connaissance de l'inconscient".

Un port d'attache

Martine Baur

«C'est la phase du tendre attachement pré-œdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme.»

«Sous l'influence de l'envie du pénis, la petite fille est expulsée de la liaison à sa mère et elle se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port,» ainsi parle Freud dans sa XXXIII^e conférence : La féminité.

Au retour de mes vacances, Dominique se sent «déboussolée», puisque sa dermatologue était absente, elle en a consulté un autre, un homme. Ce recours à une consultation médicale, lors de mes absences, a été habituel et souvent évoqué en séance. Il faut montrer, éviter le désir de voir, il faut savoir ce que je fais pendant mon absence et avec qui. Mais ce jour-là, elle se sent déboussolée, comme un marin qui a perdu son port d'attache, car son mari lui a dit : «va montrer cette lésion» alors que, dit-elle : «vous m'avez interdit de le faire». Lui aurais-je interdit de se détacher de la mère pour aller voir le père ?

En l'écoutant je me dis : si son analyste est absente, si comme la mère, elle donne tout son lait et son amour à un autre, Dominique se sent «déboussolée» et doit se tourner vers quelqu'un d'autre, le père, son mari ou un médecin somaticien. Mais ça ne marche pas.

Exhiber ou cacher, voir ou ne pas voir, vérifier ou imaginer (voir au dehors ou voir au dedans) sont le point fixe de ses doutes incessants. C'est la peau qu'il faut montrer, cette peau qui cache et masque, marque la limite entre le dedans et le dehors, la peau qui est excitée par les soins maternels.

Le marin qui rentre au port sait que le feu vert est à droite et le feu rouge à gauche, du côté du cœur. Mais, ce jour là, Dominique ne sait plus, ne voit plus; qui doit-elle croire ? Je pense qu'il s'agit là d'attente croyante dans les mots de l'autre, au

dehors, tant les mots du dedans sont excitants, comme teintés «d'un indécent qu'il faut tenir secret.»

La fixation libidinale précoce à la mère reste forte, et source d'angoisse. Il vaut mieux être malade pour se retrouver dans la préoccupation de la mère, au sens où l'entendait Winnicott.

Dominique redoute une maladie du dehors, sur la peau tout autant qu'une maladie du dedans, dans le sein. J'entends qu'elle imagine que si elle est malade sa cure se poursuivra indéfiniment ou que je ne partirai plus jamais en vacances ; elle restera blottie dans ma préoccupation et n'en sera jamais expulsée.

Dominique se sent «déboussolée» quand elle pense : «ça y est, j'en ai un» ; ce cancer serait bien à elle, ancré en elle, secret, en son sein ; ce cancer du sein serait le déplacement de son désir d'être dans le sein de sa mère. Ni le souhait d'un cancer au sein de la mère qui l'a sevrée, ni le désir d'avoir un bébé de la mère ne peut se penser, seule la peur du cancer émerge. «Un bébé ce n'est quand même pas un cancer» me dira-t-elle.

Elle a fait un rêve, compris et oublié, un rêve «pour faire jour mon oreille», mais elle l'a oublié, ne peut donc me le raconter pour nous priver de cette jouissance inquiétante, indécente.

Ça ne marche pas, comme s'il fallait garder tout le sein maternel pour toujours ; la fixation à l'objet originaire reste trop forte «inaltérable», l'attente «illimitée», l'ambivalence «explosante».

Reportons-nous, aux «Leçons d'introduction à la psychanalyse», prononcées par Freud en 1915/16/17 «devant une assemblée mêlée, de médecins et de profanes et des deux sexes ».

Dans la XX^{ème} conférence, Freud dégage les caractères de ce que l'on doit entendre par «sexuel»,

je cite : «Quelque chose qui est composé à partir de la prise en compte de l'opposition des sexes, du gain de plaisir, de la fonction de procréation et du caractère d'un indécent qu'il faut tenir secret.» Mais en psychanalyse, le concept du sexuel subit un élargissement. Là, comme dans les *Trois essais*, Freud passe par les perversions pour dégager les points de repère «scientifiques» du sexuel et les connexions de la vie sexuelle perverse avec ce que l'on appelle la vie sexuelle normale. Il établit que la sexualité perverse «n'est rien d'autre que la sexualité infantile grossie, décomposée en ses motions isolées», pas encore regroupées sous le primat du génital, pour notre propos la motion orale.

Freud précise ce qui, de la vie sexuelle de l'enfant, se laisse le plus nettement repérer ; les premières motions de la sexualité apparaissent chez le nourrisson, étayées sur les fonctions vitales. La faim et le nourrissage sont l'intérêt principal du bébé : «repu, il s'endort sur le sein, il montre l'expression d'une satisfaction béate, qui se répétera plus tard après l'expérience de l'orgasme sexuel.»

Pourtant, on verra réapparaître ce sourire béat, en dehors du moment de la tétée, alors qu'il suce ou suçote et s'endort. La nature sexuelle de cette activité est reconnue puisqu'elle apporte un gain de plaisir.

Freud introduit là, le concept de libido qui, de manière analogue à la faim, nomme «la force avec laquelle s'extériorise la pulsion sexuelle.» : La tétée satisfait les deux grands besoins de la vie et l'importance psychique de cet acte se conserve toute la vie.

Freud encore : «Téter le sein de la mère devient le point de départ de toute la vie sexuelle, le modèle jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, auquel le fantasme fait souvent retour dans les périodes de dénuement. Cela inclut le sein de la mère comme premier objet de la pulsion sexuelle ; je ne peux vous transmettre aucune représentation de l'importance qu'a ce premier objet pour toute trouvaille de l'objet.»

Si l'on poursuit avec l'un des derniers textes de Freud, *l'Abrégé de psychanalyse* de 1938, on y retrouve le même modèle, je cite : «Le sein

nourricier de la mère est pour l'enfant le premier objet érotique, l'amour apparaît en s'étayant à la satisfaction du besoin de nourriture»... C'est parce que l'enfant s'aperçoit que ce sein lui manque souvent qu'il le sépare de son corps, le situe «au dehors» et le considère dès lors comme un «objet», un objet chargé d'une partie de l'investissement narcissique primitif et qui se complète par la suite en devenant la personne maternelle. La mère est la première nourricière et la première séductrice, par les soins qu'elle prodigue au corps de l'enfant. Freud poursuit : «Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures.»

Au hasard de mes lectures de ces derniers mois, une surprise avec «Un cas de guérison hypnotique», de 1892. Freud y relate deux cas de relation mère-enfant :

- Une jeune accouchée est incapable d'allaiter son enfant. Bien avant les *Trois essais* donc, Freud note l'excitation de la jeune femme: les joues rouges, l'irritation, le bouleversement lié à la délivrance, l'amertume contre elle-même, l'inquiétante contre volonté ; il note aussi les reproches véhéments adressés à la mère au réveil du sommeil hypnotique, déjà là, les reproches révèlent l'amour et sa frustration.

- Le 2^{ème} cas est une jeune femme ne pouvant réprimer un tic labial, risquant de réveiller l'enfant malade, juste endormie. (On sait qu'il s'agit de Emmy Von M., un des cas relatés dans «Les études sur l'hystérie»). L'excitation se raconte dans un fantasme : l'orage, la foudre tombée sur l'arbre et les chevaux emballés, événement qui réveille l'excitation et déclenchera la ré-apparition du tic.

La surprise a été de découvrir que la théorie de l'excitation sexuelle de la mère, qui sera transmise au bébé, est déjà là, à l'origine et de retrouver ce même modèle de l'attachement à la mère pour introduire le sexuel infantile dans les textes de 1917 et de 1938.

On sait que le complexe de castration, l'angoisse qui en découle, est l'événement central de l'enfance. On sait aussi que ses effets sont différents chez le garçon et chez la fille ; l'angoisse de castration met fin au complexe d'œdipe chez le garçon ; grâce à elle, la fille «se hâte d'y entrer comme dans un port.»

Mais intéressons-nous au devenir de ce «premier et plus puissant amour», devenir qui est différent chez le garçon et chez la fille. Que devient ce premier lien d'amour de l'enfant pour sa mère ?

Pour le petit garçon, la mère restera l'objet de l'amour et des sensations voluptueuses jusqu'à la menace de castration.

La petite fille, elle, doit se détacher de sa mère et changer d'objet d'amour.

Qu'est-ce qui «provoque la disparition de ce puissant attachement à la mère» chez la petite fille ?

Dans sa XXXIII^{ème} conférence, de 1932, Freud remarque : «Il ne s'agit pas, pour cette étape du développement, d'un simple changement d'objet. Cet éloignement par rapport à la mère se produit sous le signe de l'hostilité, l'attachement à la mère se termine en haine.» On remarque, là encore, l'insistance sur l'hostilité. Ce sont les reproches et griefs destinés à la mère qui provoquent le détachement et vont déterminer l'orientation vers le père.

Pourtant, certains de ces griefs ne sont pas spécifiques, on les retrouve chez le petit garçon comme chez la petite fille : tout d'abord, il n'y a pas assez de lait et donc manque d'amour; puis, survient de l'animosité à l'égard de la «mère infidèle» qui donne toute sa sollicitude à un puîné, et surtout qui dort et jouit avec le père; enfin, les désirs sexuels, multiples et changeants selon l'évolution, ne peuvent être satisfaits le plus souvent ; l'interdiction de l'onanisme sera la plus forte des frustrations. La mère est dans les deux sexes, la première séductrice et la première interdictrice, il s'ensuit amour, frustration, déception, agressivité, et refoulement des désirs et représentations incestueuses.

Freud pointe l'élément sexuel du lien originare à la mère et son ambivalence, dans les deux sexes. Le tendre attachement pré-œdipien est teinté par le sexuel que l'ambivalence des sentiments trahit.

Le facteur spécifique chez la petite fille sera trouvé, «à l'endroit attendu», écrit Freud, au niveau du complexe de castration. La vue des organes génitaux masculins et la découverte de l'absence de pénis entraîneront déception et «envie du pénis». Pourtant, que cette absence de pénis soit reprochée à la mère fut une «surprise», révélée par les analyses, ajoute Freud.

Maintenant, la petite fille a de bonnes raisons de se détacher de sa mère, elle veut éliminer la mère et la remplacer auprès du père. Elle remplace son attachement par une identification, elle devient la mère et pourra ainsi établir de nouvelles relations avec son père ; la mère devient sa rivale et pourra être haïe, par jalousie et rancune ; cette rancune s'accroche à celle destinée autrefois, au sein qui l'a satisfaite et sevrée, rancune qui a été refoulée avec le lien voluptueux. L'abandon de la mère par la petite fille s'impose au prix d'une «lourde dépense psychique» ; cet attachement pour la mère, trop aimée, trop haïe, garde secrètement une énergie considérable. Son importance «unique et incomparable», l'ambivalence qui la marque, inscrivent les traces d'une image du trop bon et du pire, qui seront repoussées dans l'inconscient. Parfois ces écueils rendront périlleuse la navigation entre l'objet maternel de la préhistoire et l'objet paternel œdipien. Parfois cela obligera à faire retour au port d'attache.

Parfois, ce qui se présente comme entrée «dans la situation œdipienne comme dans un port» ne masquerait-il pas ce qui n'est que retour dans le port d'attache pré-œdipien ?

Dans le texte de 1932, Freud insiste donc sur l'envie du pénis «puisque'il faut bien que l'anatomie se marque par des conséquences psychiques». Il précise que la petite fille doit faire l'expérience du détachement par rapport à l'objet originare, la mère, mais aussi par rapport à la zone érogène originare, le clitoris, en vue de l'investissement d'une autre zone érogène, le vagin, «l'endroit attendu». Parallèlement, les buts sexuels actifs vis-à-vis de la mère s'infléchiront vers des buts sexuels passifs à l'égard du père.

Que devient l'objet premier de la pulsion ou sa représentation, ce port d'attache qu'est la figure primitive de la mère ? Son destin est-il divergeant

chez la femme et chez l'homme ? Parfois sa recherche est sans fin, sa qualité trop excitante pourra devenir dangereuse pour le moi. Dans certaines cures, on a l'impression que la recherche inassouvie de cet objet primaire empêche l'advenue de l'objet œdipien. Cette occurrence serait-elle plus fréquente chez la femme, du fait de la nécessité, pour elle, de changer d'objet et de zone érogène ? Le trop d'attirance excitante serait plus, du côté de l'immobilisation, de la déliaison que de la liaison, de la pulsion destructrice que d'Éros, compromettant l'émergence du scénario fantasmatique, du souvenir de rêve.

En écho, une jeune fille, Lucienne, un jour, évoque un souvenir : elle a 6 ou 7 ans, elle regarde son petit frère, il joue avec une copine, c'est insupportable, il faut sortir, elle va exploser. Elle emprunte la porte au fond du jardin, elle marche dans les champs. Elle se guide sur le clocher d'un village, c'est sa boussole. Il faut sortir, marcher à travers champs ; chantonne-t-elle comme le petit chaperon rouge dans les bois ? Elle marche dans les champs, elle voit le clocher du village, puis... elle rentre par la route, dépitée et penaude.

Elle n'a rien vu, elle n'a rien pu dire à sa mère qui ne l'aurait pas entendue, elle n'a rien pu se dire. D'ailleurs, il n'y a rien à voir, rien à dire, rien à entendre: elle est sortie par la porte, elle a vu le clocher, et... rien (pas de porte, pas de clocher, rien entre la porte et le clocher, pas d'émergence de scénario fantasmatique)

Comment vous faire entendre la tonalité de cette cure, Lucienne parle pour ne rien dire : une jeune fille, Lucienne, un jour, un petit frère... d'autres détails encore, une porte, les champs, un clocher, un village... tandis qu'impuissante, je suis saisie par le rien, le vide interne de cette jeune fille ; je me la représente ce jour-là, seule au milieu de rien, une porte, un clocher... une petite fille.

Dans la scène entre le frère et sa copine, qu'a-t-elle vu ? Est-ce une réminiscence de la vue de ce même petit frère accroché au sein de la mère ? Avec ce souvenir le retour d'un trop d'excès pulsionnel lié à l'objet maternel. La vue de la scène réveille l'impression refoulée, le désir incestueux, de fusion dans la mère. Lucienne ne peut pas voir cette scène à deux : rien... entre-deux. Il n'y a pas

de lien, rien entre les mots, rien entre deux êtres, rien entre elle et moi. Ce souvenir entraîne la pensée à laquelle il est lié vers la régression hallucinatoire : ça peut se voir, ça ne peut pas se dire, il ne se passe rien, l'affect est détaché de l'image, c'est immobilisé. C'est comme une image photographique, inanimée ; c'est une vision qui l'attache, l'enferme comme dans un port ou l'expulse dans le vide. «Le souvenir agit comme un événement actuel» écrit Freud dans la lettre 52.

Pour éviter l'impression pénible, il aurait fallu ne jamais voir, ne jamais revivre la scène à deux qui réveille les images et les désirs refoulés. Le refoulement inexorable de ce premier lien à la mère reprend ses droits. «Tout se passe comme si le déplaisir perturbait la pensée en entravant le processus de traduction» écrit Freud, dans la lettre 52 encore. Alors elle a vu, elle n'a rien ressenti ni pensé, il faut parler pour ne rien dire.

La décharge motrice s'impose car le retour à cette toute première satisfaction sexuelle, trace d'une «représentation émouvante» ramène la perception, l'image de la mère tant aimée. Tout aussitôt, surgit l'inimitié inconsciente et la perception, l'image de la mère traîtresse. Il s'agit bien de la trace, je cite, d'un «amour sans but autre que la pleine satisfaction» à jamais non atteinte, qui caractérise ce premier amour sexuel pour l'objet primaire.

L'étroitesse des relations avec la matière première du souvenir, la proximité des deux images-représentations de la mère, leur contamination par des impressions sensorielles opposées, plaisantes et déplaisantes, opèrent comme une dérive «régrédiente» du frayage de l'excitation. La pensée, le désir ne peuvent être objectivés ni la scène vue et vécue. Elle aurait pu se rêver engloutie dans le sein de sa mère, signant ainsi cet amour narcissique et fusionnel archaïque qui chez Dominique se révèle par la phobie du cancer du sein. Mais il n'y a rien. Le fantasme ne peut-il pas faire retour vers l'objet original, vers le désir incestueux qui sépare ?

Dans cette scène, entre le frère et sa copine, on aurait pu voir le déplacement de la scène primitive, entre père et mère sur frère et copine. Mais à quoi jouaient-ils donc : au papa et à la maman ou

au docteur ? La curiosité sexuelle est réveillée, en alerte, cet entre-deux là aussi ne peut se voir, ni se dire.

Ou plutôt le déplacement ne marche pas, comme chez Dominique le déplacement sur le couple des deux médecins dermatologues, femme et homme. Ca ne marche pas parce qu'il y aurait condensation entre les deux scènes, fusion des deux objets, œdipien et pré-œdipien, fusion de l'amour et de la haine, du plaisir et du déplaisir. Pour échapper à la fusion incandescente, il faut partir, sortir, l'attachement si fort ne peut être ni ressenti, ni vu, ni entendu, comme s'il n'avait pas existé, il faut l'effacer, le refouler. Ce n'est pas un cordon ombilical, une corde que l'on ne peut larguer, ni même couper, c'est un port dont on est prisonnier, où l'on reste échoué.

Comment se détacher pour exister, séparée et seule ?

Quelques semaines plus tard, Lucienne arrive à l'heure de la fin de sa séance... elle me voit et repart... Cet entre-deux là, celui de la séance entre elle et son analyste, aussi est évité, nié ; le lien entre elle et moi réactualise le lien à la mère et succombe au refoulement. Dans ce moment qui pointe la séparation, j'éprouve un sentiment d'impuissance. À la séance suivante, Lucienne, ponctuelle cette fois, me relate difficilement un incident familial, à propos de son frère encore. Cet incident l'a laissée «abasourdie», j'entends «à bas sourde», donc à bas la sourde, la mère, l'analyste ; pourtant quand je relèverai le mot : «abasourdie», elle précise : «sourde, c'est comme Lucienne», Lucienne est une ex-copine, portant son prénom, son double ; si leur «brouille» a souvent été évoquée en séance, la surdité avait été tenue secrète. Me détailler, séance après séance, leur brouille, était sans doute la seule issue possible pour exprimer le conflit interne, mais à l'époque je ne l'avais pas entendu ; la surdité tenue secrète indique la résistance, que je sois sourde pour pouvoir venir me parler.

Tandis que je me dis : «À bas Lucienne» et pense au retournement sur la personne propre, (sourde et morte), je suis surprise de l'entendre me dire : «anéantie- morte- comme une pierre-disparaître ».

Dans son journal, Une vie à soi, Marion Milner exprime cela de manière similaire, je cite : se sentir «recroquevillée comme une araignée qui fait la morte» ce qui fait suite à des «moments de plénitude» alors qu'elle tente de lâcher prise et de plonger dans ce qu'elle appelle sa pensée aveugle, inconsciente.

Lucienne reste engluée dans le port d'attache. À cause du ressenti insupportable, quelque chose ne peut se voir, ni se penser, ni se dire. Le désir meurtrier pour la mère qui n'est pas intervenue, comme pour l'analyste qui n'a pas entendu, masque le désir, indécent et secret, d'être aimée, écoutée. Elle doit vérifier que je suis vivante et entière pour que ça puisse exister, je veux dire pour qu'émerge de l'inconscient les traces de l'amour primaire, la violence qui le marque. C'est le désir meurtrier refoulé, masqué par l'angoisse ou l'agir, qui cache l'amour incommensurable, cet amour qui ne veut rien savoir du manque.

Il faut vérifier que l'objet de sa passion amoureuse (retournée en haine) est indemne, non détruit et entier. À la séance suivante, on n'en parle plus, c'est disparu, déposé et oublié.

Est-ce, que dans cette «période de dénuement, le fantasme ne peut faire retour à l'amour sexuel originaire» ? Si «les motions libidinales du début ont une intensité incommensurable», le refoulement entraîne l'amour voluptueux fusionné à la haine, la trace inconsciente est enfouie dans les profondeurs et ne peut être repérée que par cet acte bizarre : venir et repartir, à l'heure de fin de sa séance, elle se coupe, se prive de sa séance et dénie la séparation.

Arrivée à ce moment de l'élaboration de ma conférence, j'ai rêvé que j'étais noyée dans la mer : m-e-r. Il s'agit soit d'être noyée, fusionnée soit d'être expulsée de la liaison à la mère, on est bien dans le lien binaire des débuts de la vie ; c'est être englouti par la baleine et rejeté à la mer comme Jonas.

«La petite fille est expulsée de la liaison à sa mère.» Expulsée, vidée, jetée dehors, arrachée, abandonnée, la force de ce mot, sa connotation sadique-anale ainsi que sa forme passive insistent sur la violence de l'attachement.

Rappelons qu'une impression que l'enfant éprouve passivement fait naître, chez lui, la tendance à une réaction active : pour le bébé, le fait d'être allaité, nourri par le sein maternel sera remplacé par une succion active ; dans les deux occurrences advient la satisfaction. On pourrait le dire ainsi : le sein de la mère pénètre, fait effraction dans la bouche du bébé, et en même temps le bébé happe ce sein, s'y accroche et le prend en lui, le reçoit en lui. Plus tard, aux stades anal et phallique, la stimulation passive provoque du plaisir et pourra aussi être recherchée activement.

Nous avons navigué avec les polarités actif-passif, amour-haine, dedans-dehors, plaisir-déplaisir, tout en sachant qu'au tout début les amours sont des pulsions partielles, des objets partiels s'étayant sur l'objet de la réalité extérieure ; pourtant c'est la teinte sexuelle et sa violence qui marqueront la scène psychique. Il est risqué de naviguer entre la théorie de l'attachement et celle de la sexualité infantile.

Si j'ai résolument pris le chenal de la pulsion partielle orale, son étayage sur le besoin vital, satisfait ou frustré par l'objet maternel, pas encore différencié, avant que le bébé ne soit un sujet, je savais bien que cela me permettrait seulement d'approcher cette époque originelle, cette préhistoire qui ne peut qu'être reconstruite, pour tenter de saisir «l'importance unique, incomparable, inaltérable et permanente» du lien sexuel à la mère dans les deux sexes. Passer par la sexualité féminine a été un moyen de l'illustrer.

L'amour de la mère ou pour la mère n'est en rien idyllique comme voudrait le croire notre narcissisme, cet amour-haine incommensurable s'adresse, dans les deux sexes, aux objets originaires et non pas à un objet unique, la force du lien d'amour marqué par le sexuel sera «tenu secret» et révélé par le rêve ou le transfert.

Chez Dominique et Lucienne, le désir d'être aimées insiste mais reste masqué par l'angoisse

qui fige; ce désir non satisfait, qui indique la castration, il faut le projeter dans le corps malade ou sur le frère ; la violence du conflit ne peut être intériorisée, la scène fantasmatique ne peut émerger. Il faut supporter que la situation analytique en réveille les traces dans le désir d'être écoutée et de voir. Il a été important pour moi, de vous parler et de vous montrer un peu de ces scènes transférentielles entre-deux.

J'ai tenté avec Dominique et Lucienne de vous relater un peu de l'expérience de ces deux cures, portant l'intransmissible du transfert avec la langue intime de chacune. Peut-être que chaque analyste recherche et retrouve dans son écoute, quelque chose de cet intime autrefois partagé avec la mère, intime et étranger inquiétant bien sûr à cause du marquage par le sexuel. Mais si la navigation est périlleuse, longue et parsemée d'écueils, les feux d'entrée et de sortie du port toujours mal visibles dans le brouillard, nous continuons ce métier car il est aussi des moments de surprise. Je vous propose celui-ci : Lucienne, quelques semaines après l'épisode relaté tout à l'heure, oublie de me payer, c'est inhabituel mais elle n'en pense rien. Quand j'évoquerai mon absence proche, elle me dit : «ah, vous partez en vacances... c'est pour cela que j'ai oublié de vous payer, je n'y avais pas pensé». «On sait que la reconnaissance de l'inconscient par le moi s'exprime dans la formule de négation » ("La négation", 1925) et c'est mieux que... rien.

Pour terminer,

un poème de Lamartine intitulé : À une jeune fille qui avait raconté un rêve.

«Un baiser sur mon front ! un baiser, même en rêve
Mais de mon front pensif le frais baiser s'enfuit...
Fatale vision ! Tout mon être frissonne ;
On dirait que mon sang veut remonter son cours,
Enfant, ne dites plus vos rêves à personne,
Et ne rêvez jamais, ou bien rêvez toujours ! »

L'errance, la fuite des mots.

Hélène Do Ich

C'est une longue jeune femme blonde, elle paraît triste, un peu absente, transparente, sauf lorsque son visage s'éclaire d'un sourire malicieux, au détour d'une phrase, sur le pas de la porte. Je reçois Lucie depuis quelques séances, quand elle peut dire : «je suis comme une feuille morte ballotée par les vents». Surgit alors en moi l'image de Lol dans le roman de Marguerite Duras, *le ravissement de Lol V. Stein*, Marguerite Duras écrit «elle avançait mais ni plus, ni moins que le vent qui s'engouffre là où il trouve du champ»¹. Cette image me fait percevoir la détresse de cette jeune femme, mais me donne aussi espoir qu'une résonance pourra se faire jour entre elle et moi. Une analyse peut alors s'engager.

C'est en songeant à l'écriture de ce texte et en relisant le roman de Duras, que dans l'après-coup de cette analyse, l'arrière-fond de cette association à Lol V. Stein a pris toute sa valeur d'interprétation; la relation transférentielle se noue avec Lucie, cette jeune femme «blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher mais qui vous fait sa proie»² dirait Lacan.

Je vais essayer de retrouver avec vous comment l'interprétation va d'abord accompagner le vécu indicible de cette jeune femme, et comment j'ai tenté de ne pas la laisser continuer d'errer. Cette première étape de l'analyse serait sous-tendue par une question : Comment donner une forme à son errance ?

L'association à Lol errant dans la ville, «on aurait dit qu'elle y était venue pour y retrouver ou y chercher quelque chose, une maison, un jardin, une rue, un objet même qui aurait été pour elle d'une grande importance et qu'elle ne pouvait trouver que de

nuit»³, évoque, dans un premier temps, une position où l'intériorité cherche un lieu pour se vivre, pour, peut-être, dans un second temps, retrouver la voie des mots. L'analyste aura à suivre, à deviner, à nommer sans brusquer. C'est, sans doute, essentiellement dans la vie psychique de l'analyste que peu à peu le patient dépose les traces mnésiques qui vont permettre de donner une forme à ce qui jusque-là ne pouvait se vivre que dans l'errance. Les rêves vont permettre de retrouver « la force agissante du sexuel» tout en laissant une part d'obscurité qui ne pourra se dévoiler que peu à peu.

Je ne m'étais souvenue que de la douce langueur de Lol, mais en relisant *Le ravissement*, j'ai retrouvé la force meurtrière de la scène du bal où le fiancé de Lol lui est ôté. Fascinée, comme lui, Lol voit arriver cette femme-mère à la robe de tulle noire qui lui dérobe son amour. Elle se cache derrière les plantes, se fond aux plantes. Devenir plante pour ne plus rien ressentir, ne plus rien entendre, ne plus rien voir, plus d'yeux, plus d'oreilles, plus de bouche pour parler. Cette douceur mortelle qui anéantit la vie psychique, nous allons l'appréhender peu à peu dans l'analyse de Lucie. Les deux signifiants «bal» et «ôté» résonnent avec la phrase de Lucie, ces mots que j'avais lus dans *Le ravissement* mais oubliés sont peut-être à l'origine de mon association, tout autant que la transparence de Lucie.

Lucie se souvenait de ses parents qui étaient partis un soir d'automne, laissant pour quelques heures leurs enfants ; l'aîné était adolescent, le plus jeune avait deux ans. Lucie joue dans le couloir aux petites voitures quand résonne la sirène, on vient leur annoncer que les parents se sont envolés pour

¹ Marguerite Duras : *Le ravissement de Lol V. Stein*, Folio, 2006, page 28.

² Jacques Lacan, : *Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein*, in *Autres écrits*, page 191, Editions du Seuil, Paris 2001.

³ Marguerite Duras, *ibid*, page 27.

toujours. Ce souvenir-écran, Lucie pourra, dans son analyse, le reconnaître comme reconstruit : l'angoisse qui la saisit quand elle entend une sirène lui fait revivre au présent le traumatisme de l'enfant. Lucie ne se souvenait pas de l'époque précédant le départ de ses parents, elle souffrait de ne pas retrouver leur visage. Elle aurait pu imaginer qu'elle avait deux ans ou bien peut-être quelques mois. Ainsi elle effaçait toute l'époque œdipienne qu'elle avait partagée avec eux. Elle les avait vus partir en vacances tous les deux quand le petit frère avait 6 mois, sans donner de nouvelles à la tante qui gardait les enfants, et Lucie avait dû vivre une grande colère à leur retour. Mais ce soir-là, ils n'étaient pas revenus, et Lucie devint une petite fille gauche et figée : c'est à ce moment-là que commence son errance. Nous pourrions alors penser à ce que dit Fédida de la dépression vitale : « cependant, il convient de penser à cet état non seulement comme à une brutalisation, mais aussi comme à la mise en conservation du vivant sous une forme inanimée »⁴.

Le passage à une deuxième étape de l'analyse est délicat car l'interprétation risque d'être vécue comme brutale dès qu'elle touche au vif de ce qui a été enfoui pour survivre. Lucie regrettera de n'avoir pas trouvé le mot qui aurait pu empêcher sa mère de partir. Mais sa mère n'aurait pu vivre sans le père, cette mère qui déprimait dès qu'ils n'habitaient pas sur le lieu où le père travaillait.

Après la mort de ses parents, Lucie habite chez une sœur de sa mère, à Versailles, elle joue avec son petit cousin. Au début de son analyse, elle se rappelle qu'elle craint son oncle et ses colères, plus tard nous découvrons que son oncle se fâche quand elle s'abîme dans les prières à ses parents. Pour une raison qui longtemps restera obscure, elle repart, au bout d'un an, chez un frère de sa mère, à Montauban, dans une région qui lui semble très loin du reste de la famille, de ses frères... Elle ne peut plus réinvestir cette nouvelle famille et se sentir investie par eux, elle est « comme un cheveu sur la soupe. » L'errance se réinscrit dans l'histoire de Lucie, dans son analyse, les changements de lieu vont incarner les bouleversements psychiques. Comme chez Lol dans *Le ravissement*

de Marguerite Duras où le déplacement devient métaphorique de la difficulté relationnelle avec elle-même et les autres.

Juste après la mort de ses parents, Lucie a été opérée d'une oreille, avec une perte d'audition définitive. Enfant, elle n'entend pas ce qu'on lui dit, fait répéter, ce qui énerve son entourage, dans l'après-coup il lui semble que parfois elle n'entendait pas et souffrait que sa surdité ne soit pas reconnue, d'autres fois elle entendait sans donner du sens. Elle comprenait qu'elle avait entendu en le réentendant, mais se sentait alors terriblement coupable. En séance, elle et moi, nous pouvions nous dire que la plus grande souffrance venait de cette perte de sens des mots, et je partageais sa colère en entrevoyant cette enfant, si seule avec ce vécu. En séance, il lui arrive de ne pas entendre, elle retrouve alors sa colère d'enfant. Elle se revoit dans le salon à Montauban, un bol à la main, elle a le fantasme de lâcher le bol, pour le voir voler en éclat, voir ce que cela lui ferait. Elle associe : parfois, quand elle prend un bébé dans les bras, elle a peur de le lâcher.

À l'adolescence son premier amour lui redonne l'espoir d'aimer et d'être aimée, mais elle provoque une colère noire chez son tuteur qui ne supporte pas sa vie amoureuse et la compare à sa mère. Lucie entrevoit qu'elle lui rappelle sa mère et qu'il a pu en être amoureux. Peu après, son tuteur fait une crise cardiaque, il ne meurt pas, lui, mais Lucie, très culpabilisée, part aussi loin qu'elle le peut, à Mulhouse. Nous pourrions penser qu'elle était en train de revivre de l'intérieur son lien à l'autre, mais cela-même la remettait en contact avec l'identification à sa mère, les vécus œdipiens, la culpabilité. Elle fuit ce passé douloureux qui ressurgit. Dans l'analyse elle retrouve le sentiment qu'elle apporterait la poisse, partout où elle passe un homme meurt. Elle réalise que quelques mois après son départ de chez sa tante qui l'avait accueillie après le décès de ses parents, son oncle était mort. L'impact que cela avait pu avoir sur elle ne peut être vécu que par le transfert, ce mouvement du processus analytique serait, dans le même temps, très risqué pour l'analyse, Lucie pourrait fuir le réveil de son vécu d'enfant en arrê-

⁴ Pierre Fédida : *Les bienfaits de la dépression*, éditions Odile Jacob, Paris 2001, p. 16.

tant son analyse. Elle m'annonce, une nouvelle fois, que son compagnon demande sa mutation. Je peux lui dire qu'elle me lâcherait comme le bol, j'aurais à vivre ce que ça fait de voler en éclats. Je serais dans le même temps le bol sur qui se déplaçait le vécu des parents volant en éclat ; et je serais aussi la petite fille abandonnée. Elle partirait en m'abandonnant pour suivre son conjoint, comme sa mère était partie en l'abandonnant, pour s'envoler avec le père... Je serais complètement découragée : tout ce que nous construisions ensemble volerait en éclats.

Ainsi, pendant l'analyse, surtout les trois premières années, les projets de départ m'ont souvent fait craindre que Lucie arrête son analyse, souvent pour suivre son compagnon dont la carrière ne pourrait se poursuivre qu'en partant loin, le plus loin possible, à Bordeaux ou bien à Nice, à Caen ou bien à Strasbourg. Dès qu'elle retrouvait un vécu intérieur, il lui rappelait le lien à ses parents et l'horreur de leur disparition, alors comme à l'adolescence, elle risquait de tout faire éclater pour arrêter l'événement psychique. Paradoxalement quand Lucie voulait fuir, elle était complètement prise dans la scène du départ des parents, scène primitive mortifère. Nous retraversons sa peur qui la ferait partir pour ne pas me blesser, et à la fois sa peur de me tuer en partant, d'avoir à vivre à nouveau qu'elle est sans père, ni mère, «orpheline» : ce mot qui lui faisait si peur qu'elle ne voulait ni entendre, ni écrire ; nous tenons, enfin, fermement, ce qui à table, enfant, lui faisait faire la sourde oreille.

La jeune Lucie, adolescente errante, me renvoie à Œdipe et me permet d'entendre ce mythe fondateur, j'oserais dire, d'une autre oreille. Œdipe doit partir loin de son père de peur de le tuer, ou de l'aimer à en mourir. Œdipe adolescent entend un homme l'appelant «*enfant supposé*» et il dit «le mot me fit mal», son identité vacille. Il interroge alors l'oracle qui lui révèle «le plus horrible, le plus lamentable destin, je serais l'assassin du père dont j'étais né». Il s'enfuit, paradoxalement, loin de ses parents du jour, alors même qu'il vient d'entendre qu'il n'était pas né d'eux, «et voici qu'en marchant» il rencontre et tue celui qui le hante, le père originaire.

Sophocle sait que la véritable douleur se vit bien après l'acte, le mouvement poétique permet de mettre à jour la répétition qui se joue des humains. Œdipe, devenu époux et père est à nouveau hanté par les mots de l'oracle et la peur d'avoir commis le parricide. Jocaste ne peut faire entendre au fils que le meurtre du père est un fantasme, comme, pourrions-nous reconstruire, elle n'a pu le faire entendre au père : Laïos, père effrayé par le fantasme d'un crime à venir, avait pendu par les pieds son bébé. Jocaste, à nouveau, impuissante à s'interposer entre père et fils, se pend. La vue de Jocaste morte plonge Œdipe dans un désespoir sans nom, il se voudrait aveugle et sourd, **il se referme tout entier sur cette dernière et première vision. «la femme est pendue ! Elle est là, devant nous étranglée par le nœud qui se balance au toit»**. À jamais, Oedipe verra, il sera, cette femme-mère pendue, il s'écrie «si même il m'était possible de barrer au flot des sons la route de mes oreilles, rien ne m'empêcherait alors de verrouiller mon pauvre corps en le rendant aveugle et sourd tout à la fois. Il est si doux à la pensée de vivre hors de ses maux !... »⁵ L'errance s'empare une nouvelle fois de lui, bébé, adolescent et vieillard, pieds troués, yeux troués, il est toujours emporté loin des siens, la sentence de mort est transformée en errance. Le cri d'Œdipe rejoint celui de Lucie, de Lol, ne plus rien entendre, ne plus rien voir, humain sans intérieur, errant, se laissant enterrer.

Freud reprend très longuement, dans *Totem et Tabou*,⁶ l'idée selon laquelle la horde des frères se soude après le meurtre du père. Lucie semble vouloir faire partie de la horde des frères : dans son souvenir-écran elle joue aux petites voitures et non à la poupée. Ses efforts souvent infructueux pour réunir ses frères autour d'elle occuperont le début de son analyse. À l'adolescence, elle est très proche de son frère un peu plus âgé qu'elle, ils s'écrivent, elle lui voue une admiration sans borne. Elle se lance dans un long périple en train pour le retrouver, elle lui laisse prendre sa main, il pourrait tout lui demander, jeux avec le feu qui resteront à la limite de la transgression. Ils incarnent le couple des parents ; comme si devait s'annuler la curieuse

⁵ Sophocle : «Œdipe - roi», *Les tragiques grecs*, collection Bouquins, Robert Laffond, Paris, 2001.

⁶ S.Freud : «Totem et tabou», *OCF tome XI*, 1911-1913, éditions PUF, p. 260.

séparation des enfants - la fille dans la famille maternelle, les garçons dans la famille paternelle - qui avait défait le couple défunt. Pour l'un et l'autre cette traversée œdipienne qui ne dure qu'une saison, ne va pas empêcher de nouer d'autres relations amoureuses. Cependant, devenue adulte, elle ne peut pas toucher à l'argent qui vient de la mort de ses parents, même ou surtout pas pour son analyse, mais elle peut le prêter à ce frère quand il s'endette. Je mets longtemps à lui dire qu'elle lui sacrifierait corps et bien, et qu'elle entretient ainsi la destructivité de ce frère. C'est la petite fille qui veut attirer son père et donne tout à celui qu'elle a peur de blesser, car le frère est le père aimé mais aussi doublement rival dans la relation à la mère. Dans *Totem et tabou* on peut lire «le sacrifice (...) offre au père la réparation pour l'ignominie commise sur sa personne, dans la même action qui perpétue l'ignominie de ce forfait »⁷.

C'est en reprenant ce début de l'analyse que je pèse le poids de l'identification à un frère, un père, un homme ; l'importance d'être avec les frères, comme eux. Nous pourrions le lier au fait de vouloir, dans le transfert, partir pour la carrière de son compagnon. Les hommes seraient-ils vécus comme n'ayant pas d'éprouvé intérieur ? Elle serait plus imperméable en s'identifiant à un garçon, encore plus en étant un animal, une plante ou une pierre. Les traces de cette identification très forte aux frères, articulée avec la relation au père, vont se retrouver dans la parole elle-même et ses défaillances, la fuite des mots, ceux qu'elle n'entend pas, quand elle perd le sens de ce que les autres lui disent, mais aussi les mots qu'elle n'arrive pas à retrouver pour les dire. Freud, dans *totem et tabou*, analyse la peur de prononcer le nom du défunt qui pourrait le faire revenir en démon, qui pourrait faire revivre le souvenir d'une relation trop intense avec lui, des déplacements vont ensuite atteindre d'autres noms. Lucie a fait un lapsus dans son travail appelant un collègue, un homme qui porte le même prénom que son père, d'un autre nom que le sien, son supérieur rectifie, il lui paraît être très irrité ; elle prend conscience que souvent elle se trompe de nom ou bien ne termine pas ses phrases, elle peut laisser en suspens ce

qu'elle semblait vouloir dire. Elle est terrifiée par la colère que l'autre ressent et se replie honteuse. La honte nous permet d'entrevoir la séduction qui demanderait à l'homme, au père, de lui donner ce mot qui lui manque, ce mot refoulé, perdu à l'intérieur d'elle. Elle aurait à faire au trou, au rien, au «je ne sais pas», l'homme aurait ce qui lui manque. Il serait, dans le même temps, la chose-même, refoulée, enfouie, non-retrouvable. En séance, elle peut se pétrifier et sur le divan elle retrouve la petite fille qui se crispait au point de se faire mal pour lutter contre les cauchemars, les cauchemars reviennent : «un homme méchant qui dit aux parents d'aller de l'autre côté, là d'où ils ne pourront revenir, elle ne peut rien faire pour les empêcher de partir».

Nous retrouvons le souvenir de son oncle qui se mettait en colère quand elle s'abîmait dans les prières à ses parents, cet homme méchant, elle perçoit maintenant qu'il essayait de la ramener à la vie, de lui donner des limites. La mort de cet oncle révèle le traumatisme, il lui fait défaut, il se découvre comme celui qui limitait sa fascination pour la mort de ses parents, sa tentation de se lover dans cette scène primitive mortifère. Elle tente de reconstruire cette nuit de cauchemar, elle imagine que c'est sa mère qui voulait sortir, elle aurait pu dire à sa mère de rester, de ne pas partir. Elle se dit aussi qu'elle était peut-être en train de jouer dans la maison voisine avec sa copine. Nous entrevoyons qu'elle pourrait maintenant s'imaginer être dans une relation avec une autre que la mère, une fille. Plus tard, Lucie fera un rêve «je suis avec mon grand-frère, avec sa fille dans sa poussette, nous attendons un car, mon frère part aux toilettes, nous ratons le car. Mon frère veut mettre ses mains dans les bottes de sa fille. Je lui dis : elles sont trop petites, il faudrait prendre les miennes» Je peux en séance faire le lien avec ses fantasmes de petite fille dans la relation à ce grand frère, il m'est plus difficile d'entrevoir le lien à son père, ce père mort, quelque chose nous empêche, dans un premier temps de le représenter. Pourtant quelques séances après, elle peut se souvenir de son père, elle le revoit mettre des bottes pour descendre à la cave, il y avait une inondation, elle voulait le suivre,

⁷ Ibid, page

il lui a dit non. Enfin, elle retrouve ce père qui a pu interdire à l'enfant de faire comme lui.

La question de la fuite des mots, Marguerite Duras l'aborde dans *Le ravissement*, en songeant à Lucie, nous le mettrons en lien avec le traumatisme et l'identification au père. Lol se fige quand elle voit partir son fiancé avec une femme qui est aussi une mère, «Lol frappée d'immobilité, avait regardé s'avancer, comme lui, cette grâce abandonnée, ployante, d'oiseau mort⁸ ». Pétrifiée, elle semble complètement s'identifier à l'homme, elle ne trouve pas le mot «Ç'aurait été un mot-absence, un mot-trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés.⁹ ». Ce texte m'a permis d'approfondir ce que j'avais traversé avec Lucie. Par son écriture, qui arrive à restituer cet état confus, Marguerite Duras nous fait revivre les liens entre ce moment pétrifiant et ce qui se passe quand Lol ne finit pas ses phrases. D'un côté, ce moment où il a manqué un mot pour arrêter l'événement, un mot qui aurait permis de ne plus être «comme lui», fasciné par la mère. De l'autre, cette manière de laisser la phrase en suspens qui laisse l'interlocuteur en attente de la suite, comme s'il devait deviner, être le prolongement de celle qui parle. Le moment où un mot n'a pu être trouvé serait toujours ainsi remis en jeu, ce moment qui a fait trou, rappelant brutalement que le corps, la mort et l'amour sont parfois étroitement liés, jusqu'à la folie.

Un ami vietnamien à qui je lisais les brouillons de ce texte, m'entendant répéter le nom Lol, l'associait à *lôn*, le sexe féminin en vietnamien ; dans certaines régions du Vietnam les campagnards prononcent le n comme un l. Ce mot est, parfois, utilisé par les enfants, quand ils se moquent. Nous nous souvenons que Marguerite Duras vivait à la marge de la colonie blanche en Indochine, elle partageait les jeux et la langue des enfants vietnamiens. Le lien avec notre thème m'a laissée rêveuse. Nous pouvons maintenant revenir à Lucie,

«feuille morte ballottée par le vent» et entendre, dans mon association à Lol, la polysémie du mot «bal ôté», ce bal qui porte une menace d'arrachement, qui refait vivre l'intrication de la sexualité et des identifications mortifères. Cette association qui laisse entrevoir mon implication dans ces premières séances est comme l'ombilic du rêve de Freud.

À propos de son rêve de transfert de l'injection faite à Irma - où la bouche d'une femme s'ouvre tel un gouffre, Freud écrit en note : «si je continuais la comparaison des trois femmes je m'égarerais trop. Chaque rêve a au moins un point où il reste insondable, en quelque sorte un ombilic par lequel il est en corrélation avec le non-connu¹⁰ ». Dès le début de l'analyse de Lucie j'entrevois que l'errance répond à un vécu insupportable, mais très vif, je ne compris que bien plus tard que Lucie effaçait ses vécus œdipiens, tant il était insupportable d'avoir souhaité prendre la place de celle qui était une rivale et devint une morte. Maintenant, en écrivant, je peux percevoir que mon association résonne avec toute l'histoire de cette analyse avec Lucie. Nous pourrions dire que notre travail psychique, avec ses zones de lumière et d'ombre, nous donne le temps qui est nécessaire pour que notre interprétation ne vienne pas trop vite. Nous devons laisser la situation transférentielle se déployer peu à peu, accueillant l'impact traumatique et la toute puissance qui ont produit une enclave figée dans la vie psychique. Fédida souligne combien prendre le temps est nécessaire pour dénouer «l'identification à la mort ou à un mort¹¹». Pendant l'analyse de Lucie, puis quand je me suis plongée dans l'écriture, j'ai relu la *Gradiva de Jensen*, et l'interprétation qu'en donne Freud¹², reprise par Fédida. Cette lecture m'a permis de mieux appréhender ce moment où Lucie risque d'être aspirée par la scène primitive et de rester figée sous le choc de la disparition de ses parents. Zoé accepte d'être d'abord la Gradiva ensevelie dans les cendres de Pompéi, elle révèle

⁸ Marguerite Duras, *ibid.*, page 15..

⁹ Marguerite Duras, *ibid.*, page 48.

¹⁰ S.Freud : «L'interprétation du rêve», *OCF vol IV*, 1899-1900, page 146 et page 578, PUF, Paris 2003.

¹¹ Pierre Fédida, *ibid.*, page 13

¹² S. Freud : *Le délire et les rêves dans la Gradiva de Jensen*, précédé de *La Gradiva*, 1907 , NRF, Gallimard,1993.

petit à petit qu'elle est l'amie d'enfance de son voisin, Norbert, parti si loin pour pouvoir la retrouver. Ce trajet leur permet de revivre et de se dégager des fantasmes incestueux qui avaient marqué leurs jeux d'enfants. Zoé, qui a perdu sa mère très jeune, peut grâce à son compagnon retraverser l'identification à sa mère morte et s'en détacher. Par ailleurs, Zoé a le sentiment d'être transparente tellement son père est occupé à attraper les petits lézards dont la tête dépasse des plis de la roche ; mais ce n'est pas sans lien avec son pied qu'elle va laisser dépasser des plis de sa robe pour attirer le regard de son ami d'enfance devenu grand. Ainsi, à l'adolescence, la séduction va retrouver les traces mnésiques liées à des objets d'amour disparus, la pulsion va pouvoir se déplacer vers un objet d'amour actuel et permettre de se dégager des identifications aux parents oedipiens. Zoé Bertgang séduit un jeune homme par sa démarche, mais nous pourrions penser que le nom de son père est partie prenante de la séduction, Bertgang peut être traduit par «celle qui marche»¹³. Transportée par son élan amoureux, Zoé cesse d'être identifiée et de s'identifier à sa mère morte, du moins suffisamment pour s'engager dans sa vie de femme. À la fin du roman, Zoé et Norbert franchissent ensemble la fente de la pierre, ils sont redevenus eux-mêmes et ils sont capables d'un certain humour sur leur cheminement : Norbert imaginait que la Gradyva entraît dans sa tombe par cette fente alors que Zoé allait manger au restaurant avec son père. Lucie m'évoquait le désespoir de Lol, mais elle gardait en elle toute la vivacité de Zoé, cette féminité légère et conquérante. Cependant, pour conquérir sa féminité Lucie va, comme Zoé, devoir se confronter aux identifications à sa mère morte... Ainsi, quand Lucie attend son premier enfant, sa belle-mère devient la bête noire ; le vécu conflictuel nous permettra d'appréhender le lien à la mère, et d'approcher le transfert dans ses aspects les plus mortifères. Son récit, en séance, se charge de tous ses vécus d'enfant, et me fait penser à Lucie, petite fille, quand sa mère attendait son dernier enfant. La scène primitive est d'autant plus présente qu'elle est annulée, Lucie ne peut pas se représenter le

couple de ses parents, sans que le risque de voler en éclat soit en filigrane Je m'interroge simplement sur cette bête - noire, et je lui fais part de mon association à des peurs qu'elle aurait pu avoir enfant.

Elle se souvient de ces petits matins froids, dans son petit cabinet de toilette, chez son oncle et sa tante : une araignée noire trônait au-dessus du petit lavabo ou bien elle la retrouvait en dépliant sa serviette de bain, au moment sans doute où elle devenait jeune fille. Son corps, en arrière-fond celui de la mère, devenait aussi effrayant que la mère, noire dans sa mort. Son corps devenant adulte rappelait aussi l'énigme, l'inconnu que faisait vivre le corps adulte et la vie intime des parents quand Lucie était enfant. Laplanche écrit : «Il s'agit ici de la naissance du sexuel par un véritable «métabolisme» qui est une transformation rendant méconnaissable ce dont elle provient. La cure où, d'une façon plus générale les situations de transfert sont en résonance avec cette immersion du petit humain dans un univers de significances qui lui préexiste et qui le dépasse, le déborde et le traumatise.»¹⁴. La grossesse avec ses transformations refait vivre à Lucie les changements dans son corps et lui refait vivre aussi la cruauté de son vécu d'enfant, puis d'adolescente, «sa mère lui manque». «Elle est petite, trop petite pour vivre tout cela.» Elle voudrait arrêter les séances. Le sentiment d'absence à elle-même dans lequel elle était plongée enfant revient au moment des fêtes de Noël, elle regarde comment les autres reçoivent les cadeaux et ne peut ouvrir les siens. Son frère peut lui parler des Noëls avec ses parents, très vivants, et de ceux d'après, où très jeune adolescent, il ne peut que sortir pour fumer. Elle, elle se souvient seulement de faire semblant d'être contente. Mais son frère lui parle aussi de la mère, moins idéale, plus obscure, plus chargée de vécus aussi, quand sa mère le pinçait, quand elle l'envoyait à la cave pour le punir, quand elle déprimait à la naissance du petit frère qui n'était peut-être pas désiré. Sa tante peut lui dire que ses problèmes d'oreille ont débuté bien avant la mort de ses parents, quand sa mère la laissait, sur une chaise haute, devant une fenêtre. Je peux enten-

¹³ *ibid.* Page 128.

¹⁴ Jean Laplanche : *problématique V, le baquet, transcendance du transfert*, PUF, 1987.

dre les fantasmes de la petite fille sa mère préférait sans doute ses frères, surtout celui-là, pour le pincer, en pincer pour lui, et elle, alors, on l'oubliait. Je vais ressentir que je suis cette mère imparfaite : j'arrive en retard le jour où Lucie revient après la naissance de sa fille. Je la retrouve assise dans l'escalier, boudeuse. Furieuse, elle ne me regarde pas pour me dire : «mon bébé m'attend et vous n'êtes même pas là». Pendant la séance, elle se demande pourquoi elle est revenue. Le lendemain elle peut me dire : «je ne vous regardais pas de peur que mon regard vous démonte». Intérieurement je reconnais la peur que ce non-regard a fait sur moi et le soulagement très profond que j'ai ressenti en la voyant revenir le lendemain. Ainsi l'immense colère contre la figure maternelle pouvait venir habiter le transfert et peu à peu supporter d'être dite sans provoquer la fuite.

Pour retrouver la vitalité, il fallait traverser les identifications mortifères, leur lien avec la sexualité et retrouver dans le transfert cette colère. Enfin, le fantasme d'un meurtre pouvait être vécu sans tout détruire. La vie et la mort étaient, dans ces moments-là, si intimement mêlées que c'était presque insoutenable. Smirnoff remarquait «parce que la sexualité qui, dans le vécu humain, s'inscrit par ses complexes nodaux de l'identification primaire, de l'œdipe, de la castration, est ce qui concerne à la fois la vie et la mort, l'analyse est mise au défi de dégager le sexuel de ses effets mortifères¹⁵ ». Il faudra du temps pour relever ce défi et reprendre bien des fois ses vécus autour de l'absence, de la perte, en lien avec la différence sexuelle, la différence des générations et la mort. Un rêve témoigne de l'identification à sa mère, et de la nécessité de renoncer à la remplacer, cependant un risque de perte indicible revient : «j'ai fait un rêve avec mon petit frère, j'avais un sac, mon frère était dedans. Quand je regardais il n'y était plus, c'était normal il était trop grand pour y être. Mais j'avais peur de l'avoir perdu.» Le frère, en arrière-fond le père, est trop grand pour être dans le sac de la petite fille. Ce père que la petite fille sait mettre dans sa poche. Maintenant, je peux faire le lien avec sa honte d'avoir perdu ce mot qui était au bout de sa langue. En séance, nous appro-

chons : la petite fille a envie d'être la mère enceinte, elle aurait été contente, elle, d'attendre ce bébé du père. Mais alors revient la peur de la perdre, cette mère, et ceci résonne avec l'horreur de sa disparition. Par ailleurs, la jalousie, la peur d'être pour quelque chose dans l'éloignement du petit frère est à la mesure de son insistance pour retrouver ses frères. Elle se souvient de son frère devenu grand, il lui disait, exaspéré : «arrête de jouer à la maman».

Devenue maman, elle laisse un jour son petit pour quelques instants dans la maison, sur le chemin du retour, elle voit à la fenêtre le petit visage inquiet de l'enfant qui s'éclaire en la reconnaissant. Son récit en séance est assez bouleversant, surgit en moi un tableau d'un peintre russe, dont j'ai perdu le nom, une simple route dans un paysage désert, la route se transforme en chemin de plus en plus ténu, avec comme titre «le goulag», les prisonniers prenaient ce chemin pour disparaître dans le gouffre du goulag. Lucie continue, «le petit en me retrouvant m'a demandé «comment tu as su que tes parents étaient morts ? » Je lui ai répondu que j'avais vu que mes parents ne revenaient pas, et qu'on m'avait dit qu'ils étaient morts». Il a ajouté «comment ils s'appelaient ? » Je lui parle de l'écart entre ce qu'elle a vu, un «non-retour », et ce que les grands ont pu lui dire. Son vécu d'enfant reste indicible. Dans le même temps, je pense qu'elle peut revenir vers son enfant, mère vivante capable de répondre aux questions de l'enfant, et qu'elle se sépare ainsi de sa mère morte. Mais, sur le divan, cela lui fait traverser une souffrance insoutenable, car elle «est» l'enfant, elle revit au présent le traumatisme de la petite fille. Lucie, elle, est complètement sidérée et c'est avec beaucoup d'émotion qu'elle peut dire «j'ai vu une absence», elle paraît vaciller en se levant du divan, et je la laisse partir en étant un peu inquiète pour elle ; le lendemain elle peut dire qu'elle ne sait pas comment elle est rentrée chez elle, mais qu'il était important que je la laisse partir. L'hallucination négative peut être reprise dans la séance. Nous pouvons nous demander si le processus qui empêche de retrouver certains mots n'est pas pris dans le même processus que l'hallucination négative, un

¹⁵ Victor Smirnoff : ... Et guérir de plaisir, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 17, pages 139-166, 1978.

moment de détournement de la chose même dont le mot risque de ramener la vue.

L'écrivain, comme l'analyste, peut avoir peur d'approcher avec son patient ce qu'il est insoutenable de voir, de reconstruire : «ce point de l'horizon le plus hostile¹⁶» dirait Duras. En tant qu'écrivain, dans *Le Vice-consul*¹⁷, un an après *Le Ravissement*, Marguerite Duras se confronte de nouveau à l'écriture. Le point le plus hostile est touché là où l'ombilic de l'œuvre pourrait faire vivre à Duras le risque d'être anéantie, de vivre cet état psychique où il y a un risque de tomber hors du monde, de perdre contact avec soi. Duras n'est plus dans cet état second dans lequel elle a écrit *Le Ravissement de Lol* ; elle ressent une effroyable douleur pour parler de «la vieille enfant enceinte», chassée par sa mère. L'écrivain use d'un subterfuge, le livre commence ainsi : «elle marche, écrit Peter Morgan», imaginer un écrivain homme lui permet, à elle qui est femme, de trouver les mots pour décrire un état intérieur indicible. Le lecteur, lui, oublie rapidement le subterfuge, il «voit» la petite mendiante. La petite, trop petite mendiante, erre à travers les marécages, avec son pied blessé. C'est Œdipe au féminin qui quitte cette mère, source de terreur dont elle ne peut se séparer. Elle se réfugie dans une carrière, Blanche-Neige asiatique que sa mère-marâtre menace d'empoisonner avec du riz si elle revient avec son enfant. La jeune mendiante donnera l'enfant à une petite fille blanche et à sa mère, Duras écrit «Aucune crainte à avoir : l'enfant blanche de la dame veut, Dieu veut. Donnée. Et prise. C'est fait.¹⁸» En relisant ce passage, j'ai rapproché «Dieu veut. Donnée.» de «Donnadieu», nom du père de Marguerite, celui qu'elle portait avant de choisir de devenir Duras. Ce père est mort quand Marguerite était petite.

Ce passage m'a fait penser à ma patiente, quand elle se disait pétrifiée, quand elle voulait suivre son compagnon dans sa carrière, quand elle évoquait la fuite des mots, elle parsemait ces dires des syl-

labes qui rappelaient le nom et prénom de son père. J'ai eu, nous nous en souvenons, au début de cette analyse, le plus grand mal à retenir le prénom de ce père. Il était partout et nulle part. Freud dans un tout petit article remarque que le nom de Dieu était tabou, et ajoute «dans les rêves et les idées incidentes les noms qui se cachent doivent être remplacés par d'autres qui n'ont de commun avec eux que la séquence des voyelles¹⁹».

Mais revenons à la mendiante, après avoir laissé sa petite fille et vérifié qu'une mère s'occuperait de l'enfant, la jeune cambodgienne reprend la route de l'errance. Elle n'a plus personne à qui parler, même plus son bébé, son errance l'a exilée loin de sa région natale, personne ne la comprend. Elle ne garde qu'un seul mot, lieu d'origine, sorte d'onomatopée enfantine : «Battambang ». Elle se déshumanise. Elle va finir par survivre avec les lépreux, à Calcutta, à la lisière de la colonie blanche, elle suit comme une ombre Anne-Marie Stretter, cette femme-mère qui avait dérobé à Lol son fiancé. Duras poursuit ainsi avec la mendiante, l'exploration de ce qu'elle avait entrevu avec Lol. Et cela ramène des souvenirs effroyables. La jeune mendiante reprendrait un souvenir-écran terrible : une jeune annamite aurait donné son bébé à Marguerite enfant et à sa mère, la mère n'aurait pas pris le temps de s'occuper de l'enfant et aurait laissé la petite fille s'en charger seule, le bébé serait mort. Certains passages des *Carnets*²⁰ sont des récits plus ou moins romancés de l'enfance de Duras, ils nous laissent entrevoir que la mort du père avait laissé Marguerite très seule avec la folie maternelle.

Duras raconte que son père mort hante les nuits de la mère. Fantôme qui dicte à sa femme d'acheter des marécages pour cultiver du riz. La mère le fait et se ruine. Malgré tous les efforts de la mère, et à cause d'eux, la famille est rejetée à la marge de la colonie blanche. Ainsi, la petite Marguerite,

¹⁶ Marguerite Duras : *Le Vice-consul*, collection : l'imaginaire, Gallimard, 2006, page 9

¹⁷ *ibid.*

¹⁸ *ibid* page 59.

¹⁹ S. Freud : «La significativité de la séquence des voyelles», *OCF tome XI*, 1911, page 24, PUF, 1998.

²⁰ Marguerite Duras : *Cahiers de la guerre et autres textes*, POL/ IMEC, 2006, page 36.

esseulée, se tourne pour survivre vers les enfants vietnamiens, elle partage leurs jeux, ils transmettent à la petite blanche la saveur de leur langue qui va venir coloniser son français. Je manque de connaissances linguistiques pour approfondir cet aspect. Néanmoins, en tant qu'analyste, nous entendons les traces mnésiques attachées à des syllabes, comme l'association de Ion, le sexe féminin et de Lol. Par ailleurs, les images de la langue vietnamienne pourraient être l'un des arrière-fond de l'écriture de Duras qui avec des mots suscite des images chez le lecteur ; bien sûr nous penserions aussi à tous ces paysages, ces marécages qu'elle a parcourus enfant avec les petits vietnamiens et qu'elle décrit si bien, pour nous y perdre avec la petite mendicante. L'ambassadrice, Marguerite Duras, raccommode, en écrivant, une déchirure dans son vécu d'enfant. Nathalie Zaltzman²¹ ajouterait qu'elle répare ainsi une déchirure collective dont la langue garde les cicatrices.

Le projet d'écrire pour cette journée m'a fait repenser à cette séance avec Lucie où resurgit l'image de Lol. Sur le moment, je ne me doutais pas que j'allais me replonger dans les écrits de Duras pour entendre d'une autre oreille le travail accompli en tant qu'analyste, avec le regret bien sûr de n'avoir pas le talent du poète pour vous faire partager cette expérience profonde qui nous met en contact avec la parole de l'autre, le monde et nous-même. J'ai essayé de reconstruire pour vous, en me replongeant dans cette analyse, comment nous nous étions confrontées à l'insistance du sexuel. Ce sexuel, lié à la construction de l'*infans*, viendrait donner aux mots leur charge

inconsciente qui fait que les hommes les fuient, les perdent et les recherchent. D'un côté, ces mots risquent de faire fuir, car ils viennent du dehors réveiller un fantasme interne insupportable, ce qui pourrait évoquer une position plus masculine. De l'autre côté, ces mots nous les cherchons sans les trouver, ces mots qui sont perdus à l'intérieur, trop proches de la chose même, indicibles, en lien avec une position plus féminine, articulée avec l'identification au père et son nom (non).

Dans le transfert, l'analyste s'est confronté à l'infantile, il a longtemps remis sur le métier le processus qui se met en marche en lui et avec cet autre qui lui parle de sa souffrance. L'écriture va déstabiliser chez l'analyste ce qui était devenu trop familier dans le processus analytique, elle va relancer le mouvement de l'analyse, je vous remercie de m'avoir permis de le faire pour vous et avec vous.

Bibliographie incomplète :

Janine Altounian : «Les héritiers et les traducteurs», *Libres cahiers de la psychanalyse*, n°16, *Parler de la mort*, automne 2007, In press.

Madeleine Borgomano : *commente Le ravisement de Lol V. Stein*, folio 1997

Les cahiers de l'Herne : Duras, 2005.

Josiane Rolland : «1915, 1932, 1945», *Libres cahiers de la psychanalyse*, n°16, *Parler de la mort*, automne 2007, In press.

Ton-That Thanh-Vân : *Le ravisement de Lol V. Stein, un roman de la folie amoureuse*, Éditions du temps 2005.

²¹ Nathalie Zaltzman : *De la guérison psychanalytique*, PUF, 1998.

Ce qui surgit de l'arrière-plan

Jean-Yves Tamet

Les hésitations multiples et les repentirs qui ont jalonné l'écriture de ce texte signent la présence tourmentée de son sujet. L'exposition de pensées sur une feuille puis la présentation au lecteur arrache l'expérience de la cure à la discrétion et au refoulement qui suivent le temps d'une séance : repartir à la recherche du temps écoulé n'est-ce pas prendre le risque de découvrir qu'un infantile travaille toujours une pensée qui se voudrait objective et même, ô ambition, scientifique !

Immense, inépuisable est donc le polymorphisme des expressions de la psycho-sexualité et variées en sont les manifestations cliniques. Je voudrais m'arrêter sur une trajectoire singulière, celle qui porte l'espoir de changement en suivant les voies de l'interprétation. Comment saisir la manière dont se délient les résistances psychiques dans le parcours qui instaure une cure, puis comment se découvre la singularité de faits psychiques derrière des comportements opaques, et enfin comment l'irruption de manifestations psychiques mues par la sexualité infantile contourne certains effets du narcissisme.

Le propos s'articulera à partir de textes puis autour d'un fragment de clinique pour donner forme à une association de pensées liée au récit du cas.

Dans la correspondance entre Freud et Binswanger, se découvre grâce à la liberté de ton de leurs échanges un aspect latéral : l'évocation de leur pratique. Freud adressait à Binswanger des patients souvent pris dans des situations cliniques complexes et difficiles et ce, dans des périodes où la cure de parole était en échec : le patient, très malade, étant devenu inaccessible au travail psychothérapique, l'analytique était en panne. Il s'instaurait alors entre la clinique de Bellevue et Vienne, l'équivalent d'une co-thérapie où cette

part, rebelle et malade, du patient trouvait refuge dans les murs. Ces patients, tous atteints de troubles psychotiques graves résidaient dans la clinique sans qu'un traitement analytique puisse en améliorer le devenir. Un bref échange concernant une patiente, Mme Gi, montre Freud perplexe¹, «*je pense qu'on ne pourra arriver à quelque chose qu'en associant psychanalyse et interdiction (contre contrainte). Je regrette beaucoup de n'avoir pas disposé à l'époque que de l'une, l'autre n'étant réalisable qu'en institution.*» Binswanger souligne tardivement, en 1956, que Freud apparaît bien plus tolérant et pragmatique que ses disciples qui considéraient cette association, psychanalyse et éducation, comme une faute professionnelle. Je ne suis pas sûr que Binswanger pensait que les psychoses pouvaient être saisies et améliorées par la psychanalyse. Cette brève référence montre que ce n'est pas l'intensité des troubles qui fonde une indication de cure, que celle-ci s'appuie sur d'autres conflictualités tant chez le patient que le thérapeute.

Le commentaire du cas Aby Warburg, l'historien d'art hospitalisé à la clinique Bellevue en 1921, patient de Binswanger mais pas de Freud, en est l'illustration. Chantal Maruza² souligne le fait que sa guérison fut intimement liée au pronostic porté par le médecin sur son patient, c'est-à-dire à l'appréciation qui délimite le bien portant du malade et, *in fine*, les possibilités de changement. Tant que Binswanger a été attaché au diagnostic de schizophrénie, dit-elle, Warburg est demeuré emmuré dans sa maladie ; puis, un décalage de l'appréciation du médecin vers un état alternant agitation et dépression a permis, dans son cas, une évolution vers une forme exceptionnelle de guérison. Celle-ci a pris l'aspect d'un réinvestissement du travail intellectuel avec l'écriture d'une remarquable

¹ Page 234 de la correspondance Freud/Binswanger, Bibliothèque de l'Inconscient, Gallimard.

² In L. Binswanger et A. Warburg, *La guérison infinie*, Bibliothèque Rivages, p 308.

conférence dans son domaine d'historien d'art. Vingt-sept ans après le séjour chez les indiens Hopis, sont ressortis de la mémoire de Warburg des observations faites durant son voyage, en particulier le thème du serpent qu'il a décliné au décours d'un vaste panorama, depuis les primitifs jusqu'à Botticelli³. Ce geste intellectuel, puisant ses sources au fond de son érudition, reconquiert libidinalement un espace psychique contre la lente et inexorable gangrène de la maladie psychotique, et l'arrache aux effets torpides de la maladie. C'est moins la question du diagnostic qui s'ouvre que celle d'un arrière-plan où se livre un combat dû à la coexistence du narcissisme, comme élément de morbidité, et de l'expression de la sexualité infantile, liée au fantasme inconscient et comme telle pouvant être déliée. La guérison est-elle un mécanisme qui, en mettant au dehors une forme, en animant un ensemble figuratif, fait quitter l'état de «malade»⁴ ?

Côté texte, c'est naturellement celui sur le narcissisme (1914) qui est présent, si complexe, si touffu, dont la lecture révèle constamment des aspects nouveaux, comme s'il échappait à tout effort de réduction ou de résumé, comme si son écriture hachée en montrait la construction en mosaïque. Bien sûr, c'est la dimension solipsiste, comme figée, imagée par le tableau Narcisse se contemplant, qui est suggérée. Mais s'y ajoute la présence d'une libido qui circule, présente dans des traits exagérés, sans que puisse être saisie clairement sa direction : l'image, le moi, le soi, des fragments ? Ce qui émerge sont les éléments disparates qui, du bébé comme majesté aux grands fauves, en passant par les belles femmes, composent la toile de fond hétérogène du propos : Freud dans ses exemples balaie un large champ d'associations d'idées, comme s'il lui fallait élargir l'espace des références pour contrer la position de repli de la libido défendue alors par Jung et, dans une moindre mesure, Adler. Faisant feu de tout bois, il ouvre son argumentaire au risque de produire un texte monstrueux ! Ce texte est précieux car il inaugure une nouvelle étape de la métapsychologie, celle que nous nommons, après André Green, le travail

du négatif : une possibilité de comprendre ce qui résiste au libre jeu des associations d'idées.

«Un enfant est battu» si éclairant, dans sa constitution par étape, est complémentaire, il illustre l'invention du fantasme dans la psyché humaine. Le lent processus qui pousse Freud à l'écriture de ce texte s'appuie sur une recherche étayée à différents moments, durant de longues années de maturation. Difficile de résister au plaisir d'évoquer les soirées du mercredi ! Celles-ci ont accueilli les découvertes d'hommes érudits, éclairés, enthousiasmés par la jeune science et débattant souvent sur les manifestations de la sexualité, leur sexualité. Ainsi le 15 janvier 1915, Rudolf von Urbantschitsch fait un exposé intitulé *Mon développement jusqu'au mariage*, imagine-t-on aujourd'hui une telle conférence, même en cercle restreint ? Passons sur la discussion évidemment désordonnée et retenons qu'une intervention conclusive de Freud⁵ «*Sans analyse, il est impossible d'élucider les souvenirs d'enfance, car ses souvenirs sont mal centrés par l'individu lui-même*». La discussion inaugurale, commencée à partir de souvenirs ou de faits réels, ne peut se poursuivre analytiquement, selon Freud, qu'en introduisant les notions du fantasme et du transfert dans les échanges. L'historicité est le support, l'arrière-plan fondateur de l'établissement du fantasme.

Issus de ce terreau fécond, sont alors nés des textes fondateurs comme «Le petit Hans», «l'Homme aux loups» et «Les Trois essais». Dans ceux-ci, le clinicien, s'il est toujours orienté par la quête de la preuve ou l'illustration qui validera la spéculation, s'échappe de la seule référence à la matérialité événementielle. Dans le champ de la technique analytique ce seront le transfert et les résistances, et dans le champ métapsychologique, le narcissisme qui seront, à cette époque, les outils pour conceptualiser les obstacles à la levée de refoulement. Naît ainsi progressivement la notion de scène psychique, comme scène d'expression du fantasme qui s'extrait des contingences historiques et de la sauvagerie du monde pulsionnel. Insensiblement, de touche en touche, se construit parallèlement

³ *Le rituel du serpent, récit d'un voyage en pays pueblo*, Macula.

⁴ J.-F. Daubech a bien montré qu'une part importante de la curiosité freudienne s'est orientée vers les obstacles à la guérison et non vers une quête de la guérison.

⁵ *Les premiers psychanalystes*, Gallimard, tome I, p 299.

une théorie de l'usage des mots, du souvenir et du rôle des images, au cœur bien sûr des études sur le rêve. Le fantasme inconscient est la découverte qui condense ces apports polysémiques et accueille les manifestations psychiques de la sexualité infantile.

Mais revenons un instant à «Un enfant est battu» qui illustre le passage de la dénonciation vers l'appropriation, de la passivité à l'activité, de l'événement objectif à la construction psychique. Cette proposition offre, non sans difficulté pour le lecteur qui n'adhère pas aisément à cette proposition inouïe, une ouverture étonnante en direction du fonctionnement de la psyché. Lors de la première phase, l'auteur du fantasme est spectateur, il voit la scène du père qui bat un autre enfant ; il peut, véhément et scandalisé, dénoncer. Alors que, dans la seconde phase, il entre dans la scène, devient celui qui est battu et accapare l'attention du père qui demeure celui qui bat. Le plus troublant, le plus violent, réside dans ce passage car cette phase n'a pas eu d'existence réelle. Dans l'analyse méticuleuse qu'elle en fait, Catherine Chabert⁶ insiste sur le fait que cette phase est une découverte au décours de l'analyse dont elle est un produit, une invention. Elle est une construction qui s'effectue à partir d'un refoulement. Quant à la troisième phase, sa formulation «On bat un enfant» si elle ressemble à la première, instaure la personne qui bat comme n'étant plus le père. Ce fantasme ne se retrouve pas fréquemment sous une forme à l'identique de la présentation faite par Freud, mais sa description met en relief le lent travail qui représente la fabrique du psychique.

Ce patient a été reçu, d'emblée, dans un contexte délicat dans la mesure où son précédent thérapeute, pour qui j'avais depuis longtemps estime et amitié, venait de décéder : il présentait cet événement avec gravité mais je sentais que la dimension des affects ne pouvait s'exprimer pleinement, comme si elle était encore tenue en lisière par une réserve excessive. Vivement invité par le médecin qui l'avait reçu dans la période troublée des mois suivant le décès, à poursuivre une psychothérapie, il doutait cependant de la pertinence actuelle de cette démarche auprès de

moi, «trop proche de cette perte». Une fois énoncée son histoire, «déjà si souvent racontée», nous étions convenus d'une suspension, laissant à l'élaboration le temps de préciser la suite. Il n'était pas encore prêt à se lancer dans ce qui lui apparaissait alors comme une aventure avec trop d'inconnu.

Je le revis six mois plus tard, adressé par le même collègue qui l'avait de nouveau vivement incité à maintenir son projet d'analyse, et lui gardant un rôle de soutien plus proche de la réalité de vie de ce patient. Maintenant à l'aube de ses 50 ans, cet homme souhaitait que disparaissent les moments de dépression, de vide qui l'assaillent régulièrement, rebelles aux nombreuses explications qu'il s'est données et forgées depuis si longtemps. Moments brutaux et dévastateurs, ils ne peuvent être reliés à un quelconque événement psychique ou idéique isolé, sauf à reprendre, encore une fois, le déroulement de sa singulière enfance.

Ses parents fréquentaient en effet une secte religieuse, stricte et rigoureuse ; il subit, avec sa jeune sœur, cette éducation oppressante, vécue dans un tourment constant et, au moment du service militaire, qu'il refusa sous la forme de l'objection de conscience, il fut incarcéré comme l'étaient alors tous les jeunes gens qui se réclamaient de cette appartenance. En prison, il vécut d'abord un sentiment de soulagement puis fut terrassé par un épisode de dépersonnalisation et enfin hospitalisé. Il quitta la secte et entreprit avec talent des études supérieures. Le récit factuel ne dit pas la lenteur du temps passé à se soumettre aux rites, ni la culpabilité rencontrée à chaque situation où un désir s'affirmait, ni le partage d'une vie avec des parents accablés et surveillés par le poids moral de leur engagement religieux.

D'emblée l'analyse est menaçante : il se sent déstabilisé par la règle d'association libre, par l'espace inquiétant que chaque séance recèle, par cette position allongée sans point d'appui visuel. Il ressent le besoin du soutien que procure le face à face et les consultations, maintenues de loin en loin avec le collègue qui me l'a adressé, lui permettent d'assouvir son besoin de réassurance en retrouvant un dispositif où l'autorité se situe en face de lui. Car «malade», il demeure, et c'est sous ce

⁶ in *Le féminin mélancolique*, PUF, p 40.

vocable désormais qu'il se considère, trouvant dans cette énonciation un soulagement identitaire. Se penser malade éloigne-t-il le spectre de la guérison ?

La succession des séances se situe, dans les premiers mois de traitement, dans une période où, alors qu'il est très respectueux du cadre des entretiens, il trouve que le rythme intérieur de la cure ne va pas de soi à cause de cette obligation de dire à haute voix. Un souvenir inaugure la séance : «Quand j'étais adolescent, j'avais un miroir, je le gardais et je me regardais quand j'avais honte ; je voyais la tête que j'avais. Plus tard, à la prison, j'avais aussi honte.» Puis, gêné, il me demande de changer l'heure de la séance, à cause de ses déplacements professionnels ; comme nous en avions déjà parlé, j'avais acquiescé, sans doute dans un mouvement où je ne souhaitais pas, par un refus simple, éveiller un arbitraire, je lui rappelle donc mon accord. Puis il dit que «l'association libre ce n'est pas son truc, il ne sait pas que faire, seul, ici, je suis allongé, à plat, rien ne vient». Je lui dis que c'est en pensant à son adolescence, évoquée auparavant, qu'il parle de cette position. Revient alors l'évocation de son isolement et de son effroi face à des comportements masturbatoires. Il poursuit, évoquant le silence de son père sur tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la sexualité ; ce silence fut rompu un jour par un aveu fait quand il avait 30 ans, sur le fait que sa mère aurait eu un amant à sa naissance. Aveu dont la véracité est confirmée par une de ses tantes. Puis s'ouvre une réflexion amère sur la duplicité de son père, «pourtant lui aussi sensible aux jupons». «L'association libre ouvre des portes vers la sexualité» est le commentaire que je propose.

La dimension transgressive rend complexe, et parfois impossible, le récit de nos séances : comment en parler face à qui n'en a pas une expérience ou de patient ou d'analyste ? Mais cette remarque que je me formule en forme de défiance, suivant en somme les réticences de ce patient à associer et les miennes à raconter, permet de comprendre pourquoi le face à face avec un autre thérapeute garantit pour lui l'honnêteté de la démarche ; je comprends aussi pourquoi il lui importe de nommer ses thérapeutes par leur titre : le «docteur» impose l'autre comme «malade».

Le dispositif de la cure fabrique un nouvel environnement qui peut rappeler l'homosexualité, érigée comme lien social dans la secte, et favorisée par le silence du père emblématique de leur relation. Au plus cru, l'homosexualité envahit de violence la psyché et, sublimée, elle est présente sous la forme de l'obséquiosité par exemple.

Une séance ultérieure : il est complètement abattu par le fait que, circulant en deux-roues, il a mordu un couloir pour les vélos et a été verbalisé par deux policiers municipaux. Ce fait induit un effondrement ; il ressasse l'événement, ne s'est pas défendu, a payé l'amende avec soumission et voit dans cette inertie toute l'intensité de sa profonde dépression : j'interviens sur un ton où peut s'entendre que, pour moi, la faute est vénielle. Je parle du cocasse de la situation : lui homme respectueux humilié par le zèle excessif de deux fonctionnaires tatillons. Il est soulagé. Il me le dit comme si, en faisant apparaître le côté ubuesque et en critiquant le zèle des fonctionnaires, je faisais apparaître un comique de situation qu'il n'avait pas vu. Cependant, je m'étais forcé en disant «cocasse», comme si son introduction de l'extérieur pouvait casser un mouvement associatif ; mais, le devinant englué et accablé, je ne me voyais pas le laissant dans ce tourment.

La séance suivante est inaugurée par un rêve : il est avec des militaires puis soudain les quitte et, dans une pièce adjacente, il a une relation sexuelle avec une femme qu'il connaît, une ancienne collaboratrice qui l'a aidé, cela l'étonne fortement. Il développe des associations puis s'arrête et dit : «j'ai beaucoup repensé à votre mot «cocasse» après la séance, il m'a plu». Je rapproche la présence de «cocasse»⁷ des contenus érotiques du rêve.

Enfin une séance avant Noël : il revient sur un tourment de père. Il souhaite punir son fils, enfin lui donner un avertissement. En effet, cet enfant joue trop. Il se demande alors s'il ne va pas lui supprimer le cadeau promis, un jeu que l'enfant attend avec impatience. J'interviens dans ce débat pour lui faire remarquer que, privant son enfant, il se prive et se fait mal. Le jeu, activité gratuite entre lui et son fils, ne pourra pas advenir. Je sais que disant cela

⁷ «Cocasse» depuis son origine animale, le coq, puis la cocarde, chemine avec un sens qui a évolué «vaniteux, ridicule et fat» jusqu'à l'acception contemporaine «amusant, bouffon et comique». Dictionnaire étymologique, Le Robert.

et orientant vers ce domaine, je fais bien plus que lui donner un quelconque conseil mais que nous touchons de nouveau le terrain d'exercice des forces d'oppressions. Le commentaire, la présence du rêve ou l'évocation de l'enfant, balisent cet espace psychique qu'il regarde ; puis il entre dans l'espace du fantasme «on bat un enfant», tantôt comme ancien enfant accablé influençant le père actuel, tantôt comme ancien enfant cherchant l'actualité d'un père bienveillant. Sur quel mot cette répétition peut-elle être quittée ?

Le dispositif de la cure permet la rencontre, ou l'évitement, de l'autre monde en soi. Être sur un divan, allongé, le regard dirigé vers le haut n'est pas sans rappeler une position de gisant. Elle place le sujet qui s'y soumet dans une auto-perception différente de ses pensées : le transfert va s'appuyer sur cette nouveauté pour élargir le champ sémantique et évocatif des mots. Des masques surgissent d'autres tombent, évoquant des formes ou des figures nouvelles, ramenant aussi dans le champ perceptif des émois passés, des visages anciens le tout dans un contexte où l'horreur et l'effroi peuvent côtoyer le charme suranné et consolateur produit par une douce mélancolie⁸. Le jeu des idées est un jeu troublant, il faut pouvoir oser s'en approcher pour en saisir aussi une dimension libératrice sous l'aspect iconoclaste et cocasse.

Se regarder soi, s'écouter en présence d'un autre est au cœur de la plongée dans cet univers que réalise la circulation de la parole en séance. La perception est soumise à la fulgurance comme celle que fit Freud quand il se vit et ne se reconnut pas dans la vitre de la porte du train. Mais avec ce patient il existe un autre gisant, le précédent thérapeute : je sais que, tant pour lui que pour moi, nous avons à donner une place à ce mort, en ne le laissant pas envahir tout l'espace : l'humour, le cocasse peuvent être présents en séance comme appartenant à l'exercice d'un surmoi protecteur.

C'est sur cette question, comment échapper à soi ? que le souvenir de Rembrandt s'est imposé et

plus particulièrement celui de l'homme qui s'est peint plus de 70 fois en 40 ans, sur des tableaux comme sur des eaux-fortes. À l'époque, cette activité n'a pas étonné ; on disait «portrait de R. par lui-même» car le mot auto-portrait n'existait pas, le terme ne fut créé qu'au XIX^{ème}. Le changement de dénomination renseigne sur une variation de l'approche du moi. On s'accorde à penser que le créateur de ce genre fut Dürer (1484) qui, dès l'âge de 13 ans, se représenta mais, par l'importance et la régularité de son activité, Rembrandt occupe la place centrale. Il s'est peint, seul, dans des poses variées, souvent habillé ou accompagné d'objets exhumés de son importante collection d'ustensiles hétéroclites. Il porta toujours une attention précise à la reproduction de sa mimique, aux traits de son visage, tantôt immobile avec les marques du temps qui fait son œuvre de transformation, tantôt grimaçant ou travaillé par des émotions. Il serait un peu simplificateur, comme le proposent certains critiques d'art, de justifier la place de cette pratique par un seul souci de technique de peinture, comme peindre à l'envers dans un miroir, ou bien celui d'offrir à l'acquéreur à la fois une œuvre d'art et la représentation du peintre qui l'a réalisée. Il nous faut admettre que la répétition des portraits obéit à des mécanismes plus étranges appartenant à d'autres phénomènes, comme le dit Eugène Fromentin¹⁰, à «*des habitudes presque inédites se détachant avec quelque aigreur sur le fond d'une existence terne, neutre, enfumée d'incertitudes et biographiquement assez confuse*». Un mot justement de cette biographie pour en souligner l'accumulation de drames au décours d'une brève période : à 18 ans, après un court séjour à Amsterdam, il revient chez ses parents à Leyde, ville qu'il ne quittera plus. Entre 24 ans et 36 ans, il perdra son père, sa mère, trois enfants en bas âge, puis sa femme aimée et son modèle Saskia ; seule la naissance de son fils Titus apporte un peu de lumière dans cette sombre série. Homme replié, plutôt taciturne, il a évolué en marge des courants «*le moins hollandais des peintres hollandais et s'il est de son temps, il n'en est*

⁸ Jean-Claude Rolland, commentant Patrick Modiano, insiste sur sa pensée rêveuse dans une définition originale de ce terme puisque se mêlent autant l'actuel des matériaux utilisés que ce que le rêve ramène à la surface de la conscience. (Colloque Université Lyon II, mars 2008).

⁹ Catalogue de l'exposition des auto portraits à la National Gallery (1999) avec des textes de Ernest van de Wintering et Volker Manuth, Flammarion, Paris, 1999.

¹⁰ In *Les maîtres d'autrefois Hollande*, Paris, 14^{ème} éd., 1904, chap. XVI.

jamais tout à fait»¹¹. Pris dans un combat continué contre les usuriers, les déménagements scandent cette période d'isolement social grandissant¹² jusqu'à la retraite et la mort¹³.

Cet homme a œuvré dans l'immobilité de son atelier, demeurant dans sa ville sans faire le classique voyage en Italie des peintres de son époque. Tableaux après tableaux, de séance en séance, il s'est peint laissant à une main rêveuse, mais ferme et décidée, le soin de nous montrer les transformations et les variations de son visage, nous obligeant à le regarder vieillir, nous obligeant à apprécier le passage du temps. Qui est le destinataire de cette peinture ? Le peintre s'est démasqué lui-même : il se livre à nous, sur le fond de la toile, sans fard, sans écran entre lui et le spectateur autre que la finesse de sa technique et la répétition qui anime le geste. Répétition à laquelle il est difficile d'échapper et de ne pas la relier à l'expression d'une perte. Jean Genet, dans un commentaire étonnant, dit : «Après qu'il a perdu ce qu'il avait de plus cher, sa mère et sa femme, on dirait que ce costaud va chercher à se perdre, sans politesse envers les gens d'Amsterdam, à disparaître socialement.»¹⁴ Mais en peignant son visage n'appelle-t-il pas aussi une figure, celle du spectateur, qui veille sur lui ? le regarde ? le soutient et peut-être le console ?

Narcisse, immobile et figé apparaît, mais par l'abondance de représentation de soi Rembrandt le détourne, l'anime et de fait s'échappe tant soit peu de la fascination. Extirpée du néant et du froid, sa peinture capte la vie dans le détail. La succession d'auto-portraits pousse le spectateur à s'approcher de l'auteur de la peinture, bien trop près sans doute au point d'être tenté par l'établissement d'un parallèle réducteur entre l'œuvre et la vie. Peine perdue, il s'agit d'un mouvement, Rembrandt a peint la fuite hors de soi, un mouvement de l'âme dont il est si difficile de rendre compte. Genet encore, comme pour m'excuser

de l'usage que je fais de la vie du peintre : «L'œuvre d'art, si elle est achevée, ne permet pas, à partir d'elle, les aperçus, les jeux intellectuels. Or, j'ai joué. D'une certaine façon les œuvres d'art nous rendraient cons, si leur fascination n'était la preuve, incontrôlable, pourtant indiscutable, que cette paralysie de l'intelligence se confond avec la plus lumineuse certitude. Laquelle, je n'en sais rien.»

L'œuvre d'un peintre n'est pas un rêve typique, n'est pas un symbole et, à ce titre, il serait vain de la penser comme une illustration ; l'énigme, en intrigant, demeure source de fécondité.

La pensée de Rembrandt qui me visite à propos de cette cure, au même titre que les textes freudiens, fait sourdre un effet traductif. La venue de Rembrandt est un produit du transfert, peut être pour accueillir le poids du souvenir du collègue décédé qui leste, dès le départ, cette cure. Si la scansion des séances a un mérite c'est celui qui permet de reconnaître les figures de l'immobile, celles qui lient le sujet à la partie la plus souffrante mais à laquelle il tient comme le constituant le plus singulier de lui-même¹⁵. Les territoires du narcissisme ne sont pas de découverte aisée et l'immobilité, l'immuabilité doivent être ressenties dans la cure avant que d'être nommées. Car si l'analyste sait intellectuellement ce qu'il va trouver dans un traitement, il ne sait les conditions de la rencontre et surtout quels effets seront produits. Cette reconnaissance, quand elle surgit, est source d'effroi et, à ce titre, intolérable : le contre-transfert serait d'ailleurs cela, la réaction de l'analyste qui méconnaît, qui se refuse un certain usage de l'intelligence, de l'émotion, les siennes.

Tel le rêve du prisonnier, la cure peut permettre des expériences où le «cocasse», s'échappant de la gangue, réalise l'équivalent d'un mot d'enfant et laisse passer le souffle d'une sexualité infantile en travail et d'une possible guérison.

¹¹ Idem.

¹² in Pascal Bonnafoux, *Rembrandt, le clair, l'obscur*, Gallimard Découverte, 1990.

¹³ Bien mis en lumière par A. Korda dans son film *Rembrandt* (1936).

¹⁴ In *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers, et foutu aux chiottes*, Œuvres complètes IV, p 22, Gallimard, Paris 1968.

¹⁵ Je dois à la question contenue dans le titre de l'article de Laurence Apfelbaum «Le narcissisme s'interprète-t-il ?» d'avoir animée l'écriture de mes propos, paru in *LCPP*, n° 11, 2005.

Compte-rendu de la réunion

Leopoldo Belger

La sixième réunion du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation a eu lieu cette fois-ci peu de temps après la rentrée à la différence des années précédentes où elle avait lieu plutôt vers le mois de décembre. En effet, le Conseil et le Comité souhaitaient recueillir les attentes et les questions des analystes en formation le plus tôt possible pour se faire une idée de l'orientation à donner à leur travail. Une quarantaine d'analystes en formation, dont de nombreux collègues de Bordeaux et de Lyon, étaient présents. Une lettre envoyée quelques semaines auparavant, indiquant qu'ils pouvaient faire part de leurs propositions aux trois analystes en formation qui font partie du Comité, avait permis à quelques groupes de se réunir et d'aborder les questions qui leur importaient. Le Comité a souhaité commencer la réunion par un bref rappel historique, on en verra la raison un peu plus loin. Une des spécificités de l'APF est la distinction entre formation et enseignement, distinction parfois difficile à saisir mais qui permet d'ouvrir un espace où se déploient les problèmes de la transmission de la psychanalyse. Ces deux questions, formation et enseignement, ont souvent été interrogées tout au long de l'existence de l'Association comme en témoignent de nombreux textes publiés dans *Documents & Débats*. En particulier, on y voit que l'enseignement, «obligatoire» à ses débuts, a très vite été pensé comme un système non hiérarchisé, donnant de la liberté dans les thèmes mis à l'étude, ce qui tout à la fois évite le caractère scolaire de l'enseignement et permet la perlaboration de modèles théoriques divers. Par la suite, est intervenue la possibilité pour les analystes en formation d'organiser eux-mêmes des groupes de travail. Mais ce que souhaitait surtout relever le Comité, ce sont les dates qui ont marqué certaines modifications dans l'enseignement ou l'introduction de nouvelles modalités de travail. Ainsi en 1990, à la suite de la réforme des statuts à laquelle procéda le Conseil, présidé par Pierre Fédida, les analystes en formation ont été invités à

participer aux différents Comités. À cette même date, ils prennent en charge l'organisation des Soirées-débats avec un auteur. En outre, les Mardis techniques sont transformés en Mardis autour de la pratique, et l'on crée le Groupe d'accueil destiné aux nouveaux arrivants. En 2000, avec le Conseil d'Évelyne Sechaud, sont inaugurées les soirées de Lecture de textes freudiens. Enfin, en 2003, à l'initiative du Conseil d'Edmundo Gómez Mango, a eu lieu la première réunion avec les analystes en formation, Roland Lazarovici étant alors le Secrétaire du Comité de l'enseignement. Quatre réunions ont suivi qui ont recueilli un certain nombre de «demandes» des analystes en formation et ont fonctionné comme un lieu non seulement d'échange direct mais également d'information. Parmi les points abordés au cours de ces réunions, rappelons la mise à disposition de la liste des analystes en formation auparavant réservée aux membres, l'introduction (durant le mandat d'André Beetschen) d'un changement dans les statuts concernant les «*analystes en formation ayant homologué leur cursus*», l'annonce de la création de *l'Annuel*, publication officielle de l'APF, la création des ARCC, la réalisation du CD-Rom avec tous les numéros de *Documents & Débats* parus, la mise en place du site *web* (sur tous ces points, je renvoie aux comptes-rendus de ces réunions parus dans les numéros 63, 65, 67, 70 et 71 de *D&D*). Ce bref rappel visait à cerner l'importance des réunions avec les analystes en formation, celles-ci s'inscrivant, notamment depuis 1990, dans un mouvement plus large qui veut aller dans le sens d'un accroissement de la collaboration et de la discussion avec ceux à qui est destiné l'enseignement. C'est dans le même sens que *Documents & Débats*, véritable mémoire de l'institution, deviendra un outil tout à fait précieux lorsque nous placerons en ligne, sur la partie privée du site *web*, la totalité des numéros de *Documents & Débats* passés et à venir ainsi que les comptes-rendus des interventions des collègues

de l'APF lors de congrès ou de réunions extérieures. Lors de la réunion du 18 octobre 2008, ce fut la question des Soirées-débats avec un auteur qui a retenu principalement l'attention. Il s'agissait en effet de déterminer si celles-ci étaient obsolètes ou non ; et, si tel est le cas, quelle autre forme elles devaient ou non trouver. Cette question répondait à un souci du Comité de l'enseignement, préoccupé par l'impression que ces soirées étaient plus ou moins désinvesties. Laurence Kahn en a rappelé l'historique : en 1989, ces Soirées-débats avec un auteur sont nées de réunions informelles des analystes en formation d'alors et correspondaient à un réel investissement, assorti d'une recherche indépendante soutenue par la curiosité du débat. Les analystes en formation de l'époque proposaient le nom et le ou les textes de l'auteur qu'ils voulaient inviter. L'impulsion venait donc d'un partage direct entre analystes en formation, et non pas des séminaires ou bien du Comité de l'enseignement. Puis le temps joua sa partie : d'une part, le changement progressif des générations ; d'autre part, le désir des collègues de province que ces soirées passent du jeudi au mardi afin de limiter les voyages à Paris - et ce d'autant plus que les débats scientifiques, à partir de 1996, à l'initiative du Conseil de Michel Gribinski, se déroulèrent le samedi après-midi et sous une forme tout à fait nouvelle. Bref, chemin faisant, non seulement il resta au plus trois mardis par an libres pour ces Soirées de débat avec un auteur ; mais surtout la mobilisation des analystes en formation en vue de l'organisation de ces soirées est graduellement revenue au Comité de l'enseignement. D'où une sorte d'institutionnalisation croissante de ces rencontres, avec potentiellement un effet de «dévitalisation» et, peut-être même, une forme de dépossession des analystes en formation. Le désinvestissement relatif des Soirées de débat avec un auteur ces dernières années tiendrait peut-être à un élément supplémentaire, relevé par plusieurs participants de la réunion : elles auraient été considérées comme un passage obligé dans le cursus et ce, implicitement, comme une sorte de règle du jeu tacite qui aurait rebuté certains. Et pourtant, les analystes en formation présents ont rappelé leur vif intérêt pour ces Soirées de débat lorsqu'ils en sont les artisans. De plus, il est apparu qu'existaient d'autres formes de rencontres : plutôt avec un *auteur* en raison de tout le travail de pensée de cet analyste, que

autour d'un *texte* d'auteur à proprement parler. Ainsi, à Bordeaux, les analystes en formation invitent un auteur une journée entière, le matin pour une rencontre avec les analystes du séminaire «solliciteur», l'après-midi pour une rencontre avec l'ensemble du groupe bordelais. À Lyon, il existe une tradition bien établie d'inviter un auteur tous les ans et demi. On peut donc constater qu'il y a un nombre important de groupes de travail en province et probablement aussi à Paris qui fonctionnent sur ce mode. Ceci témoigne de ce que l'idée des Soirées de débat avec un auteur a largement essaimé et a été modifiée compte tenu de ces formes provinciales un peu différentes, indépendantes de tout programme et naissant d'une recherche entée sur le travail au long cours d'un groupe. En somme, on peut se demander si les Soirées de débat avec un auteur, plus «officielles» et se tenant à Paris, ne pâtissent pas de la réussite d'un modèle que ces mêmes soirées ont promu ! Dans la réunion s'est dès lors posée la question de la décentralisation en province, décentralisation qui n'est pas que géographique et se révèle très complexe. Dans la mesure où les Soirées de débat avec un auteur restent fécondes et intéressantes dans leur dimension «artisanale» et d'investissement par des analystes en formation, l'idée est peu à peu apparue, lors de la discussion, que le mieux était sans doute de tenir ensemble les deux fils : maintenir les Soirées de débat avec un auteur à Paris parallèlement aux formes nouvellement prises en province par ces rencontres. Plusieurs modalités sont concevables comme, par exemple, la possibilité que les Soirées de débat avec un auteur puissent avoir lieu à Paris mais à l'initiative d'analystes en formation de province et après une préparation en province. Dans ce contexte, une question non marginale a été abordée : la densité de l'investissement lorsqu'un groupe de province invite un auteur et en assume pleinement le coût financier. Et c'est dans ce même fil que s'est également posée la question de l'éventuelle ouverture de ces formes provinciales à l'institution en général : délicate question d'une tension productive entre activité nationale et activité locale, cette «tradition locale» dont certains souhaitent qu'elle le reste... mais d'autres pas ! D'autant plus qu'il faut aussi préserver des lieux où les analystes en formation travaillent et interagissent entre eux, où, comme cela a été dit, «ils ont la paix». Dans une telle éventualité, quelle information doit être com-

muniquee à l'ensemble des analystes de l'APF ? Quelle inscription institutionnelle élargie pour ces rencontres locales ? On pourrait imaginer que, si ces rencontres restent pour une part fermées et non annoncées, un compte-rendu en paraisse tout de même dans la partie privée du site *web*, laissant une trace de ces rencontres dans l'institution. En d'autres termes, ce qui est interrogé, au-delà du plan strictement matériel, est le degré d'institutionnalisation des initiatives de travail des analystes en formation ? Dans la dialectique entre la créativité de l'indépendance et la nécessaire reprise institutionnelle dès lors qu'il y a extension de l'information, une façon d'aller vers une résolution serait de jouer sur les différents modes d'annonce : pour Laurence Kahn, le problème des Soirées-débat avec un auteur requiert une réponse de l'institution dans la mesure où s'y manifeste la position de l'APF, seule institution analytique où les analystes en formation participent à toutes les activités scientifiques. Ce faisant, avec la question de l'*information-officialisation-diffusion*, on constate que la réponse tient elle-même dans la décision prise concernant le lieu et le mode de la diffusion de l'information. D'un mot : où on inscrit quoi ? C'est par cette voie - une voie tout à fait concrète et factuelle - qu'est indiqué le degré d'ouverture, tout comme le moment et la nature de la diffusion de l'information en déterminent le statut. Dans la suite logique de cette discussion, une des questions posées fut de savoir si ces différents groupes de travail avec/sur un auteur recouvreraient d'une manière ou d'une autre la création et la fonction des ARCC. Dans les faits, il s'avère que le Comité de pilotage des ARCC est indépendant du Conseil et surtout du Comité de l'enseignement : ces ateliers correspondent à un projet de recherche avec d'éventuels participants extérieurs à l'APF, mais ils ne font pas partie de l'enseignement. Ainsi, sur le plan de l'organisation, les différentes activités semblent bien délimitées. Mais il en va tout à fait autrement sur le plan des effets. Le meilleur exemple est sans doute que tous les séminaires ont *in fine* une vocation scientifique s'ils sont actifs, bien qu'ils apparaissent sous la rubrique «Enseignement». Revenant au centre de notre débat, Laurence Apfelbaum, membre du Comité de l'enseignement, nous a alors fait remarquer que, si l'on considère le désinvestissement relatif des Soirées de débat avec un auteur comme un symptôme, il est bon de se rappeler que, quand

on touche à un symptôme, on en provoque souvent le déplacement. À la limite - et c'était bien dans l'esprit de notre réunion - on pourrait parfaitement imaginer un ARCC sur cette question du «symptôme SDA» ou autres, c'est-à-dire du symptôme dans l'institution avec, noué à lui, le problème du lien Paris-province ou celui de la dialectique indépendance-engagement. D'ailleurs, le numéro 71 de *Documents & Débats* évoquait déjà ce «symptôme». Et c'est bien pour cette raison - parce qu'il faut laisser couvrir des formes nouvelles, laisser encore quelques temps les choses «en chantier» - que nous ne nous sommes pas dépêchés de prendre une décision. Les analystes en formation vont continuer, via les analystes en formation présents au Comité de l'enseignement, à faire état de leurs propositions et des évolutions actuelles : on a, par exemple, évoqué la possibilité de placer les Soirées de débat avec un auteur les samedis, après la conférence scientifique. En tout état de cause, il a semblé nécessaire à tous les participants de se donner le temps, d'ici à mai 2009, pour envisager la meilleure façon de faire apparaître les différentes formes de rencontre avec un auteur, tout en essayant de trouver une configuration qui fasse état de la pluralité de ces modalités. Comme en écho à la question de ces nouvelles modalités, la discussion s'est ensuite orientée sur la nouvelle forme des Débats scientifiques du samedi. Les uns regrettent la pause comme un moment de rencontre informel, les autres la possibilité de se réunir après, une coupe de champagne à la main. D'autres, enfin, sont sensibles au souhait de resserrer ces débats autour de leur objet sans que soit nécessairement embolisée la totalité du samedi après-midi, un quatrième Samedi scientifique alourdissant les aller-et-retour des provinciaux. Laurence Kahn a rappelé que plusieurs réunions peuvent désormais se tenir ce jour-là en fin d'après-midi. Dans l'ensemble, les avis divergent nettement : à sa manière, chacun fait siennes les formes proposées. Là aussi, il faudra éprouver la nouvelle formule dans le temps. À l'extrême fin de la réunion, en réponse à une question, Laurence Kahn a apporté quelques précisions sur les arrêtés et le décret d'application de l'article 52, *alias* «loi Accoyer». Extraire la psychanalyse de l'ensemble flou et douteux des psychothérapies, ne pas faire entrer la «psychothérapie analytique» dans le champ de la formation que nous dispensons dans la mesure où notre Institut forme à la

psychanalyse – avec toutes ses modalités d'application incluses –, enfin, éviter la professionnalisation d'un titre de «psychothérapeute» qui, entre les dispenses octroyées avec largesse et le réquisit dangereusement sommaire d'une licence de psychologie pour y postuler, ouvre la voie à une sous-catégorie de soignants : autant d'éléments qui ont conduit l'APF à tenir des positions fermes mais non solitaires dans le débat avec le Ministère de la santé et le Ministère de l'enseignement supérieur. Il semblerait que les projets de textes soient actuellement encore entre les mains du Conseil d'état. Pour conclure, je dirais que le plus important de cette réunion est certainement ce dont il est le plus difficile de rendre compte : la manière dont, à partir d'un point qui paraissait somme toute secondaire – l'impression de désinvestissement des Soirées de débat avec un auteur de la part des analystes en formation –, toute une série de ques-

tions concernant la place et surtout la parole de ceux-ci dans la vie institutionnelle a été soulevée. Et ce, «simplement» par le biais de l'échange lors de la réunion elle-même. Difficile d'en rendre compte parce que cette «manière» est faite d'un ensemble hétérogène de motivations, d'enjeux et de difficultés plus ou moins contradictoires ou en tension. C'est le déploiement de ces difficultés qui, à mon avis, a été paradoxalement le plus précieux. Précieux pour le Comité de l'enseignement puisque, à l'inverse de toute simplification administrative, il apparaissait que de nombreux collègues analystes en formation percevaient fort bien la difficulté et la portée des enjeux. Précieux, je l'espère, également pour les analystes en formation qui répondaient de leur charge et de leur tâche dans la poursuite et la transmission de notre travail commun.

Rencontre scientifiques APF
Société brésilienne psychanalytique de Sao Paulo
26 Avril 2008

Jacques André

Présentation

Le 26 avril 2008 s'est tenue à Paris une première rencontre entre analystes de la Société de Sao Paulo et de l'APF.

La discussion s'est engagée à partir des communications de Luis Carlos Menezes (qui est aussi l'actuel Président de la Société "paulista" et ancien analyste en formation à l'APF) et de Claude Barazer, communications que restituent les 2 textes à suivre. L'intérêt pris à cette journée nous a conduits à prendre rendez-vous pour une prochaine rencontre, liée à la venue en France de nos collègues brésiliens. Ce devrait être en mai 2010, juste avant le congrès des langues françaises qui se tiendra cette année-là à Athènes.

Un pas en avant

Claude Barazer

Je vais vous parler d'une cure débutée il y a environ sept ans et qui se poursuit au rythme de deux séances par semaine. Elle fut et reste, pour moi, une expérience éprouvante dans tous les sens du terme.

Non pas qu'il ne s'y soit rien passé ou que la routine ait pris le dessus, mais parce que tout au long de ces années chaque ébauche de ce qui pouvait être assimilable à un "pas en avant" s'est trouvée inexorablement sanctionnée par une angoisse massive qui a déclenché à son tour toute une série de mesures de protection au premier rang desquelles l'absence prolongée du patient aux séances. Ce schéma répétant très exactement ce qui se déroule depuis toujours pour cet homme dans sa vie.

Ce fut donc, et cela reste, une cure en "pointillés" qui illustre bien ce paradoxe auquel nous sommes quelquefois confrontés lorsque ce qui s'actualise dans le transfert vient, en retour, menacer la continuité indispensable à l'expérience. La méthode est en quelque sorte victime de ce qu'elle génère.

Les interrogations qu'a soulevées pour moi cette cure pourraient se formuler de la façon suivante : se pourrait-il que les conduites répétitives qui opposent une inertie considérable au processus psychanalytique puissent parfois relever de déterminations radicalement hétérogènes ? C'est à dire d'une forme particulière de surdétermination que l'on pourrait rencontrer par exemple dans les histoires traumatiques et qui mettrait à l'épreuve et souvent en échec le principe de la méthode. Est-ce dans ces cures plus que dans d'autres qu'on peut avoir l'impression qu'il faut compter sur l'événement imprévu, voire le provoquer, pour sortir l'expérience des impasses dans lesquelles le cycle des répétitions l'entraîne ? Ces questions seront le fil conducteur de mon propos.

Cet homme, qui a aujourd'hui 32 ans, a fait une première analyse vers l'âge de 20 ans pendant deux ans et, pour autant que je m'en souviens, il en a parlé comme d'une expérience intellectuellement très enrichissante mais sans aucun résultat sur ses symptômes. Il compte sur cette seconde expérience pour venir à bout de cette compulsion à renoncer alors même qu'il revendique de multiples projets dans tous les domaines. Mais, par moment, à l'inverse, il recycle sa pathologie en philosophie. Il fait alors l'éloge d'un style de vie paresseux et oisif et dénonce ce qu'il appelle l'activisme ou le "bougisme" contemporain. "Bougisme" est un terme emprunté à Taguiev dont il est un admirateur.

Il a entrepris d'interminables études de psychologie et péniblement atteint le niveau de la «maîtrise», il y a quelques années, grâce au soutien très actif que lui a prodigué une jeune femme qu'il fréquentait à l'époque. C'est en général dans ce registre là que se font ses rencontres féminines. Le thème qu'il avait choisi pour son mémoire concernait l'énigme que pose la Sphinx à Œdipe : une histoire de marche ici encore. La soutenance de ce mémoire fut une épreuve terriblement angoissante mais il se dit déçu de mesurer à posteriori la banalité de cet événement. Depuis il «piétine» dans son cursus.

C'est un homme grand et maigre au visage très juvénile, à l'allure fragile, aux gestes et à la démarche hésitants. Il est le fils unique d'un couple de médecins. Le père vit et exerce en province et a quitté sa femme quand Thomas avait 10 ans, après avoir déclaré publiquement son homosexualité et s'être installé avec un jeune homme. La mère obtint la garde de l'enfant après toute une série de procès très virulents dans lesquels le père aurait, selon son fils, trahi sa dimension paranoïaque. La mère n'avait jamais exercé la médecine jusqu'à une date récente et n'a jamais

réussi à obtenir le diplôme de rhumatologue qu'elle préparait pendant sa grossesse. Ce fut, semble-t-il, une cuisante humiliation qui s'articule de façon complexe avec la naissance de cet enfant handicapé.

Thomas vit seul dans un petit appartement que lui ont acheté ses parents, qu'il appelle sa "tanière", un lieu qu'il dit très sécurisant parce qu'il peut, selon son expression, "se tenir aux murs" du fait de son exigüité. Il est entièrement dépendant d'eux financièrement. Et leur complicité dans ce domaine me laisse parfois penser que se règle, par ce biais, le prix d'une dette ou d'un préjudice d'autant moins interrogeable sur son versant imaginaire que précisément il se règle sur ce mode très concret. Ces parents lui devraient quelque chose, la dette est dans ce sens et invite à l'exigence passive d'une réparation. Comme beaucoup d'autres choses dans la vie de ce patient qui, se maintenant ainsi dans la concrétude et la littéralité, barrent l'accès à leur valence métaphorique sans pour autant être réductibles à ce que serait une démétaphorisation psychotique.

Il a depuis longtemps le projet de donner des cours particuliers de mathématiques, car il est assez compétent dans cette discipline et a des opportunités de pouvoir le faire mais n'a jamais réussi à concrétiser ce projet. Il remet inlassablement au lendemain les "démarches" qui lui permettraient d'avoir des élèves. De même, il a l'ambition de reprendre le cours de ses études de psychologie mais chaque tentative tourne court. Le simple fait de se rendre à la fac pour y retirer un dossier d'inscription déclenche chez lui une attaque d'angoisse et se termine inévitablement par une claustration prolongée, seul dans son appartement, face à son ordinateur, laissant filer le temps dans l'attente que la date de dépôt des dossiers soit dépassée. Alors, il peut ressortir de sa "tanière" avec un sentiment mêlé de honte, d'échec et de soulagement.

Il y a chez cet homme une attitude de fausse résignation étayée intellectuellement par ses connaissances psychopathologiques.

Je sais peu de choses de sa vie sexuelle, sur laquelle il a toujours été très discret, sinon ce que je peux

en imaginer quand il dit par exemple que «faire le premier pas vers une fille qui lui plaît lui paraît une difficulté insurmontable» ou encore qu'il se dérobe à tout "engagement".

Vous aurez sans doute remarqué que mon propos jusqu'à maintenant, est surtout alimenté par des faits concrets extraits de son discours sur son versant manifeste et reflète en cela le régime ordinaire de sa parole en séance.

En effet, dans chacune des séances il fait rituellement le récit de ce qu'est sa vie quotidienne et de ce qu'elle fut durant son enfance, réunissant étroitement les deux, non seulement par le biais de liens logiques explicites, mais surtout par les très nombreux et troublants ponts lexicaux qui, dans son vocabulaire, nouent le traumatisme de l'enfance à la névrose de l'adulte et ce, par le biais des fantaisies métaphoriques de la langue. Je vais y revenir.

Au présent, il se décrit donc souffrant de ce qu'on pourrait désigner comme une grave phobie du mouvement. Tout ce qui de près ou de loin serait assimilable à un pas en avant dans le sens de la mise en œuvre d'un projet, d'un désir, d'une ambition, rencontre la même inexorable sanction. En amour, dans le travail et les études.

Dans le style particulier qu'il imprime à chacune des séances, deux points m'ont d'emblée marqué : le premier concerne ce que j'appellerai la position énonciative depuis laquelle il se place pour parler. Une position permanente de distanciation maxima : il s'observe et me fait le récit de ses observations dans une tonalité spéciale qui est constamment au bord de l'autodérision. Il fait généralement appel à sa culture "psy" pour étayer son surplomb ironique, il parle sans arrêt, ne laisse que peu de chance au silence, encore moins au lapsus ou à la pensée incidente.

Cet observateur ironique aux accents volontiers goguenards parle inlassablement d'un autre lui-même qui, lui, est réduit au silence, un gamin tenaillé par des angoisses d'effondrement et d'anéantissement, enfermé dans ses inhibitions, pétri de honte. Mais ces deux-là, tels l'ours blanc et la baleine sur la banquise ne se rencontrent jamais dans l'espace d'une séance ou bien exception-

nellement. Il faut pour cela que s'impose du dehors un événement imprévu. Par deux fois, après que nous ayons changé l'horaire des séances, il a trouvé porte close, c'est moi qui, par ces actes manqués jouais alors avec l'absence. Cela a provoqué chez lui une réaction très intense, un mélange de détresse et de colère d'une intensité étonnante. C'est la seule fois que je l'ai vu se départir de sa posture en séance. Je crois qu'est apparue là l'intensité de sa réponse affective face à un père qui l'aurait "lâché". Mais cette ouverture n'a été que très brève.

Ce type de clivage, marqué entre le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé, est sans doute une impasse fréquente de la pratique mais en général comme des moments transitoires dans une cure et ce n'est, après tout, qu'une interprétation caricaturale et obsessionnelle de la règle fondamentale qui prescrit bien quelque chose de l'ordre de l'auto-observation de sa vie psychique en présence d'un tiers, comme l'illustre la fameuse parabole du compartiment de chemin de fer. Chez Thomas ce régime de la parole en séance est permanent et exclusif.

Je me suis beaucoup posé de questions à ce sujet et j'en suis venu, en écoutant son histoire, à une hypothèse que je formulerai ainsi : cette distanciation ironique reproduirait dans la cure un regard médical froid, technique et objectivant se penchant sans aucune sollicitude sur le cas de l'enfant infirme qu'il fût.

C'est cette scène qui serait à longueur de séances, réactualisée, dans une forme de transfert sur l'expérience dans laquelle Thomas parle depuis une position imaginaire où il est identifié à l'agresseur. Je me suis alors demandé dans quelle mesure mon silence et mon retrait pouvaient être assimilables à une forme de complicité avec l'agresseur au détriment de cet enfant infirme dont un adulte réifie la souffrance et qui est assigné au silence. Si l'on en croit des auteurs comme Ferenczi ou Winnicott et je partagerais assez leur avis, il se pourrait qu'une proportion non négligeable de cures se conclut en ayant fait taire, plutôt que donner la parole, à des formes de souffrances infantiles extérieures au domaine de la névrose et ce, avec la "connivence", comme dit Winnicott, ou la "complicité", comme dit Ferenczi de l'analyste.

C'est une question qui à mon sens se pose avec ce patient. Je me suis souvent demandé à quoi pourrait ressembler une intervention analytique qui donnerait la parole à l'absent ? C'est-à-dire une parole qui contournerait l'instance surplombante.

Autre chose de particulier dans cette cure : le discours de cet homme est saturé de termes et d'expressions qui appartiennent au lexique de la marche, de la course et de la station debout.

Il m'a donné l'occasion de prendre conscience combien notre langue puisait dans ce lexique pour construire un nombre infini de métaphores à commencer par le «pas» de la négation dans la langue française. Parfois il en a conscience mais d'une conscience qui semble purement intellectuelle et assez vaine, parfois il semble carrément ne pas s'entendre. Comme il dit, non sans humour : «Comment ne pas être négativiste quand on ne sait pas mettre un pied devant l'autre !»

Tout cet univers lexical va donc dessiner un réseau très dense de liens étroits entre le passé traumatique où les termes du lexique résonnent sur leur versant littéral et le présent névrotique où ils entrent dans la composition des conduites et des symptômes phobiques par leur usage figuré.

Revenant inlassablement sur les épisodes dramatiques de son enfance Thomas raconte : il est né avec le cordon ombilical serré autour du cou, d'où une anoxie néonatale que les médecins ont considérée comme étant à l'origine d'une épilepsie réduite à des éclipses brèves de la conscience, que l'on nomme absences, survenant préférentiellement face au vide ou en situation de surprise.

Par ailleurs, il est affecté à la naissance d'une malformation des deux pieds en varus équin qui vont nécessiter plusieurs interventions échelonnées sur 4 ou 5 ans, très douloureuses et compromettant l'apprentissage de la station debout et de la marche. La combinaison de toutes ces infirmités va dessiner une sorte de scénario typique et catastrophique pour l'enfant qu'il fut, scénario dans lequel sa marche instable est toujours menacée du risque d'une absence le précipitant à la fois dans l'inconscience et dans le vide. Selon une expression pour le moins ambiguë de sa mère : l'apprentissage de la marche fut un «vrai calvaire».

Il a passé son enfance et son adolescence à se faire recoudre aux urgences (son visage aujourd'hui en porte les marques), dans les services de chirurgie orthopédique pour réduire les malformations de ses pieds, dans les services de neurologie pour traiter son épilepsie. Son enfance ressemble donc à une longue suite de traumatismes physiques accidentels ou chirurgicaux. Il se plaît à dire que l'enfant qu'il fut était parvenu à adopter, face à la douleur et aux intrusions médicales, une sorte de pseudo-désinvolture sur le mode du "même pas mal" cher aux enfants, qui faisait l'admiration des médecins.

Tout cela lui valut un régime spécial à l'école, à la fois l'isolant, le dispensant des plaisirs de la cour de récréation, mais lui conférant aussi un statut ambigu, autant d'exclusion que d'exception. Il fut entouré d'une mère qu'il décrit comme hyper-anxieuse, oscillant sans cesse entre les deux pôles d'une surprotection maternelle et d'une froideur technique. Il résume sa condition par une expression qui lui colle à la peau : il était pour elle le "gamin handicapé", le "gamin mal foutu" et l'est resté.

À l'entendre le scénario catastrophe qui entoure l'apprentissage et l'exercice de la marche constituerait donc une sorte d'événement fondateur qui va imposer sa logique à tout ce qui, par la suite dans sa vie, sera assimilable par les jeux de langage à une démarche, à une course, à une prise de risque : l'angoisse de la chute, le risque de l'absence, la contrainte à se tenir aux murs, seront alors systématiquement au rendez-vous.

Ce n'est pas tant qu'il chercherait à défendre cette théorie c'est plutôt qu'elle s'impose. Et, en effet, pourquoi ne pas imaginer que les vicissitudes de l'apprentissage d'un geste qui a une telle résonance pour l'être humain ne puisse marquer profondément de son empreinte le développement psychique. La marche est un très étrange mouvement, puisque comme l'indique sa définition - une suite de chutes rattrapées - elle se construit non sur le triomphe de ce qui la nie, le déséquilibre et la chute, mais sur la négation en acte de cette négation (une "chute rattrapée"). Il y a une sorte de subtile dialectique dans la marche. Elle pourrait à elle seule avoir valeur de paradigme pour tout ce qui

aura valeur dans la vie de démarches au sens littéral ou métaphorique. C'est ce que la destinée de Thomas démontre.

Mais bien entendu, cela, tel quel, est irrecevable pour le psychanalyste, car cette théorie attribue la répétition à un conditionnement aveugle, sans moteur pulsionnel. La répétition ne satisfait rien, le drame n'actualise aucun fantasme hérité de l'histoire infantile.

C'est une répétition absurde, privée d'un moteur qui donnerait sens à son insistance. D'ailleurs Thomas tourne en dérision le fait par exemple que l'angoisse qui l'étreint à l'idée de reprendre son cursus puisse découler de ce que ce terme «cursus» le renvoie à l'exercice à jamais impossible pour lui de la course à pied, mais «n'empêche, dit-il, que c'est comme cela que ça marche ! »

D'autre part, cette hypothèse ignore l'étape psychique, à savoir que ce qui fait le destin d'une atteinte précoce du schéma corporel, ce n'est pas la réalité objective de cette atteinte mais la façon dont elle va être métabolisée par le psychisme de la mère, du père, de l'environnement de l'enfant, et, pour finir, de l'enfant lui-même, le retentissement qu'elle aura sur ce que Dolto, qui a beaucoup écrit sur ces questions, appelait l'"image inconsciente du corps" dans ses coordonnées basales fonctionnelles et érogènes. Dolto insiste sur le fait qu'un enfant peut avoir une image inconsciente du corps harmonieuse avec un schéma corporel très perturbé et vice versa, tout dépendant du type de messages que les instances tutélaires, comme elle dit -Winnicott dirait l'environnement - délivrent précocement à l'enfant.

Or, pendant très longtemps Thomas m'a donné l'impression de n'avoir aucun accès, même très indirect, à cette dimension-là, ou bien qu'il en verrouillait très prudemment tous les accès. Sa théorie implicite du conditionnement lui permettant d'en faire l'économie.

C'est évidemment de la régression induite par la situation analytique dont on pourrait attendre qu'elle offre l'accès par sa réactualisation dans le transfert à ce que fut l'univers psychique de ce gamin martyrisé, l'étendue et la nature de ses détresses, de ses colères et de ses angoisses.

Or, selon moi, cette cure est restée toujours en deçà de cette possibilité et je pense, comme je le disais, qu'il y a eu pendant longtemps entre lui et moi une forme de connivence pour l'empêcher.

Winnicott dirait sans doute un peu cruellement "cure pour rien". Cure réduite à l'exploration vaine et interminable d'un faux-self névrotique alors que l'essentiel serait ailleurs, dans les conséquences désastreuses sur la construction du "self" des défaillances et empiètements précoces de l'environnement, conséquences que le lien transférentiel aurait précisément pour fonction d'actualiser dans la visée d'une reconnaissance symbolique, qui n'a pas eu lieu. Ceci impliquant de l'analyste un degré remarquable voire exceptionnel de disponibilité.

Et je reconnais que ce type de cure me confronte à ce qui constituerait les limites de ma disponibilité. Pas seulement les limites de ma tolérance aux expressions de la régression mais aussi aux limites de ma créativité de ma capacité d'improvisation, par exemple souvent avec ce patient je me suis dit qu'il faudrait procéder davantage comme dans une cure d'enfant mais sans que cette intuition ne s'accompagne chez moi d'une improvisation particulière, un jeu de squiggle par exemple ou de la pâte à modeler.

De ce point de vue je crois que l'œuvre de Winnicott et celle de Ferenczi sont assez dérangelantes à l'égard de nos routines, de nos inhibitions, de notre pusillanimité, de notre académisme, dès qu'il s'agit de psychanalyses d'adultes.

Mais je pense malgré tout qu'il y a souvent chez Ferenczi comme chez Winnicott une logique trop binaire, quand par exemple Winnicott oppose cruellement les «cures pour rien» à ce qui serait authentiquement une cure psychanalytique avec les patients *borderline*. Au sens où, sans doute, les limites de l'analyste en matière de disponibilité régressive et de créativité contribuent à fixer les limites d'une analyse mais cela n'obéit pas forcément à la loi du tout ou rien.

Avec ce patient il y a eu récemment des évolutions indiscutables mais dont je dirai qu'elles sont davantage venues d'événements imprévus que

de la seule dynamique de la cure. C'est là-dessus que je voudrais terminer.

Le premier mouvement survient quand le patient parvient à entrevoir de façon tout à fait inattendue que l'identification narcissique au gamin handicapé, à laquelle il souscrit de façon terriblement contraignante, pourrait constituer la pérennisation de la place et de la fonction qu'il est venu occuper dans le désir de la mère. Du moins selon son fantasme à lui.

Il va s'étonner, je dirais s'étonner vraiment, de devoir inlassablement maintenir en vie ce «gamin handicapé» comme une sorte de prolongement négatif, de phallus mal foutu de la mère. C'est la première fois que ses conduites répétitives lui apparaissent non comme un conditionnement invincible, mais comme une contrainte, un devoir pris dans les vestiges du lien narcissique à sa mère.

Or l'étonnement associé à cette identification imaginaire ne fut possible qu'à la suite de plusieurs échanges épistolaires avec elle à l'occasion de l'anniversaire de ses trente ans. En lisant ces lettres il est profondément troublé, non par ce qui il y trouve, mais par ce qu'il n'y trouve pas ou plus : une certaine forme de sollicitude étouffante qui est celle qui s'adresse depuis toujours au "gamin handicapé". Et c'est cet écart qui va lui permettre de s'interroger vraiment sur ce qui existait entre eux et n'existe plus.

Le second moment, beaucoup plus récent, est inauguré par un acte symptomatique : il se fait une sévère entorse du genou qui va le contraindre à marcher en boitant pendant plusieurs semaines au risque d'un "faux pas". Ce qui est une expérience motrice fort différente de celles qu'il a connues jusqu'alors, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer.

Il n'est plus dans le schéma d'une incertitude angoissante lié au risque d'une éclipse de la conscience et d'une précipitation dans le vide où il est lui-même en personne l'objet qui risque de choir et de disparaître mais dans celui d'une démarche affectée d'une maladresse ou il est le sujet susceptible de commettre un «faux pas» et de le payer d'une chute.

En français les termes d'«entorse» et de «faux pas» sont associés à des métaphores signifiant l'infraction ou la faute morale : on dit par exemple «faire une entorse au règlement» . Par ailleurs cet homme a un tic de langage : il ponctue constamment son discours de «faut pas» comme contraction de «il ne faut pas», souvent adressé à lui-même, «faut pas déconner», «faut pas pousser», comme une sorte d'injonction surmoïque.

Cette entorse va coïncider avec une très étonnante amélioration de ses inhibitions. Il se surprend à mettre en œuvre toute une série de démarches qu'il repoussait depuis des années, entre autres celle de subvenir à ses besoins financiers, grâce à des cours particuliers. Il est régulier aux séances, il arrive un jour en disant qu'en venant il s'était retourné sur des filles dans la rue. En prenant en considération ce que constituait jusqu'alors l'épreuve de la déambulation dans la rue, cette remarque prend toute sa valeur : le risque est autre, celui du faux pas, du faux pas sexuel dans la rue, mais aussi en séance où le style de sa parole se fait beaucoup plus spontané, imprévu. Ces cours particuliers l'amènent, comme on pouvait s'en douter, à éprouver des désirs coupables pour une de ses élèves et il se répète : «faut pas», «faut pas céder». Il fait plusieurs rêves où il perd ses dents, rêves qui font écho à cette impression étrange qu'il éprouve depuis quelques temps chaque fois qu'il quitte un lieu : celle d'oublier quelque chose.

Cette ouverture névrotique a été d'assez courte durée, depuis plus d'un mois il n'est pas revenu en séance. Pour moi il ne fait aucun doute qu'elle est

corrélée à l'entorse mais le sens de cette coïncidence me reste énigmatique.

L'acte symptomatique est certes dans sa forme assimilable à un acte manqué, à un *acting out*, voire à une conversion au sens où on peut l'entendre comme le retour d'un refoulé en marge de la cure qui emprunte pour son expression plastique les signifiants préférentiels du lexique de ce patient. On pense aux fameuses «cervelles fraîches» de Kriss. Et de fait, l'entorse évoque comme un changement de paradigme au profit d'un scénario d'allure névrotique : le faux pas œdipien et la sanction sous la forme de la chute. Mais ce qui est troublant c'est que ces mêmes signifiants, sur leur versant littéral, sont aussi engagés dans une histoire dramatique de l'enfance.

Se pourrait-il que la stase habituelle des conduites répétitives, chez ce patient, relève de ce double engagement des signifiants de la marche dans des déterminations hétérogènes et qu'il faille que le corps à nouveau «s'en mêle» en proposant un nouvel agencement imaginaire pour que leur valence métaphorique, c'est-à-dire œdipienne, ait quelque chance d'apparaître comme autre chose qu'une pure concession intellectuelle ?

Par exemple, pour que le terme démarche puisse se nouer au désir œdipien qu'éventuellement il désigne, il a fallu que quelque chose advienne concrètement au plan de sa réalité littérale : une boiterie dans la démarche

C'est cette vertu dynamique de l'acte incident qui me semble à la fois indiscutable chez cet homme en même temps que mystérieux.

Processus psychanalytique et changement psychique

Luís C. Menezes

Le texte qui suit a été écrit pour être présenté à un congrès brésilien, le thème en ayant été proposé par ses organisateurs. Dans ce texte, outre un cas clinique de longue durée, je présente une réflexion sur certaines références qui me servent de repères dans mes «choix» quand il s'agit de me situer par rapport à la méthode psychanalytique. Il m'a donc semblé tout à fait approprié à notre discussion.

Ma seule réserve est que je l'ai écrit ayant à l'esprit des interlocuteurs du milieu brésilien, où les questions soulevées n'ont pas nécessairement la même importance que pour un milieu français. Bien que dans ces journées qui nous réunissent à Paris, nous recherchions, entre autre, une certaine «exogamie».

L'ordre dans lequel est formulé ce thème, qui place le changement psychique dans la perspective pour ainsi dire d'une compréhension de ce que serait le processus analytique, est celui qui convient au psychanalyste. Ceci ne veut pas dire que le changement que le patient vient chercher auprès de l'analyste soit secondaire, il est même la raison d'être de l'analyse. Et celle-ci est avant tout, une méthode de traitement psychique.

Traitement de quoi ? Eh bien de ce qui fait mal, de ce dont la personne veut se délivrer car cela la gêne et l'empêche de vivre ; ce n'est pas, en général, de nature organique - maladie pouvant être soignée par la médecine - ni ne trouve de solution dans les traitements «alternatifs» ; les thérapies multiples, allant des aides religieuses traditionnelles à toute une gamme de recours disponibles, certains à caractère plus mystique, d'autres plus scientifique, certains plus consistants, d'autres moins, ont toutes en commun de n'être finalement pas suffisantes pour que le nœud où se débat la personne prisonnière de l'insistance mortifiante de celui-ci se défasse ou se desserre. Or, on attend d'une psychanalyse qu'elle en soit capable. C'est avec cette prétention ou l'intention de le faire qu'elle fut inventée. C'est en ça que réside sa puissance. Et on attend de l'analyste l'art de rendre cette puissance opérante au sein du dispositif analytique, spécialement conçu pour qu'elle puisse s'accomplir. L'analyste doit veiller à ce

qu'elle ne s'affaiblisse pas dans le processus analytique, en s'amointrissant, s'émoussant, disparaissant sous des modalités de compréhension psychologique, motivationnelle, affective, conflictive propres au sens commun. Qu'elle ne soit pas diminuée par les manières de comprendre, penser et dire les choses qui imprègnent la façon de penser habituelle des personnes dans leurs relations entre elles, leurs ententes et leurs mésententes, et également la façon de se penser soi-même.

Notons bien que ces compréhensions et auto-compréhensions - avec lesquelles d'ailleurs nous arrive le patient et sa demande d'aide - des mouvements et impasses psychologiques où nous nous trouvons, de ce que nous vivons, de nos difficultés, de nos conflits, angoisses, inhibitions, notons bien qu'elles sont aujourd'hui en grande partie inspirées de schémas, modèles, notions, élaborées au sein de la propre littérature psychanalytique et dans le langage employé par les psychanalystes dans leur travaux, séminaires cliniques, etc... Et, de fait, ce sont des occasions où l'analyste est conduit à réfléchir sur les montages plus ou moins explicatifs, plus ou moins cohérents, de ce qui peut être ou avoir été en jeu dans le processus analytique en question. Ces présentations explicatives de soi et de l'autre, sous forme d'un certain enchaînement psychologique sont appelées depuis quelques temps «théories».

On parle ainsi des «théories» du patient et des «théories» de l'analyste. Mais en ce qui concerne ces dernières, on a pris l'habitude, et je considère cela problématique, de mettre plus ou moins sur le même plan, toute conjecture ponctuelle de l'analyste sur une séance ou sur un cas, et les concepts qui fondent la pratique de la psychanalyse.

Les conjectures personnelles de l'analyste sur une séance ou sur un cas (cure) se nourrissent (et nourrissent) d'une pensée enracinée dans ce que l'on a appelé métapsychologie, façon de penser qui emprunte une voie créativement transgressive par rapport aux catégories de la psychologie du sens commun. Ce songe théorisant - un fantasmer métapsychologique - répond au besoin de construire une certaine intelligibilité pour une pratique qui gravite autour d'une visée non réductible aux catégories de la psychologie conventionnelle, c'est-à-dire autour de ce que j'ai appelé «puissance» et dont la métapsychologie tente de rendre compte sous le nom d'inconscient.

Or, dans le cadre de notre réflexion, il est bon de rappeler que les «théories» comme compréhensions et auto-compréhensions psychologiques sont des productions qui se situent sur le terrain du Moi et de la psychologie des représentations, des affects, et des vécus conscients. De là vient, d'ailleurs, leur façon plus ou moins cohérente de se constituer comme une compréhension de ce que l'on suppose être ce qui «se passe» chez le patient ou de ce qui «se passe» dans la séance ou dans l'analyse, dans un enchaînement explicatif où les choses s'ordonnent selon une certaine rationalité. Or, s'il est vrai que l'analyste ne peut écarter cette manière de penser dans son travail, en tant qu'analyste, il sait parfaitement que s'il s'y limite, il n'ira pas loin, et risque de rester pris dans le même marasme que celui où se trouvait plongé son patient quand il est venu le voir.

La psychanalyse - initialement la pensée d'une pratique - s'est bâtie sur une théorie, sur un pari inaugural selon lequel ces «théories» psychologiques étaient considérées comme des formations de compromis, c'est-à-dire comme con-

tenant une vérité importante pour le patient, fortement dissimulée et donc inaccessible. Dissimulée mais agitée, source d'une puissance d'où provient la force du transfert.

Force opérante dans les contextes transférentiels les plus variés et qui, dans le processus de l'analyse, doit pouvoir cesser d'être cet agir puissant, insidieux, pour devenir «seulement» quelque chose qui prend la forme d'un dit. Ceci représente un changement décisif, car dès lors le patient n'a plus besoin de fuir compulsivement, cherchant un «encore non-dit» qui imprégnait sa plainte de façon paralysante. En le disant, on pourrait dire qu'il se «trouve lui-même», mieux encore, qu'il n'a plus à s'efforcer de se produire, dans la répétition stérile et douloureuse d'un soi-même ainsi restreint, car il a trouvé ce qu'il voulait dire ou ce qu'il voulait en le disant.

En résumé, la puissance qui traverse une analyse nous renvoie à ce que nous appelons le transfert et l'inconscient alors que les compréhensions et auto-compréhensions psychologiques, nous renvoient à l'action de la dimension défensive du Moi, à la résistance dans l'analyse.

Je sais que je reprends certaines conceptions développées par Freud il y a longtemps, dans leur premier jet même, alors qu'il y eut ensuite dans l'histoire de la psychanalyse, de profondes modifications dans la manière de concevoir le processus analytique. De nouvelles et souvent très précieuses conceptions ont vu le jour ; mais serait-ce pour autant que l'interrogation qui émane de ces premières idées qui furent le fil conducteur du processus analytique leur serait superflue, inutile ? Aurait-on démontré depuis, que ces conceptions «anciennes» ne sont plus valables et que, par conséquent, il y aurait peu d'intérêt à les reprendre pour la pratique analytique ?

Chacun a sa réponse et sa façon de penser ; quant à moi je n'ai aucun doute sur leur valeur heuristique, sur l'utilité de les garder présentes. Quant à leur pouvoir mobilisateur, je ne peux m'empêcher de penser à la fameuse anecdote de la peste¹, et à la déclaration de Ferenczi en

¹ Freud aurait dit à Jung en arrivant aux Etats-Unis, où ils étaient invités à parler de la psychanalyse, quelque chose comme : «ils ne savent pas que nous leur apportons la peste». On dit que Freud ne s'est jamais pardonné d'avoir sous-estimé la capacité immunologique américaine et sa robuste tradition puritaine.

préambule à la présentation de son travail - novateur - sur la néocatharsis, lors d'un congrès à Oxford : «...le retour à une tradition plus ancienne, injustement négligée, peut également favoriser la vérité ; et je pense vraiment qu'il n'est pas paradoxal, dans des tels cas, de présenter comme progrès scientifique le fait de mettre l'accent sur ce qui est ancien.» (Ferenczi, 1929).

En tout cas, ce sont des références capitales dans ma façon de concevoir et de conduire une analyse. Le moment clinique qui suit illustre ma manière de penser sur ce qui se produit dans l'analyse, et lui donne son pouvoir de déplacement, de changement. Un patient me parle d'un rêve au début de la séance : *«Je marchais. Un mur s'était effondré et il y avait des chiens méchants qui sortaient... Je continue à marcher. Ensuite je reviens et je retrouve les chiens là et tout va bien (Ici il y a une hésitation dans son récit, il semble vouloir rapporter un détail mais il ne sait pas comment le dire, comment le penser). Au retour, c'est... je ne sais pas... comme si le rêve s'était déchiré... entre l'aller et le retour (il ne sait pas bien dire, il baisse le ton essayant d'en finir vite avec ce détail imprécis, sans importance, qui dérange son récit)».*

Une fois son rêve raconté, il dit : «Bien, Docteur - il m'appelait ainsi - le rêve est clair, c'est mon agressivité, le mur est tombé et je me sens déjà plus à l'aise, elle ne me fait pas aussi peur». Et il continue, et je l'accompagne en l'écoutant, mais mon sentiment est le suivant : «et alors ? », car ces explications psychologiques bien intentionnées vont tout à fait dans le sens de son empressement à vivre mieux, mais...

Jusqu'à ce que soudain je l'interroge sur le mot «déchiré» dans l'espoir de trouver une ouverture dans ce mur sans perspective qu'était pour moi le récit de son rêve et tout ce qu'il en disait. Ce fut un jour de chance, car passé un moment de vacillement, il lui revint un souvenir (le récit de ce souvenir ressemble au récit d'un rêve lointain) : c'était son anniversaire, mais il était arrivé chez lui avec de mauvaises notes. Sa mère, en colère, prend une photo sur laquelle elle est avec son fils et la déchire en plusieurs morceaux. Il pleure, très

peiné. Elle recolle les morceaux de la photo et lui demande pardon. Il est évident qu'il est très ému en retrouvant soudain ce souvenir qui était sans doute gardé depuis des décennies dans un « tiroir ». Il finit par évoquer une autre scène de dispute/chagrin et réconciliation amoureuse, avec son père cette fois-ci.

Comme cela arrive souvent, les souvenirs qui surgissent dans une analyse peuvent être très significatifs sur les points nodaux les plus importants de la plainte et du drame historique personnel pour lequel le patient vient nous voir. «Jean qui pleure» comme on l'appelait souvent dans son enfance, ne cesse de me rappeler dans les premiers temps de son analyse que «sa mère était dure envers lui», dureté bien condensée dans ce souvenir-écran (souvenir-couverture), lointain, où «lui, dans son berceau, tend les bras vers sa mère qui le pousse et il tombe en arrière», souvenir qui renforce l'image de la «mère de glace» à laquelle il faisait si souvent référence.

Bien que très actif, réussissant professionnellement, marié, ayant des filles adolescentes, cet homme était souvent saisi par un sombre sentiment de dévalorisation et d'impuissance. J'en fus très souvent le témoin au cours des séances quand je le voyais en proie à un état dépressif pesant, état qui, d'un autre côté, planait comme une toile de fond dans sa vie. Il arrivait d'une autre ville où il avait fait une analyse «qui l'avait beaucoup aidé», il était venu me voir uniquement «pour les finitions» car il recherchait le bonheur. Il lui donna le nom d'une ville italienne depuis le récit en séance d'un rêve où «il volait vers Florence». Il est de descendance italienne par son père.

J'attache de l'importance à ce souvenir - je me réfère en particulier à celui de la photo déchirée-recollée - qui vint l'on ne sait d'où, surgissant à la faveur du récit d'un rêve, et sans lequel je ne sais pas avec quels mots, avec quelles images, lui ou l'analyste aurait pu dire «la même chose» que celle qui fut vécue là, sinon d'une forme qui, pour sensible qu'elle soit, serait restée quelque chose d'abstrait, «venant de l'extérieur», du côté des explications psychologiques - des «théories».

Je fais remarquer que l'interprétation s'est limitée à une orientation vers «le déchiré» et plus tard, au cours de la séance, à une observation, évidente dans le climat d'émotion intense qui s'était créé, de transport (transfert vers un lieu intrapsychique) : si sa mère recolle les morceaux et l'embrasse, c'est qu'elle est touchée par sa tristesse. Nous sommes à ce moment-là dans le temps du rêve, celui d'un vécu ayant une qualité de réalité dans le temps présent, vécu dit et écouté par cet autre, incarné par l'analyste. C'est ça, pour moi, le transfert.

Je ne vois pas, d'ailleurs, dans cette séquence, le moindre sens à faire référence à ma personne (ici aussi...) pour l'amener au temps réel d'une psychologie relationnelle. Bien au contraire, ceci, à mon avis, ne serait qu'un tic technique qui ne ferait qu'appauvrir et atténuer ce moment précieux d'*insight* du patient.

J'ajouterai quelques informations supplémentaires. Ici et là, l'histoire de sa naissance avait été mentionnée dans l'analyse. Le frère qui l'avait précédé était mort de diphtérie à l'âge de deux ans, et sa mère accusait son père d'être le responsable car, étant arrivé ivre ce soir-là à la maison, il avait refusé d'emmener son fils chez le médecin.

Il était né deux ans plus tard et nous pouvons présumer qu'il trouva une mère inconsolable. On peut supposer, selon nos «théories», qu'il a dû, dans ces conditions, relever le défi impossible de se battre pour s'affirmer l'amour et l'attention de sa mère contre ce fils invincible qu'est l'enfant perdu. Pour trouver, comme nous avons l'habitude de le dire, sa place auprès de sa mère. Et il est vrai que ce fait s'inscrit bien dans le cadre de ses plaintes régulières au thème répétitif : sa femme et ses filles ne sont pas contentes de lui, elles n'arrêtent pas de le critiquer, il est la brebis galeuse, et, il y a peu de temps encore, les communications téléphoniques avec sa mère pouvaient l'abattre complètement s'il y voyait la moindre critique ou la marque d'un désamour...

Tout ceci est évidemment conjecturel, et suppose une relation de cause à effet entre la mère-qui-a-

perdu-un-fils, ses affirmations sur la sévérité de sa mère, ses sentiments de dévalorisation et sa compulsion à se mettre constamment sous le feu croisé des critiques familiales. Le fait, non conjecturel, est qu'il dit tout ça dans les séances, qu'il est pris par ce qu'il dit, avec une insistance qui se répète tout au long des années d'analyse, une insistance telle qu'on peut dire qu'une bonne partie de son «soi-même» est fait - ou se fait - de ce contre quoi il se débat, c'est-à-dire du nœud qui doit être défait par le processus de l'analyse et qui est son symptôme.²

Un tel enchaînement explicatif - enfant qui arrive à la place du fils perdu, ne trouvant pas de place pour lui comparé à l'autre, etc... - «à froid», même fourni au compte-gouttes, n'est d'aucune efficacité dans le processus de l'analyse d'où doit venir «le changement», dans ce cas, la suppression du refoulement qui, il faut ajouter, alimente, à côté de la souffrance, une tenace et secrète jouissance, surgissant à certains moments de l'analyse comme de vifs fantasmes érotiques sado-masochistes transférentiels.

Dans l'écoute de l'analyste, cette «demande-exigence» d'être «corrigé» imprègne tellement l'analyse, devient si tangible, si évidente qu'elle permet à l'analyste de dire avec force à son patient, qu'il s'adresse à lui comme s'il était le directeur d'une maison de redressement ! Ici nous trouvons le terrain de la répétition dans la situation analytique, répétition transférentielle sans aucun doute, sur lequel nous pouvons avancer pour intervenir efficacement dans une analyse («On ne tue pas en effigie... » pour rappeler l'expression bien connue de Freud).

L'angoisse de ne savoir répondre à aucune question lors d'un examen peut être grande, mais plus grande encore si au milieu de tout ça, on perd l'exercice ; et pendant que le temps passe, que le professeur attend de voir ce que nous savons pour nous donner la note qui mesure, à ses yeux, notre valeur, il faut le chercher dans une chambre, dans tous les coins, sans réussir à le trouver. Ce fut un de ses rêves d'angoisse, très révélateur dans sa com-

² Dans l'acception classique de Freud, celle où le symptôme n'est pas seulement la forme que prend la plainte, la souffrance du patient, mais aussi la formation qui contient en elle les termes et la force du conflit dans lequel il est pris.

position manifeste de la sujétion dans laquelle se maintient le patient placé devant une exigence sadique mais considérée comme juste, car il ne fait aucun doute que c'est lui l'incapable qui se trompe toujours, intrinsèquement impuissant à répondre à ce que l'autre attend de lui, lui «le pauvre type».

La demande «d'être changé» était dans cette analyse le symptôme, y compris transférentiel, du patient. Il changea dans la mesure où ce noyau extrêmement résistant, tenace, céda peu à peu, «le nœud se desserra» (travail perlaboratif de suppression des effets du refoulement) en enrichissant d'une façon qui me surprit sa vie érotique, amoureuse et affective, et récemment, le patient décida d'opérer des changements radicaux dans sa vie et dans ses relations avec ses proches.

Dans ma façon de travailler, cette citation connue de Leonard de Vinci, rappelée par Freud lors d'une conférence à l'Association Médicale de Vienne, revêt une grande importance : «C'est qu'en réalité le plus grand contraste existe entre la technique analytique et la méthode par suggestion, le même contraste que celui formulé par le grand Leonard de Vinci relativement aux beaux-arts : *per via di porre et per via di levare*. La peinture, dit-il, travaille *per via di porre* car elle applique une substance - des parcelles de couleur - sur une toile blanche. La sculpture, elle procède *per via di levare* en enlevant à la pierre brute tout ce qui recouvre la surface de la statue qu'elle contient.» (Freud, 1904).

Je ne vais pas commenter cette opposition ici si contrastée entre psychanalyse et suggestion et que l'on retrouve de façon bien plus problématique et curieuse tout au long de l'œuvre de Freud³. Je retiendrai cette affirmation, fondamentale à mon point de vue, sur l'importance de conduire l'analyse «*per via de levare*» à savoir que l'analyste intervient pour favoriser le jaillissement, la constitution, dans la parole et dans les vécus du patient, de ce qui persiste aveuglément à le gêner dans sa vie par son mutisme bruyant - l'insistance des positions symptomatiques.

Ce patient qui, au cours des longues années d'analyse, s'était montré si pauvre en représentations, avait une parole si aride, plaquée d'une façon monocorde et répétitive au récit factuel des mêmes événements, dits avec les mêmes mots, me raconta, quelque temps après cette séance, le rêve suivant : «Il y avait une bouche d'égout. J'y suis entré, il n'y avait pas d'eau (cela sonne dans son récit comme un détail rassurant), il y avait un tas de linge sale et une enfant était jetée là. Je l'ai prise et je suis sorti. C'était ma fille et elle allait très bien.» Je rapporte ce rêve car curieusement il fit venir dans la séance - sans aucune intervention de l'analyste - l'affirmation que depuis petit il avait toujours eu peur des bouches d'égout. Il avait une peur phobique d'y être aspiré et les contournait toujours en gardant une certaine distance. C'était la première fois (m'a-t-il semblé), en le disant dans la séance - c'est ici que ça lui est arrivé - qu'il parlait de cette peur et en prenait conscience bien que celle-ci ait toujours été présente et donc consciente.

L'effet du refoulement est ici la non «prise de conscience» de quelque chose qui, bien que conscient, n'acquiert de sens pour le patient - il n'en prend conscience - qu'en le disant en analyse. Dans notre cas, ce rejeton de l'inconscient opère et est travaillé par le propre travail du rêve - fait en analyse, donc pour être dit dans la séance à l'analyste - mais où, pour ainsi dire, l'essentiel du travail de l'interprétation a été fait par le propre travail du rêve, devenant plein de la représentation de la bouche d'égout, lieu d'engloutissement, de disparition, lié à une condition d'abandon et de réjection, de dévalorisation, figurée par une enfant jetée dehors avec le linge sale. Là où les paroles de l'analyste dans la séance furent importantes, non pas parce qu'elles apportèrent quelque chose de nouveau à ce qui était déjà, mais parce qu'elles apportaient la garantie que ce qui se disait ici était écouté et reconnu. Fonction de témoin qui «fait foi» comme dans le langage juridique, condition décisive dans l'analyse pour qu'un mouvement «prenne», c'est-à-dire, acquiert un statut symbolique d'où il pourra être pensé.⁴

⁴ Dans un travail récent Sandra L. Schaffa se penche sur ce point, se référant au thème de l'inscription, dans la lignée inspirée par les développements de Pierre Fédida (Schaffa, 2002).

Bon, j'ai parlé de l'analyste comme témoin, j'ai retracé une intervention sur un rêve où l'analyste s'est limité à poser une question sur un mot (déchiré), j'ai fait référence à l'image de la maison de redressement, image effectivement introduite par l'analyste, somme toute j'ai insisté sur ma préférence pour la «voie» du sculpteur («*per via di levare*»); mais finalement, l'analyste doit-il rester si réservé, si «timide» (*acanhado*), marchant sur des œufs dans ses interventions interprétatives ?⁵

Bien, il faut dire ce que nous savons tous : il n'y a rien de plus différent d'une analyse qu'une autre analyse. Ajoutons également que pour ce travail, j'ai pioché dans des années d'analyse, comme c'est le cas en général, quelques moments ponctuels parmi d'autres. Mais en fait, par les choix que j'ai faits, j'affirme un horizon de pensée sur le savoir analytique, sur le processus analytique et les changements qu'il implique, tout comme sur la façon dont l'analyste est présent et intervient. Je dois dire que, même ainsi, je ne crois pas avoir donné l'impression d'une présence excessivement discrète de l'analyste dans le cas décrit ; de toute manière il est clair pour moi que j'ai eu et que j'ai une présence très forte dans cette analyse : tant une présence de «ma personne» pour le patient, comme de cette analyse sur moi.⁶

Mais de toute façon, il reste la question sur les modalités de présence et d'intervention de l'analyste dans l'analyse. Cela n'aurait aucun sens, bien sûr, d'aborder ce problème sous l'angle de «comment se comporter et comment parler à son patient», ce qui dépend de chaque moment, de chaque analyste et de la façon d'intervenir qui va s'établir dans chaque analyse. Nous devons nous situer sur un terrain plus conceptuel.

Et cela dépend de la façon dont nous construisons nos formalisations sur ce qu'est un processus analytique, une psychanalyse. Personnellement j'ai fait mienne l'idée qu'une analyse se passe à l'intérieur du langage et que, comme l'écrit J. Imbault, «La parole est le milieu réel qui *porte* la psychanalyse, l'espace dans lequel elle se déroule». Je me sens pleinement en accord avec lui quand il dit que la psychanalyse est un dispositif qui permet une modalité spécifique de «traitement de la parole». Penser le langage et les paroles d'une personne en les limitant à leur fonction de transmission d'informations simplifie à l'extrême ce qu'est parler. Dans ce sens, il peut nous être utile d'écouter notre collègue canadien quand il attire notre attention sur la multiplicité des dimensions sur laquelle s'ouvre la parole en se produisant, tout en notant que c'est cette «multiplicité qui est sa réalité même, la façon singulière dont la parole est réelle» et aussi sur le paradoxe «qu'étant toujours unique, (elle) est aussi la part de l'homme... la plus impersonnelle... la part, en somme, qu'il possède le moins». (Imbault, 1997).

Cette observation nous intéresse, car entre la singularité dans laquelle on peut produire un dit, et l'impersonnalité qui fait de la parole «ce que lui (le sujet qui parle) possède le moins», c'est dans cet intervalle que se constituent les paroles interprétatives, *les insights*, les moments les plus significatifs d'une analyse, avec pour toile de fond ce quelque chose qui, hors de ça, échappe d'abord totalement à «l'autopsychologie raisonnable» de l'analysant (et de l'analyste...)... ce quelque chose étant ce qu'il possède le moins, et que nous pouvons appeler inconscient. J'insiste cependant sur le fait que, dans cette analyse, à de nombreux

⁵ Si c'était le cas, j'irais chercher, de nouveau, de l'aide auprès de S. Ferenczi qui a dit dans une conférence à la Société Hongroise, en 1928 « Economiser les interprétations en général, ne rien dire de superflu, est une des règles les plus importantes de la psychanalyse ; le fanatisme de l'interprétation fait partie des maladies infantiles de l'analyste. Quand on résout les résistances du patient par l'analyse, on arrive parfois à des niveaux où le patient réalise tout le travail de l'interprétation presque tout seul, ou alors seulement avec une aide minime. (Ferenczi, 1928). Winnicott serait bien sûr d'accord avec ceci car il a écrit des choses semblables.

⁶ Sur cette notion de personne, si évidente qu'elle en devient quelque peu imprécise pour nous psychanalystes, le lecteur pourra trouver des développements intéressants sous la plume de P.Fédida. La notion de personne est considérée comme le fruit du mouvement civilisateur, instituée dans la perspective de tirer des bénéfices tels que les «garanties morales, éthiques, et juridiques» qui la mette à «l'abri de toute menace d'altération, aliénation et d'anéantissement». Il s'agit, par cette notion, de neutraliser la tendance à assimiler l'autre à l'ennemi et à la violence assassine qu'elle implique ; cette neutralisation se fait par le moyen de «généraliser et abstraire l'autre en un autrui». (Fédida, 1995). Or pouvons-nous dans l'analyse rester tout le temps sous la protection de cette abstraction neutralisante, la personne, quand elle se fait pour que surgisse "l'étranger" et pour que l'analyste se constitue comme différents autres, bien singuliers et bien incarnés, dans la violence pulsionnelle qu'il ne s'agit pas d'escamoter ?

moments, pendant des années, la parole fut inexpressive, plus réduite à une «transmission d'informations» que capable d'ouvrir sur «une multiplicité de dimensions» (quand la misère de l'érotique - réduite à une sexualité sans érotisme s'accompagne d'un évident monochromatisme des affects).

Et sur ce point, nous pouvons nous interroger encore sur la place à accorder à un certain nombre de conceptions et modèles, théories métapsychologiques indispensables pour penser notre travail d'analyste, mais à l'égard desquelles, il faut garder à l'esprit l'avertissement de Freud au moment de présenter en détail son modèle d'appareil psychique, congruent à toutes ses recherches sur le rêve, son appareil (virtuel) à rêver : «Nous serons amenés, au contraire, à faire de nouvelles hypothèses sur la structure de l'appareil psychique et le jeu de ses forces, et nous devons avoir grand soin de ne pas étendre nos conjectures au-delà de la première articulation logique, car sinon elles deviendraient tout à fait imprécises.» (Freud, 1990) (c'est moi qui souligne).

C'est-à-dire, s'appuyer fortement sur ces hypothèses (ou d'autres) avec tout le poids et la valeur heuristique qu'elles ont, les utiliser à fond, mais ne pas perdre de vue que le caractère réaliste qu'elles revêtent pour nous, vient de cet usage nécessaire et que les idées sur les choses ne sont pas les choses. Ainsi, tout comme l'appareil à rêver freudien est construit, dans cette œuvre, sur la base des paroles du rêveur - récits et associations, permettant de les penser et de les écouter comme jamais elles ne le furent avant, de la même façon c'est par ce traitement spécifique des paroles au cours d'une séance que nous avons le plus immédiatement tangible, le moins hypothétique, le plus propre de ce «dispositif de traitement de la parole», selon l'expression de J. Imbault, qui est la psychanalyse.

Dans la même direction, Pierre Fédida, dans un livre sur le corps dans la psychanalyse, s'interrogeant sur «... la tentative de verbalisation de ce que l'on sous-entend comme vécu corporel...», très en vogue à l'époque, affirme qu'il serait plus productif de s'interroger sur le phénomène «vécu corporel» le restituant de façon plus ample

comme le faisait Freud «... lorsqu'il cherchait à désigner selon quelle distance au corps une parole vient à s'exprimer chez l'hystérique, l'hypocondriaque ou le malade organique» (c'est moi qui souligne). «Dans ces conditions, poursuit-il, c'est bien d'un rapport de la parole au corps que nous avons à nous occuper : disons que ce rapport a des chances d'être inintelligible tant que le vécu corporel est recherché comme un donné interne de positivité subjective et tant que la parole est frappée du discrédit que l'on accorde aux phénomènes externes et parallèles» (Fedida, 1977).

Si, comme je le pense, les paroles et le langage en analyse ne sont pas des épiphénomènes, de simples moyens de communication entre deux personnes, mais la matière à l'intérieur de laquelle se fait l'analyse - processus et changement - alors cette manière de voir pèse sur la façon de concevoir la présence de l'analyste, et peut donner un sens à ce que j'ai appelé l'apparente «timidité» de l'analyste dans les situations cliniques évoquées plus haut.

Or, je crois que cette présence ne peut pas s'établir comme elle est pensée dans notre quotidien, comme une sorte de plein chargé de manifestations chaleureuses, attentionnées, solidaires, etc... J'insiste sur le fait qu'elle doit rendre possible dans l'analyse, dans la mesure des ressources de l'analysant, la constitution d'une absence qui, par la justesse disponible et attentive de l'écoute, offrira un lieu où les paroles pourront se déconstruire, se déstabilisant en moments vécus, significatifs - intimes, c'est-à-dire non familiers - où les figurations du (des) destinataire(s), comme tous ces absents qui habitent nos rêves, pourront surgir comme constitutives du sujet et viendront donner une forme et une place à une parole dans laquelle celui-ci peut se reconnaître.

Fédida insiste tout au long de ses écrits, sur combien il est essentiel que cette absence soit assurée par un analyste qui ne se prend pas, lui, pour l'absent, avivé comme puissance transférentielle et qui habite et anime les paroles, polarisées par le désir. S'il se prend pour l'absent des paroles, l'analyste fera obstacle à la constitution de l'absence.

Toute analyse doit se retrouver avec une présence qui peut, à tout moment, devenir envahissante car elle est présente entre deux personnes dans un lieu fermé, et même quand elle est attentionnée, diligente, compréhensive, réparatrice, elle porte en elle un potentiel violemment paranoïaque, que ce soit sous la forme de violence silencieuse, insidieuse, ou de formations réactives «amoureuses» et «idéalisatrices». Cette nature fondamentalement paranoïaque du Moi doit alors être prise en compte dans notre réflexion sur la présence de l'analyste dans une analyse, puisque dans un de ses pôles, elle peut faire obstruction au transfert analysable, pouvant arriver «aux formes les plus indignes d'un transfert allant jusqu'à la sujétion, ainsi qu'une coloration érotique sans le moindre équivoque de celui-ci» (masochiste, sans aucun doute) comme l'écrit Freud dans «La dynamique du transfert» (Freud, 1912). (traduction des *O. Complètes vol XI*, p. 109-110).

Tension opérante, donc, entre d'un côté cette présence du Moi, celui de l'analyste en particulier, toujours potentiellement paranoïaque, annexionniste par sa tendance au même et non aux discriminations, et de l'autre côté, la possibilité pour l'analyste d'assurer, par le travail de l'écoute, la constitution de l'absence, lieu des paroles, des paroles ordinaires devenant ici singulières, faisant surgir le «site de l'étranger», pour reprendre cette belle expression de P. Fédida. (Fédida, 1995).

Ce que je viens de dire sur la présence de l'analyste se rattache étroitement à ce que nous appelons contre-transfert dans son acception première, c'est-à-dire la constatation que la mobilisation de l'analyse d'un analysant sur l'inconscient de l'analyste, dans la mesure où elle gonfle les demandes de l'analyste dans l'analyse, peut aboutir à faire obstacle au processus au lieu de le faciliter. L'importance accordée au rôle dynamique dans une analyse «de ce qui vient de l'analyste» ou «de ce qui chez l'analyste vient du patient» devrait à mon avis être examinée d'une façon très circonstanciée avec mesure et prudence. Je ne pense pas du tout que ce soit aujourd'hui une question et une préoccupation que l'on puisse considérer comme dépassées, principalement quand les «expériences subjectives» de l'analyste sont souvent considérées, dans une certaine optique, comme l'axe même du processus analytique et des changements qui s'y passent.

BIBLIOGRAPHIE

Imbault, J :

(1997) *Mouvements*. Paris : Gallimard, p.10 ,13 et 14.

Fédida, P. :

(1977) «À propos du somatique», *Corps du vide et espace de séance*, Paris, Jean-Pierre Delarge, p.70.

(1995) "O esquecimento do assassinato na psicanálise", *O sítio do estrangeiro*, São Paulo, Escuta (1996), pp. 25-63.

Ferenczi, S. :

(1928) «Élasticité de la technique psychanalytique», *Œuvres complètes tome IV*, Paris, Payot, 1882, p.61.

(1929) «Principe de relaxation et néocatharsis», *Œuvres complètes, tome IV*, Paris, Payot, 1982, p. 82.

Freud, S. :

(1900) «L'interprétation du rêve», *Œuvres complètes tome IV*, Paris, Payot, PUF, 2003, p. 563.

(1904) «De la psychothérapie», *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p. 13.

(1912, "A dinâmica da transferência", *J. de Psicanálise*, vol. 31, 1998, n° 57, p. 253, trad. de Paulo César L. de Souza.

Menezes, L.-C. :

(1991,1996) O ódio e a destrutividade na metapsicologia freudiana e Sexualidade e pensamento", *Fundamentos de uma clínica freudiana*, Sao Paulo, Casa do Psicólogo, 2001.

(1995) "A clínica psicanalítica: referências conceituais e A idéia de progresso em psicanálise", *Fundamentos de uma clínica freudiana*, São Paulo, Casa do Psicólogo, 2001.

Pontalis, J-B

(1992) "A estação da psicanálise"., *J. de Psicanálise*, vol. .27, 1994, n° 52, p.105.

Schaffa, S.L.

(2002) "Escrever, escutar", *J. de Psicanálise*, vol. 35, 2002, n° 64/65, p.117.

Le groupe de travail APF-APM - 27 Septembre 2008

Hélène Trivouss Widlöcher

L'idée de constituer un groupe de travail associant des membres de nos deux associations a son origine dans les liens d'amitié et les nombreux échanges informels qui existent depuis longtemps entre collègues de l'APF et de l'Association psychanalytique de Madrid. Elle répond aussi au projet de multiplier les échanges avec les sociétés voisines qui répond à la politique d'ouverture de notre Association.

À l'initiative de M. Cid Sanz et de D. Widlöcher, Présidents à l'époque, en octobre 2006, un appel a été adressé aux membres des deux sociétés en vue de constituer un groupe rassemblant quinze participants environ pour chaque société, qui se réunirait chaque année. Manuela Utrilla-Robles et Hélène Trivouss Widlöcher ont accepté d'en gérer l'organisation. Le thème retenu était : *Analyse interminable. Perlaboration ou impasse*. Les débats devaient se dérouler en langue française.

Une première rencontre a eu lieu à Paris le samedi 10 mars 2007 ; deux demi-journées furent l'occasion, à partir de présentations cliniques assurées par Amparo Escriva et Felipe Votadoro, d'un débat clinique et théorique. Il avait d'ailleurs été préparé par des réunions à Paris, et à Madrid où Hélène Trivouss Widlöcher s'était rendue en novembre 2006 pour développer le thème retenu. Tous s'accordèrent, après la réunion de mars, pour se féliciter du climat dans lequel se déroulèrent ces deux demi-journées. On discuta beaucoup du sens à donner aux analyses classiques de perlaboration (et à la question de traduction) et, moins classique, d'impasse. Les questions de fin d'analyse, de réaction thérapeutique négative, de passage à l'acte, furent au cœur des propos. À propos de la résistance du ça, une réflexion fut menée autour des attachements libidinaux, du rôle du narcissisme et du besoin de dépendance, des

implications de la discontinuité du processus thérapeutique, etc...

Une réunion à Madrid en février 2008 dut être annulée en raison de grèves de transports aériens et la rencontre eut finalement lieu le 27 septembre 2008 et, agréable coïncidence, put se tenir dans les nouveaux locaux de l'Association de Madrid, inaugurés à cette occasion.

Autour des présentations de Vladimir Marinov et de Carlos Padron, le débat reprit, relancé par Milagros Cid Sanz et Daniel Widlöcher. Ce dernier rendit compte au groupe du panel qui s'était tenu sur ce thème au Congrès de l'API à Berlin en juillet 2007. Il a également fait part de l'existence au sein de l'Association américaine d'un groupe d'étude permanente sur le même thème.

Après la présentation de Marinov, et de la présentation qui en fut faite par Hélène Trivouss Widlöcher, on reprit la réflexion autour des notions de souvenir-écran et d'après-coup avec un regard particulièrement dirigé vers le maniement de la langue, le recours au mot et à une dynamique inspirée du mot d'esprit. À la question de la place de l'écoute associative de l'interprétation, des sensibilités différentes s'exprimèrent sur le recours à l'interprétation ou la tolérance accordée à l'impasse. L'après-midi, Manuela Utrilla en introduisant le débat autour du cas présenté par Carlos Padron, devait relancer la discussion autour de la question du contre-transfert et des résistances.

Une nouvelle rencontre est prévue à Paris le samedi 20 juin 2009. Il faudra sans doute « cibler » un peu plus le travail théorique à la lumière des questions déjà posées et tout en continuant de s'appuyer fermement sur les présentations cliniques déjà prévues, assurées par Milagros Cid Sanz et Adriana Helff.

Rencontre avec la BPAS, Londres, 28-29 Juin 2008

Carlotta Settel Croce Spinelli

En Mars 2007, Christine Miqueu-Baz, française vivant à Londres et membre de la *British Psychoanalytical Society* (BPAS), a organisé une rencontre place Dauphine pour les élèves en formation (*candidates*) de la BPAS avec J.-B. Pontalis pour répondre à leurs questions sur l'APF et, le lendemain, une journée de travail avec la SPP rue Saint Jacques, où 2 candidats de la BPAS ont présenté deux cas cliniques, respectivement discutés par André Green et Paul Israël, en groupe, avec des analystes en formation de la SPP.

Sentant l'intérêt des analystes français sur les questions de formation outre-Manche, elle soumit l'idée à Roger Kennedy, Président de la BPAS, d'organiser une journée similaire au sein de la *British Psychoanalytical Society* pour les français en formation à la SPP et à l'APF.

Cette rencontre a eu lieu le 28 juin 2008.

10 analystes en formation de l'APF y ont participé ; 3 ont présenté des cas cliniques ; 2 présentations étaient en anglais et une en français ; une des trois présentations portait sur le cas d'une analyse d'enfant et fut très appréciée, mais aucun analyste en formation de la SPP n'y participa.

25 analystes en formation de la SPP ont participé à cette journée ; 5 ont présenté, uniquement des cas d'adultes ; 4 présentations étaient en anglais et une en français.

La journée a eu lieu au sein de la *British Psychoanalytical Society*, 112 A Shirland Road à Londres et était divisée en 2 parties.

La première partie, après l'accueil très chaleureux par Roger Kennedy, portait sur l'historique de la société de psychanalyse anglaise avec ses trois courants de pensées issus de la *Controverse* des années 50. Les 3 présentations étaient introduites et discutées par Anne-Marie Sandler.

Rosine Jozef Perelberg a présenté le courant de pensée du groupe dit "Contemporary Freudian", auquel elle appartient, issu d'Anna Freud. Ronald Britton a présenté le courant de pensée du groupe kleinien auquel il appartient et Michaël Parsons le courant de pensée du groupe dit "Indépendant" qui est le sien.

Ces 3 groupes co-existent donc au sein d'une même société: la *British Psychoanalytical Society*.

Ces 3 intervenants chevronnés et renommés, représentants - *leaders* de leur groupe, nous ont offert, en plus de leurs présentations animées, leurs textes sur papier en anglais et en français !

La deuxième partie de la journée, après un déjeuner-buffet au sein de la BPAS, portait sur le travail Clinique : soit 8 groupes de discussions, chacun mené par un titulaire (*training analyst*) de la BPAS, et constitué d'analystes en formation de la BPAS, de la SPP et de l'APF ; 5 groupes discutaient le cas d'analyse présenté par un analyste en formation de la SPP et 3 groupes le cas d'analyse d'une analyste en formation de l'APF.

Afin de vous communiquer ce que nous avons appris lors de cette journée sur l'historique de la BPAS et sur la formation qui en découle, je me propose de vous résumer ces 3 présentations.

Résumé de la présentation "Psychanalyse en Grande-Bretagne" par Rosine Jozef-Perelberg

La *London Society of Psycho-Analysts* fut fondée en 1913, mais fut rapidement dissoute par E. Jones parce que l'un de ses membres éminent favorisait Jung.

La nouvelle société, dont Jones fut le président, fut constituée en 1919 et nommée la *British Psychoanalytical Society* (BPAS). Elle compta, par la suite, d'importantes personnalités comme

Rivière, Glover, Rickman, Stratchey and Payne. Avec l'aide de Rickman, Jones établit les *Presses Psychanalytiques Internationales* et fonda l'*International Journal*, dont il s'occupa de 1920 à 1939, avec l'assistance de J. Rivière chargée de la traduction pour l'allemand.

En 1925, la BPAS comptait 54 membres, pour la plupart britanniques bien qu'ayant fait leur analyse avec Freud à Vienne ou avec d'autres proches de Freud à Berlin et Budapest. Dès le début, les non-médecins étaient autorisés à intégrer la Société. En 1926, la *London Clinic of Psychoanalysis*, dirigée par J. Rickman, fut fondée pour les patients à revenus faibles,

En 1927, Melanie Klein s'établit en Angleterre. Elle affirme que, dans une séance analytique, le jeu de l'enfant équivaut à l'association libre de l'adulte, que les fantasmes inconscients sont "les premiers éléments des processus mentaux inconscients" et "le corollaire mental, la représentation psychique de la pulsion" et sont des dérivés particulières de la pulsion de mort (Isaac 1948). Les premiers objets internes sont d'une nature dure et primitive, découlant d'une envie constitutionnelle. Elle affirmera aussi la précocité du complexe d'Œdipe et le fait qu'il est à l'origine du Surmoi.

En 1938, les nazis envahirent l'Autriche. Jones avec Marie Bonaparte et ses relations œuvrèrent pour persuader les nazis de laisser Freud et sa famille venir à Londres. Le 4 Juin 1938, Freud quitte Vienne et meurt un an plus tard, le 23 Septembre 1939, à Londres.

Les *Controverses*, bataille pour l'héritage freudien, ont lieu à la BPAS entre janvier 1943 et Juillet 1944. Elles portent sur 4 textes et présentent les idées de M. Klein. Les discussions cherchent à savoir si ces nouvelles idées présentent une profonde déviation de l'enseignement freudien ou si elles peuvent s'intégrer à la pensée psychanalytique. Les *Controverses* vont ainsi constituer le mythe fondateur de la BPAS : deux factions en conflits, les freudiens et les kleinien arrivent sur une île, dont les habitants aux idées mesurées acceptent une partie des nouvelles idées, mais pas toutes ; ils sont modérés et vont devenir le *Middle Group*.

Les textes discutés lors des *Controverses* portent sur les fantasmes inconscients, sur la nature de l'introjection et de la projection et sur le développement primitif. André Green, dans sa préface à l'édition française, affirme que "ces *Controverses* sont le document le plus important de l'histoire de la psychanalyse."

Willi Hoffer, sur la question du complexe d'Œdipe, montre très bien l'opposition freudiens/kleinien : "selon Freud, les névroses sont des maladies propres à la fonction sexuelle ; selon la théorie de M. Klein, les névroses peuvent être qualifiées de maladies propres à la fonction destructrice." (King et Steiner, 1991, p. 723). Les analystes du *Middle Group* insistent sur le rôle de l'environnement et du trauma précoce. Ils voient l'individu comme "chercheur d'objet", plutôt que comme "chercheur de plaisir". (Rayner, p.25).

À l'issue de ces *Controverses*, les différences théoriques perdurent mais un "*Gentlemen's agreement*" en découle et crée une structure de formation qui cherche à accommoder les intérêts des trois groupes. Deux courants de formation sont alors proposés aux étudiants : le courant A composé d'analystes formateurs britanniques et kleinien et le courant B composé d'Anna Freud et ses partisans. Il est décidé que le second superviseur sera différent du premier, donc ni Kleinien, ni Anna Freudien, mais du "*Middle Group*". Cette condition du deuxième superviseur devant être du "*Middle Group*" est abandonnée en 1950.

À ce jour, les élèves en formation dans les groupes "Indépendant" et "Freudien Contemporain" choisissent souvent leur deuxième superviseur dans un groupe différent du leur, tandis que presque 100% des élèves en formation dans le groupe "Kleinien" choisissent encore un kleinien pour leur deuxième supervision.

La division tripartite des groupes s'est donc maintenue, mais en 2004 la Société a voté l'élimination du "*Gentlemen's agreement*" en relation avec les fonctions de la Société.

Pour l'analyste praticien anglais, les frontières entre psychothérapie et psychanalyse sont floues ; les deux formes de traitement sont centrées sur l'interprétation du transfert.

Le cursus de formation à la BPAS inclut un cours obligatoire sur l'analysabilité et, la première année, l'observation des nourrissons.

Il est rare, pour un analyste britannique, d'avoir une formation dans un autre mode thérapeutique, tel que le psychodrame ou autres modalités de groupe.

En Angleterre, la BPAS est la seule société reconnue par l'IPA comme formatrice d'étudiants. Actuellement, la BPAS est composée de 436 membres, dont 275 vivent en Angleterre (Irlande du nord incluse).

Sur 132 répondants, 19 % ont identifié leur groupe comme "Freudien Contemporain" ; 31 % comme "Indépendant" ; 50 % comme "Kleinien". Près de 80 % des "Kleiniens" se sentent fortement identifiés à leur groupe, tandis que seulement 12 % des "Freudiens Contemporains" se sentent ainsi identifiés au leur.

Les trois groupes de la Société britannique s'entendent à considérer la pratique à 5 séances par semaine comme une fréquence optimale pour le déploiement du processus analytique. Et ceci d'autant plus s'il s'agit d'un patient grave. L'indication de 5 fois par semaine sur le divan sera donc préférée pour un patient *borderline*.

La maîtrise du transfert négatif et le processus de régression sont facilités par la proximité des séances. Cette fréquence permet de maintenir la continuité du dialogue face à des patients traumatisés qui ont tendance à l'attaquer.

Rosine Perelberg relate avec humour qu'une de ses patientes a rêvé qu'elle rencontrait son fils, qui lui demandait combien de fois par semaine elle venait ; quand la patiente a répondu 3 fois, le fils de l'analyste a dit: "alors, ça va. Si vous veniez 5 fois, on ne pourrait pas avoir cette discussion !"

L'analyste prendra des honoraires moins importants dans une cure à 5 fois par semaine qu'il ne le fera avec un patient à une ou deux fois par semaine. R. Perelberg dit avoir à ce jour 8 patients en analyse à 5 fois par semaine.

Résumé de la présentation "Analyse kleinienne et post-kleinienne en Grande-Bretagne" de Ronald Britton

L'analyse kleinienne débuta à Berlin, entre 1921 et 1926, avec le travail analytique pionnier que Melanie Klein entreprit avec les enfants. Un changement dans le travail analytique avec les adultes allait provenir de son travail avec ces derniers. Elle considérait le jeu d'enfant comme une association libre et l'interprétait comme équivalent du rêve dans l'analyse d'adulte. Elle rapprochait les névroses de l'enfant de la psychose, plus que des névroses d'adultes. Il y avait pour elle une équation anxiété infantile/anxiété psychotique. Elle aborda donc l'analyse d'adulte avec la conviction que derrière une anxiété, apparemment modérée ou névrotique, se cachaient des anxiétés psychotiques plus primitives. Celles-ci avaient principalement deux types : les unes persécutrices ou la peur d'être annihilé ; les autres dépressives ou la peur que l'objet d'amour, dont on est dépendant, soit détruit.

Elle développa sa théorie sur la position dépressive à Londres, en 1935, à partir des articles de Freud "Deuil et Mélancolie (1917) et "le Moi et le Ça" (1923), du concept d'introjection de Ferenczi (1908), de la théorie d'Abraham sur "Le premier stade de la libido" (1916) et du lien entre castration et sevrage de Starcke (1911). Ce qui aboutit, en 1940, à son article "Le deuil et sa relation aux états maniaco-dépressifs" que Winnicott considérait comme sa contribution la plus importante, équivalente en importance au concept du complexe d'Œdipe développé par Freud.

Klein réalisa que certaines défenses contre la position dépressive - établie par elle comme un stade normal du développement - conduisait à la pathologie. Elle se concentra en particulier sur la défense maniaque reposant sur le déni.

Elle développa une théorie des objets internes, personnifications fantasmées des instances psychiques freudiennes Moi, Surmoi et Ça.

Joan Rivière, dotée du nouveau concept kleinien de position dépressive, suivant la suggestion de Freud, développa l'idée que la culpabilité inconsciente était la cause de la réaction thérapeutique négative.

Dans les années 50, la principale source clinique de M. Klein provenait de l'analyse de patients psychotiques et d'état-limites.

Son travail sur la position schizo-paranoïde, incluant l'identification projective, apparut après son élaboration de la position dépressive. Les difficultés survenant au stade de la position schizo-paranoïde handicapent la personne dans son approche de la position dépressive. Elle démontra qu'avant qu'une intégration puisse être négociée, la distinction entre bons et mauvais objets devait être clairement établie sur la base de bonnes et mauvaises expériences. Elle suggéra que l'envie était l'un des facteurs qui empêchait cette claire distinction initiale entre l'amour pour un bon objet et la haine envers un mauvais objet.

L'autre personnage important de cette période fut Wilfred Bion. Il reprit certains aspects de la pensée de Freud pour distinguer la pensée psychotique de la pensée non-psychotique et établit sa propre métapsychologie sur la base établie par Melanie Klein. Cela inclut sa description des préconceptions comme expectatives sans image, sans représentation, en attente d'être réalisées par l'expérience ; le concept du contenant et du contenu ; l'idée que nous oscillons constamment entre la position schizo-paranoïde et la position dépressive, entre un état donc de non-intégration et un état d'intégration.

Pensant à des patients qui ont des difficultés à entrer et à sortir de la position dépressive, Ronald Britton remarque que dès lors qu'ils y parviennent, ils sont très sensibles à la culpabilité. Lorsque la persécution cède à la critique de soi, qui à son tour cède au remord, le patient arrive à ce que Britton nomme, la douleur de la culpabilité. Qu'est-ce qui donne à certains patients un seuil si bas de culpabilité et les pousse, au moindre signe de culpabilité, à se tourner vers une attitude au-delà de tout reproche ?

Il donne l'exemple d'une de ses patientes dotée d'une telle sensibilité à la culpabilité et qui avait besoin qu'on prenne en compte sa souffrance (les éléments de la "vie dépressive") tout en la débarassant de son erreur (elle était arrivée trop tôt à sa séance et pensait avoir empiété sur la vie personnelle de son analyste).

Les deux parents que l'analyste doit essayer d'être : un pour la peine, l'autre pour la faute sont parfaitement illustrés par le rêve de cette patiente :

"Une petite fille est debout sur un quai de gare ayant une forme arrondie marquée. Un train s'approche droit comme une règle. Impétueusement la petite fille s'élançe et tombe en se blessant. Elle dit qu'il aurait dû y avoir quelqu'un pour soigner sa jambe et quelqu'un d'autre pour lui montrer son erreur de ne pas avoir vu le vide entre le quai et le train."

Pour Britton, sa patiente tomba entre la mère (le quai courbe statique) et le père (la règle stricte et excitante). Quand elle se trompa en passant de manière trop impétueuse d'une position située sur le quai maternel sécurisant pour monter dans le train paternel linéaire, elle tomba dans le vide. Il aurait donc fallu, dit-il, une mère qui pouvait à la fois soigner la blessure de la chute et transmettre la loi du père. Référence à Lacan, souligne-t-il, en concluant ainsi : si les idées circulent entre les positions schizo-paranoïdes et dépressives, elles traversent aussi la Manche dans les deux sens !

Résumé de la présentation "Aperçu de la psychanalyse Indépendante dans la société britannique" de Michael Parsons

Dans la perspective Indépendante, chaque analyste Indépendant est aussi indépendant de tout autre analyste Indépendant.

Le nom officiel du groupe n'est pas le "Groupe Indépendant", mais le "Groupe des Analystes Indépendants". Chez les Indépendants, cette individualité fait partie de leur identité groupale.

Ce groupe s'est constitué lors des *Controverses* - bien qu'à l'époque il s'appelât le "*Middle Group*" par les analystes qui n'avaient pas envie de se consacrer ni aux idées de M. Klein, ni aux idées de A. Freud. En ce sens, on peut dire que l'identité du groupe des Indépendants s'est définie de manière négative.

La polémique qui se dégageait des Indépendants tournait autour des fantasmes que M. Klein déclarait trouver au tout début de l'enfance, et auxquels A. Freud ne croyait pas ; l'accent mis par M. Klein sur une destructivité innée comme

principe organisateur du développement psychique de l'enfant, qui dévaluait selon A. Freud la sexualité infantile; et la date du complexe d'Œdipe que M. Klein situait beaucoup plus tôt dans l'enfance que A. Freud.

Les membres du groupe des Indépendants représentaient, pour la plupart, la structure originelle de la Société Psychanalytique Britannique, avec sa propre "Tradition Indépendante", à laquelle - tel qu'avec un bâtiment - deux ailes se seraient donc rajoutées à l'issue des *Controverses*.

La fonction politique du groupe des Indépendants a été de sauvegarder une culture pluraliste au sein de la société, de garantir une ouverture à toutes les idées théoriques et cliniques qui pourraient s'avérer utiles et efficaces. Car un analyste Indépendant centre son identité analytique autour de valeurs intellectuelles et humaines, plutôt qu'autour d'une doctrine. Il est même méfiant à l'égard de toute position théorique qui prétende à une compréhension globalement inclusive et universelle.

La théorie de Freud sur les pulsions, bien qu'ayant subi plusieurs évolutions, considère toujours l'être humain comme un ensemble de pulsions biologiquement déterminées; et Klein, si différente de Freud fut-elle, liait également le développement psychique à un schéma inné. La perspective Indépendante par contre cherche toujours à souligner ce qui différencie les êtres humains et les rend distincts les uns des autres.

Cette perspective descend de Freud, particulièrement par le biais de Ferenczi, pour qui la psychanalyse devait se baser sur l'expérience plutôt que sur des dogmes et devait surtout observer l'expérience unique du patient individuel. Ferenczi insiste beaucoup plus sur ce qu'éprouve le patient lui-même, que sur ce que l'analyste est censé faire. Ce qui provient du patient comme sa propre découverte vaut beaucoup plus que n'importe quelle intervention de l'analyste. Ceci est le foyer primaire de la théorie de la technique clinique de la perspective Indépendante.

Et Parsons cite Winnicott : "le moment de portée importante est celui où l'enfant se surprend lui-

même. Ce n'est pas le moment de mon interprétation astucieuse qui compte", puis Christopher Bollas, pour lequel il faudrait que la psychanalyse fournisse: "une relation qui permet au patient de s'écouter lui-même au plus profond de sa vie inconsciente."

La technique clinique Indépendante est en fait une façon d'écouter plutôt que d'interpréter.

Enid Balint (femme de Michael Balint) écrit que l'attente patiente sert à libérer d'une prison le patient certes, mais aussi l'analyste. Elle indique ainsi un principe qui caractérise la psychanalyse Indépendante, à savoir un parallélisme entre les processus intérieurs du patient et ceux de l'analyste. Et Parsons de citer Ferenczi: "l'obligation morale de ne pas faire aux autres ce que, dans les mêmes circonstances, nous n'aurions pas envie qu'on nous fasse." Tournée en positif, cette proposition implique que nous devrions faire aux autres ce que nous aimerions qu'on nous fasse. Renvoyé sur le champ analytique cela veut dire qu'à moins que l'analyste ne se conduise envers lui-même de la même façon qu'il se conduit envers son patient, rien de psychanalytique ne se produira entre les deux. La conscience du contre-transfert est autant utile pour comprendre le patient, qu'obligatoire comme sauvegarde des capacités de l'analyste. Mais la conception du contre-transfert chez les Indépendants dépasse cela au point de constater que l'attention psychanalytique de l'analyste à son propre psychisme est elle-même le véhicule de sa fonction analysante. Ce qui offre donc au patient l'occasion de se surprendre lui-même est la réalisation inconsciente de partager cette relation avec un analyste qui, lui-même, reconnaît l'importance de décacheter sa propre vie inconsciente et sait risquer de se surprendre lui-même.

Un concept essentiel de la Tradition Indépendante est donc celui de "l'usage de l'objet". L'analyste Indépendant cherche à être pour le patient un objet à utiliser. Le texte clef de cette orientation analytique est pour les Indépendants l'article de Winnicott: "L'usage de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications" ("The Use of an Object and Relating through Identifications").

La Tradition Indépendante propose donc un environnement spécial, offrant une compréhension sans l'imposer, favorisant la régression mais sans un à priori théorique sur sa reprise clinique et qui n'a pas pour but que le patient fournisse du matériel.

La perspective classique Anna Freudienne aurait tendance à demander sur quel point de fixation le courant régrédient cherche à s'accrocher, afin d'en dégager le patient pour qu'il reprenne son progrès développemental. Pour les Kleinien, la régression est défensive, c'est pour le patient une tentative pour échapper à quelques consciences pénibles. Pour les Indépendants, la régression serait plus envisagée comme un mode d'exploration bienfaisant ou malfaisant (Michael Balint, "The Basic Fault").

A ce jour, la Psychanalyse Kleinienne n'a pas de très bons rapports avec la Tradition Indépendante. On voit par contre des membres du groupe des Indépendants être assez solidaires des idées kleriennes, sans pour autant s'autoriser à se déclarer kleriens n'ayant pas eu une analyse kleriennne. Ils constituent l'aile kleriennne du groupe des Indépendants.

Tout analyste Indépendant dira qu'il s'enracine profondément dans l'oeuvre de Freud, bien que certains membres du groupe Freudien Contemporain reprochent aux Indépendants un manque d'attention à la pulsionalité et à la deuxième topique. Leur rapprochement se fait autour de la Tradition Indépendante de régression et de son corollaire indispensable qu'est la notion d'après-coup, laquelle est donc un repère commun aux perspectives Indépendante et Freudienne Contemporaine.

Nul doute que cette journée fut éminemment instructive quant au développement de la pensée psychanalytique anglaise. Elle a fait apparaître des points communs et des différences avec notre pensée psychanalytique française. Les points communs, évidents, après la lecture de ces présentations résumées, sont la psychanalyse freudienne et, d'autre part, la forte influence d'une figure après Freud, qui en a coloré l'oeuvre pour eux comme pour nous: Klein est aux anglais ce que

Lacan est aux français. En effet, notre psychanalyse leur apparaît profondément marquée par la pensée de Lacan, comme la leur l'est par la pensée kleriennne. Y compris dans les polémiques et divergences passionnées que les pensées de ces deux figures ont suscitées - et suscitent encore - dans leur pays respectif.

Les différences apparues lors de cette journée, et au travers surtout de la première présentation, portent sur leur système de formation.

L'aspect clairement plus pédagogique que la BPAS donne à son enseignement par rapport à l'APF apparaît dans la terminologie même : "candidate", équivalent d'analyste en formation dans le système français se traduit par "étudiants" et "training analyst" équivalent de titulaire, se traduit littéralement par analyste-instructeur. Etudiants qui ont donc des "cours" obligatoires d'analysabilité et d'observation des nourrissons. Cours qui sont notés, au même titre que les séminaires cliniques et théoriques à l'aide d'un barème de 1 à 5, et pour lesquels la présence assidue des étudiants est vérifiée. Et, last but not least, dont les deux cures supervisées au rythme de 5 fois par semaine chacune, et cummulables après un an, sont non-rémunérées, puisque le choix des patients "autorisés" aux étudiants doit être agrémenté par la Clinique, sorte d'équivalent du Centre Jean Favreau à Paris. Ce programme d'enseignement diffère donc du nôtre qui, comme l'a rappelé François Villa dans l'avant dernier *Documents et Débats*, "vise (à l'APF) à être le moins scolaire possible, où ce qui est visé n'est pas que l'analyste en formation remplisse un cahier de charges préétablies, mais qu'il réponde à la nécessité de se soumettre à la temporalité non linéaire du processus analytique." Ce régime d'étudiants qui ne gagne pas sa vie avec ses études, mais doit attendre pour ce faire de les avoir finies, doit, j'imagine, permettre à la BPAS d'éviter le phénomène que rencontre l'APF, là encore souligné dans le dernier *Documents et Débats*, de la moyenne d'âge toujours plus élevée des candidats. C'est en effet un cursus très contenant et balisé qui dure entre 4 ans minimum et 6 ans, sachant que la première année est réservée aux cours et que chacune des cures supervisées doit durer 2

ans. L'étudiant est soumis à un rapport trimestriel sur la qualité et la maturité de son travail clinique et théorique en séminaires et en supervision.

Ce mode de formation -quasi à l'opposé de celui de l'APF- produit-il des analystes différents des nôtres? Bien qu'opportune, cette question reste pour moi sans réponse à l'issue de cette journée. L'accent mis sur la singularité de chaque sujet, analyste et patient, et sur la singularité de leur lien, semble être aussi fort et l'ouverture à ces singularités aussi importante que chez nous, voire plus, eu égard à l'importance donnée à Klein et surtout à Winnicott.

Ce qui semble à l'évidence plus condensé et linéaire est le temps de cette formation. En ce sens peut-on imaginer l'influence d'une temporalité moins analytique et plus psychothérapeutique? La visée d'une finalité plutôt que l'expérience d'un processus? Où ce temps, en une trajectoire linéaire, viserait à atteindre une destination prévue (training analyst pour le candidat, guérison pour le patient) plutôt que de faire le voyage "for the sake of it"? N'oublions pas que le corollaire, compensatoire en quelque sorte, de ce temps plus condensé est la fréquence des séances, elle, plus soutenue, et qui va dans le sens d'un travail indéniablement analytique, dirigé vers l'exploration des mouvements inconscients, des rêves et du transfert. C'est peut-être donc dans l'orientation donnée à cette temporalité analytique qu'il y aurait une différence: la nôtre plus horizontale et la leur plus verticale? La leur plus adaptée à une clinique borderline et la nôtre à une clinique plus névrotique? Quelque chose de plus Lacanien chez nous où l'on déploierait (horizontalement) un long parchemin plein de signifiants, la carte du voyage analytique, tandis qu'ils foreraient (verticalement), sur un mode plus kleinien, l'angoisse, visant plus sa levée que sa traversée?

Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est qu'à l'issue de la demi-journée de travail clinique en petits groupes, il ne nous (car j'ai interviewé d'autres col-

lègues à ce sujet) est pas apparu de différence notable -en dehors de la différence propre à chaque individu- et encore moins généralisable quant à la forme d'écoute et aux interventions et commentaires proposés par les titulaires de la BPAS menant chaque groupe et par les analystes en formation à la BPAS participants.

L'orientation clinique que je peux souligner à l'issue de ces échanges en sous-groupe est l'accent mis sur la relation transférentielle, avec un intérêt porté plus au récit détaillé d'une séance -y compris les interventions précises de l'analyste- qu'au récit du cas, et avec l'intérêt particulier -typiquement anglais- porté aux séances du lundi, retour d'une longue séparation de deux jours d'avec son analyste que le patient a autrement vu cinq jours de suite.

Après les rencontres cliniques en sous-groupe, la reprise finale avec tous n'a d'ailleurs pas cherché à mettre en lumière les confrontations cliniques qui auraient pu ressortir du travail dans chacun des petits groupes, mais a porté sur la place de la psychanalyse en Angleterre, sa popularité, son assise au sein de la société. Le Président de la BPAS, Roger Kennedy, semblait confiant et optimiste et considérait la psychanalyse à l'honneur en Angleterre ! ce qui contrastait avec des commentaires beaucoup moins optimistes et beaucoup plus inquiets de français dans la salle. Anne-Marie Sandler a rappelé l'intérêt constant des psychanalystes anglais pour des échanges outre-Manche et le fait qu'il y avait par exemple depuis de nombreuses années des réunions de travail entre psychanalystes francophones vivant en Angleterre et psychanalystes d'autres pays d'Europe qu'ils invitaient pour échanger.

C'est donc sur une note d'ouverture, corollaire d'optimisme pour l'avenir de la psychanalyse, que s'est achevée cette journée. Tant il est vrai que tant qu'il ya du désir, il y a de la vie : tant qu'on échange sur la psychanalyse, elle n'est pas prête de disparaître.

Colloque Franco-Algérien, Constantine - 21-22 Juin 2008

Présentation

Fafia Djardem

L'Association de psychologie d'Alger et la Société psychanalytique de Paris ont organisé les 21 et 22 juin 2008, le 3^{ème} colloque Algero-Français avec pour thème *Travail du psychothérapeute - Travail du psychanalyste*, qui s'est déroulé au centre CNFPH (Centre national de formation des personnels spécialisés des établissements pour handicapés) à Constantine.

L'organisation s'est faite de manière conjointe, de part et d'autre des rives de la Méditerranée et ce colloque a rassemblé près de 250 personnes ; les participants étaient issus des régions de Mostaganem, d'Alger, de Tizi Ouzou, Constantine et Annaba, la plupart étant déjà psychologues en exercice intéressés par la psychanalyse mais sans expérience personnelle de l'analyse et souvent sans formation directe dans ce domaine.

Cette participation semble témoigner un réel «engouement» et le plaisir d'accueillir, recevoir et rencontrer la «délégation française», qui comprenait environ une vingtaine de personnes dont onze intervenants (Gilbert Diatkine, Dominique Cupa, Paul Israel, Michel Vincent...) était aussi manifeste.

L'ouverture du Colloque s'est appuyée sur la lecture d'une lettre adressée par Monique Cournut qui, bien que n'ayant pas pu être présente, a tenu à témoigner son amitié et s'associer à la «liberté de pensée» qui devait être le terreau de ces deux journées de travail. En écho l'intervention finale d'Abderrahmane Simoussi, principal organisateur du colloque, a souligné la volonté de transmettre de l'ensemble des intervenants. Il a qualifié la période actuelle de «décennie grise» caractérisée par une paix relative contrastant avec les années 1989-2000 période de "décennie noire" marquée par une extrême violence. Il a conclu avec émotion par : "Le colloque a été producteur d'espoir et d'énergie au sein des organisateurs".

Une sécurité maximale entourait ce colloque avec des escortes (voitures de police et motards), prévues lors de toutes les visites, précédées d'une voiture banalisée qui ouvrait la voie lors des longs déplacements, notamment lors de «la visite culturelle» des ruines romaines d'El Djamilia près de Sétif.

Il apparaît difficile d'avoir une idée précise sur l'état des lieux du panorama psychanalytique de l'Algérie. La Société psychanalytique de Paris «présente» depuis 20 ans à Alger, avec pour principaux membres fondateurs : Jean Cournut et Roger Perron, a été à l'initiative de groupes de supervision qui avaient pour «toile de fond» de conduire à l'analyse et à ce jour il n'y a pas d'analystes formés et ce pour de multiples raisons.

Nombreux sont ceux qui rêveraient de faire une analyse personnelle mais ce projet bute sur plusieurs difficultés : en premier lieu les visas, puis l'argent (les salaires des universitaires, des psychiatres et des psychologues sont loin de permettre d'envisager une analyse à l'étranger) et par ailleurs les ouvrages de base (écrits de Freud, Winnicott, M Klein...) qui permettent d'accéder à des connaissances théoriques manquent cruellement.

Il y a cependant dans d'autres sphères que celles proches de la SPP des initiatives individuelles, notamment celles de Karima Lazali, psychanalyste, qui reçoit à Alger des patients en analyse personnelle avec pour certains un devenir analytique envisagé.

Dans ce fil, il me semble important que l'APF puisse aussi s'engager dans l'avenir, cela devrait passer à mon sens par établir des liens avec l'équipe de la SPP déjà bien implantée, pour «rendre possibles» des cures à Alger. Il serait déjà intéressant de réfléchir au comment ? Quels moyens... ? En

Algérie, comme ailleurs, il y aurait de l'intérêt à «fabriquer» de et dans l'hétérogène.

J'ai eu un intérêt très vif à vivre cette rencontre, expérience dont d'autres analystes de l'APF pourraient bénéficier. Il est question d'un quatrième colloque dans deux ans avec pour thème pressenti

l'adolescence. Dans cette perspective il me semble important que plusieurs analystes fassent le voyage ensemble ; j'ai en effet beaucoup apprécié de «retrouver» une collègue APFienne, Adama Boulanger-Dufour, ce qui nous a permis d'échanger nos associations au gré des interventions...

Vers l'inconnu

Fafia Djardem (Constantine, juin 2008)

L'absence de reconnaissance de Freud par ses pairs l'a contraint très jeune à entrer dans «l'opposition», cette position dès lors lui est devenue familière comme il a pu l'écrire en 1925 dans *Sigmund Freud présenté par lui même*. Son isolement est lié à la situation historique que l'on connaît et à l'antisémitisme qui sévissait à cette époque surtout à Vienne. Mais aussi à ce qui est inhérent à l'analyse qui le confronte, ainsi que tous ses contemporains, à ce qu'ils ont refoulé vers l'inconscient et les rend ainsi en quelque sorte égaux entre eux. L'hostilité à l'encontre de la psychanalyse aurait pour origine son audace qui aurait «blessé les préjugés de l'humanité civilisée», en particulier lorsqu'il actualise le sexuel infantile et érige le complexe d'Œdipe en formation universellement humaine et lié au destin. En 1925 lorsque Freud fait retour sur cet isolement qui a duré près d'une décennie, il nous livre sa secrète conviction : son intégration parmi les universitaires ne pouvant être, il a toujours pensé qu'il se trouverait bien une «petite place» pour lui dans l'humanité.

Il me plaît de penser que la découverte de la psychanalyse est en lien avec cette mise au ban de «la majorité compacte». Freud, qui était dans une impossible appartenance à la «communauté des peuples», a eu de ce fait un vécu d'exilé jusqu'à ce qu'il puisse se constituer une communauté psychanalytique.

L'absence d'appartenance est un éprouvé que partagent tous les exilés et ce, quel que soit l'exil (déplacement géographique, changement de classe sociale... etc.) Cette absence d'appartenance est sans doute un des ressorts de l'effet identificatoire que provoquent les écrits de Freud. On retrouvera cette recherche d'appartenance dans les lettres à Fliess d'où filtrent tous les espoirs déçus et les sourdes souffrances vécues dans cette expérience d'exil. Cette expérience s'est déroulée

durant une période de latence de 1895 à 1907, ce qu'il explicite dans «Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique», et qui se réactualisera lors de l'exil à Londres.

C'est cette expérience qui a permis à Freud de se forger très tôt une certaine «indépendance de jugement», nécessaire et revendiquée par lui. Pour lui, toute élaboration intellectuelle doit être imperméable aux transferts séducteurs et inhibiteurs qui affadissent et entravent l'émergence de toute pensée originale.

Freud semble préférer la psychanalyse à la philosophie, du fait de son caractère empirique qui permet une «avancée par tâtonnement», découverte perceptive alliant curiosité et recherche même si elle peut apparaître inachevée, incertaine et instable et ainsi se modifier au gré de l'expérience. Elle serait ainsi plus proche de la physique et de la chimie qui supportent que leurs concepts ne soient pas clairs et définitifs, et restent ouverts à un futur inconnu susceptible d'éclairer.

Cette capacité à se confronter à l'inconnu est aussi perceptible dans l'écriture freudienne qui peut supporter les contradictions, les détours, les retours de refoulés et parfois des clivages (je pense à sa conceptualisation du féminin). Cela parvient à contribuer et à produire une pensée en mouvement qui fait fi des règles opératoires classiquement admises et, académiquement adoptées. Par exemple comme le montre Monique Schneider, c'est en utilisant la topographie féminine comme modèle de représentation que Freud va penser l'espace psychique puis s'en servir pour figurer l'espace psychique.

Face à cet ostracisme, quand une porte se fermait, Freud obstinément, en ouvrait une autre, comme si sa personne importait peu, seule comptait la

cause, la Psychanalyse. Il peut ainsi transformer «une injustice en un acte de protestation intellectuelle». Cette capacité de transformer nécessite, selon Edward W. Said, que «L'exilé(e) renonce à rester à l'écart, tout occupé à panser sa blessure (...) Il y a des choses qui doivent être apprises : il ou elle doit cultiver une subjectivité scrupuleuse (qui ne soit ni complaisante ni nostalgique)». Exil créateur, si l'exilé peut se confronter à l'inconnu en soi et en l'autre et parvient à dialectiser sa propre existence.

Pourtant on ne peut qu'être frappé du peu d'intérêt de Freud envers le monde extra européen, hormis les références à l'Égypte qui apparaissent dans *Moïse et le monothéisme*, où il rappelle que le fondateur du judaïsme était un non juif et que le judaïsme a débuté sous les auspices du monothéisme égyptien. Dans cette œuvre tardive c'est un Freud subversif qui est encore dans l'opposition, cette fois-ci au sein de son peuple, car seul importe l'intérêt de la vérité qui, je le cite, est «plus important que le soi disant intérêt national» .

En dehors de l'Égypte ancienne, les cultures les plus dignes d'intérêts sont l'Inde et la Chine, et elles ne le sont que de manière indirecte puisqu'il n'y fait référence que quand la pratique interprétative des rêves peut, par comparaison, enrichir, informer, mettre en perspective l'intérêt de l'investigateur européen Freud.

En effet Freud ne fait référence ni ne s'appuie à aucun moment de sa longue réflexion, sur les «philosophes islamiques» au sens de Henry Corbin qui récuse ainsi la terminologie «philosophes arabes» qui, selon lui, prévaut depuis le moyen-âge et ne coïncide toujours pas avec les limites de l'univers qu'il touche. Les peuples arabes/arabisés ne représentant qu'une fraction minoritaire de la totalité du monde islamique.

Freud ne cite aucun philosophes hellénisants répertoriés par Henry Corbin tels que Al Kindi, Al Farabi, ... pas même Avicenne ni Abu Hamid Ghazali. Et parmi ceux correspondant à la période après la mort d'Averroès il n'y a aucune référence à ceux qui ont contribué à la métaphysique du soufisme et notamment pas de référence à Ibn Arabi.

À ce propos Fethi Benslama, lors d'une soirée organisée le 19 janvier 2006 à l'Institut du monde arabe autour du thème *Psychanalyser en milieu maghrébin*, a invité à une relecture d'Ibn Arabi. Il a évoqué un passage des «*fusus el - Hikam*» qui parle de la présence et de la puissance de l'enfant dans l'adulte, et il a repris les analyses du mot '*abd*' faite par Ibn Arabi qui anticipe sur l'usage dont les freudiens ont fait plus tard du concept du Sujet.

Au décours d'un séminaire autour du «féminin» dans l'œuvre de Freud j'ai découvert «Dans l'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabi» que lorsque Ibn Arabi trouve un *hadith* dans le texte coranique qui n'obéit pas à une règle d'accord, c'est-à-dire que là le féminin l'emporte sur le masculin, il l'interprète non comme une erreur grammaticale qui conduirait dans ce cas à une annulation, mais au contraire il y décèle une réalité métaphysique supérieure. On imagine facilement que dans la même situation, Freud aurait évoqué la réalité d'une métapsychologie supérieure où d'une psychologie des profondeurs.

C'est seulement quand Ibn Arabi avance que le prophète suggère que le féminin est l'origine de toute chose, qu'ensuite il peut relever, que dans la langue arabe, tous les termes qui marquent l'origine et la cause sont du féminin. Tout ce qui est origine et source est désigné par «*omm*» mère. La mère qui, chez Freud, est la première nourricière et la première séductrice.

Ibn Arabi va étendre sa position à d'autres territoires en allant vers l'universel et affirmer que «Quelque soit la doctrine philosophique à laquelle on adhère on constate dès que l'on spéculer sur l'origine et la cause, l'antériorité et la présence du féminin» (je vous rappelle que Ibn Arabi a vécu du 28 juillet 1165 au 16 novembre 1240).

Lorsqu'en 1924 dans *Petit abrégé de psychanalyse* Freud fait un inventaire de l'extension géographique de la psychanalyse, il cite en premier lieu l'Amérique puis, l'Autriche, la Suisse et l'Allemagne, soit le monde Roman (on n'utilisait pas encore la terminologie Europe comme aujourd'hui) et plus loin l'Angleterre, l'Inde, le Canada et l'Australie. L'au-delà du monde Roman reste non connu pour lui et donc ne peut être inconnu ;

«L'épidémie psychique» (il fait référence à la psychanalyse) s'est arrêtée à cette frontière.

Il est bien sûr nécessaire de resituer cette absence d'intérêt envers le monde extra-européen dans l'œuvre Freudienne, en la remettant dans les perspectives de son moment culturel ce qui nécessite d'admettre qu'il a été - lui aussi - soumis à des frontières prescrites dans une histoire donnée et qui l'ont empêché de regarder au delà du cercle européen-centriste. Quand je fais cet effort de contextualisation, je le fais toujours avec regret et souvent je me surprends à penser : qu'est-ce qui ce serait passé si cela avait été autrement ?

Dans *Freud et le monde extra - européen*, Edward W. Said invite le monde extra-européen à lire Freud de manière contrapuntique, je le cite : «soit, comme (une) des figures dont les écrits franchissent les frontières temporelles, culturelles et idéologiques de manières imprévues pour émerger au sein d'un nouvel ensemble, en même temps que l'histoire ultérieure et les œuvres d'art qui ont vu le jour après eux.»

La lecture de Freud doit être appréhendée dans sa dimension universelle c'est une dimension centrale.

Et cet impératif à lire Freud devrait aussi s'accompagner, à mon sens, de la réactivation des éléments latents de la culture arabe et islamique qui ont fait l'objet de refoulement et dont on peut retrouver encore des traces. Et comme j'ai en tête les ruines de El Djamila, et pour reprendre la métaphore archéologique chère à Freud, il y aurait un véritable travail de fouille qui resterait à entreprendre.

Tout travail de fouille touchant à la mémoire ne se fait pas sans résistance, résistance qui d'ailleurs était déjà tenace à l'époque de Freud. En 1925 il écrit «Résistances à la psychanalyse» qui donne la mesure de la résistance à l'aube de la psychanalyse et de sa fonction défensive à l'encontre du nouveau. Toute nouveauté dans l'histoire des sciences provoque une résistance intense et opiniâtre, et la psychanalyse n'y a pas échappé. Freud nous dit préférer ne rien dire des formes que cette résistance a prise, mais il n'a cessé de les préciser et notamment dans le texte «De la psy-

chothérapie» écrit en 1904, où il nous donne un aperçu de l'ampleur que celle-ci a prise. Ce texte fait référence à une conférence faite au Collège des médecins à Vienne le 12 décembre, où il dit son étonnement, chaque fois renouvelé, concernant certains collègues, parmi ceux qui d'ordinaire ne lui témoignent pas leur confiance, qui confondent procédé hypnotique par suggestion et analyse, et continuent à lui adresser des malades en lui demandant de les hypnotiser alors qu'il a cessé cette pratique depuis au moins huit ans. Il souligne - avec malice - qu'il s'agit d'ailleurs toujours de malades réfractaires.

Un siècle plus tard que se passe-t-il quand des thérapeutes français adressent des patients d'origine étrangère à des collègues sur la base d'une supposée origine ou langue commune, susceptible de les intéresser ou de leur être plus audible ? Qu'évitent-ils dans cette adresse ? Dans quels mouvements sont-ils pris ? Mouvement qui les amènent à situer la demande de ces patients dans un mode identitaire et ainsi participer à un changement de registre au niveau de la pensée. La culture ne revêt-elle pas à ce moment-là des atours qui servent à mieux masquer une résistance à ce qui fait nouveauté, étranger, inconnu ?

Je vais m'appuyer sur une vignette clinique pour vous parler de la résistance du côté de l'analysant à l'inconnu inhérent à toute psychanalyse ; résistance par le biais de la culture qui est utilisée comme une sorte de bouclier face à l'effroi que provoque le sexuel.

Houria vient me parler en tant que, je la cite : «ethnopsychiatre pouvant l'aider dans un moment douloureux». Elle a été suivie en psychothérapie durant quelques mois dans un CMP, puis durant quatre ans par une thérapeute qui lui avait évoqué à plusieurs reprises l'opportunité d'une psychanalyse. Thérapeute française qu'Houria vivra progressivement comme «une thérapeute-dominante» condensant ainsi un vécu persécutoire (statut dominant rattaché par Houria à la colonisation) et ce qui m'est apparu être du côté de la relation dissymétrique qui s'établit lors d'une relation psychothérapique.

Ses parents, des immigrés algériens, sont tous deux décédés. Elle est âgée de 30 ans et vit actuelle-

ment avec un frère et une sœur plus âgés et célibataires. Elle n'a pas de compagnon et dit ne pas avoir de temps pour s'occuper de «cela». Au décours des quelques séances où je l'ai reçue, elle parviendra à dire qu'elle n'a aucun désir et ne parvient à avoir d'intérêt pour aucun homme.

Elle se dit comblée par une vie professionnelle riche et passionnante et ce n'est que récemment que l'équipe de chercheurs, avec qui elle travaille pour une étude autour de féminisme et islam, lui est devenue étrangère. Elle est convaincue que les membres de son équipe sont pris dans des représentations néo-colonialistes. Elle s'en est plainte à une amie et depuis elle a le sentiment d'avoir transgressé un devoir de réserve, elle se sent transparente.

Elle me dit «J'ai le sentiment d'avoir trahi en ayant émis des critiques à l'extérieur du laboratoire». Elle a besoin de faire le point avec un thérapeute de même culture, qui aurait de ce fait les mêmes représentations qu'elle. Quand je l'écoute, je note que, pour Houria, la communauté des représentations va de soi. Elle fantasme que je serai la thérapeute qui l'aidera à retrouver une place dans son groupe professionnel.

Sur cette communauté de représentations s'étaye l'espoir que je vais pouvoir transformer un vécu d'étrangeté en vécu familier, ceci en puisant dans des métaphores et une culture communes ; inquiétante étrangeté qui est à rattacher au retour du sexuel infantile.

Il y a l'illusion que la relation thérapeutique devrait s'installer et fonctionner sur un *a priori* qui est que le familier et l'étranger sont d'emblée localisables, repérables voir circonscrits. On est dans un «entre nous», et il y a conviction que la communauté culturelle va auto- engendrer une connivence qui va suffire à inscrire dans le familier et le connu. Non seulement l'illusion d'être de même culture circule mais fait aussi référence.

Je définis culture en empruntant le distinguo utilisé par Françoise Couchard : d'une part au sens de civilisation tel que l'a proposé Freud, qui définit l'humanité dans ses aspirations universelles, dans sa capacité à sublimer les pulsions à progresser dans l'intellectualité et la spiritualité et d'autre part en

tant qu'ensemble de faits culturels communs à un groupe donné, sens sociologique plus proche de celui utilisé par Houria.

Ce sens a été plus rarement utilisé par Freud, on le retrouve dans le *Malaise dans la culture* où Freud là le définit comme étant un narcissisme des petites différences

La notion de culture qui est ici utilisée par Houria contribue à faire écran et vient recouvrir tout ce qui pourrait laisser de la place à de l'inconnu, inconnu qui est constitutif à toute démarche analytique ; elle opère une identification sur une base identitaire qui apparaît groupale et d'emblée indifférenciée. Peut-on parler de symptôme-écran ?

Je viens de vous parler de la résistance de cette patiente à entreprendre une analyse et de «l'utilisation» de la culture pouvant faire écran à l'infantile. Je voudrais maintenant vous parler de la résistance du côté de l'analyste, que la culture peut aussi séduire et contribuer à faire écran à une écoute flottante.

L'écoute d'Hervé est devenue difficile après quelques premières séances marquées par une atmosphère où règne le silence. Depuis le divorce de ses parents MOMENT où tout s'est arrêté pour sa famille il me dit : «les repas sont pris en dix minutes, il n'y a plus de photos aux murs, plus de fou-rires, plus de paroles.»

Progressivement, apparaît une symétrie entre le délabrement de la maison de campagne et l'évolution chronique de la maladie dégénérative de sa mère. Maladie dont il a fait le diagnostic et qu'il continue de soigner. Dans l'écoute ce corps semble se ruiner, ce corps se détache et apparaît être le reflet d'une vie psychique qui s'est arrêtée.

Dans le récit d'Hervé, sa mère apparaît autoritaire et revêche. Elle est garante des valeurs familiales et religieuses, ils sont de religion protestante. Elle se profile dans un décor austère, est responsable de la catéchèse, participe à la vie sociale du temple... Dans ces moments qui me font découvrir un monde étranger, mon écoute est particulièrement affûtée. Cela m'a d'ailleurs amenée à questionner des amis protestants que je n'avais jamais sollicités jusque-là. Je m'enrichissais en l'écoutant.

Contre-transférentiellement c'était très difficile, je ne parvenais plus à avoir d'écoute flottante, aucune rêverie et je ne parvenais pas à entrer dans une scène.

Lentement, méticuleusement il précisait chaque fait de la vie quotidienne et sachant théoriquement que «l'homme répète» il n'avait de cesse d'insister sur le parallélisme entre les deux divorces : le sien et celui de ses parents.

Il y a quelques associations, après un certain temps il m'apprend les origines pieds noirs de ses parents, il redécouvre *L'algérieniste* (qui est une revue qui relie la communauté pied noir) sur un meuble et ainsi me le fait découvrir. Souvent il conclut «qu'il n'a jamais eu de problèmes matériels mais moraux» et évoque sa souffrance d'être né dans un milieu bourgeois. Il dit : «j'avais une quête incessante d'avoir un regard bienveillant».

Je ne parvenais pas à m'émouvoir et j'étais habitée par un éprouvé de mépris très culpabilisant - théoriquement je savais que ce mépris peut être présent au début de l'analyse côté analyste et refléter ainsi une position défensive. Ce mépris apparaissait dans de nombreuses situations professionnelles de la part de ses chefs de service à son encontre et j'ai dû l'élaborer dans le transfert, cela a été très difficile.

Dans la série de séances au ton monotone et monocorde avec de longs récits factuels où il me dit son ennui, revenait toujours de façon récurrente une séquence quasi à l'identique depuis quelques mois : il se souvient, et cela le hante, je le cite : «j'ai pris la gomme d'une copine du cours préparatoire», il la prend et dit «c'est à moi».... La maîtresse trouve la gomme dans la trousse et le confronte à l'évidence, mais il continue à nier. Il se souvient de s'être retrouvé seul devant les autres.

Il sait que cette culpabilité encore vivante est ridicule - à ce moment-là - je peux alors éprouver une certaine tendresse pour cet enfant seul face aux autres. Malgré la perlaboration et sa tentative de tirer les fils autour de la culpabilité, ce souvenir anodin continue à revenir de manière lancinante.

Lors d'une séance il y revient par une identification à son père «mon père aussi sortait des conneries».

Cette identification homosexuelle suffit-elle à déplacer la séquence qui jusque-là était immuable ? Le signifiant gomme se détache et je me dis «- je gomme - a-t-il gommé? a-t-il voulu gommer les remords ? ». Comme mon intuition était forte, je lui dis «que vouliez-vous gommer? »

Dans une fulgurance se déploie aussitôt un faisceau d'associations : il se souvient que ses parents et leurs amis regardant la photo de classe de cette année-là, lui avaient demandé qui était sa copine préférée ? Puis ils éclataient de rire et lui restait blessé, seul.

Sa copine préférée était celle-là même à qui il avait volé la gomme.

La gomme souvenir-écran qui fait écran à la copine préférée est «un effet de compromis» entre d'un côté - l'importance de l'expérience vécue - le feu passionnel pour cette copine et de l'autre côté - la résistance - qui dresse l'interdit contre cette mise à jour (il se précisera plus loin que cet interdit est énoncé par la mère).

La petite fille adorée qui est «l'élément inconvenant» a été liée par la voie associative de la contiguïté. L'énoncé de l'interdit qui est ici relayé par la maîtresse a donné lieu à un conflit qui trouve une issue grâce à un déplacement vers la gomme. L'objet désiré/convoité s'est pétrifié dans la gomme. Le choix du signifiant qui s'est fait par contact de proximité a contribué à maintenir le secret.

Dans ce souvenir-écran, la gomme semble s'être détachée de l'écran et avoir traversé l'espace temps, tout comme les personnages du film *La rose pourpre du Caire* de Woody Allen qui traversent l'écran cinématographique, déchirant ainsi la frontière entre l'espace fictionnel et l'espace de la réalité, et ici la gomme d'hier peut devenir la gomme au présent.

Ce déplacement évoque la comparaison populaire utilisée par Freud pour métaphoriser le souvenir écran, je le cite : «Une certaine expérience vécue de la période de l'enfance acquiert de la valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or mais parce qu'elle se trouve à côté de l'or». La gomme figure l'amour inavouable à l'aimée, et à lui-même. Le possessif «c'est à moi» violent et puissant va à l'encontre des représenta-

tions d'innocence que l'on associe à l'enfant. Après coup l'insistance du souvenir témoigne de «l'actualité» inconsciente des émois figés dans le souvenir.

La culpabilité liée à une scène anodine est un reste de la culpabilité inconsciente qui représente la résistance du surmoi.

J'ai essayé de montrer comment l'analyste et le patient traitent l'inconnu de manière différente.

Chacun dans leur style, Houria et Hervé nous ont permis d'emprunter un chemin allant vers un inconnu pavé de résistances inconscientes, inconnu où se logent l'inconscient et lié à lui, le sexuel infantile.

L'interprétation qui est un des éléments de traitement de l'inconnu par l'analyste a été possible grâce à la familiarité de l'écoute du refoulé inconscient ; pour entendre nos patients dire au-delà de ce qu'ils savent, il est nécessaire, selon Freud, que cette écoute ait cette qualité particulière qui seule nous permet de traiter le matériel de la séance «comme un minerai dont on peut extraire le métal précieux».

Avant de vous remercier de votre écoute.

Encore quelques mots, je souhaite vous faire partager le sentiment de joie teinté d'étrangeté qui m'a habité depuis l'instant où Laurence Kahn (qui est l'actuelle Présidente de l'Association psychanalytique de France) m'a proposé de participer au colloque de Constantine en réponse à l'invitation faite par Gilbert Diatkine et Roger Perron, tous deux présents à ce colloque et que je remercie sincèrement

Le vécu d'étrangeté a sans doute été produit par le changement de perspective auquel j'ai été ainsi soumise :.... faire partie de la délégation française ce serait émigrer vers une autre rive... et Houria me revient à l'esprit, et avec elle en écho quelques lignes de la préface faite en 1930 par Freud dans *Totem et tabou* : c'est une voix intérieure - celle de Freud - «qui lui demanderait qu'y a-t-il encore de juif en toi, depuis que tu as abandonné tout ce que tu avais en commun avec ceux de ton peuple ? il répondrait : «encore beaucoup de choses, probablement l'essentiel»

Une rencontre clinique à Amsterdam

NAPsaC FEP, 24-27 Juillet 2008

Leopoldo Bleger

C'est dans un quartier résidentiel, à quelques centaines de mètres du *Concertgebouw*, au bout d'une allée aux grands arbres et au bord d'un canal aux rives arrondies par l'herbe que se trouve le local du groupe hollandais de psychanalyse. Un joli bâtiment à trois étages, pas vraiment ancien mais avec le charme certain d'une architecture à échelle humaine. C'est là qu'a eu lieu la rencontre clinique entre la NAPsaC (*North American Psychoanalytic Confederation*, organisation régionale de l'API pour l'Amérique du nord et le Japon) et la FEP. C'était donc à Amsterdam à la fin juillet 2008 comme tous les deux ans depuis déjà 20 ans.

L'accueil par nos collègues de la Société hollandaise fut chaleureux et amical et la lourde organisation que nécessite ce genre de réunion fut parfaite ! Cette année il y avait 22 participants pour les Etats Unis, bien moins que d'habitude (dont plus de la moitié de New York) et 37 pour l'Europe, le prix de l'euro ayant, semble-t-il, dissuadé bon nombre de collègues de traverser l'Atlantique. Traditionnellement ces réunions ont lieu en Europe pour des raisons, nous a-t-on dit, touristiques : ce qui justifie aussi la date, fin juillet, en alternance par ailleurs avec les congrès de l'Association psychanalytique internationale.

Encore quelques autres informations : si certaines sociétés désignent des collègues pour y participer, la plupart des analystes nord-américains viennent de *motu proprio*. Qu'est-ce qui les amène ? Difficile à dire : la curiosité pour certains, la fréquentation plus ou moins importante de la psychanalyse de certains pays européens (voire une certaine affinité), la recherche d'un certain dépaysement et la possibilité de «parler plus librement» en sortant de «chez soi», ou peut-être même le tourisme analytique.

Le mode de fonctionnement de ces réunions cliniques est maintenant bien connu : des groupes de 6 à 8 psychanalystes où l'on discute à tour de rôle le matériel clinique de deux ou trois séances de chacun des participants.

Les avantages et les inconvénients de ces rencontres sont connus et différents membres de l'APF qui y ont participé ont fait part de leurs impressions dans *Documents & Débats*, impressions étonnamment partagées : la possibilité de se «défamiliariser» quelque peu, d'écouter parfois des collègues à l'ouïe très fine, de mettre à l'épreuve sa propre manière d'écouter et de conduire une analyse, parmi les avantages. L'anglais comme langue d'échange (qui lamine beaucoup de possibilités de nuancer, faisant ainsi la part plus belle encore au règne des sentiments), la brièveté du temps de discussion (à peine une heure et demie) et surtout la modalité de présentation. La consigne est de donner peu d'éléments sur les conditions de la cure ou de son histoire et de se concentrer sur le compte-rendu détaillé de deux ou trois séances. Est-ce que le modèle est la supervision ? Si parfois la demande de supervision était à peine latente (deux collègues de mon groupe ont présenté un «matériel» de cures où ils avaient l'impression de se sentir en difficulté) le pari bien sûr est de mettre à l'épreuve d'autres modalités d'échange clinique, de construire d'autres «lieux» de la psychanalyse.

Peut-être la modalité (qu'on utilise d'ailleurs la plupart du temps dans les rencontres cliniques) consistant à présenter quelques séances dans un court laps de temps, donne parfois l'impression que la discussion peut commencer au moment où il faut s'arrêter. Bien des collègues l'ont déjà signalé : «parler clinique» est, pour les psychanalystes, une manière de faire connaissance.

(Incidentement la question du temps de discussion est apparue assez clairement dans le *Working Party* qu'Évelyne Sechaud organise aussi au niveau de la FEP, où l'on reprend - pour l'interroger - la même modalité, sauf que le même matériel clinique est discuté pendant toute une journée. Après deux séries de réunions, le *Working Party* a décidé de prolonger encore plus le temps de discussion en rajoutant quelques heures la veille de cette longue journée. Peut-être que ce temps supplémentaire rend possible les réactions premières, faites autant de la fulgurance de l'écoute que de ses tics, et permet une certaine décantation ; autrement dit, donner sa chance à un certain après-coup et donner le temps aux participants de changer de perspective. Mais alors ceci implique aussi un travail du groupe ou de groupe avec toute une série de conséquences.)

Voici quelques impressions, plus personnelles, du groupe auquel j'ai participé à Amsterdam : j'ai eu l'impression que si certains collègues semblaient «faire corps» avec le matériel qu'ils présentaient, convaincus de la justesse de leur saisie, d'autres présentaient un matériel ouvert où, malgré les positions affichées (primauté de l'affect comme 'indicateur' ou guide ; tendance à se référer à une certaine 'norme' de ce qu'on devrait éprouver, penser ou faire ; une croyance sans faille, pour ne pas dire naïve, dans l'aide que la psychanalyse peut *et doit* apporter) la brise de l'inconscient passait, presque comme une autre face bien éloignée de ce qui était dit, comme si malgré tout l'effet inconscient arrivait à se faire entendre : magie du dispositif ! La question est peut-être là : comment «ça passe» ? par quelles voies et sous quelle forme ? comment le récit d'une cure s'empare-t-il d'un groupe ?

Par ailleurs, les deux pôles que je viens de décrire par rapport à la question de la maîtrise ne relèvent

pas d'une orientation analytique particulière mais bien plutôt de la position de l'analyste lui-même. Je ne suis pas sûr qu'une orientation plus à la nord-américaine favorise plus, *per se*, une visée de maîtrise qu'une orientation dite «française». N'est-ce pas plutôt l'interrogation sur notre relation au savoir, le «savoir» comme symptôme ?

Chose curieuse : il y a malgré tout et en dépit des chemins fort divergents que nous empruntons, comme une sorte de «fraternité analytique» faite de l'expérience qui nous est commune autant dans la difficulté que du côté passionnant du métier d'analyste !

Pour terminer et en guise d'anecdote. Un des analystes américains a tenu à nous raconter lors d'une de nos réunions de travail la recherche dans laquelle il est embarqué avec d'autres membres de sa société. Il s'agit d'interviewer d'anciens patients «traités» par les candidats de la même société pour évaluer l'efficacité de la psychanalyse (recherches dites de «*follow up*» comme celle menée par Marianne Leuzinger-Bohleber à la société allemande, la DPV). La chose intéressante est que ces quelques entretiens avec les anciens patients (ayant donc terminé leur analyse bien des années auparavant) avaient tendance à reproduire *grosso modo* et dans le temps court de ces quelques entretiens, le mouvement de l'analyse elle-même et jusque dans les détails : surtout, bien sûr, les modalités précises de la saisie du transfert. Il semble que les collègues de cette société en étaient bien étonnés. On pourrait alors penser que la structure de la répétition ne permet aucune saisie *extérieure*, qu'elle ne peut se dire ou se penser que (dans) au sein de l'opération même où elle agit.

À propos du Séminaire des membres associés organisé par la Fédération Européenne de Psychanalyse.

Budapest du 5 au 8 Juin 2008.

Sylvie Ferry et Jean H. Guégan

Le 26^{ème} Séminaire des membres associés s'est tenu cette année à Budapest et contrairement à l'habitude, dans un grand hôtel «de congrès» du centre ville, au milieu d'autres activités, ce qui a maintenu une atmosphère peut-être moins conviviale que par le passé. La grande cité d'Europe centrale restera assez mystérieuse, de même que l'héritage de Ferenczi et de l'«école hongroise de psychanalyse». Judit Mészáros préside la «Sándor Ferenczi Society» et collecte des fonds pour la création d'un musée et d'une bibliothèque dans un appartement de la villa de Naphegy qui fut sa dernière résidence. (www.ferenczisandor.hu).

Dans cet «Art'Hôtel» étaient réunis 40 psychanalystes représentant 17 sociétés de pays européens, d'Israël et de Russie. Les 7 superviseurs, *Training analysts* étaient cette année : Franco Borgogno (Italie), Dominique Clerc (France) Jonathan Sklar (Royaume uni) Elfriede Fidal (Autriche) Ton Stuffkens (Pays bas) Judit Mészáros (Hongrie) Peter Wegner (Allemagne), des analystes ayant des options théoriques a priori assez différentes parmi eux, il y avait trois membres du nouveau bureau de la FEP (Président, Vice-président et Secrétaire général). László Bokor et Judit Mészáros de la société hongroise ont assuré une organisation attentive du séminaire et de notre séjour à Budapest et nous les remercions.

Le premier soir est consacré à la réunion d'accueil menée par Peter Wegner, au cours de cette soirée nous prenons connaissance de la répartition des participants, qui obéit habituellement à une règle de brassage maximal et souple des participants. Le mode en est finalement assez variable chaque année. Cette fois, nous étions répartis en sept groupes de six qui permutent une fois par unités fixes de trois (au bout d'un moment, l'un d'entre nous s'est dévoué pour demander des explications !). Chaque analyste participe ainsi à 6

groupes sur 7 et peut théoriquement choisir parmi trois des *trainings* le moment de présenter son travail. La présence dans le même groupe de membres d'une même société a rendu, en pratique, ce choix très limité et le supposé brassage assez figé et un peu décevant.

Le cadre de ces groupes a été largement décrit dans *Documents & Débats* ; rappelons qu'il est demandé à chaque participant de présenter à la discussion le matériel de deux ou trois séances, traduites en anglais, rapportées *in extenso*, «verbatim», et suivant un texte distribué au groupe. Cela dure 2 heures mais certains groupes ne disposaient que d'une heure et demie, ce qui s'est avéré très court. Une fois de plus, nous dirons combien, lors des sessions, l'engagement des participants, leur écoute attentive et respectueuse et la confiance qui s'établit comme dans le lieu et le temps d'une séance peuvent assurer une parole authentique. Il s'agit sans doute là du témoin essentiel que, malgré les différences, un même idéal analytique perdure.

Après ces présentations d'usage commence l'analytique et, si le pulsionnel paraît toujours si peu présent dans les propos théoriques de cette communauté d'analystes si enclins à discuter des belles façades de la Sécession... il est pourtant bien là, prêt à surgir en ces multiples moments où se marquent nos différences, et jusqu'à la plus évidente hostilité. Et ce n'est pas le moins intéressant de ce genre de séminaire avec les nombreuses questions qui sont en arrière plan ! Y allons-nous - comme certains - pour un *training* : une formation, ce qui pourrait parfois se rapprocher d'une demande de conseil technique «sous d'autres angles», ou alors pour faire l'expérience de l'étranger au sens d'une expérience poussée avec l'autre non familier, ou alors pour en découdre, disposés à défendre nos positions (idéologiques

peut-être ?), dont nous prévoyons qu'elles seront attaquées. Au cours de certaines rencontres informelles, avant même le début du travail, certains collègues n'ont pas manqué de nous rappeler notre appartenance à l'APF avec des qualificatifs en apparence élogieux qui pouvaient laisser augurer de cette troisième voie : l'attaque a eu lieu parfois, plus ou moins féconde, plus ou moins prévisible, elle fut à l'image des attaquants tantôt prise dans le souci de faire avancer le débat analytique, tantôt au service du plaisir narcissique de la prise du pouvoir...

Le déroulement des sessions est très variable, il dépend chaque fois de l'incertitude radicale de cette rencontre entre le superviseur (est-ce toujours le terme adéquat qui d'ailleurs n'est pas exactement le sens de *training analyst* ?), l'analyste qui présente son travail et le groupe lui-même. Quelques exemples reviennent en mémoire. Le groupe mené par Dominique Clerc nous a rapprochés de nos habitudes et peut-être de la difficulté d'en parler. Mais l'intervention du britannique Jonathan Sklar n'a pas paru si différente par sa manière discrète et vivante d'intervenir et de souligner l'importance de ce que nous appellerions le refus de l'analyste. *A contrario*, à d'autres moments, certains *training analysts* n'ont pas hésité à donner des références bibliographiques, que d'aucuns notent fébrilement, ou un certain nombre de conseils d'aménagement du cadre, y compris un tour de table à propos du moment du paiement de séances et de la rédaction de la facture (*the famous Bill !*). Il y aura aussi une discussion animée sur ce que l'analyste dit au patient pour justifier une annulation de séance, les réponses sont variables, certains n'hésitent pas à donner des éléments sur leur vie privée ce qui correspond à une représentation (fréquente dans la psychothérapie anglo-saxonne) d'une nécessaire «sincérité» de l'analyste, considérée comme protectrice de la cure sinon du patient.

Quant au style d'intervention de Peter Wegner... certains des analystes s'en souviendront ! Selon sa conception, le groupe semble être le lieu d'une improvisation psychodramatique, avec la violence que cela peut impliquer. Comme dans certaines interventions cliniques de Bion, la question

de l'hostilité dans la relation analyste-patient est posée d'emblée comme un *a priori*. Le négatif est supposé ignoré : la révélation théâtrale de ce négatif de la cure assure à son émissaire une captation de l'attention de son public. En tous cas, l'effet est garanti, l'intérêt pour l'analyse, lui, reste à démontrer, l'efficacité quant à la mise en place d'une discussion est nulle. Le gain serait-il à penser du côté des bénéfiques narcissiques de celui qui «ordonnance» la séance ?

L'effet de ce soupçon qui obscurcit le débat, le rend impossible, serait-il à penser du côté de l'ombre de notre héritage, l'ombre d'avoir été en touch avec l'infréquentable Lacan par exemple, d'être dans une filiation problématique pour certains, dans une *french way of thinking psychoanalysis* !

Un mot aussi d'une autre méthode proposée par Judit Mészáros, *training analyst* hongroise : un ordonnancement en trois temps. Le groupe garde un absolu silence pendant la présentation-lecture du matériel clinique, puis l'analyste qui présente son patient garde à son tour un absolu silence pendant les commentaires du groupe, enfin un bref échange, tous dans le même «bain» : un bain dans l'infantile où chacun a pu se sentir captif d'une scène, d'un jeu de rôle sauvage et sans issue. Un aspect de cette cure difficile, menée avec ténacité par un analyste engagé, s'est trouvé réactualisé dans une émotion très vive exprimée par notre collègue : rien n'a été élaboré de ce qui s'est passé, le fait que des affects soient réactualisés pendant la séance de travail a semblé être la raison d'être de la méthode.

Quel gain là pour l'analyse ?

Le travail des groupes s'est donc avéré très varié, parfois très défensif, mais aussi avec l'émergence de moments analytiques, qui ont d'autant plus révélé nos différences. Pour un analyste français la frustration est certaine lorsqu'il associe avec passion sur un mot du patient, en retrace le parcours enraciné dans l'infantile, tissant l'anglais et son cousinage breton dans une quasi indifférence et que surgit une question savante de psychopathologie posée par un collègue. Et lorsqu'il est question de contre-transfert, il n'est pas travaillé à ces niveaux mais fait l'objet de demandes de

précision en référence aux affects, ce qui peut difficilement ouvrir sur une discussion. Par contre, c'est souvent hors des sessions, pendant le café, qu'un dialogue pourra se rétablir de manière plus fructueuse.

Au-delà du travail avec les *training analysts*, un des principaux intérêts de ce séminaire réside dans la rencontre avec d'autres manières d'aborder les cures telles qu'elles nous sont présentées par nos collègues et de le découvrir dans un moment de travail commun de groupe, ce qui est irremplaçable. Ainsi, nous avons pu faire l'expérience de ce mouvement «intersubjectiviste» qui se développe apparemment dans les sociétés analytiques de toute latitude. Si la préoccupation pour le *holding*, la référence omniprésente à une mère si possible asexuée, la désignation permanente de l'identification comme projective étaient habituellement soulignées de manière critique par les participants de l'APF, il faut remarquer qu'à ces rencontres, les théorisations courageuses qui soutenaient ces modes d'analyse restaient vives et espaces de possibles polémiques. Or, dans un mouvement d'oubli des racines freudiennes et bientôt kleinienne, et dans une fascination pour une obligation de soins (qui conduirait à l'extrême une «*evidence based psychotherapy*») s'organise une sorte de pratique de l'interrelation, sur un rythme souvent réciproquement soutenu, aux échanges chargés d'affects, d'ailleurs repérés et désignés : une sorte de «*keep in touch*» avec le patient. Dans le texte de la séance qui nous fut présenté et au cours de laquelle le *training* (considéré comme proche de Bion) intervint très peu, plusieurs «petits-points - entre-parenthèse» nous ont amené, tant qu'à rester verbatim... ou tout simplement à rappeler la règle de l'association libre, à les questionner ; or ces «(...)» représentaient à peu près ce que nous considérons comme «le matériel» mais, ne concernant pas l'interrelation, se trouvaient logiquement exclus. L'utilisation par plusieurs participants du titre de «*psychotherapist*» est d'ailleurs banalisée, dans la même logique. Au-delà de l'interrogation critique, n'oublions pas cependant, comment la participation à ce genre de travail peut avoir un effet d'écart, effet révéla-

teur sur certaines de nos propres interventions et permettant de préciser notre identité d'analyste.

Par rapport à l'usage de la langue anglaise, les opinions les plus diverses sont données chaque année. C'est une question qui concerne tous les domaines de la culture et de la science et la psychanalyse, évidemment plus que tout autre. La surprise fut sans doute de constater l'aisance en français de bien des collègues étrangers, même si ceci semble moins vrai désormais que ce ne fut en ce qui concerne les pays de l'Europe centrale (encore que près de l'hôtel, se trouve le bel immeuble contemporain de l'actif Institut français...) Hors des séances, nous avons souvent discuté en français mais ce n'était pas non plus la langue d'origine de nos interlocuteurs et il faut sans doute faire un choix pour une communication minimale de travail. Une question semble plus intéressante pour notre travail. Il a fallu passer de l'écoute de la séance à l'écriture faite en grande partie en français en ce qui nous concerne et ensuite traduite puis discutée avec une personne de langue d'origine anglaise. Or ce moment de traduction a été intense, participant d'une perambulation qui a sans doute eu une incidence complexe et peut-être parfois négative par effet de «déjà travaillé» et trop secondarisé de la présentation définitive. En tous les cas, ce temps traductif fut très dynamique pour le déroulement de la cure elle-même ! Si par rapport à la langue anglaise, chacun a, ou pas, une histoire qui le concerne, la relation à la langue maternelle n'est jamais si simple et chaque jour la psychanalyse nous confronte à la langue de l'autre, parfois vraiment étrangère mais toujours autre.

Un dernier point d'ordre institutionnel, mérite d'être souligné. Dès le début de ce 26^{ème} séminaire il est apparu que de nombreux participants se connaissaient bien, ayant participé, étant candidats, à plusieurs séminaires analogues, en particulier dans le cadre de l'IPSO (*International Psychoanalytical Studies Organisation*) qui dans certains pays semble jouer de plus en plus le rôle d'une institution psychanalytique sans l'être, sinon par la forme administrative et le contenu manifeste des programmes. Au cours d'une discussion, l'un d'entre eux nous a d'ailleurs expliqué qu'il s'était

éloigné de son institution d'origine et qu'il ne participait qu'à des rencontres internationales. Des noms ont été cités comme références au cours de ces discussions, le plus souvent américains, et reconnus comme les promoteurs de la «*self psychology psychanalytique*» et de l'intersubjectivisme. De plus, lors de la réunion de clôture du séminaire, P. Wegner a suggéré de le contacter directement pour de prochains séminaires de la FEP, ce qui donnerait à cette institution une autre dimension que son statut de regroupement de sociétés lui attribue. Cela peut paraître convivial mais lorsque les filiations d'origine se trouvent ainsi balayées, le risque est grand d'un envahissement par le plus simple dénominateur, et par la technicisation psychothérapique ce qui participe finale-

ment des résistances majeures à l'inconscient. Comme on le constate parfois une des conséquences peut être la mise au rayon des antiques des écrits de Freud. Les nouveaux paradigmes, cette part vivante nécessaire, sont alors indument considérés comme «la» théorie alors qu'ils en sont devenus des formes de résistance.

Cette évolution peut être problématique, conflictuelle mais stimulante et ceci peut nous convaincre de maintenir une présence soutenue de l'APF au sein de la FEP. Notre participation à ces séminaires permet de rester en contact avec les courants émergeant dans la pratique analytique aujourd'hui en Europe : «*to keep in touch*» pourrait alors bien être l'expression qui convient...

Quelques réflexions sur mes années de présidence de la FEP...

2004-2008

Évelyne Sechaud

L'APF, bien nommée «Association», a rassemblé, depuis ses origines, des analystes ayant des positions fort différentes à l'égard de la communauté analytique internationale. Si la pensée et les théories de grands analystes étrangers, essentiellement britanniques, a retenu l'intérêt de la plupart d'entre nous, la rencontre d'analystes moins prestigieux dans d'autres Sociétés n'a souvent soulevé que désintérêt, indifférence, voire critiques. Certains pourtant ont aussi toujours manifesté une réelle curiosité, un authentique désir d'échange. Bien sûr Daniel Widlöcher est pour nous exemplaire de cette position qui l'a conduit à avoir des responsabilités aux plus hauts niveaux internationaux, en tant que président de la FEP (1979-1983), puis président de l'API (2001-2005). Victor Smirnof, favorisé par son polyglottisme, était un fervent partisan de la FEP qu'il considérait comme une institution conviviale, de petite dimension où les échanges étaient faciles et intéressants et il a beaucoup participé aux premières rencontres consacrées aux questions de formation.

Dans la génération ultérieure, certains se sont engagés dans des missions d'enseignement et de formation avec l'Europe de l'Est, Michel Gribinski puis Laurence Kahn en Lituanie. D'autres ont participé aux colloques de la FEP sur la formation et depuis longtemps l'APF envoie régulièrement des représentants au Séminaire des Membres Associés où j'ai eu moi-même mes premiers contacts avec la FEP. Nous pouvons lire tous les ans dans *Documents & Débats* des comptes-rendus qui font état des interrogations, des perplexités liées aux différences d'approche de l'analyse mais aussi des plaisirs suscités par ces rencontres qui se déroulent toujours dans une atmosphère de grande convivialité.

Personnellement j'ai toujours 'milité' pour une politique d'ouverture qui s'origine dans ma filiation

analytique et mes choix politiques. Ma présidence de l'APF (1998-2000) m'a permis de participer activement aux rencontres institutionnelles et mon intérêt pour les affaires internationales m'a conduit à être d'abord vice-présidente puis présidente de la FEP. Au cours de ces 10 années, la FEP a beaucoup changé, les préoccupations et les intérêts ont aussi beaucoup évolué.

Quelques rappels historiques :

La FEP a été créée en 1966 à Paris. Raymond de Saussure en a été le premier Président. Anna Freud a été nommée alors, Présidente honoraire. Cette fondation a été officiellement ratifiée en 1969 par l'Assemblée administrative de l'IPA lors du Congrès de Rome. Puis, la FEP a été structurée par Joseph Sandler, Président de 1975 à 1979, qui lui a donné une constitution et une organisation institutionnelle. La FEP est depuis son origine une Fédération de Sociétés et non une Association de Membres comme l'est l'API. Elle est dirigée par un Conseil constitué des Présidents des sociétés composantes qui élit un Comité exécutif de six membres rassemblant un Président, deux Vice-présidents, un Secrétaire général choisi par le Président, un Trésorier et plus récemment l'éditeur général du Bulletin et du site web. Les membres de l'Exécutif ne sont pas tous élus en même temps, la durée du mandat variant selon le poste.

Depuis 1966, onze présidents se sont succédés, sept hommes et quatre femmes, parmi lesquels trois français, Daniel Widlöcher (1979-1983), Alain Gibeault (1995-2000) et moi-même (2004-2008), trois britanniques, Joseph Sandler (1975-1979), Anne-Marie Sandler (1983-1987) et David Tuckett (2000-2004), une finlandaise Han Groen Prakken (1987-1991), une danoise de Barcelone, Terttu Eskelinen de Folch (1991-1995). Et enfin un allemand qui est le Président actuel, Peter Wegner depuis 2008.

La vocation de la FEP est scientifique, elle a pour objectif de promouvoir et d'approfondir la découverte freudienne, favoriser et organiser les rencontres scientifiques. Contrairement à l'API elle n'a pas de pouvoir politique en ce sens qu'elle n'a pas de pouvoir sur la reconnaissance des nouvelles sociétés et la formation que ces sociétés proposent, et elle ne dispose pas non plus d'instance de jugement de l'éthique. Les Sociétés reconnues par l'API ont le droit mais non pas l'obligation de participer à la FEP. Ainsi, la Société indienne, une des plus anciennes de l'API, officiellement rattachée à l'Europe n'a jamais participé à la FEP, malgré notre invitation réitérée.

Un désaccord avec la FEP aboutissant pour une Société à se retirer, n'entraînerait pas pour cette Société son retrait de l'API.

La croissance de la FEP a été très rapide. Je ne connais pas les chiffres à l'origine, mais en 1982 il y avait 16 sociétés réparties dans 14 pays, en 2004, 28 sociétés couvrant 22 pays, en 2007, 36 sociétés dans 25 pays, et tous les ans, la FEP s'enrichit de nouvelles sociétés. Cet accroissement a plusieurs sources, soit la partition de sociétés dans un même pays, comme en Hollande, soit la constitution de nouveaux groupes souvent, mais pas toujours, issus de groupes de psychothérapeutes comme en Allemagne ou en Grande Bretagne, soit la création de nouvelles sociétés dans des pays qui n'en avaient pas encore, comme en Europe de l'Est où le développement est extrêmement important, en Russie comme dans les anciens Etats soviétiques. Enfin la FEP accueille des sociétés venant de pays hors de l'Europe géographique, Israël et l'Australie notamment.

La politique pourtant...

Si la FEP n'a pas la vocation politique de l'API, elle est néanmoins prise dans le politique (la chose politique). Comment ? Le politique dans sa définition la plus simple et originelle n'est rien d'autre que «ce qui est relatif à l'organisation et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée.»¹ La politique est dès lors l'art et la pratique de conduire les affaires publiques. Nul groupe organisé

n'y échappe. Et plus il croît, plus il est pris dans un système de forces variées et variables. La difficulté que rencontre toute institution d'envergure concerne les choix et l'orientation de la politique dans le domaine où elle s'applique. La conduite du groupe est confrontée à l'exercice du pouvoir selon des formes variées de régime démocratique mais aussi de tentations de pouvoir personnel, le tout dans des luttes d'influence. A la FEP quels sont les enjeux et leurs manifestations ?

Les grands enjeux sont de deux natures : soit les enjeux de l'histoire politique de l'Union Européenne, soit les enjeux plus spécifiques de l'évolution de la psychanalyse dans la diversité des pratiques et des théories.

Comment la FEP rencontre la politique générale.

La FEP, en effet, et cela a été une de mes premières surprises, reproduit les clivages ou les alliances qui se nouent et se dénouent dans l'Europe des Etats de l'Union. J'étais bien «naïve» de penser que les analystes pouvaient prendre de la hauteur par rapport à la politique des Etats ! En fait, les mouvements sont parallèles, et les présidents des Sociétés reproduisent souvent les mouvements politiques de leurs états respectifs. C'est ainsi que se manifestent les clivages Nord-Sud, les jeux d'alliance à géométrie variable entre les grandes sociétés, les britanniques avec les pays du Nord, ou les hollandais ou les allemands, les français avec les allemands et surtout l'Espagne, l'Italie, la position des pays d'Europe de l'Est étant souvent liée à leur évolution au sortir de l'influence soviétique.

L'élection des membres de l'Exécutif peut être le champ où s'exercent ces rapports de force, de même que l'adoption des initiatives de l'Exécutif.

Les oppositions peuvent être aussi vives entre les grandes et les petites sociétés. Chaque société dispose d'une voix quelle que soit sa taille. Mais les grandes sociétés remettent régulièrement en cause cette disposition qui ne prend pas en compte le nombre de leurs membres, comme c'est le cas pour les Etats de l'Union Européenne. Et ce, d'autant plus que les cotisations à la FEP s'appliquent à chaque membre, via sa société. La

¹ Dictionnaire Le Petit Robert

masse de cotisations versée par chaque société est donc proportionnelle au nombre de ses membres.

Opposition aussi entre les sociétés des pays riches de l'Europe de l'Ouest et celles des pays de l'Est issus du groupe soviétique, émergeant de difficultés économiques et financières. La participation de ces sociétés aux activités scientifiques est souvent rendue difficile par les frais de voyage, d'hôtel et d'inscription. La disparité se manifeste aussi dans la prise de parole lors des discussions au Conseil des présidents. Rétablir une circulation de la parole n'est pas aisée dans la conduite de ces grands groupes (environ 50 personnes). Il m'a fallu proposer une réunion informelle au cours d'un déjeuner réservé aux représentants des pays de l'Est pour accéder à la communication de leurs positions et leur permettre de l'exprimer ultérieurement dans la réunion du Conseil.

Les questions économiques sont également au cœur des débats sur la pratique des psychothérapies et/ou les systèmes de remboursement d'analyse pour des durées déterminées. Ces questions traitées jusqu'ici de manière différente par les États européens tendent à évoluer vers une certaine harmonisation au sein de l'Union cependant loin d'être encore réalisée. Les discussions scientifiques sur ces questions sont dès lors prises dans les contraintes, le fonctionnement ou les dysfonctionnements des politiques des États.

La FEP et l'Histoire

À la FEP comme à l'IPA, le choix des lieux de congrès peut constituer une rencontre avec l'Histoire. Un rendez-vous réussi : le congrès de Vienne en mars 2008 dont le thème que nous avons choisi était précisément *L'ombre de l'héritage*, thème qui permettait d'explorer l'influence du passé sur le présent selon différents points de vue, individuels, historiques et culturels. Vienne est, pour les psychanalystes, la ville où Freud a conçu et développé la psychanalyse, mais c'est aussi la ville qu'il a dû fuir pour se réfugier à Londres devant la persécution nazie.

Vienne est aussi la ville des années de jeunesse de Hitler qu'il a quittée après avoir été refusé à l'Académie des Beaux Arts. Durant les années

noires du nazisme, la plupart des analystes autrichiens ont émigré, et en mars 1938 la Société décidait que les analystes devaient fuir le pays. La Société n'a repris vie qu'en 1946. Il a fallu beaucoup de temps pour que la Société psychanalytique de Vienne puisse revenir sur ce passé et élabore la culpabilité que les Sociétés allemandes ont mis en travail beaucoup plus tôt (Congrès de l'API de Hambourg 1985) ou plus récemment Congrès de l'API de Berlin en juillet 2007.

À Vienne en mars 2008 l'allocution d'ouverture de la Présidente Marie-Christine Diercks qui marquait aussi le centenaire de la Société de Vienne a repris les dimensions du travail de perlaboration de la culpabilité d'une société qui avait tendance à dénier sa responsabilité dans ce qui s'était passé.

Un rendez-vous manqué : Istanbul. Notre projet de faire un congrès de la FEP en Turquie en 2007 rencontra les discussions controversées de l'Union Européenne sur l'entrée de la Turquie dans l'Union. À Istanbul, deux groupes de psychanalystes étaient en voie de constitution, l'un plus avancé que l'autre devenu maintenant un Groupe d'Etudes reconnu par l'API. Je souhaitais, avec l'accord de l'Exécutif de la FEP, que ce Congrès puisse être l'occasion de débattre des conséquences psychiques des traumatismes de l'histoire et de parler à titre d'exemple du génocide arménien. Une année de discussion avec les deux groupes locaux qui avaient des positions antagonistes sur ce sujet, a finalement abouti à renoncer à ce projet et à celui d'organiser un Congrès de la FEP à Istanbul.

La politique scientifique

Traditionnellement la FEP avait pour vocation de permettre aux analystes européens de se rencontrer pour réfléchir aux questions concernant la formation, la psychanalyse didactique, les supervisions, mais aussi pour discuter, approfondir, comparer la clinique psychanalytique, soit dans des groupes d'analystes expérimentés, soit dans un Séminaire des Membres Associés se réunissant avec des analystes superviseurs. Ces réunions ont été maintenues et sont toujours un lieu d'échanges souvent étonnants, toujours passionnants.

En outre, il y avait un Congrès tous les deux ans sur un thème choisi en accord avec l'Exécutif de la FEP et la société locale hôte. C'est ainsi qu'avait eu lieu à Nice en avril 1995 un congrès sur l'homosexualité organisé conjointement avec l'APF.

À partir de 2002 le congrès est devenu annuel et a pris beaucoup d'ampleur, réunissant entre 600 et 700 participants. Il conjoint un congrès sur un thème choisi par l'Exécutif de la FEP et des réunions des différents Groupes de travail.

Le choix des thèmes de Congrès.

Aujourd'hui, la psychanalyse se trouve attaquée sur deux fronts, à l'extérieur et à l'intérieur. La culture contemporaine a intégré la psychanalyse qui continue de susciter la curiosité. Il suffit qu'un hebdomadaire consacre un numéro à la psychanalyse pour que ses ventes augmentent considérablement. Mais cette diffusion médiatique s'est accompagnée d'un affadissement, d'une «assimilation» où s'est perdue la force subversive de l'inconscient et de la découverte freudienne. La psychanalyse se trouve en concurrence avec d'autres modalités thérapeutiques, plus courtes, plus «légères», plus ciblées et s'est trouvée sommée de faire la preuve de son efficacité (Travaux de Rolf Sandell en Suède et de Marianne Leuzinger-Bohleber en Allemagne.)

À l'intérieur de la psychanalyse contemporaine, l'évolution s'est caractérisée par le développement d'une pluralité de théories et de pratiques. La psychanalyse est désormais appliquée à un large éventail d'organisations psycho-pathologiques non névrotiques qui obligent à une interrogation clinique et conceptuelle et mettent en œuvre les capacités créatives des analystes. Les conditions du cadre se sont diversifiées, nombre de séances, face à face, utilisation de nouveaux media (internet, téléphone) pour permettre l'accès de la psychanalyse à des analysants ou des candidats géographiquement éloignés, en Asie par exemple.

La théorie freudienne du fonctionnement psychique est attaquée par les neurosciences. Les interrogations sur la scientificité de la psychanalyse sont constamment relancées. Dans un certain nombre de développements théoriques, la

métapsychologie tend à disparaître au profit de la relation intersubjective voire interpersonnelle. L'inconscient, la pulsion, le sexuel infantile, la réalité psychique, les modifications apportées par l'après-coup sont supplantés par la réalité des relations précoces, et des traumatismes de tous ordres.

Les enjeux pour l'avenir de la psychanalyse sont considérables. Ma politique scientifique s'est donc orientée sur le recentrement plus que jamais nécessaire de la psychanalyse sur les grands concepts élaborés par Freud sachant, en outre, que les textes de Freud sont de moins en moins lus. Le retour incessant à Freud (pour le dépasser) reste une caractéristique de la psychanalyse française. Dans ces conditions, mon objectif au cours de ces années a été de proposer des thèmes permettant la confrontation des théories et des pratiques mais aussi la saisie de la dérive des concepts.

En 2004 *Quel inconscient ? Pour quelle psychanalyse ?* ; en 2005 *Interprétation et construction* ; en 2006 *Transformations psychiques dans le processus analytique* ; en 2007 *Temps, hors-temps* et en 2008 *L'ombre de l'héritage*.

Les groupes de travail de la FEP

Mon prédécesseur, David Tuckett, a créé en 2001 quatre groupes *Working Parties* destinés à faire face à ce qui était considéré comme une «crise» de la psychanalyse confrontée objectivement à une diminution du nombre des patients comme à celle du nombre des candidats. L'accent a beaucoup été mis sur les conditions socio-économiques, la concurrence de traitements plus courts, plus légers et plus ciblés. En fait, sans nier ces dimensions, il m'est toujours apparu que la dite crise se situait tout autant au sein de la communauté psychanalytique dans une perte de confiance des analystes eux-mêmes dans la psychanalyse. L'idée de permettre aux analystes de cultures européennes différentes de réfléchir sur leur pratique dans de petits groupes lors des congrès était excellente et a rencontré très vite un vif succès qui n'a cessé d'augmenter.

Initialement David Tuckett avait créé quatre *Working Parties* : un sur les questions de formation, un sur les problèmes d'interface qui s'est assez

rapidement terminé, un sur les problèmes théoriques et un sur la comparaison des méthodes cliniques. Un cinquième sur la Proposition d'analyse a été créé en 2003. Tous ces groupes qui ont donné lieu aujourd'hui à des publications et sont diffusés largement dans la communauté analytique de l'API reposent essentiellement sur une méthodologie empirique, objectivante, plus ou moins inspirée d'autres disciplines, sociologique notamment. C'est ce qui m'a amenée à proposer en 2006 la création d'un nouveau *Working Party* clinique et conceptuel sur la *Spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui*, avec une méthodologie plus psychanalytique. Il s'agit de saisir les effets de la présentation du matériel clinique de 4 à 5 séances sur un groupe international de psychanalystes de culture analytiques différentes et de dégager la spécificité de l'écoute analytique au-delà des différences de théories et de pratiques.

Le traitement est à entendre dans son double sens de modalité thérapeutique et de transformation du matériel inconscient. Le traitement inclut également une réflexion sur les caractères et les modalités de la narration analytique, orale ou écrite.

Le *résultat* du processus analytique s'évalue alors dans les caractéristiques de la productivité psychique individuelle et groupale. La méthodologie de cette recherche, contrairement à d'autres types de recherche, ne précède pas sa mise en application mais se dégage et se dégage progressivement de la pratique du travail en groupe sur un matériel de séances d'analyse. Il s'agit d'une recherche en action. La méthode est donc conçue comme «la possibilité de reconstituer le chemin par lequel on est passé, sans en avoir une claire conscience» (Lalande).

Les *petits groupes cliniques* qui sont organisés lors de chaque congrès de la FEP sont constitués de 12 à 15 analystes de cultures analytiques variées travaillant pendant une journée et demi sur le même matériel clinique. La méthode de travail du groupe que nous appliquons a été inspirée, avec des variations, par celle de Johan Norman et Bjorn Salomonsson, et aussi celle de Jean-Luc Donnet. Cette méthode s'appuie sur une analogie entre la séance d'analyse et son récit dans un groupe qui

réagit à l'écoute et diffracte aussi bien le contre-transfert de l'analyste que des aspects méconnus du transfert du patient. Le présentateur relate le strict contenu des séances (paroles, affects, actions), sans donner d'indications sur la biographie, l'histoire de l'analyse, ou le setting. Puis il reste silencieux sans répondre aux questions du groupe. La règle de fonctionnement du groupe est d'associer librement sur le matériel. Le groupe ainsi «construit» son patient, avec pour chaque participant ses références théoriques explicites et implicites. Ainsi s'actualise l'écart théorico-pratique (Jean Luc Donnet) et la possibilité de son exploration.

Dans un deuxième temps, le présentateur reprend place dans la discussion et apporte ses pensées et ses sentiments sur le travail du groupe. Ce temps permet d'évaluer après coup les constructions qui ont été élaborées dans le temps précédent.

Ce *Working Party* est toujours inclus dans le programme de recherche de la FEP et donnera lieu à publication d'ici la fin de l'année 2009. Les autres régions de l'API, Amérique du Nord et Amérique du sud sont particulièrement intéressées par ce type de groupes cliniques et nous ont invités à organiser de tels groupes, à New York lors du congrès de l'APSaA en janvier 2009 et à Chicago lors du Congrès de l'API en juillet 2009 où nous proposerons donc 5 petits groupes de ce type.

Le problème de la langue

Aujourd'hui, plus de 23 langues sont parlées en Europe. La FEP a trois langues officielles, l'anglais, le français et l'allemand. Lors des Congrès, les principales communications font l'objet de traductions simultanées. Mais le coût particulièrement élevé des traductions simultanées oblige à en limiter l'application. La plupart des petits groupes sont en langue anglaise, même si quelques groupes francophones sont proposés.

Cependant le *Bulletin de la FEP* est publié dans les trois langues officielles.

Pour les réunions administratives, Exécutif et Conseil des présidents, la langue d'usage est l'anglais. On peut le déplorer, sans doute, le français ayant perdu la situation privilégiée qui

était la sienne au XVIII^{ème} siècle. L'anglais est désormais la langue véhiculaire de communication. Triste sort pour la langue de Shakespeare qui y a perdu une grande partie de sa richesse !

Les français sont le plus souvent en difficultés dans le maniement de cette langue (comme dans toutes les langues étrangères) et ce handicap que ne connaissent pas du tout les nordiques ou les allemands limite leur participation et l'influence qu'ils pourraient avoir compte tenu du développement de la psychanalyse française. Mes encouragements et exhortations auprès de nos collègues ont eu des effets limités !

Dans les échanges cliniques, le rapport cependant de la psychanalyse française à la langue permet de mettre l'accent sur les caractères particuliers de cette traduction qui fait perdre les jeux de la langue, la polysémie des mots et contribue sans doute à privilégier le récit de cas au détriment du mouvement psychique de l'analyse. La rencontre avec des analystes d'horizons variés dans des langues différentes met en lumière les questions que nous ne cessons de nous poser sur la pensée analytique, la langue et nos moyens d'échanges. Jean Laplanche nous a rendu particulièrement sensibles à la question de la traduction, non seulement d'une langue d'un pays à l'autre mais aussi de la langue d'un patient à la nôtre, et encore à l'intérieur de chacun d'entre nous, la traduction en mots d'un matériau (appelons le avec

Freud représentant pulsionnel) qui nécessite tout un travail de transformation pour le mettre en pensée. Nous ne cessons donc de nous exercer à ces différents niveaux de traduction. Nous sommes toujours confrontés à la perte et au gain de la traduction, au génie de chaque langue qui se dévoile dans la rencontre de l'étranger.

Présider la FEP a été pour moi une expérience d'une grande richesse malgré la charge de travail et les tensions internes que suscitent les conflits d'un grand groupe. Le Président est toujours la cible des projections, quelquefois des idéalizations, en tous cas il est le lieu privilégié des transferts, narcissiques en particulier. Ces phénomènes bien connus sont évidemment inanalysables dans ce cadre !

Ces années m'ont aussi renvoyée à la perception de l'APF comme d'une société brillante mais élitiste, souvent fermée sur elle-même et sur son brillant passé, pouvant donner mais guère recevoir des autres. Critiques qui m'ont blessée d'autant plus que j'en ai éprouvé à quelques occasions la pertinence et que l'APF demeure «ma maison» ! Je souhaite cependant que l'initiative des groupes cliniques sur la *Spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui* qui continuent leur développement à la FEP et sont en lien avec la création du groupe ARCC de l'APF, suscite curiosité et intérêt pour ces rencontres avec la communauté internationale.

Le prix Pierre Mâle a été décerné en 2008 à notre collègue Isée Bernateau pour deux articles : «Le temps arrêté», *Adolescence* 2004, n°50, pp. 845-855 et «Sylvie, ou comment se séparer des morts ? », *Adolescence* 2006, n°56, pp. 453-462. C'est ce second article que vous trouverez dans les pages qui suivent.

*Sylvie, ou comment se séparer des morts ?*¹

Isée Bernateau

Comment se séparer des morts ? À travers sa préoccupation obsédante et exclusive des morts, Sylvie, une adolescente suivie en hôpital de jour², pose la question d'une séparation, peut-être impossible, d'avec les morts. Attachée à ceux qui ne sont plus, elle construit difficilement des liens avec les vivants. Son lien aux morts est une énigme qui la soutient tout en l'empêchant de vivre. Est-il le signe d'un processus de deuil en cours à l'adolescence ? Renvoie-t-il à un rapport mélancolique à la réalité, seul à même de lui faire supporter la vie ? Cette non-séparation d'avec les morts ne serait-elle pas plutôt l'expression, comme la perspective familiale et transgénérationnelle a pu le mettre en évidence, d'une tentative à la fois de figuration et de protection des éprouvés incestuels dont Sylvie est la proie ?

UNE ADOLESCENTE FIGÉE

Sylvie entre à l'hôpital de jour à l'âge de quinze ans. C'est une jeune fille silencieuse, à la fois triste et murée derrière ses lunettes, timide et gauche dans ses vêtements d'écolière sage, bouleversante et désespérante quand son visage se remplit de larmes, sauvage et violente dans sa façon de «s'éjecter» quand les choses qui sont dites la touchent de trop près, incroyablement déterminée voire butée dans son silence rétif, mais aussi angélique et douce, presque malicieuse, quand

son visage s'illumine d'un de ces curieux sourires qu'elle voudrait pourtant réprimer.

Quand elle intègre l'hôpital de jour, elle est déscolarisée depuis un an et a vécu plusieurs mois cloîtrée chez elle avant d'être hospitalisée d'office pendant six mois dans un service de soins intensifs. À son arrivée, Sylvie est mutique et reste toute la journée assise dans le hall, le dos collé au radiateur, dans un apatrigmatisme complet. Elle semble irrémédiablement triste. Son visage est fermé et, si elle accepte les entretiens avec ses psychologues, référents, elle parle le moins possible, laissant les soignants discuter entre eux. Elle refuse de prendre son traitement et ne participe à aucune activité.

Dans les entretiens de famille, la parole est difficile, entravée. La famille de Sylvie, composée des deux parents et de trois enfants, vit coupée du monde comme du reste de leur propre famille, avec une communication très réduite et une répression des aspects émotionnels. Les parents racontent que le seul élément réellement saillant de l'histoire familiale est le trauma du décès de la tante et marraine de Sylvie, survenu alors que Sylvie était âgée de 7 ans. Le deuil de cette femme n'a pas été fait dans la famille : les parents ne peuvent rien dire de leur douleur ni de celle de leur fille. Sylvie, quant à elle, garde dans son sac à dos des objets qui ont appartenu à cette tante et pleure dès qu'il est

¹ *Adolescence*, 2006, 24, 2.

² Hôpital de jour pour adolescents du Cerep-Montsouris. Lieu de soins qui accueille des adolescents en grande difficulté psychique au sein d'une équipe pluridisciplinaire (soignants et enseignants).

question de sa disparition. Elle pleure également à l'évocation du placement de ses grands-parents en maison de retraite. Il semble que tout ce qui touche à la séparation lui soit insupportable, comme si cela équivalait à la mort, comme si tout ne devait se résoudre que dans la mort. Si elle lit un livre à haute voix et que le mot «mort» apparaît, elle s'interrompt car elle refuse de le prononcer. Au bout d'un certain temps de cure cependant, elle accepte de le remplacer par «décédé», ou encore de le sauter et de poursuivre sa lecture. Un jour où il est question de la mort du grand-père d'un autre adolescent dans un atelier thérapeutique, Sylvie fond en larmes, hurle, et quitte la salle à grandes enjambées. Néanmoins, suite à cette crise, elle montre à ses psychologues référents de vieilles photos de ses ancêtres, et, à la suite de cet entretien, fouille la maison familiale à la recherche des photos des membres de sa famille. Elle interroge ensuite ses parents pour savoir qui se trouve dessus, puis elle entreprend de faire l'arbre généalogique de sa famille, travail qui mobilise chez elle une énergie considérable.

LIRE ET ECRIRE POUR DIRE LA MORT ET LA VIOLENCE

Je commence à travailler avec Sylvie alors qu'elle est à l'hôpital de jour depuis déjà deux ans. En tant qu'enseignante de français et psychologue clinicienne, je dois l'aider à reprendre une scolarité longtemps interrompue. Notre premier entretien est difficile : Sylvie, cachée derrière ses lunettes, parle peu, répond par monosyllabes et laisse parfois s'installer un silence extrêmement lourd avant d'oser prendre la parole. Je décide, avant qu'elle n'entame une scolarité de seconde, de travailler avec elle et sa psychologue référente, *La Lettre au père* de Kafka, livre pesant, dans lequel Kafka tente de régler ses comptes à la figure écrasante et omniprésente de son père. Je choisis ce livre parce que j'ai entendu dire que la famille de Sylvie vivait repliée sur elle-même, dans un isolement très grand et que j'ai le souvenir de l'image effrayante livrée par Kafka de son père recouvrant toute la terre³. Pour moi c'est donc paradoxalement une

image d'invasion qui vient se superposer pour moi à celle d'un isolement de la famille.

La lecture du livre avec elle donne lieu à de curieuses séances : la psychologue et moi-même associons librement autour des passages lus ensemble à haute voix, alors que Sylvie parle très peu, faisant précéder chacune de ses courtes prises de parole d'un long moment de silence, comme si elle refusait de nous livrer un secret à la fois précieux et menaçant. Elle nous raconte cependant que l'ambiance qui règne dans la maison familiale est parfois pénible : par exemple, son père «chahute» avec son petit frère, mais finit par se battre vraiment avec lui et ne parvient plus alors à se défendre, au point qu'il fait appel à sa femme pour les séparer. Un jour, la psychologue évoque la violence du père de Kafka : Sylvie se lève, et, dans un raptus très brutal, quitte la pièce puis l'institution en claquant la porte. Parallèlement à ce travail de lecture, *Sylvie*, férue lectrice de romans policiers, vient une heure par semaine, seule avec moi, écrire. Elle écrit d'abord une courte nouvelle policière, dont l'intrigue, inspirée du jeu de *Cluedo*, met en scène une femme tuée peut-être par sa sœur ou par sa nièce. Le lien avec sa tante morte est écrasant, lourd d'interrogations sur le sens de cette mort, qui semble s'apparenter pour elle à un assassinat. Elle interrompt d'ailleurs rapidement ce premier récit - sans doute insuffisamment métaphorisé et signant de façon trop définitive sa culpabilité et celle de sa mère - pour se lancer dans l'écriture d'une nouvelle policière, qui reprend et approfondit la problématique du meurtre en proposant une voie de dégageant.

L'intrigue de ce deuxième texte, fort complexe, aboutit à la conclusion que le mort n'est pas celui qu'on croit. Il y a pourtant un cadavre, ressemblant «comme deux gouttes d'eau» au héros de l'histoire, qu'on a cru mort, mais qui réapparaît dans le dernier chapitre sous le masque d'un domestique récemment engagé. L'homme qui a été tué est en réalité le jumeau de celui que le meurtrier voulait assassiner : ainsi, le héros est sauf, mais son

³ «Il m'arrive d'imaginer la carte de la terre déployée et de te voir étendu transversalement sur toute sa surface. Et j'ai l'impression que seuls peuvent me convenir pour vivre les contrées que tu ne recouvres pas ou celles qui ne sont pas à ta portée. Etant donné la représentation que j'ai de ta grandeur, ces contrées ne sont ni nombreuses ni très consolantes, et surtout, le mariage ne se trouve pas parmi elles.» Kafka F. (1919). *Lettre au père*. Paris : Gallimard, 1986, p. 259.

jumeau, dont tout le monde ignorait l'existence, est sacrifié en lieu et place de son frère. La fonction de la thématique du double, qui est d'offrir un démenti au trauma de la toute-puissance de la mort, se redouble, dans le contenu même de la nouvelle de Sylvie, puisqu'un mort en cache un autre. Par rapport à la première nouvelle, il y a une évolution manifeste, car le double est le vecteur d'une symbolisation qui permet ici à Sylvie de poser la question de l'identité du mort. Ainsi, la mort de la tante cesse d'être l'unique référent : il y aurait, derrière cette mort, une autre mort à trouver.

Sylvie commence une autre nouvelle, pleine de bruit et de fureur. Dans un château, au Moyen-âge, un seigneur brutal tient sa famille enfermée et passe son temps à se battre avec ses fils. L'atmosphère est violente, et un étrange sentiment de malaise m'envahit à la lecture. Sylvie se ressaisit de l'imaginaire effrayant que je lui avais proposée avec *La Lettre au père*, et donne, dans ce récit, sa propre version de la violence familiale. Une véritable terreur règne entre les membres de la famille du seigneur, mais Sylvie interrompt brutalement son récit, en déclarant qu'elle ne veut plus écrire d'histoires et qu'elle veut reprendre sa scolarité. En dépit de cette interruption soudaine, il semble que le nouage transféro-contre-transférentiel autour de *La Lettre au père* ait permis chez Sylvie le déploiement et la métabolisation d'une fantasmagorie violente et agressive, ouvrant la voie d'une créativité sublimatoire comme solution possible aux conflits psychiques internalisés.

DEUIL OU SEPARATION ?

La dimension de deuil traumatique, au premier plan de la symptomatologie de Sylvie, pose la question de la nature effective du travail de deuil et de ses entraves à l'adolescence. Freud, lorsqu'il aborde la question du deuil dans «Deuil et mélancolie», renverse la perspective commune en affirmant que le travail du deuil ne consiste pas à se détacher de l'objet perdu mais au contraire à ne se préoccuper que de lui. Le processus de deuil est donc, paradoxalement, et même s'il doit en effet finalement conduire à un détachement de la libido, un processus qui dans un premier temps

amène un surinvestissement. Ainsi, les reliques de la tante dont Sylvie remplit son sac à dos et qu'elle refuse de quitter, pourraient être le signe de ce surinvestissement préalable permettant un désinvestissement futur, un moyen pour Sylvie d'halluciner en quelque sorte le mort et ainsi de remédier à l'effraction traumatique suscitée par sa disparition. P. Fédida considère en ce sens que «la relique réalise le compromis illusoire dont l'homme se sert pour résister à l'angoisse de mort et, ainsi, ne jamais parvenir à faire coïncider une représentation de la mort avec la nécessité - devenue destin - d'un *ne plus*»⁴. La relique est donc une formation de compromis possédant à la fois la valeur fétichique d'un déni et celle d'une reconnaissance de la réalité de la disparition. Les reliques que Sylvie conserve avec dévotion pourraient donc être les vecteurs d'une tentative d'élaboration psychique de ce deuil traumatique permettant une reprise de la vie psychique trouée par l'irruption traumatique de la perte soudaine de l'être cher.

Mais la temporalité de ce processus de deuil chez Sylvie, d'une éternité mélancolique, tout comme sa fixation à ses reliques, ne privilégient pas une lecture aussi évolutive. Car tout travail de deuil suppose une qualité d'investissement narcissique et libidinal de l'objet susceptible d'ouvrir la voie de l'introjection. Chez Sylvie, le désinvestissement ne saurait succéder au surinvestissement, et il n'y a pas de passage de la trace au souvenir, car les reliques sont au contraire des fétiches venant signifier l'impossibilité de la perte et révélant une faille narcissique préexistante au deuil de sa tante, même si ce deuil traumatique est sans doute venu la rouvrir dans un vécu catastrophique. On assiste donc à l'impossible séparation d'avec un objet narcissique, et non pas à un véritable travail de deuil, même pathologique.

LA MELANCOLIE, OU COMMENT RESTER EN LIEN AVEC L'OBJET DE LA PERTE

Sylvie manifeste une culpabilité évidente d'être du côté des vivants. Si une partie d'elle accepte, voire désire activement être en lien, une autre partie refuse de vivre et d'être soignée, aidée, considérée. Elle se vit, comme ses écrits l'ont montré,

⁴ Fédida, 1978, p.54.

comme la meurtrière potentielle de sa tante et paraît écrasée par une culpabilité qui ne lui laisse aucun repos. Cette culpabilité massive est le signe que le décès de la tante vient en réalité faire écran à des premières relations ayant entraîné une catastrophe que rien dans la réalité ne peut réparer. Le moment fondateur, mais en un sens plus mythique que généalogique, serait donc les premières relations d'objet. L'objet se serait à un moment donné brutalement détourné et aurait laissé tomber le sujet. Le mélancolique est donc celui qui s'est identifié avec l'objet de la perte, celui qui vit dans l'attente éternellement déçue de retrouvailles épiphaniques avec cet Autre, qu'aucun objet ne saurait jamais remplacer, évanoui, entraînant chez le sujet un remords éternel.

En effet, l'attente de Sylvie envers l'autre est à la fois massive, - car elle est à la recherche d'une complétude narcissique -, et toujours susceptible de s'effondrer, comme si aucun investissement d'objet ne valait vraiment la peine. Son attachement farouche à un objet disparu est également présent, incarné, dans cette occupation exclusive des morts qui la préserve de tout nouvel investissement et rappelle, aux autres comme à elle-même, son lien indestructible à ce qui n'est plus. Cette identification à l'objet perdu, - elle est la morte - tend même à se répandre aux morts en général. Sylvie se considère en effet comme non seulement liée irrésistiblement aux morts, mais également comme devant répondre d'eux, tâche qui lui paraît pourtant impossible à réaliser. Pour faire face à cette impasse existentielle, elle tente d'une part de s'effacer presque complètement, de ne laisser aucune trace, et d'autre part d'offrir à ses morts un monument, l'arbre généalogique, qu'elle enrichit sans cesse et qu'elle étale dans sa chambre tous les soirs pour le contempler. Mais la répétition de ce cérémonial est le signe que la mort ne parvient pas à se symboliser. Le mot «mort», mot-chose que Sylvie ne peut ni lire ni écrire, n'a pas perdu l'éclat aveuglant et insoutenable du réel non symbolisé, non représentable. Or il semble qu'un tel défaut de symbolisation se soit, dans le cas de Sylvie, transmis de génération en génération, à la manière d'un impensé qui hante ceux

qui l'abritent. Ainsi, si Sylvie ne peut symboliser la mort, et donc s'en séparer, c'est sans doute que le deuil éternel dont elle est porteuse n'est pas le sien, mais appartient à ses ascendants.

LA CRYPTÉ ET LE DEUIL POUR L'AUTRE

«Un dire enterré d'un parent devient chez l'enfant un mort sans sépulture»⁵ écrit N. Abraham. En effet, la question est bien pour Sylvie de savoir comment enterrer sa tante, et, par-delà, comment enterrer les morts. Ce défaut de sépulture semble lié à l'impossibilité pour ses parents et sans doute principalement pour sa mère, de faire le deuil de sa sœur. Dès lors, la question de Sylvie est en réalité : comment aider un autre à faire un deuil ? Elle a en effet le souci de rendre justice à un mort. Son enseignant de philosophie avait pu mettre en évidence le fantasme, présent chez elle, qu'un vivant peut remplacer un mort, fantasme mélancolique s'il en est, qui signifie également qu'elle se sent redevable d'un mort qui ne peut trouver de sépulture et qui erre, pareil au fantôme du père d'Hamlet, dans sa psyché.

Mais la question demeure entière, car qu'est-ce qui rend la perte de l'objet impensable pour ses parents ? L'édification d'une crypte se produit quand un secret invouable et entaché de honte lie le sujet à l'objet (Abraham, Torok, 1978). La thématique du secret, si présente chez Sylvie, autorise à penser qu'il y a sans doute en effet dans sa famille un impensé qui se transmet de génération en génération à la manière d'un fantôme qui hante ceux qui ne peuvent y donner du sens. Y a-t-il un deuil, un secret incestueux ? La dernière nouvelle, commencée puis interrompue par Sylvie, fournit certains indices : dans un château, un seigneur brutal et cruel, tient ses fils et ses filles enfermés. Il se bat continuellement avec ses fils. La violence et la crudité de ces scènes créent chez le lecteur un étrange malaise, provenant à la fois d'une carence de refoulement et du ressenti contre-transférentiel d'une problématique incestuelle.

UNE FAMILLE SYMBIOTIQUE

Dans la famille de Sylvie, l'extérieur est vécu comme un espace très menaçant dont il faut

⁵ Abraham, 1987, p. 297.

absolument se protéger. Cette famille au fonctionnement symbiotique vit en vase clos, en camp retranché. Comme Sylvie s'en plaint sans pouvoir pourtant s'en dégager, ses parents vivent coupés à la fois du monde et de leur propre famille : personne ne vient jamais chez eux et ils ne vont jamais chez personne, car «ils ont peur de gêner». Ce repli face à l'extérieur se double par ailleurs d'une emprise réciproque : les membres de la cellule familiale font tout ensemble, et les manifestations d'indépendance des enfants sont insupportables aux parents. Cette emprise et ce collage apparaissent proches du registre incestuel, au sens où P.-C. Racamier l'entend⁶.

La marque de l'incestuel se retrouve d'ailleurs dans le court récit que Sylvie avait fait de la vie de ce seigneur au Moyen Âge, figuration métaphorique d'un enfermement et d'une emprise quotidienne. Mais ce confinement est énigmatique : de quoi, ou de qui, faut-il se protéger ? Et que faut-il cacher, enfermer entre les murs de cet appartement devenu forteresse, prison qui tient ceux qui y vivent captifs dans un collage excitant ? Les familles qui deviennent ainsi des forteresses sont des familles incestuelles, coupées du monde par un secret antilibidinal qui les «ligature» les uns aux autres. Mais dans quel cas le secret devient-il justement ce verrou qui soude les membres de la famille et fait de la séparation l'interdit majeur ? P.-C. Racamier pense que le non-dit qui soude les familles incestuelles a à voir avec une mort, une mort refusée dont l'irruption n'a pas ouvert sur le deuil pour les survivants : «Je soutiens que, derrière tout secret de famille enfermé, il y a de l'incestuel, et derrière tout inceste et tout incestuel une mort, mais une mort qui a été évitée, expulsée, déniée, et non endeuillée. *Ainsi voyons-nous des familles tout entières pelotonnées, comme si c'était un fétiche, sur le secret d'un deuil non fait*»⁷. Ce qui est intéressant dans le cas de Sylvie, c'est qu'il y a bien une mort et un deuil non fait, - la mort de sa tante -, mais rien ne permet de dire que c'est cette mort-là qui est à l'origine du secret dans sa famille. Au contraire, la mort de sa tante renvoie à Sylvie

l'écho assourdissant d'une autre mort, traumatique, enterrée, dont elle ne sait plus rien, mais qui la tient prisonnière. De telle sorte que le deuil de sa tante est pour Sylvie l'occasion d'une première figuration, certes fétichique, d'un deuil antérieur non fait et sur lequel pèse un secret antilibidinal.

La préoccupation obsédante de la mort est également chez Sylvie une stratégie d'évitement face à l'incestuel, une tentative pour se décoller d'une union incestueuse dangereuse et mortifère, dont les émois pubertaires actualisent le danger (Gutton, 1991). Mettre la mort à la place de l'amour est, en ce sens, non seulement la conséquence d'une dépression liée à la perte de l'objet, mais aussi, dans le même mouvement, le moyen de donner figuration à un éprouvé libidinal qui, sinon, serait beaucoup trop proche d'un irréprésentable incestueux.

Ainsi, par la mort de sa tante et marraine, Sylvie tenterait d'approcher un autre deuil, celui-là secret et interdit, qui tiendrait les membres de sa famille soudés les uns aux autres. Elle assume d'ailleurs fantasmatiquement la position de «détective», puisqu'elle se livre, pour faire son arbre généalogique, à toutes sortes de recherches sur la vie et les circonstances du décès de ses ascendants. Peut-être est-elle justement à la recherche d'une représentation de la mort d'un ancêtre, mort qui aurait été tue et qui aurait jeté son ombre funeste sur toute la descendance ? En menant l'enquête, elle essaie de déjouer le sort jeté sur tous les descendants par ce secret porteur d'incestuel. Les «reliques» qu'elle porte continuellement avec elle participent aussi de cette tentative de figurer le vide représentationnel et l'interdit de penser. Ainsi, en s'identifiant de façon massive à l'objet de la perte et en choisissant d'incarner le deuil dans sa chair et dans son esprit, Sylvie est bien le détective qui prétend percer le secret de l'énigme incestuelle, et ainsi trouver la clé qui permettrait de sortir du trauma d'un deuil infini.

⁶ «L'incestuel, c'est ce qui dans la vie psychique individuelle, familiale et même sociale, porte l'empreinte de l'inceste, ni fantasmé, ni symbolisé, sans qu'en soient nécessairement accomplies les formes corporelles» Racamier, 1997, p. 12.

⁷ Racamier, 1996, p. 109.

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, N. et Torok, M. (1978),
«L'objet perdu-moi. Notations sur l'identification
endocryptique», *L'Ecorce et le noyau*, Paris, Aubier-
Montagne, pp. 295-315.
- Fédida, P. (1978),
«La relique et le travail du deuil», *L'Absence*, Paris,
Gallimard, pp. 53-61.
- Freud, S. (1915),
«Deuil et mélancolie», *Métapsychologie. Œuvres
complètes*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 145-171.
- Gutton P. (1991),
Le pubertaire, Paris, PUF.
- Racamier, P.-C. (1996),
«Le travail des secrets», *Groupal*, 2, pp. 105-111.
- Racamier P.-C. (1997), «Brève histoire de l'incestuel.»
Groupal, 3, pp. 3-12.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Laurence KAHN
Vice-Présidents Dominique CLERC - François VILLA
Secrétaire général Jean-Yves TAMET
Secrétaire scientifique Jean-François DAUBECH
Trésorier Dominique BLIN
Président sortant Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-François DAUBECH
Catherine CHABERT
Jean-Philippe DUBOIS, Jean-Michel HIRT
Sylvie FERRY, Françoise LAURENT

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité d'André BEETSCHEN, il est composé de Claude BARAZER, Odile BOMBARDE, Dominique CLERC, Bernard DE LA GORCE, Adriana HELFT, Patrick MEROT et Philippe VALON.

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est actuellement confiée à François VILLA, Sophie AUBRY BOUCHET et Martine BIAU.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, André BEETSCHEN
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Roger DOREY, Lucile DURRMEYER, Bernard FAVAREL-GARRIGUES
François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Sylvie DE LATTRE Jean-Claude LAVIE,
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, FelipeVOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Patrick MEROT

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, André BEETSCHEN, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jacques LE DEM, Patrick MEROT, Henri NORMAND, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Leopoldo BLEGER

Membres ex officio Laurence KAHN, Jean-François DAUBECH

Membre représentant du Collège des titulaires Edmundo GÓMEZ MANGO

Laurence APFELBAUM, Anne-Marie DUFFAURT

Paule BOBILLON, Éric FLAME, Jenny CHOMIENNE PONTALIS

MEMBRES D'HONNEUR

M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barquette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 58 39
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Dominique BLIN	21, rue du Départ - 75014 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Mme Monique DE KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur - 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, boulevard de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY - M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER
Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES
Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT - Dr Bernard JOLIVET - Pr Jean LAPLANCHE
Mme Monique LAWDAY - Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Robert PUJOL

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46
e.mail : lapf@wanadoo.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*